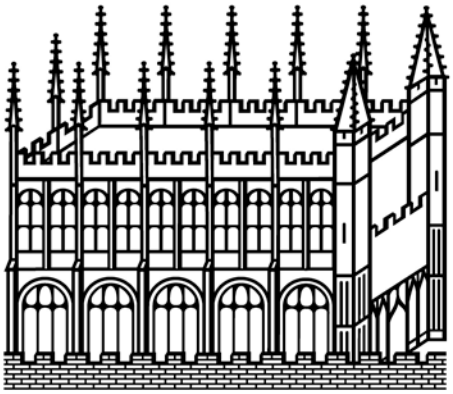


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

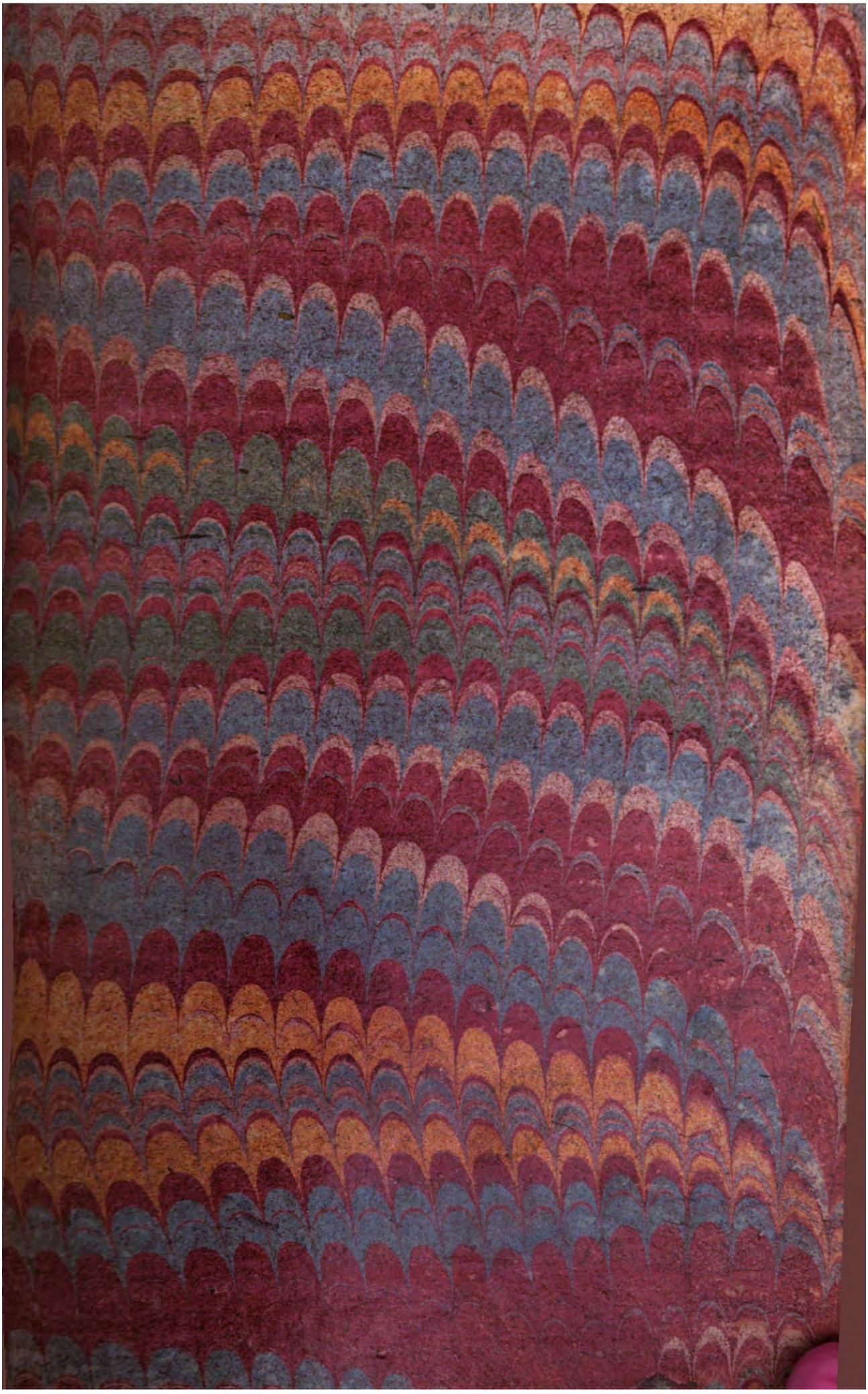
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

UNS 158 a. 4



A... VIII ... J. R. R

~~D... 4... 7 ... Draw.~~

ŒUVRES

D'ÉTIENNE FALCONET,

STATUAIRE.

TOME QUATRIEME.

NOTES

SUR TROIS LIVRES

DE PLINE L'ANCIEN,

OÙ IL TRAITE

DE LA PEINTURE ET DE LA SCULPTURE.

ON Y A JOINT

LA TRADUCTION DE CES MÊMES LIVRES, comme piece juſtificative des Notes, pour ceux qui ne liſent pas l'Auteur dans ſa langue.

Pluſieurs de ces Notes ſont fondées ſur un manuſcrit d'autant plus rare, qu'il paroît ignoré des Savans, juſqu'à ce jour.

At mihi major pars eorum ſimulare eam ſcientiam videtur, ad ſegregandos ſe à cæteris magis, quam intelligere aliquid ibi ſubtilius: & hoc paucis docebo.

Plin. lib. 34. c. 2.

A LAUSANNE,

Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF
OXFORD
LIBRARY

SUITE DES NOTES

SUR

LE TRENTE-CINQUIEME LIVRE DE PLINE.

CHAPITRE IX.

SECTION TRENTE-CINQUIEME.

Le premier concours en Peinture.

DU tems de Panænus on établit à Corinthe & à Delphes des concours de Peinture, & il fut le premier de tous qui y diſputa le prix avec Timagoras de Chalcis, qui l'emporta ſur lui aux jeux Pythiques (*a*), comme on le voit

(*a*) Vers la 84ᵉ Olympiade, au tems de Phidias & de Polygnote, on a établi des concours de pein-

par d'anciens vers de Timagoras lui-même, qui convainquent évidemment les Chroniques d'erreur. Il y eut encore d'autres Peintres après eux, qui furent célebres avant la 90e. Olym-

---

ture. Il ſemble qu'on n'établit pas des concours publics pour encourager un art, lorſqu'il eſt parvenu à ſa maturité. On les établit quand les talens des Artiſtes commencent à s'annoncer, & que le goût s'en eſt en quelque ſorte répandu dans le public. On continue, lors même que l'art eſt formé, pour le ſoutenir, l'élever encore, & pour ne pas le décourager. Les jeux Pythiques furent renouvellés par Euryloque dans la 48e Olympiade: ſi les Peintres n'y furent admis que dans la 84e, il y a bien de l'apparence que leur talent n'étoit pas encore aſſez diſtingué pour concourir plutôt. Si la poéſie, l'éloquence, la muſique, y avoient été admiſes 160 ans auparavant, c'eſt que les progrès de ces talens avoient devancé ceux de la peinture. On trouve donc, au moins dans cet *établiſſement*, une préſomption hiſtorique de l'état foible de la peinture au tems de Polygnote, dont Quintilien appelle les ouvrages *des ébauches imparfaites, pour ne pas dire groſſieres : propè rudia ac veluti mox futura artis primordia.* (Inſtit. Orat. l. 12. c. 10.) Pauſanias, Pline, & tous ceux qui s'appuyent ſur ces foibles connoiſſeurs, auroient beau dire le contraire, ils n'empêcheroient pas que ces paroles de Quintilien ne ſoient fondées ſur l'hiſtoire de l'art.

piade: comme Polygnote de Thaſe qui le premier peignit des femmes avec des vètemens brillans, des coëffures de différentes couleurs, & qui le premier contribua beaucoup aux progrès de l'Art, puiſqu'il établit l'uſage d'ouvrir la bouche aux figures, de faire voir les dents & de changer l'ancienne roideur des attitudes (*b*).

(*b*) L'art étoit donc bien peu avancé, puiſque d'ouvrir la bouche aux figures, de faire voir leurs dents, de changer l'ancienne roideur des attitudes, c'étoit *beaucoup* contribuer aux progrès de l'art, *plurimumque picturæ primus contulit?* Tous ces petits progrès, ſi éloignés de la perfection, ne s'accordent pas avec les aſſurances que Pline donne ailleurs de la perfection de l'art longtems avant Polygnote; & ils prouveroient aſſez bien que l'or n'étoit pas fort cher, ou que l'*ancienne roideur des attitudes* l'étoit un peu trop, quand on payoit au poids de l'or, ou que l'on couvroit d'or, un tableau de Bularque. Cependant, *ars perfecta*, *abſoluta pictura*, *abſolutione artis*, ſont des expreſſions qui doivent avoir un ſens dans le diſcours de Pline: voyons donc s'il nous ſeroit poſſible de le découvrir, afin que nos remarques ne portent pas à faux.

Pour faire diſparoître la contradiction répétée qui ſe trouve entre l'art qui étoit parfait, & les tableaux qui étoient encore fort loin de la perfection, il fau-

Il y a de lui dans le portique de Pompée un

---

droit ſuppoſer que les différentes parties qui conſtituent l'art de peindre étoient trouvées, comme le deſſein le plus juſte, la compoſition la plus parfaite, la diſtribution des lumieres & des ombres la mieux étendue, le coloris le plus vrai, l'harmonie, le clair-obſcur, à un degré éminent : mais qu'il ne s'étoit encore rencontré aucun Artiſte qui ſût mettre en œuvre tous ces moyens ; ce qui n'empéchoit pas que l'art ne fut complet, parfait, abſolu. Mais cette diſtinction ſeroit peut-être d'une métaphyſique un peu étrange; car je ne crois pas qu'on puiſſe dire raiſonnablement : *aucun peintre au monde n'a encore fait que de très-mauvais tableaux ; cependant l'art de peindre eſt à ſon point de perfection.* Chacun ſait que le mot *art* eſt un terme abſtrait qui ne renferme aucune idée, s'il n'eſt joint à la collection & à la diſpoſition technique des regles ſelon leſquelles il s'exécute. Il n'y a pas hors de nous un être qui s'appelle *peinture ;* il n'y a que des Peintres qui pratiquent, & c'eſt le réſultat de leurs opérations qui s'appelle *peinture.*

Si nos Boyers, nos Mairet, nos Hardi, nos Garnier, nos Chapelain & cinquante autres, étoient fort loin de la perfection, quoiqu'il y eût eu un Homere, un Sophocle, un Euripide, un Virgile, c'eſt que la grande poéſie étoit encore au berceau chez une nation, tandis qu'elle avoit, dit-on, été portée bien

tableau, qui étoit devant le palais de ſon nom,

---

des ſiecles auparavant, au plus haut degré chez d'autres. Alors avec cette ſuppoſition, on pouvoit dire à Boyer & à ſes ſemblables, vos tragédies ſont imparfaites, mais l'art eſt parfait. Il en eſt ainſi de toutes les connoiſſances, de tous les talens; ils ne ſe ſont développés, ils ne ſont devenus parfaits, ſi quelque choſe peut l'être, qu'autant qu'il s'eſt trouvé des hommes qui les ont parfaitement exercés, ou qui ont connu ſéparément les différentes parties qui, réunies, conſtituent leur perfection. La phyſique des anciens étoit imparfaite, parce qu'ils n'avoient pas de fort bons Phyſiciens. Ainſi, avant Apollodore la peinture n'étoit pas parfaite, ſelon Pline lui-même, puiſqu'il n'y avoit pas encore eu de Peintres qui euſſent poſſédé quelques-unes ou la totalité des parties, qui conſtituent la perfection de la peinture. Y en eut-il depuis ?

Comme il eſt néceſſaire de voir les objets ſous plus d'une face, ſi on veut un peu les connoître, ne pourroit-on pas dire encore : lorſque Pline annonce un Artiſte, qui le premier a fait de vraiment bons tableaux, il ne ſe ſert plus des termes de *perfectio artis*, *abſolutio artis*, il dit, *primus gloriam penicillo jure contulit ;* il appelle ces grands Peintres *lumina artis :* paroles qui montrent bien qu'alors il entend la perfection de l'art dans les ouvrages des Artiſtes. Quelqu'attention que paroiſſe mériter cette ob-

où il a peint une figure avec un bouclier: il eſt douteux ſi elle monte ou ſi elle deſcend (*c*).

ſervation, elle n'eſt cependant qu'un cercle vicieux, en ce qu'elle rentre dans la premiere ſuppoſition à laquelle on vient de lire la réponſe; & ſi cette réponſe eſt bonne, il eſt inutile de la répéter. Pline a dit que l'art de peindre étoit parfait: effaçons cela du livre de Pline, ou convenons que les connoiſſances de l'art lui ont manqué, ou qu'il a manqué lui aux regles du raiſonnement.

Mr. Poinſinet traduit *vultum ab antiquo rigore variare*, par *ôter au viſage cette roideur de maſque qui le rendoit inanimé. Vultus*, à la lettre, ſignifie le viſage, la face: mais je crois qu'il veut dire ici l'attitude, la contenance, l'aiſance, dans le mouvement de la figure. Alors il répond davantage à l'idée des progrès que, ſelon Pline, Polygnote fit faire à l'art; il les exprime, & ne les reſſerre pas autant que s'il parloit encore des têtes: je le crois du moins.

(*c*) Il n'y a preſque rien à dire ici au texte de Pline, ſinon qu'on ne ſait s'il a loué ou blâmé le tableau de Polygnote. Mais un Ecrivain célebre qui a dû lire Pline avec attention, a mis dans l'Encyclopédie, tom. 12, pag. 263, ce qu'il n'eſt jamais permis d'avancer ſans produire les paroles de l'Auteur.

„ On voyoit à Rome du tems de Pline, dit Mr. „ de Jaucourt, un tableau de Polygnote, qui *repré-* „ *ſentoit un jeune homme* armé de ſon bouclier, dans

Il a peint le Temple à Delphes ; ainſi qu'à

„ une attitude qui laiſſoit en doute s'il montoit ou „ s'il deſcendoit. *Pline en fait beaucoup d'éloges*, „ parce qu'il ſe trouve une beauté réelle dans une „ attitude indéciſe, & dans une contenance mal- „ aſſurée, qui peint l'irréſolution de l'eſprit. Il arrive „ très-ſouvent qu'un ſoldat qui eſcalade, ou qui s'a- „ vance à l'ennemi, s'arrête tout-à-coup, ſans ſavoir „ d'abord s'il pourſuivra, s'il continuera de monter, „ ou s'il prendra le parti de deſcendre : or ces for- „ tes de poſitions vacillantes ſont difficiles à être bien „ repréſentées par un Peintre. L'habile Artiſte, dont „ nous parlons, avoit pourtant ſaiſi celle-ci ; & l'ha- „ bile Ecrivain de la nature a eu ſoin d'avertir qu'on „ en voyoit à Rome le tableau ſous le portique de „ Pompée". Mais c'eſt Mr. de la Nauze qui la dit ; falloit-il copier ce qu'il a dit de préférence à ce que dit Pline ?

Voici le texte où il n'eſt queſtion ni de jeune homme, ni d'eſcalade, ni d'ennemi, ni d'irréſolution d'eſprit, ni de beaucoup d'éloges. *Hujus eſt tabula in porticu Pompeii, quæ ante Curiam ejus fuerat : in qua dubitatur, aſcendentem cum clypeo pinxerit, an deſcendentem.*

Si c'eſt là un éloge, je demande comment un homme d'eſprit s'y prendroit pour blâmer une poſition équivoque ſur laquelle il ne voudroit pas prononcer plus poſitivement ? On ne conçoit pas celle

de cette figure, à moins de dire que ſon action étoit manquée. Car ſi on monte, on plie le genou de la jambe qui leve, & le pied en eſt plus haut que l'autre. Au contraire, ſi on deſcend, on plie le genou de la jambe ſur laquelle on poſe; l'autre jambe eſt tendue, & le pied en eſt plus bas que celui ſur lequel on eſt porté, à moins qu'on ne deſcende à reculons. Si c'eſt ſur une échelle, il n'y a pas plus d'équivoque; on regarde en haut quand on monte, & en bas quand on deſcend.

Ainſi l'action de la figure qui laiſſoit en doute ſi elle montoit ou deſcendoit, étoit repréhenſible, ou mal vue par le deſcripteur. Mais comme la penſée de Pline eſt ici fort incertaine, quoique ſes paroles ſoient claires, il ne falloit pas, je crois, l'expliquer ſans néceſſité, plus qu'il n'a voulu s'expliquer lui-même. Mais Mr. le Comte de Caylus a dit dans les Mémoires de l'Académie, *la place que ce tableau occupoit dans Rome, dépoſe en faveur de l'eſtime qu'on faiſoit & de l'ouvrage & du Peintre.* (Tome 27, pag. 37.) La place qu'occupoit ce tableau pouvoit lui avoir été donnée pour conſerver une antiquité, qui atteſtoit l'état de la peinture en Grèce quatre ſiecles auparavant; & le défaut d'action dans la figure, s'il y en avoit un, pouvoit auſſi être compenſé par des beautés qui rendoient le tableau recommandable pour autre choſe que pour ſon ancienneté. Enfin, la place qu'occupe un tableau & une ſtatue, n'eſt pas une meilleure preuve de leur mérite, que la place qu'occupe un homme en place ne l'eſt du

Athènes le portique appellé Pœcile (*d*). Il a fait gratuitement cet ouvrage, tandis que Micon étoit payé pour en peindre une partie: d'où il arriva que Polygnote fut plus eſtimé (*e*); car

---

ſien ; il y eut, & il y aura toujours de médiocres comme de bons tableaux dans les plus rares collections. Mr. Brotier écrit dans ſa note, qu'ici j'ai dit beaucoup d'injures : *Huic Plinii loco plurimùm conviciatur Cl. Falconet.* S'il me les eût indiquées, je les aurois corrigées : mais ſi ma précédente édition eſt encore dans quelque coin, on peut voir ſi les corrections que j'ai faites ici, ſont des ſuppreſſions d'injures, ou des améliorations de ſtyle. Quand on accuſe, il faut prouver.

(*d*) Le nom de *Pœcile*, qui ſignifie *varié*, fut donné à ce Portique, à cauſe de la variété des peintures dont Polygnote l'avoit orné ; il étoit ſitué ſur le marché.

(*e*) Dans cette derniere phraſe du texte latin, *undè major huic auctoritas*, il ſemble que l'adverbe *undè* annonce naturellement l'effet, la conſéquence du fait qui la précede immédiatement, & ce fait eſt, que Micon peignit une partie du pœcile pour de l'argent, *mercede.* Réguliérement auſſi, quand on parle de deux perſonnes ou de deux choſes, le pronom *hic* ſe rapporte à la derniere dont on parle. Malgré cela, comme il ne faut pas croire une choſe déshonorante pour un peuple ſans les preuves les plus évi-

les Amphictions, qui ſont l'aſſemblée publique de la Grèce, ordonnerent qu'il eut par-tout ſon logement gratuit. Il y eut un autre Micon, qui

---

dentes, il vaut mieux faire violence à la grammaire en rapportant *unde* au mot éloigné *gratuito*, & en ſuppoſant que dans cet endroit le pronom *huic* a été mis par une faute de copiſte, ou employé par un abus dont les Auteurs latins fourniſſent quelques exemples, quoique très-rares, que de voir dans cette phraſe un trait de ſatyre mordant contre les Athéniens. Voyez Plutarque dans la *vie de Cimon:* il ne laiſſe aucun doute, par l'unanimité des Hiſtoriens, que ce déſintéreſſement appartenoit à Polygnote.

Comment ſoupçonner en effet ce peuple d'avoir été aſſez mauvais appréciateur des talens, pour avoir donné la préférence à Micon ſur Polygnote, uniquement, parce que celui-là, par une confiance qui n'eſt pas la preuve infaillible des grands talens, auroit mis les ſiens à très-haut prix, & que ſon concurrent, par une modeſtie & une défiance honnête de ſoi-même, qui n'exclut pas toujours le mérite, ou par un déſintéreſſement dont quelques Artiſtes n'ont pas été incapables, ſe ſeroit contenté de voir un ouvrage important confié à ſon pinceau. Une équivoque dans le texte d'un Auteur, ne doit pas conduire à une ſuppoſition ſi grave, ſur-tout quand le ſens naturel du diſcours, & le témoignage hiſtorique, levent l'équivoque. Il eſt donc plus honnête, comme plus na-

eſt diſtingué par le ſurnom de *Minor*, dont la fille Timarète exerça auſſi la Peinture.

SECTION TRENTE-SIXIEME.

De ceux qui peignirent au Pinceau; des premieres inventions dans la Peinture; par qui elles ont été trouvées, & de ce qu'il y a de plus difficile dans cet Art.

1°. Dans la 90e. Olympiade, il y eut Aglaophon, Céphiſſodore, Phrylus, Evenor, pere de

---

turel, de croire que c'eſt à Polygnote que les Amphictyons ont décerné les honneurs dont parle Pline.

Les Grecs étoient trop ſenſibles aux actions nobles, pour ne l'avoir pas été au procédé d'un Artiſte qui, préférant la gloire à l'intérêt, ne voulût aucun ſalaire de ſon travail; auſſi étoit-ce à ſa patrie qu'il faiſoit cette généroſité. N'eût-il même voulu accepter qu'une partie du prix qu'on lui en auroit offert, un déſintéreſſement ſi honnête & ſi peu commun, eſt ſenti par toutes les nations policées; & ce n'eſt pas trop avancer que de n'en excepter aucune : s'il y en avoit, on croit qu'au moins elles n'inſéreroient pas ce trait d'inſenſibilité barbare dans leurs faſtes. De quelque maniere qu'elles s'y priſſent, on peut croire auſſi qu'elles en recevroient la honte publique & bien méritée.

Parrhaſius & maître d'un très-grand Peintre, dont nous parlerons dans ſon tems. Tous ces Artiſtes étoient déja célebres, mais non pas tels

---

Mais ne pourroit-on pas interpréter autrement le procédé de cet Artiſte; ſon déſintéreſſement n'auroit-il pas eu un principe de vanité exceſſive, & même offenſante pour les *Etats Généraux de la Grèce*, qui l'avoient chargé de travailler? On pourroit ajouter auſſi qu'il étoit inſenſé ou fort adroit, ou qu'il avoit l'ame aſſez dure pour ne pas voir autour de lui l'indigence qu'il auroit pu ſecourir? Que ſais-je encore? Il y a tant de moyens de calomnier une action honnête! Tout ce que je puis dire, c'eſt que l'aſſemblée publique de la Grèce qui diſtingua Polygnote, & qui eſtima moins Micon, eût été juſtement indignée, s'il ſe fut trouvé là de plats interprêtes, attendu que les Amphictions ſe connoiſſoient en actions louables, qu'ils n'auroient pas voulu paſſer pour s'y méprendre, & qu'il y auroit de la noirceur à blâmer ce qu'on ne voudroit pas qui fût blâmé ſi on l'avoit fait.

L'Hiſtoire ancienne & la moderne fourniſſent quelques traits ſemblables à celui de Polygnote: peut-être ſont-ils rares; mais je n'ai pas vu qu'on les ait cenſurés par de fort bonnes raiſons. Lorſque Nicias refuſa ſoixante talens de Ptolomée pour un de ſes tableaux, & qu'il aima mieux en faire préſent à ſa patrie, parce qu'il ſe croyoit aſſez riche, nous n'avons pas encore lu qu'on lui en ait fait un crime.

cependant qu'on doive s'y arrêter (*f*). Je me hâte d'arriver à ceux qui furent les lumieres de

---

Peut-être entendoit-il ſiffler autour de lui quelque reptile contemporain : le reptile a rentré dans la fange, l'action honnête a franchi les ſiecles, & nous la louons ; mais à la diſtance de deux à trois mille ans.

Je trouve dans l'Encyclopédie, article *Déſintéreſſement*, " C'eſt en général celle des vertus que les „ malhonnêtes gens connoiſſent le moins ; celle à „ laquelle ils croyent le moins ; celle enfin qu'ils „ craignent & qu'ils haïſſent le plus dans les autres „ quand ils ſont forcés de l'y reconnoître ". L'article eſt de Mr. d'Alembert. Peut-être faut-il en excepter Ariſtote & St. Chryſoſtôme. Le Philoſophe dit que ceux qui abandonnent les occaſions d'avoir de l'argent, ſont ſages, mais non prudens : il n'y a rien là de trop outré pour un Philoſophe enrichi. Le Saint n'y fait pas tant de façon ; il prononce que cet abandon eſt une ſuggeſtion du diable. Ainſi voilà le diable apôtre de l'Evangile ; on ne s'y ſeroit pas attendu. Voy. Ariſt. *Eudemior.* l. 5, c. 8. & l'Homélie 7 de St. Chryſoſt. ſur les Actes des Apôtres.

(*f*) Si dès le tems de Romulus l'art étoit déja porté à ſa perfection ; ſi 360 ans après il étoit déja ſi parfait que Panænus, pour me ſervir des termes de Mr. le Chevalier de Jaucourt, *peignit avec grande diſtinction la fameuſe journée de Marathon* ; pour-

l'Art, parmi leſquels brilla d'abord Apollodore

---

quoi tous ces Artiſtes déja célebres, *omnes jam illuſtres*, ne méritoient-ils pas qu'on s'y arrêtât? Ils parurent après Polygnote & après Panænus, qui ont pourtant mérité les hommages de Pline. Cette inconſéquence jointe à tant d'autres plus choquantes encore, n'empêche pas la prévention de regarder l'ouvrage que j'examine avec une vénération qu'on ſe garderoit bien d'accorder à un Moderne qui auroit plus de juſteſſe dans le raiſonnement, plus de connoiſſance dans l'art, & un auſſi bon ſtyle. Mais laiſſant à part toutes les cauſes que nous ne ſavons que trop de cette préférence, en voici une que je crois devoir obſerver : elle eſt commune à tous les tems.

L'imagination, moins rare que la réflexion, ne coûte ni peine, ni veille, ni travail : c'eſt un inſtrument qui, ſans nous en prévenir, fait entendre des ſons qui nous égarent, ou produiſent des idées ſublimes. Souvent un Ecrivain intéreſſe par ſon ſtyle plus encore que par la matiere qu'il traite. On croit le bien entendre ; l'imagination ſe monte, on ſe prévient, on devine, on ſuppoſe, & l'on décide avec d'autant plus de hardieſſe qu'on entend moins. Il arrive de là qu'on voit dans un livre ce qui n'y eſt pas, & qu'on n'apperçoit point ce qu'on ne peut ou ne veut pas y voir.

Il en eſt autant des productions de nos arts. Lorſqu'un Poëte, un Orateur font parler un tableau, mou-

Athénien, dans la 94e. Olympiade. Il fut le

---

voir une ſtatue, dira-t-on que c'eſt toujours une preuve de leurs profondes connoiſſances dans l'art, & de la beauté de l'ouvrage? Les raiſons du contraire exiſtent dans les vers & la proſe qui prodiguent ſi ſouvent l'éloge à tant de médiocres & de mauvaiſes productions.

D'ailleurs, il n'y a guere d'hommes polis & ſenſibles qui ne diſent à l'Artiſte qu'ils croient devoir louer, que ſes figures vont parler, vont marcher; qu'elles parlent, qu'elles marchent. En inférera-t-on que ces perſonnes-là ſoient toujours de grands connoiſſeurs, & que l'ouvrage ſoit des plus beaux? On n'en tirera point cette conſéquence, puiſqu'à chaque inſtant, on voit de foibles productions en tous genres reveiller certaines idées, en raiſon compoſée du ſujet & du caractere des lecteurs, des auditeurs & des ſpectateurs. Tel homme voit un ſentiment, une expreſſion qui ſouvent n'exiſte que dans le feu ou la beauté de ſon imagination. (Je ne dis rien de ces ames lâches qui ſe ſont fait une coutume de proſtituer l'éloge, ces gens-là ont leurs raiſons.) En un mot, ſi de toutes ces perſonnes on vouloit faire des initiés, il n'y auroit qu'à s'entendre, convenir des faits, & à ce compte, nous ne manquerions pas de connoiſſeurs. Alors on ne diſputeroit ni ſur les mots, ni ſur le fond; il n'y auroit plus qu'à regler les rangs, & voici de quelle maniere.

premier qui exprima la beauté, l'aſpect des figures

Celui-ci eſt un grand Connoiſſeur, diroit-on; car depuis des ſiecles on l'a pris pour tel. Cet autre l'eſt aſſurément, puiſqu'il occupe une place où il faudroit l'être. Celui qui décide continuellement l'eſt auſſi; car on l'écoute: on le conſulte même de préférence, & rarement ſes déciſions ſont rejettées. Celui qui ſe tient conſtamment & depuis beaucoup d'années appliqué à l'étude & à la pratique de ſon art, pourroit bien l'être encore; mais ni morgue, ni inſolence, ni fauſſeté de ſa part, ne nous en impoſent: ainſi nous le placerons après les autres. Voilà comment on claſſe pour le mieux poſſible les Connoiſſeurs en beaux arts. Mais, demandera-t-on peut-être, eſt-ce à la Cour, à la ville, ou aux *petites maiſons?* Faites ce que j'ai fait; donnez-vous la peine d'y aller voir, & vous m'en direz des nouvelles.

Je traduis: *Evenor pater Parrhaſii, & præceptor maximi pictoris, de quo ſuis annis dicemus*, par *Evenor, pere de Parrhaſius & maître d'un très-grand Peintre, dont nous parlerons dans ſon tems;* parce que le latin ne dit pas autre choſe. Mais Mr. Poinſinet lui fait dire: *Evenor, pere de Parrhaſius, en qui il forma un éleve immortel & le premier Peintre du monde, dont nous parlerons à ſa date.* Pourquoi par une traduction auſſi forcée, faire dire à Pline ce qu'il eſt loin d'avoir dit? Pourquoi lui prêter une

figures (*g*), & le premier qui à juſte titre, ait contribué à la gloire du pinceau. Il y a de lui

---

contradiction de plus? Ne dit-il pas qu'Apelles ſurpaſſa les Peintres qui le précederent & ceux qui le ſuivirent? Ne dit-il pas auſſi qu'Euphranor ſurpaſſa de beaucoup tous les autres? c'étoit bien aſſez, ſans lui faire dire encore que Parrhaſius étoit *le premier Peintre du monde*, puiſqu'il ne le dit pas.

(*g*) Le mot *ſpecies* que Pline emploie ici, eſt un de ces termes vagues dont il eſt quelquefois difficile de déterminer le ſens : eſſayons pourtant de découvrir celui qu'il a dans ce paſſage. Le P. Hardouin dit dans ſes notes que Pline entend par ce mot *la beauté, la grace du viſage & du port.* Si cela eſt, les Peintres que notre Auteur a célébrés plus haut, & qui parurent avant Apollodore, avoient donc fait des figures ſans beauté & ſans grace? Polygnote ne mettoit donc ni grace ni beauté dans ſes ouvrages?

Si Mr. le Comte de Caylus m'eût parlé de toute autre choſe que de Pline, j'aurois peut-être fait céder mes petites lumieres aux ſiennes, & j'aurois pu le croire ſur ſa parole. Mais quand il traduit, *hic primus ſpecies exprimere inſtituit*, par, *il fut le premier qui exprima la couleur locale*, je demande ſi ce françois répond bien au latin qui le précede.

Mr. de Jeaucourt a beau nous aſſurer dans ſon article *Apollodore*, que c'en eſt la traduction, je n'en ſuis que plus ſurpris de voir *ſpecies* rendu par *couleur*

un Prêtre en adoration, un Ajax frappé de la

---

locale. J'aurois plutôt cherché la *couleur locale* dans le mot *harmonie*, *harmogen*, que Pline dit au chap. 5, ſection 11 de ce livre. Je l'aurois cherchée au N°. 18 du chapitre 10, où il dit que le vernis d'Apelles faiſoit paroître plus foncées les couleurs trop brillantes; ce qui mettoit plus de repos & d'harmonie dans ſes tableaux. Enfin, je l'aurois cherchée, mais avec beaucoup de précaution, dans ce paſſage ſi connu de Plutarque: *Le Peintre Apollodore, qui le premier entre les hommes a découvert la corruption* (la ruption) *& l'uſage de l'ombre, étoit d'Athènes* (*); ce qui ne ſeroit pas encore la couleur locale, bien moins encore le clair-obſcur, ainſi que des Littérateurs très-habiles, mais dont le prononcé ne fait pas autorité dans nos arts, l'ont avancé (†). Mais je n'aurois pas oſé traduire *ſpecies* par *couleur locale*; parce que ce terme, quelque vague qu'il ſoit, ſignifie *eſpece*, *image*, *repréſentation*, *apparence*, *aſpect*, *air*, *port*, *figure*, *forme*, *beauté*, *grace du viſage*, & que Pline l'emploie certainement ici dans une de ſes quatre ou cinq dernieres acceptions.

Si Mr. de Jaucourt s'eſt donné la peine de lire le

(*) Ἀπολλόδωρος ὁ ζωγράφος, ἀνθρώπων πρῶτος ἐξευρὼν φθορὰν καὶ ἀπόχρωσιν σκιᾶς, Ἀθηναῖος ἦν. (Plutarque. *Si les Athéniens ont été plus grands dans les armes ou dans les lettres.* c. 2.

(†) Voyez *Elémens d'Hiſtoire générale*, tom. 2. pag. 109. par Mr. l'Abbé Millot.

foudre; cet ouvrage eſt aujourd'hui à Pergame.

---

neuvieme chapitre du 37e. livre de Pline, ſection 52, il a dû voir qu'il diſtingue *ſpecies* de *color*, & il n'a pas dû croire Mr. de Caylus ſur un paſſage latin, ſans un bon garant. *L'Iris oppoſée au ſoleil, renvoie contre un mur ombré l'apparence & les couleurs de l'arc-en-ciel: Subtecto percuſſa ſole*, SPECIES & COLORES *arcus cæleſtis in proximos parietes* (Iris) *ejaculatur.*

On voit bien que *ſpecies* dans l'autre paſſage, comme dans celui-ci, veut dire la forme, la figure, & ſi vous voulez, même la beauté; & que Pline ne prétendoit pas que l'arc-en-ciel repréſentât *la couleur locale*, ou ſon expreſſion ſignifieroit *la couleur & les couleurs.* L'arc-en-ciel donne bien au Peintre la leçon de l'harmonie colorée, mais il ne lui donne pas celle de l'harmonie de la couleur locale & du clair-obſcur, qui en ſont fort diſtincts. J'entends par couleur locale celle qui, étant naturellement la même, prend des tons, des nuances différentes, ſelon le lieu qu'elle occupe; celle qui eſt ſoumiſe à la vérité & à l'effet des diſtances, & qui dépend de la perſpective aërienne.

Si on doutoit encore du ſens que Pline donne ici à *ſpecies*, on le trouveroit auſſi dans ces vers de la ſeptieme fable de Phédre;

O quanta ſpecies, inquit, cerebrum non habes.

Enfin Cicéron n'en laiſſe aucun doute, quand il dit:

On ne voit aucun tableau antérieur aux ſiens, qui puiſſe attacher les regards (*h*).

Quæ compoſitio membrorum, quæ conformatio lineamentorum, quæ figura, quæ ſpecies, humanâ poteſt eſſe pulchrior? Nat. Deor. l. 1, N°. 18 : ce que Mr. l'Abbé d'Olivet, qui ſavoit traduire, a rendu ainſi : *Quelle plus belle forme que celle de l'homme, pour l'aſſortiment des membres, pour la proportion des traits, pour la taille, pour l'air?*

Si je me ſuis engagé dans cette preuve, ſi je l'ai trop étendue, ç'a été certainement malgré moi : il falloit que pour des raiſons particulieres, je démontraſſe avec la plus grande évidence que Pline parle ici de la forme, de la figure, de la beauté du corps, & de rien autre choſe.

Mr. de Caylus a mis au bas de la page 195 du 25e. tome des Mémoires cette petite note, *l'eſpece, quand il s'agit de couleurs, ne peut, ce me ſemble, être entendue autrement;* c'eſt-à-dire autrement que par couleur locale. Mais il ne s'agit pas ici de *couleur*, il eſt queſtion de la peinture en général & de ſes progrès.

(*h*) Remarquons bien toujours que, ſelon Pline, les tableaux faits avant la 94e. Olympiade ne méritoient plus d'être regardés quand Apollodore parut. N'oublions pas que Polygnote floriſſoit dans la 83e; c'eſt environ 40 ans avant que les tableaux *méritaſſent de fixer les regards* de ceux qui voyoient les ou-

2°. Les portes de l'Art ouvertes par Apollo-

vrages d'Apollodore. Nous trouverons alors que les éloges donnés à Polygnote, étoient moins dûs à ſon mérite réel, qu'à la diſette où l'on étoit encore de meilleurs Peintres : nos jugemens ne ſont fondés que ſur des comparaiſons. Mais ſur quoi ſont fondés ceux des enthouſiaſtes de Polygnote ? Il faut néceſſairement que Pline ait tort, s'ils ont raiſon : quand il ſeroit de leur avis, ils pourroient encore ſe tromper avec lui.

Mr. de Jaucourt a fait, au ſujet du *Peintre Apollodore*, trois mépriſes un peu ſurprenantes. Il a dit *que Pline le jeune avoit un vieillard debout, de la main de cet Artiſte, qu'il ne ſe laſſoit point d'admirer.* Mais ce vieillard étoit une petite ſtatue d'airain de Corinthe dont Pline le jeune ne dit pas l'Auteur, qu'il paroît même ne pas connoître ; car s'il eût ſû de qui étoit l'ouvrage, il n'eſt pas douteux que pour lui donner plus de célébrité, il auroit ajouté le nom du Statuaire à la deſcription & à l'éloge qu'il fait de la ſtatue. Voici ce qu'il dit : *Ex hereditate, quæ mihi obvenit, emi proxime Corinthium ſignum, modicum equidem, ſed feſtivum & expreſſum, quantum ego ſapio : qui fortaſſe in omni re, in has certè perquam exiguum ſapio. Hoc tamen ſignum ego quoque intelligo, &c.*

Il eſt bien certain que voilà une figure de bronze ; il eſt également certain que ni là, ni dans toute la

lettre de Pline, pas un mot ne fait entendre qu'elle fût du Peintre Apollodore, qui d'ailleurs n'a jamais fait de ſtatue de bronze que l'on ſache. Encore ſi Mr. de Jaucourt eût attribué ce bronze de Corinthe au Statuaire Apollodore, il n'eût fait qu'une faute, celle de donner un ouvrage à un homme qui ne pouvoit pas l'avoir fait : mais en affirmant qu'il eſt d'un Artiſte qui n'a pas fait de ſculpture, Mr. de Jaucourt tombe gratuitement dans deux erreurs complettes. Mais comme s'il étoit dit qu'*une chûte toujours attire une autre chûte*, il fait faire un ouvrage qui étoit d'airain de Corinthe, par un homme qui étoit mort 200 ans avant qu'il y eût de l'airain de Corinthe. Inadvertance qui vient de n'avoir pas lu avec aſſez d'attention la lettre de Pline le jeune qu'il cite cependant, & de n'avoir pas comparé le ſecond chapitre du 34e. livre de Pline l'ancien, avec la ſection 36 du chapitre 9. L'Hiſtoire eſt déja aſſez obſcure ; on devroit au moins, ſi on ne peut la débrouiller, ne pas y ajouter de nouvelles obſcurités, ſur-tout dans les endroits où elle eſt fort claire. Voyez la page 256 du tome douzieme de l'Encyclopédie, au mot *Apollodore*, & la ſixieme lettre du troiſieme livre de Pline le jeune.

Il eſt vrai qu'à l'article *cuivre de Corinthe*, Mr. de Jaucourt, ſans nommer Pline, fait main baſſe ſur l'airain de Corinthe. Il aſſure, avec de bons garans ſans doute, que c'eſt *une pure fable qui ne mérite aucune croyance*. Cependant plus loin, il trouve que Pline, qu'il nomme alors, parle *exactement*, quand il

dore (*i*), Zeuxis d'Héraclée y entra dans la 4e. année de la 95e. Olympiade; & le pinceau (car

---

dit que de ces métaux ainſi fondus *dans l'incendie de Corinthe*, il en réſulta trois eſpeces d'airain; l'une où l'or étoit dominant; l'autre où c'étoit l'argent; & la troiſieme où l'or, l'argent & le cuivre étoient en portion égale: car c'eſt là préciſément ce que dit Pline. Ceux qui voudront comparer l'article au texte de notre Auteur, auront de la peine à concevoir que dans un diſcours de quelques lignes, & ſur un ſujet auſſi ſimple, l'intelligence humaine puiſſe admettre des conſéquences dont elle rejette le principe.

Mr. de Jaucourt a-t-il bien ou mal fait ſon article? Pline a-t-il dit *une pure fable qui ne mérite aucune croyance?* Ou bien ai-je tort de faire cette obſervation, quoique je la croye juſte? Voilà ce qu'il faudroit ſavoir. Plutarque au ſecond chapitre de ſa *Pythie*, a fait auſſi des conjectures ſur l'airain de Corinthe: il eſt bon de les lire, afin de ne pas croire trop légerement, & que Pline ait dit la vérité, & que Mr. de Jaucourt n'ait pas eu un précurſeur très-connu, que, ſi je ne me trompe, il auroit dû nommer.

(*i*) Qui voudra lire Pline comme il n'a pas écrit, ouvrira le douzieme tome de l'Encyclopédie à la page 265, & il trouvera qu'il parle ici de coloris & de clair-obſcur, qu'il nomme *les portes de l'art.* Cependant Pline ne dit autre choſe, ſinon que le pinceau commençoit déja à s'enhardir, *audentemque*

c'eſt de la Peinture au pinceau dont nous parlons encore) qui déja commençoit à s'enhardir,

---

jam aliquid penicillum : ce qui ne ſignifie ni le coloris, ni le clair-obſcur, mais l'art en général. La forte envie de trouver chez les Peintres anciens le beau coloris & le clair-obſcur avant le tems, produit bien des écarts & des infidélités. Mais s'il m'eſt arrivé d'appauvrir plus que de raiſon le ſtyle de Pline, ſur-tout dans les endroits où il n'eſt rien moins que plat, je demande grace en faveur du peu de lignes que voici : " Pline dit, qu'ayant trouvé la porte de „ la peinture ouverte, c'eſt-à-dire, l'entente des cou„ leurs, & la pratique du *clair-obſcur*, qui étoit la „ derniere perfection qui manquoit à la peinture, il „ y entra ſans peine, & pouſſa même le pinceau à „ une gloire très-diſtinguée". (Abrég. de l'Hiſt. anc. de Roll. tom. 5. pag. 116.) Le texte latin ne ſera pas de trop à côté de ce françois : le voici. *Ab hoc artis fores apertas Zeuxis Heracleotas intravit.... audentemque jam aliquid penicillum ad magnam gloriam perduxit.*

Mr. Brotier vient d'aſſurer auſſi que cet *audentemque* &c. ſignifie le clair-obſcur. Il fortifie ſon opinion par ce paſſage de Quintilien : *Luminum umbrarumque* Zeuxis *inveniſſe rationem traditur.* Si la verſion de l'Abbé Gédoyn avoit ici quelque crédit, je pourrois m'appuyer ſur ces paroles : *On dit que le premier de ces deux Peintres inventa le mêlange des lumieres & des ombres.*

acquit entre ſes mains beaucoup de gloire. Quelques Auteurs l'ont placé mal-à-propos dans la 89e. Olympiade, au lieu qu'il falloit y placer

---

Ce traducteur, me diroit-on, s'en eſt tenu à l'écorce, & n'a pas ſaiſi le ſens. Laiſſons donc l'écorce, & conſultons le ſens. Quintilien venoit de dire que Zeuxis & Parrhaſius parurent enſemble peu d'années après Polygnote & Aglaophon, qui n'en étoient encore qu'au rudiment de l'art, *ut illa prope rudia.* Calcul fait, il n'y auroit eu que vingt années depuis le rudiment juſqu'à la ſcience du clair-obſcur; je crois que ce peu de tems ne ſuffit pas. Mr. Brotier eſt de mon avis, puiſqu'il dit, contre celui de Pline, qui prétend que la peinture n'exiſtoit pas avant la guerre de Troye : *l'art n'arriva pas ſi promptement à ſa perfection; Ars.... non fuit adeò celeriter conſummata.* (tom. 6. pag. 369.)

Quintilien arrivé à Euphranor, qui ſurpaſſa, dit-il, tous les autres, n'héſite pas à dater la perfection de l'art chez les Grecs: on verra plus loin, combien de tems qu'il y eût depuis Zeuxis juſqu'à Euphranor. Il paroît donc certain que les paroles de Quintilien ſignifient l'art d'exécuter avec intelligence les lumieres & les ombres particulieres; & c'étoit bien aſſez pour l'âge de la peinture.

Ailleurs Pline rapporte qu'Echion peignit une vieille femme portant des lampes devant une jeune mariée. Là, Mr. Brotier dit, *il eſt manifeſte que par ce ta-*

Démophile d'Himère & Néſéas de Thaſe; parce que ce fut de l'un des deux, on ne ſait pas bien lequel, dont il fut éleve (*k*). Apollodore, dont

---

bleau on peut noter l'antiquité du clair-obſcur. Pour manifeſte, non; pour probable, oui; parce qu'on peut produire ſans le ſecours des lampes, toute la magie du clair-obſcur; & qu'avec des lampes on pourroit faire un tableau ſans clair-obſcur. Je penſe qu'on ſe trompera toujours; car j'ai auſſi mon opinion, tant qu'on prendra chez les Anciens *lumen & ombra* pour le clair-obſcur.

On n'ignore pas que cette partie ſéduiſante & rare de la peinture eſt ſpécialement l'art de raſſembler les grandes maſſes d'ombres & de lumieres avec tant d'induſtrie qu'on n'en apperçoive pas l'artifice: intelligence qui dépend autant de la diſtribution des objets que du corps des couleurs & des accidens. Voilà du moins ce que j'en ai lu, vu & retenu. Si le tableau d'Echion préſentoit cet effet, je n'ai plus rien à dire: mais il faudroit me le montrer pour me convaincre; & tant que je lirai ſeulement *luminum umbrarumque rationem*, je ne verrai pas encore le clair-obſcur, mais bien la diſtribution harmonieuſe des ombres & des lumieres particulieres.

(*k*) Voyez Bayle, art. *Zeuxis*, rem. A. Il paroit qu'il prouve aſſez bien que Pline ſe trompe ici lui-même, & qu'il a tort de reprendre les Auteurs qui plaçoient cet Auteur dans la 89e. Olympiade.

nous venons de parler, fit contre lui des vers dont le ſens étoit, que Zeuxis lui avoit enlevé l'Art & qu'il l'avoit pris tout entier pour lui. Il acquit auſſi tant de richeſſes, que pour en faire parade, il fit porter à ſa ſuite à Olympie, des manteaux ſur leſquels ſon nom brilloit en lettres d'or. Il ſe détermina enſuite à faire préſent de ſes ouvrages, parce que, diſoit-il, aucun prix ne pouvoit les payer. Ce fut ainſi qu'il donna une Alcmène aux Agrigentins & un Pan au Roi Archelaüs. Il a fait une Pénélope, dans laquelle il paroît qu'il a peint les mœurs de cette Princeſſe. Il fit auſſi un Athlète, dont il fut ſi content, qu'il écrivit au bas ce vers devenu célebre à cauſe du ſujet.

On l'enviera plutôt qu'on ne l'imitera (*l*).

(*l*) Plutarque rapporte auſſi le même vers devenu célébre ; mais il dit qu'il étoit écrit ſur un tableau d'Apollodore. Comme ce Peintre étoit contemporain de Zeuxis, il n'y a guere d'apparence que celui-ci, gonflé d'orgueil & de vanité, ſe fut abaiſſé juſqu'à copier l'eſprit & l'orgueil d'un rival qui avoit fait des vers contre lui. Il eſt plus vraiſemblable que la plûpart des anciens Ecrivains s'en rapportoient, ſurtout pour les matieres qu'ils ne touchoient qu'en paſſant, *obiter*, comme dit Pline, qu'ils s'en rapportoient, dis-je, à la premiere édition qui leur tomboit

Son Jupiter ſur le trône, entouré des Dieux, eſt plein de majeſté: il a fait auſſi Hercule enfant, qui étrangle des ſerpens en préſence d'Amphitrion & d'Alcmène ſa mere, qui eſt ſaiſie

---

ſous la main. Ils ſe rencontroient quelquefois ; mais, comme aujourd'hui, pluſieurs faits étoient ou tranſpoſés, ou défigurés, & ſouvent n'avoient pas plus de réalité que l'homme tué ſur une croix par Michel-Ange : ſottiſe abſurde qui a pourtant trouvé des Ecrivains. On ſait que les Grecs n'étoient pas avares de ſornettes, & je crois que nous les valons bien de ce côté. Si vous voulez ſavoir de quoi étoit faite la fameuſe Diane d'Epheſe, Vitruve vous dira qu'elle étoit de cèdre ; Xénophon, qu'elle étoit d'or ; Pline, qu'elle étoit d'ébène ou de bois de vigne ; & d'autres vous diront, qu'elle étoit d'ivoire : devinez ſi vous pouvez.

Vous avez vu que ſelon Pline, Zeuxis paroît avoir peint *les mœurs*, c'eſt-à-dire, les paſſions, les affections de l'ame dans ſa Pénélope ; vous trouverez dans la Poëtique d'Ariſtote, chap. 6, que ce même Zeuxis ne ſavoit pas exprimer les mœurs. *On peut dire même en général, que l'on trouve entre preſque tous nos Poëtes, la même différence qui eſt entre les Peintres Zeuxis & Polygnote. Ce dernier exprimoit parfaitement les mœurs, & on n'en trouve aucune idée dans les ouvrages de l'autre.* (trad. de Mr. Dacier.) Et puis paſſionez-vous pour ſoutenir ſur des garans qui ſe contrediſent ainſi le mérite de tel Artiſte, dont vous ne pourrez jamais voir les ouvrages.

de frayeur (*m*). On reproche cependant à Zeuxis d'avoir fait ſes têtes & ſes articulations trop fortes. Il avoit d'ailleurs tant d'exactitude & d'amour pour ſon Art, que pour faire aux

---

(*m*) Il eſt des rencontres ſi bizarres qu'on ne peut s'empêcher d'en dire un mot en paſſant. Le premier volume des peintures d'Herculanum offre à propos de ce tableau de Zeuxis, le raiſonnement que voici : *Se queſta pittura ſi confronti con quella di Zeuſi deſcritaſi da Plinio ; la gran ſomiglianza, che ſi ſcorge tra eſſe può farci ſoſpettare, che 'l noſtro Pittore aveſſe in parte imitato un coſi excellente originale.* (pag. 34.)

On me permettra de dire que cela n'eſt pas vraiſemblable, attendu qu'il ne l'eſt pas que Zeuxis fut aſſez mal adroit compoſiteur, pour que ſon tableau reſſemblât, ne fut-ce qu'*en partie*, à celui d'Herculanum.

Si ceux qui ſe plaignent de voir apprécier quelques ouvrages de l'art, & quelques-uns des jugemens de Pline, étoient plus inſtruits, ils verroient dans la phraſe italienne, comparée avec la gravure, planche 7, combien le mérite de Zeuxis & les connoiſſances de Pline ſont déprimés par ceux qui croient les exalter, & qui nous propoſent de confronter huit ou dix mots latins avec un tableau qui n'exiſte plus, & avec une compoſition preſque ſtupide.

Mais ce Zeuxis dont les compoſitions avoient,

Agrigentins un tableau qu'ils devoient conſacrer dans le temple de Junon Laciniene, il examina leurs filles nuës, & en choiſit cinq, pour peindre d'après elles ce que chacune avoit

---

nous diſent les Anciens, de la nobleſſe, de la chaleur, & dont le pinceau acquit tant de gloire; dont enfin nous apprenons de Quintilien, qu'il avoit mérité parmi les Peintres le nom de *Légiſlateur*, parce qu'il donnoit aux Dieux & aux Héros leur vrai caractere; ce Zeuxis auroit-il fait une auſſi froide & fauſſe compoſition? Auroit-il mis là un meſquin Jupiter aſſis ſur un cube, qu'on appelle un *trono*, & qui par deſſous ſon bras tire une petite épée, pour quel uſage? Ne voit-il pas, ne ſait-il pas que le petit Hercule étranglera les ſerpens? Quel beſoin Jupiter avoit-il de venir là mettre l'épée à la main? Comment tout cela eſt petit, faux, meſquin!

Voyez, je vous prie, ſi par cette prétendue imitation vous pouvez juger que l'original fut, dans toutes ſes parties, *una pittura bella oltremodo*; & ſi les principales, qui certainement doivent être les convenances, l'expreſſion, la poëſie du ſujet, ont le ſens commun dans cette compoſition.

Qu'eſt-ce que ce vieux & froid Capucin d'Amphitrion avec ſa jupe, & qu'on prendroit pour une nourrice en ſupprimant ſa barbe? Et cette Alcmène, dont le geſte, ou, ſi vous voulez, la froide exclamation vers le ciel eſt ſi déplacée; elle ne voit donc pas

de plus beau (*n*). Il peignit auſſi des camayeux

Jupiter qu'elle touche? La préſence du Dieu, ce trône qu'on lui avoit préparé ſans doute, elle n'en ſait & n'en voit rien. On cite Pline & ſon *Alcmena matre coram pavente;* où eſt-elle donc ſaiſie de cette frayeur qui lui convient ſelon le ſujet? Elle a preſque le pied ſur un des ſerpens qu'étrangle ſon fils, objet où doit être toute ſon attention, & qui pourtant ne l'attire pas. Voyez, je le répéte, ſi dans cette compoſition, vous pouvez prendre une idée bien favorable du tableau de Zeuxis. Mais ces Meſſieurs diſent ce qui leur plaît : mettez la gravure à côté du diſcours.

(*n*) Quand on eſt un peu familier avec l'art, on ne donne pas pour une preuve ſinguliere de l'exactitude d'un Peintre, le choix qu'il fait de pluſieurs modeles, parce que les Peintres & les Sculpteurs en ont fait, en font, & en feront autant, pour produire un ouvrage vraiment étudié & de leur mieux poſſible. La nature n'eſt pas ordinairement parfaite dans un ſeul individu, comme nous le ſavons tous. Ce n'eſt pas que quelques Artiſtes, incités tout autant par le goût de la débauche que par celui de l'étude, ne faſſent quelquefois ſervir l'un de prétexte à l'autre : mais nous ne les voyons ici que comme Artiſtes; & quant à Zeuxis, c'eſt aſſez que nous ſachions qu'il étoit d'un faſte, d'un orgueil & d'une vanité inſupportables, ſans vouloir encore chercher à

deviner s'il aimoit plus, que de raiſon, les beaux modeles.

N'affectons pas le rigoriſme; complimentons Zeuxis qui a goûté le plaiſir de parcourir des yeux tant de vierges nues, *virgines nudas*. Tenons-nous-en à dire qu'il n'y a rien là de ſi remarquable, & que ſi nos mœurs publiques reſſembloient à celles des Agrigentins, nos Artiſtes ne manqueroient pas de faire publiquement, comme Zeuxis, ce qu'ils font tous les jours en particulier, à la virginité près.

Vous verrez plus loin, dans un petit dialogue de Socrate avec Parrhaſius, que les Artiſtes Grecs ſe ſervoient ordinairement de pluſieurs modeles pour faire une belle figure, & que ce n'étoit pas une preuve à citer de l'amour extraordinaire d'un Peintre pour ſon art. Les procédés des Artiſtes étoient ſans doute moins connus de Pline que de Socrate. Il ne faudroit pas citer non plus l'uſage contraire de quelques Artiſtes, comme une preuve de froideur & de négligence pour l'art qu'ils exercent. Plus d'une fois, Bouchardon n'a étudié qu'avec un ſeul modele, des ouvrages tout auſſi importans pour lui que pouvoit l'être pour Zeuxis, le tableau d'Hélène. Si je ne nomme que Bouchardon, c'eſt pour ne pas faire un catalogue de pluſieurs Artiſtes célebres qui ont ſuivi cet uſage.

Les modernes pourroient plus volontiers que les anciens raſſembler moins d'individus pour faire une ſeule & belle figure, parce qu'à l'exception de certains ſujets, nous avons dans les monumens de la

ſculpture

en blanc (o) (p).

ſculpture antique, la regle du beau à laquelle nous devons rapporter l'objet vivant qui nous ſert de modele. C'eſt ainſi que nous rectifions les défauts du naturel ſur les principes de la belle ſculpture Grecque : mais les Grecs, nos maîtres dans cette partie, étoient créateurs ; ils établiſſoient & formoient cette regle du beau, que nous devons ſuivre à quantité d'égards. Il étoit donc néceſſaire & même naturel qu'ils travaillaſſent à établir & à fixer ce beau, qui avant eux ne l'étoit pas. Cette derniere partie de mon obſervation n'eſt ſans doute pas neuve : mais il ſeroit injuſte de l'exiger de Pline.

Je ne conſeillerois pas pour cela aux Peintres & aux Statuaires de s'en tenir toujours à un ſeul modele ; ce n'eſt que par la comparaiſon de pluſieurs avec le bel antique, qu'ils s'aſſureront d'autant mieux du choix qu'ils doivent faire, & qu'ils connoîtront la ſupériorité des Statuaires Grecs. Cicéron au ſurplus, n'eſt pas ici d'accord avec Pline, lequel dit que ce furent les Agrigentins qui fournirent à Zeuxis toutes ces belles filles nues. L'Orateur prétend que ce furent les Crotoniates qui faciliterent ainſi l'Artiſte à leur peindre une Hélène, où toutes les beautés fuſſent réunies. A laquelle des deux autorités faut-il croire ? Soumettons-nous à l'obſcurité des tems qui a confondu bien d'autres faits plus eſſentiels.

(o) *Monochromata ex albo.*

(p) Mr. le Comte de Caylus aſſure, page 160,

3°. Il eut pour contemporains & pour rivaux Timanthe, Androcyde, Eupompe & Parrhaſius.

CHAPITRE X.

ON dit que celui-ci préſenta le défi à Zeuxis, qui ayant apporté des raiſins peints avec tant de vérité, que des oiſeaux vinrent pour les béqueter; l'autre apporta un rideau ſi naturellement repréſenté, que Zeuxis, fier du ſuffrage

---

tome 25, des Mémoires de l'Académie, que voilà *le plus grand éloge que l'on puiſſe donner à un Peintre.* Les Peintres auront de la peine à le croire, tant qu'ils ne verront pas les Camayeux en blanc de Zeuxis, & qu'ils ſauront d'ailleurs que cette ſorte de peinture eſt la plus bornée; celle qui tient encore au ſimple deſſein. Il faut croire que Pline le penſoit ainſi, quand il écrivoit à la ſection 5 de ce livre, que cette peinture monochrome étoit plus difficile que l'opération de renfermer l'ombre d'un homme dans une ligne tracée tout autour; l'éloge n'eſt pas magnifique. S'il eût dit ici le contraire, il ſe ſeroit contredit une fois de plus. Mr. de Caylus n'y a pas fait attention; car il auroit vu que dire ſimplement qu'un Peintre a fait des Camayeux en blanc, n'eſt pas lui donner *le plus grand éloge.*

des oiſeaux, demanda que le rideau fut tiré pour qu'on vît le tableau: qu'alors Zeuxis ayant reconnu ſon erreur, accorda avec une franchiſe modeſte le prix à ſon rival, parce que lui n'avoit trompé que des oiſeaux, mais que Parrhaſius avoit trompé un Artiſte tel que lui (*a*).

4°. On dit qu'ayant peint enſuite un enfant qui portoit des raiſins qu'un oiſeau étoit venu pour béqueter, il ſe fâcha avec la même franchiſe contre ſon ouvrage, & dit: j'ai mieux

(*a*) Ce conte eſt répété par-tout comme une merveille. Cependant, chacun ſait aujourd'hui, ou doit ſavoir, combien il eſt facile de faire illuſion dans ce genre de peinture. Quand on rapporte de ces hiſtoriettes, & qu'on les met ſur le compte de quelques grands Artiſtes, il faut les qualifier ce qu'elles ſont, & ne les donner que pour ce qu'elles valent. Il n'y auroit pas de reproche particulier à en faire à Pline, ſi, comme tant d'autres Ecrivains, il eût rapporté ce trait pour l'ajuſter dans un diſcours qui, au fond, lui ſeroit étranger. Mais il ſemble que ſi un Philoſophe hiſtorien s'eſt engagé à traiter un ſujet *ex profeſſo*, quelque ſoit ſon ſiecle, il doit donner les choſes pour ce qu'elles valent; & ſi ſon ſiecle n'eſt pas appréciateur, c'eſt un Philoſophe qui écrit comme ſon ſiecle penſe, auquel cas il n'y a pas de mal de rectifier lui & ſon ſiecle.

peint les raiſins que l'enfant; car ſi j'euſſe autant perfectionné celui-ci, l'oiſeau auroit dû avoir peur (*b*). Il a fait auſſi des figures en argile, qui ſont reſtées ſeules à Ambracie, quand

---

(*b*) C'eſt encore un beau petit conte à ces deux égards. Tous les jours des oiſeaux approchent, ſans en avoir peur, du plus beau tableau & de la plus belle ſtatue; ils s'y repoſent même. Lorſqu'un âne voulut, dit-on, manger un beau chardon peint dans une des batailles d'Alexandre par le Brun, pourquoi n'avoit-il pas peur de ce cheval blanc qui galope tout auprès de cette foule de cavaliers & de ſoldats qui ſont en mouvement dans ce tableau? Ce n'étoit pas que les hommes & les chevaux fuſſent plus mal repréſentés que le chardon; c'eſt que l'inſtinct des bêtes les conduit à l'apparence de ce qui leur eſt propre, & qu'au delà, un âne eſt un mauvais connoiſſeur en peinture.

Les objets variés & groupés, les lumieres & les ombres diverſement projettés, ſont autant de cauſes qui empêchent les animaux de rien diſtinguer dans un tableau: ſi l'enfant eût porté le même raiſin vers ſa bouche, l'oiſeau ne ſeroit pas venu pour le béqueter: ſi le chardon n'eût pas été ſeul dans un coin du tableau de le Brun, ou qu'il eût été bien groupé avec d'autres objets, l'âne ne l'eût pas apperçu. Et puis, tout cela eſt-il bien vrai? En le ſuppoſant, des raiſins pouvoient donc juſqu'à un point décevoir les

Fulvius Nobilior en tranſporta les Muſes à Rome. On voit à Rome, dans les Portiques de Philippe, une Héléne de Zeuxis, & dans le temple de la Concorde, un Marſyas lié (*c*).

---

oiſeaux, ſans que l'enfant fut plus mal peint que les raiſins : & pour que Zeuxis eût dit ce qu'on lui fait dire ici, il auroit fallu qu'il eût eu peu de talent, peu de jugement, & peu de connoiſſance de ſon art. C'eſt ce que Pline eût obſervé, ſi lui-même eût connu l'art. Vous le verrez plus loin dans les notes.

(*c*) Pline emploie huit ou dix fois, tant *religatus* que *religare*, & toujours Mr. Poinſinet, ſi je ne me trompe, le traduit par *lié*, *attaché*, & *lier*, *attacher*. Ce mot n'a pas d'autre ſens chez Pline, & même il peut ſignifier *lié fortement*, *bien ſerré*, *lié à pluſieurs tours*, *relié*. Cependant cet habile Littérateur traduit ici *Marſyas religatus*, par *un Marſyas délié*. Voici la note qu'il ajoute pour ſa juſtification. " Délié & „ mis en liberté, après avoir été écorché vif par „ Apollon ; tableau ſavant & effrayant, où ſe remar„ quoit ſans doute une grande connoiſſance de l'ana„ tomie nerveuſe, veineuſe & fibreuſe, & une vive „ expreſſion de douleur. Sur l'interprétation complet„ tement juſtifiée de *religatus*, dans le ſens de dé„ lié, voyez les notes ſur Horace, Tom. 1, pag. 162, „ de notre édition de ce Poëte ".

Il me ſemble qu'un homme ainſi mis en liberté, après être écorché vif, ſeroit une figure effrayante,

5°. Parrhaſius d'Ephèſe contribua beaucoup aux progrès de la Peinture. Il a le premier obſervé la proportion, mis de la fineſſe dans les airs de tête, de l'élégance dans les cheveux, de la grace

---

& que le ſang qui ruiſſeleroit de la tête aux pieds, en feroit un objet où rien de ce que dit Mr. Poinſinet, ne pourroit ſe remarquer. Que chez Horace & ailleurs, *religatus* ſignifie quelquefois *délié ;* ce n'eſt pas une raiſon pour qu'il ait ici le même ſens, & par le ſujet, l'acception eſt décidée. Ayant fait chercher en vain l'Horace de Mr. Poinſinet, je n'ai pu voir les notes qui juſtifient l'interprétation de *délié.* Mais quand je les aurois vues, je lis auſſi chez ce Poëte : *religare udo littore navim ;* ailleurs, *nauta piger ſaxo religat ;* ailleurs, *quâ cœnes religata fulges ;* jamais il n'a entendu là autre choſe que *lié.* Chez les Latins, ce mot eſt employé vingt fois pour *lié*, contre un pour *délié.*

C'eſt au reſte bien gratuitement qu'on voudroit s'autoriſer de tous les mots qui ont un ſens, pour entendre ceux qui en ont un autre, ſur-tout quand on prend pour regle générale ce qu'il faut regarder comme exception. Ce n'eſt pas non plus, parce qu'on a toujours vu dans ce paſſage un Marſyas lié, que je l'y vois auſſi : mais c'eſt qu'il ne me ſemble pas raiſonnable de l'entendre autrement, que tout y concourt dans le ſujet, l'objet, les convenances & l'hiſtoire de l'art, & que ce n'eſt pas d'Horace qu'il s'a-

à la bouche, & de l'aveu des Artiſtes il a remporté la palme pour les derniers traits qui terminent & arrondiſſent les objets (*d*). Cette partie eſt dans la Peinture le dernier point de la perfection. Peindre les corps & les milieux des objets, c'eſt ſans doute beaucoup; cepen-

---

git, mais de Pline. Quand cet Auteur parle de lien détaché, il dit, *ſolutus vinculo* : s'il avoit dit ici, *Marſyas ſolutus vinculis*, ou *deplexus*, la traduction de Mr. Poinſinet ſeroit exacte, & ſa note n'auroit pas eu lieu. Je le prie de juger la mienne.

(*d*) Si Parrhaſius fut le premier qui trouva ce qui conſtitue la beauté en peinture, quelle ſorte de beauté étoit donc celle qu'Apollodore avoit déja trouvée? Et s'il fût le premier qui ait obſervé *la ſymmetrie*, *la proportion*, quelle étoit donc celle que d'autres avoient ſi bien trouvée avant lui, & dont Pline fait mention?

Ce n'eſt pas qu'il fût le premier pour le tems, vous dira quelque bénévole interprête; car le *primus* de Pline trop ſouvent répété, ſeroit ſujet à bien des inconvéniens. Mais c'eſt que Parrhaſius avoit le premier remis en uſage ce qu'un autre avoit inventé, ou qu'il ſe l'étoit approprié, ou bien qu'il l'avoit perfectionné. Alors voilà tous les *primus* de Pline devenus clairs.

Mr. le Chevalier de Jaucourt dit que *ces mots ſont remarquables* : il a raiſon, s'il entend qu'ils contien-

dant pluſieurs y ont réuſſi: mais de bien rendre les extrèmités des corps, & de bien terminer & arrondir les parties; c'eſt ce qu'on trouve rarement exécuté avec ſuccès: car l'extrèmité doit s'entourer elle-même, & ſe terminer de façon qu'elle promette autre choſe après ſoi,

---

nent une incohérence & une contradiction remarquables. Mais quand, après avoir tranſcrit, *primus ſymmetriam picturæ dedit*, il ajoute: " ces paroles „ ſignifient, que les airs de tête de ce Peintre étoient „ piquans, qu'il ajuſtoit les cheveux avec autant de „ nobleſſe que de légéreté; que ſes bouches étoient „ aimables, & que ſon trait étoit auſſi coulant que „ ſes contours étoient juſtes; c'eſt le ſublime de la „ peinture: *hæc eſt in pictura ſublimitas* ". Quand, dis-je, il ajoute cette gloſe, on ne ſait plus où l'on en eſt; les mots, les phraſes, le ſens, tout eſt renverſé. Si un Artiſte en eût fait autant, on crieroit; il a ſauté ſix lignes du latin; il a mis en bas ce qui eſt en haut; il eſt *dans une eſpece de délire, & ſa médiocrité s'aviſe de calculer à l'inſçu du génie.* Il faut convenir que pour cette fois, l'Artiſte l'auroit bien mérité. Liſez le texte original de Pline, à la page 262, tome 12, de l'*Encyclopédie.*

Mr. Poinſinet a oublié de traduire *confeſſione Artificum, de l'aveu des Artiſtes.* Ce n'eſt aſſurément qu'une inadvertence; car d'imaginer que cette ſorte de négligence réitérée n'ait pour objet que d'ôter aux

& faſſe voir même ce qu'elle cache (*e*). C'eſt une gloire qu'Antigone & Xénocrate, qui ont

---

Artiſtes l'avantage d'avoir fourni des matériaux à Pline, (ce qui ſeroit un bien foible projet) il n'eſt pas permis de l'imputer à un traducteur impartial: mais j'y ſupplée pour ceux qui ne liſent pas le latin. On auroit ſouhaité qu'après *Antigone & Xénocrate*, une petite note eût dit que c'étoit deux Artiſtes: j'y ſupplée encore; ainſi tout eſt bien.

Je vois à chaque inſtant avec quelle retenue, quelle circonſpection il faut ſe conduire, quand on parle ou qu'on écrit de ce qu'on ignore, & je crains bien d'être tombé moi-même en pluſieurs endroits, dans les défauts que je vois fourmiller ailleurs.

(*e*) Ce raiſonnement juſte & tel que le pourroit faire un Peintre, n'en eſt que plus ſuſpect de la part d'un homme qui, perpétuellement, prouve ſon peu de connoiſſance de l'art, par des raiſonnemens contraires. Tous les jours on trouve des gens qui répétent d'excellentes choſes qu'ils ont lues ou entendues dire à d'autres. Mais comme la légéreté de leurs notions eſt bientôt apperçue, l'Artiſte ſait à quoi s'en tenir ſur le compte du prétendu Docteur, qui peut cependant en impoſer à beaucoup de lecteurs ou d'auditeurs.

Le texte eſt ſi beau, ſi clair, ſi expreſſif; il eſt ſi préciſément le langage des Artiſtes, que je ne puis m'empêcher de le tranſcrire. *Corpora enim pingere*

écrit de la Peinture, ont accordée à Parrhaſius, non ſeulement comme un rapport hiſtorique,

---

& media rerum, eſt quidem magni operis : ſed in quo multi gloriam tulerint. Extrema corporum facere, & deſinentis picturæ modum includere, rarum in ſucceſſu artis invenitur. Ambire enim debet ſe extremitas ipſa, & ſic deſinere, ut promittat alia poſt ſe : oſtendatque etiam quæ occultat. Mr. de Caylus veut (p. 166, t. 19, Mém. de l'Acad.) qu'il ſoit ici queſtion *du coulant & de la juſteſſe des contours ;* c'eſt trop s'éloigner du ſens. Il eſt vrai que par réflexion, notre Amateur y revient deux pages enſuite : il dit, que c'eſt *le moëlleux des contours, ce qui donne principalement une extrême rondeur aux figures.* Voilà qui eſt entendu à merveille, & l'on s'y retrouve. Pourquoi donc veſpériſer, dans la même page, Durand, qui traduit : *l'extrêmité univerſelle de la figure doit comme s'arrondir & s'envelopper de toutes parts, & finir de telle maniere, qu'elle en promette d'autres derriere elle, en indiquant, pour ainſi dire, les mêmes objets qu'elle éclipſe ?* A travers ce langage, on apperçoit le ſens : mais on n'apperçoit pas auſſi-bien la raiſon de ſe plaindre d'un traducteur, quand il donne l'idée *du moëlleux des contours* conformément à ſon original, & qu'il ne prétend pas que le texte ſignifie *le coulant des contours*, quand il n'y a pas dans ce texte un mot qui le diſe.

C'eſt *Demontioſius* qu'il falloit tancer, pour avoir

mais auſſi comme un éloge (*f*). Il reſte beau-

---

ignoramment défiguré le ſens de ce beau paſſage : il dit ſur les mots, *& deſinentis picturæ modum includere*, " je ne ſais pas ce que cela veut dire, & j'aime „ mieux lire *modo illudere* ; car la peinture eſt un „ art qui ſe moque des ſpectateurs ". Voilà un de ces commentateurs dont il faut ſe moquer, parce qu'il s'aviſe de parler de peinture, & qu'il *ne ſait pas* la ſignification de quatre mots qui expriment l'arrondiſſement, l'enveloppé, le tournant des parties, & parce qu'il ſubſtitue, de ſon chef, un mot qui renferme une idée fauſſe, triviale & ridicule autant que déplacée.

(*f*) N'avois-je pas bien dit que Pline pouvoit l'avoir entendu dire à d'autres? & ces autres ſont juſtement deux Statuaires qui l'ont écrit : auſſi vous voyez qu'en les copiant, *il a écrit de la peinture comme auroit pu faire un homme de l'art qui auroit eu ſon génie.* Autant ce ſeroit une charlatanerie, une adreſſe baſſe, indigne d'un galant homme, & dont la petite vanité & le mépris des autres ſeroient le principe, de taire les ſources où un écrivain a puiſé ce qu'il dit d'un art, autant eſt-il honnête d'avouer, comme le fait Pline, que ce ſont les écrits des Artiſtes, ou ſi vous voulez leur fréquentation, qui fourniſſent aux Littérateurs ce qu'il y a de mieux dans leurs écrits ſur les arts. Que la morgue & la pédanterie ſecouent tant qu'elles voudront les grelots de

coup de ſes deſſeins, tant ſur ſes tablettes que

---

leur marote, il peut s'élever une voix qu'on n'attend pas; elle peut un beau jour démaſquer le vain fantôme impoſteur qui croit depuis longtems nous effrayer de ſon ombre.

Quoiqu'il ſoit de la plus grande évidence qu'ici Pline copie deux Artiſtes, Mr. de la Nauze a oſé dire, (pag. 257, Mém. de l'Acad. tom. 25.) *Pline n'a pas copié les écrits des Artiſtes.* A mon tour, j'oſerois demander à ce ſavant, ſi Pamphile, Apelles, Protogène, car il écrivit deux livres de la peinture & des ſtatues, quoique Pline ne le diſe pas, mais Suidas nous l'apprend, étoient-ils ou non des Peintres? Vitruve, Xénocrate, Antigone, Parrhaſius, Aſclépiodore, Apollodore, Melanthius, Euphranor, Métrodore, Ménechme & Praxitele, *qui a écrit cinq volumes ſur les ouvrages célebres dans l'univers*, étoient-ils des Artiſtes ou n'en étoient-ils pas? Je lui demanderois enſuite la preuve que les trois livres où Pline a parlé des beaux arts, ne ſont pas une compilation des écrivains Grecs & Latins, & ſi l'on y voit quelque part qu'il ait rejetté *les écrits des Artiſtes*, ou qu'il ne s'en ſoit pas ſervi? car tout cela eſt néceſſaire à ſavoir, avant d'aſſurer qu'il *ne les a pas copiés.* Enfin, je demanderois à Mr. de la Nauze ſi, quand il a lu cette phraſe, *Artifices, qui compoſitis voluminibus condidere hæc*, &c. l. 34, c. 8, N°. 9, il n'a pas trouvé qu'elle ſignifiât, *les Artiſtes*

ſur du vélin, dont on dit que les Artiſtes profitent. Cependant quand on le compare à lui-

---

qui nous ont conſervé dans leurs écrits ce que je rapporte, &c? Oui, Pline copioit les écrits des Artiſtes, & ces écrits lui ont fait mettre dans le ſien ce qu'il y a de mieux ſur l'art. Mais quand il ne les a pas conſultés, quand il ne les a pas entendus, quand il a défiguré ce qu'ils ont dit, il a produit les contradictions & les abſurdités qui ſont répandues dans ſes trois livres. Les Artiſtes écrivoient mal, je le veux, & Pline écrivoit bien; c'eſt un article ſur lequel il ne faut ni prendre, ni donner le change, ſi l'on veut s'entendre. Ces Artiſtes ne pouvoient-ils pas écrire de fort bonnes choſes en mauvais ſtyle? Ils étoient, ſi vous voulez, comme un ſavant Chymiſte, qui en appliquant les principes de l'art aux phénomenes du monde, diroit, s'il étoit poſſible, *je venions*, *j'allions*; le Philoſophe l'écoute, admire ſon génie en riant, & va écrire des vérités ſublimes, & s'il comprend mal ſon Chymiſte, il étale des erreurs & du beau ſtyle.

Il eut donc été plus adroit à Mr. de la Nauze de ne pas réveiller cette idée, parce qu'un Artiſte n'auroit pas eu l'occaſion de remarquer l'inadvertence ou la hardieſſe préſomptueuſe d'un Littérateur, qui dans une diſſertation académique, donne de continuelles entorſes à un Auteur Latin. Eſpéroit-il que Pline ne ſeroit jamais traduit en françois, ou que les Artiſtes ſeroient toujours muets?

même, il paroit avoir réuſſi moins heureuſement à exprimer le milieu des corps (*g*).

De Piles ne nomme que cinq Artiſtes qui aient écrit; il qualifie Xénocrate & Antigone de ſimples littérateurs. Je ne veux pas fouiller dans l'intention de cet écrivain; car j'ignore s'il avoit lu chez l'Auteur qu'il abrege & qu'il copie, *Xenocrates.... de ſuâ arte compoſuit volumina.* Peut-être n'avoit-il pas vu non plus, quelques lignes après, *Antigonus, qui condidit volumina de ſuâ arte.* Souvent ce qu'on ſeroit porté à regarder comme une malice, n'eſt qu'une inattention, ou bien une ignorance. Pluſieurs Artiſtes encore, que Pline n'a pas nommés, ont écrit ſur leur art.

(*g*) Mr. de Caylus a traduit, *Minor tamen videtur, ſibi comparatus, in mediis corporibus exprimendis*, par, *il mettoit trop de ſéchereſſe & de petite maniere dans les détails du corps.* Comme le terme vague *exprimere* laiſſe la liberté du choix, il n'y a que la connoiſſance de la matiere qui puiſſe en déterminer le ſens. Ainſi les Peintres, fondés ſur ce que Parrhaſius faiſoit bien tourner ſes contours, qu'il les faiſoit bien enveloppans, bien moëlleux, ſans *ſéchereſſe*; les Peintres, dis-je, auroient traduit, s'ils euſſent voulu interpréter, *il mettoit trop de molleſſe, trop de peſanteur dans le milieu des corps*, attendu que la *ſéchereſſe* & la *petite maniere* ne ſont point les défauts d'un Peintre qui fait donner du

gras & du tournant à ſes contours. Quoiqu'il en ſoit, de l'aveu des Artiſtes qui ont écrit de la peinture, Parrhaſius a remporté la palme pour les derniers traits qui terminent & arrondiſſent les objets. *Cependant*, ajoute Pline, *quand on le compare à lui-même, il paroît avoir réuſſi moins heureuſement à exprimer le milieu des corps.* Où étoit donc ce dernier point de la perfection, ce *ſumma ſublimitas* que Pline lui accorde? Car j'ai autant de peine à croire qu'il fût dans les ouvrages de Parrhaſius, que dans le texte perdu d'Antigone & de Xénocrates. Celui qui eſt ſupérieur dans une partie, & qui dans d'autres plus eſſentielles & plus difficiles, eſt ſurpaſſé, n'a pas atteint le *ſumma ſublimitas* de l'art.

Les deux Statuaires raiſonnoient bien, & l'homme de goût ne croira pas que ces deux mots expriment ici les idées ſaines des Artiſtes; il les croira toujours de Pline, & les regardera comme ſon commentaire & ſon jugement. C'eſt-là qu'il s'égare, c'eſt-là qu'il ignore qu'une partie d'exécution n'eſt bien, qu'autant qu'elle ſe ſoutient, par ſon accord, avec les autres parties: il ne connoiſſoit pas le beau d'unité, ou bien il faudroit dire qu'Antigone & Xénocrates l'ignoroient, ce qui eſt beaucoup moins préſumable.

Nous ignorons parfaitement comment peignoit le célebre Parrhaſius, parce que nous ne voyons rien de lui, & qu'une deſcription, encore moins un éloge, ne donne jamais l'idée juſte du faire d'un Peintre. Mais nous ſavons, n'en déplaiſe à Pline & à ſes

admirateurs outrés, que les ombres, les tons qui terminent & arrondiſſent les objets, c'eſt-à-dire le moëlleux des contours, quoique difficiles à exécuter, le ſont beaucoup moins que les milieux, ſurtout lorſque ces milieux reçoivent la lumiere en face. Le foyer alors y eſt établi dans toute ſa force; & ſans omettre aucun des tons divers que préſente le naturel, il faut que toutes les parties, leur forme, leur ſaillie, leur profondeur, ſoient obſervées, & ſe diſtinguent ſans le ſecours d'aucune ombre; intelligence de la plus grande difficulté, & qui n'eſt réſervée qu'à fort peu de Peintres. On l'admire dans les têtes en face, qui, toutes claires & preſque ſans ombres, ne perdent rien de leur ſaillie & de leur rondeur. Rubens & Van-Dyck en ont peint avec le plus grand ſuccès. On l'admire auſſi dans ces maſſes de lumieres harmonieuſes, frappées à propos ſur la chaîne d'une compoſition. C'eſt-là ce qui, à meilleur titre, pourroit ſe nommer le *ſumma ſublimitas* de la peinture; c'en eſt au moins la grande intelligence.

Si Durand *affoiblit* l'expreſſion de Pline, en traduiſant, *c'eſt-là une des grandes fineſſes de l'art*, c'eſt qu'il a lu dans les autres éditions, *ſubtilitas* au lieu du *ſublimitas* des manuſcrits; expreſſion qu'on aura vraiſemblablement ſubſtituée, croyant ſauver une abſurdité à Pline. Voilà peut-être ce que Mr. de Caylus auroit dû obſerver avant de cenſurer, comme il a fait, cet endroit de la traduction de Durand, laquelle d'ailleurs n'eſt pas ſans reproches à beaucoup d'égards. Il auroit dû remarquer auſſi qu'il ne rend pas

le

le ſens abſolu, excluſif de ſon Auteur, quand il dit *une des grandes:* il a raiſon certainement, mais Pline dit *la plus grande*, *ſumma.*

Cependant, comme on doit toujours vouloir s'inſtruire, je demande ſi le moëlleux des contours, fut-il joint à la proportion, à la fineſſe des traits, à l'élégance des cheveux, aux graces de la bouche, ſeroit la plus grande difficulté, le plus haut point de perfection de l'art; & s'il faudroit accorder ſans réſerve le titre de connoiſſeurs à ceux qui écriroient, que *c'eſt le ſublime de la peinture?* Pline & Mr. de la Nauze l'ont dit, & Mr. de Jaucourt l'a répété: mais ſont-ce là des titres ſuffiſans?

Mais ſuppoſons que Pline ait écrit *hæc eſt in pictura ſumma ſubtilitas*, & voyons ſi de cette maniere ſon jugement ſeroit fort exact. *Subtilitas* chez les Latins, dans le ſiecle de Pline, chez Pline même, & dans tout ſon ouvrage, ne ſignifie autre choſe que *fineſſe*, *adreſſe*, *délicateſſe*, *légéreté*, quand il eſt appliqué aux productions de l'art & aux ouvrages de la main. Ainſi en diſant, que bien faire *les derniers traits qui terminent & arrondiſſent les objets*, *c'eſt la plus grande*, *la derniere fineſſe de l'art*, il paroît ſeulement qu'il auroit été affecté de cette partie aux dépens des autres: mais qu'il n'auroit pas montré, par ce jugement, l'étendue de ſes connoiſſances dans l'art, & voici mes raiſons.

La juſteſſe des expreſſions, la préciſion des contours, l'étude combinée des attaches & de l'*emmanchement* de toutes les parties d'une figure, l'accord

des tons des différens objets relativement à la diſtance & à l'emprunt les uns des autres, ſont des parties de l'art qui ont, de droit, la préférence ſur la fonte des contours; & la fineſſe, la délicateſſe, l'adreſſe de leur exécution, l'emporteront toujours, parce que ces parties ſont la baſe indiſpenſable d'un bon ouvrage. Ainſi, que Pline ait dit *ſubtilité* ou *ſublimité*, ni l'un, ni l'autre ne lui ſont favorables, à ce qu'il me ſemble.

Cependant, pour ne pas me jetter dans une trop longue & inutile diſcuſſion, & pour me garantir de toutes chicanes ſur les mots *ſubtilitas* & *ſublimitas*, je vais inſérer ici la note du P. Hardouin ſur ce paſſage: on y verra qu'il a corrigé ſur l'autorité unanime des meilleurs manuſcrits, & que, joint à cette autorité, il préfere *ſublimitas*, parce qu'il revient plus, dit-il, au diſcours de Pline; ce qui ſeroit puiſſamment raiſonner pour un connoiſſeur en peinture: mais le P. Hardouin n'eſt pas dans ce cas. Voici ſa note.

„ *Summa ſublimitas*, Ita Reg. 2, Colb. 3, ceteri-
„ que: libri editi, *ſubtilitas*. Et Quintilianus, lib. 12,
„ cap. 10, pag. 893, *exiſtimaſſe ſubtilius lineas* Par-
„ rhaſium tradit: tamen præter manuſcriptum fidem,
„ quod ſequatur proximè, *eſt quidem magis operis:*
„ *& rarum in ſucceſſu artis*, magis arridet *ſubli-*
„ *mitas* ".

Les Editeurs de Pline ont-ils expliqué un Auteur par un autre? Cela pourroit bien être, & l'on ne voit que trop d'exemples de cette maniere commode

& ſouvent illuſoire, de faire parler un écrivain qu'on n'entend pas, ou qu'on ne veut pas entendre: mais ce n'eſt pas à moi à vouloir le décider, & je n'en ſais rien. Revenons à Pline.

Il y auroit peut-être un moyen de le juſtifier, en diſant, qu'il n'avoit pas vu dans les Peintres *qui ſavoient mieux que Parrhaſius exprimer le milieu des objets*, cette belle partie de la peinture exécutée à un degré auſſi ſupérieur que nous le voyons dans les ouvrages des grands coloriſtes modernes. Mais on tomberoit dans un autre inconvénient: il ſembleroit qu'on voulût accuſer les anciens d'avoir moins connu la magie de la couleur, que ne l'ont connue les modernes; & quoique l'eſpèce d'accuſation ne portât que ſur cette partie, il ſe trouveroit des ſpadaſſins qui vous courroient ſus, & l'antiquomanie crieroit au blaſphême. Comme il n'y a pourtant qu'un de ces deux partis à prendre, ſavoir, que Pline ne connoiſſoit pas la magie de la couleur, ou que les anciens Peintres ne la connoiſſoient pas eux-mêmes; le lecteur choiſira celui des deux partis qui lui conviendra le mieux. S'il eſt bon obſervateur, il remarquera cependant, que ceux qui ont écrit de la peinture depuis les grandes écoles modernes, ont parlé de la magie de la lumiere, de la diſtribution harmonieuſe des groupes, de la chaîne des objets, en un mot, des grands reſſorts d'une compoſition, tandis qu'aucun des anciens n'en a dit un mot. Et s'il a lu ce qu'on a écrit de l'art depuis le tems de Cimabué, juſqu'à celui de Léonard de Vinci incluſivement, il

Il a peint le peuple d'Athènes aſſemblé (*h*); ſujet ingénieuſement choiſi; car il vouloit le

---

n'oubliera pas non plus qu'il n'y a rien trouvé qui fit ſoupçonner que les parties dont nous parlons, exiſtaſſent alors dans la peinture. Je n'ai plus qu'un mot à dire. Quand un Ecrivain avance qu'un Peintre l'emporte ſur les autres en peignant les extrémités, les contours bien arrondis, bien tournans, mais qu'il ne réuſſit pas de même lorſqu'il s'agit des milieux, les Artiſtes n'en demandent pas davantage pour connoître, ou le ſavoir du Peintre, ou les lumieres que cet Ecrivain peut avoir dans les arts.

(*h*) On pourroit croire qu'ici Mr. de Jaucourt n'a pas lu Pline avec aſſez d'attention, puiſque d'un mot qui ſignifie *le peuple*, il en a fait un Peintre. (Encyclop. tom. 12. p. 250.) Ce Littérateur habile donna peut-être ſa confiance à un petit traité latin ſur la peinture, par Léon Baptiſte Alberti, où, dans le deuxieme livre il dit; *Eſt & Dæmonis pictoris mirifica laus*, & raconte que ce *Démon* imaginaire peignit les Athéniens coleres, injuſtes, &c. Mais ce traité, qui n'eſt au fond qu'une compilation de lieux communs ſur la peinture, & une répétition fort ſéche de Pline, eſt d'ailleurs fait ſans beaucoup de critique, & tel qu'un Mathématicien fort érudit, ſans goût, & contemporain de Giotto, devoit le faire en Italie. Cependant, comme cette erreur, dans laquelle du Pinet & ſes Copiſtes, y compris de Piles, étoient

montrer également léger, colere, injuſte, inconſtant; & en même tems exorable, doux, compâ-

---

auſſi tombés, avoit été relevée depuis longtems, il ſemble qu'il n'étoit plus permis de la réproduire.

En effet, pour peu qu'on entende le latin & qu'on liſe Pline avec la plus légere attention, on voit que le mot *Démon* eſt l'accuſatif de *Demos*, *peuple*, que le nominatif du verbe *pinxit* qui régit *Démon*, ne peut être que Parrhaſius, puiſqu'il n'a été parlé que de lui dans tout l'article, & que la connexion du ſujet de la propoſition affirmative, contenue dans cette phraſe, eſt indiquée manifeſtement par le pronom perſonnel *ſibi*, qui ſe trouve dans la phraſe précédente. Si *Démon* étoit un nom d'homme, le texte de Pline contiendroit donc ce barbariſme, & *il a peint Démon des Athéniens; pinxit & Demon Athenienſium.* Enfin, ſi on vouloit que *Démon* fut ici un nom d'homme, & nominatif par conſéquent, Pline auroit dit, *& Démon a peint d'Athéniens.* Il paroîtroit, par le manuſcrit de Pétersbourg, que Pline au lieu de *Démon* auroit écrit *Demonem.* L'édition de 1514 porte auſſi *pinxit & Dæmonem Athenienſium.* Comme le mot *Démon* eſt fort loin du ſubſtantif *Parrhaſius*, peut-être ſon éloignement eſt-il cauſe qu'on l'a pris pour un nom propre au nominatif, comme *Dolon*, par exemple, & d'autres ſemblables: on n'a pas ſongé que *Démon* eſt un accuſatif grec. Les Editeurs de 1587 & 1669 n'ont pas fait mention

tiſſant, magnifique, altier & bas, cruel & timide. Il peignit auſſi le Theſée qui étoit à Rome au

---

de cette variante. Peut-être ne l'avoient-ils vu que dans un vieux imprimé ; le manuſcrit que je cite leur étoit inconnu. Je m'apperçois bien que je paſſe les bornes de mon métier ; mais on voit auſſi que j'en ai quelques raiſons. Terminons cependant cette petite diſcuſſion de Grammaire, & continuons d'examiner la marche de Mr. de Jaucourt dans la carriere des beaux arts.

Après avoir fait *un Démon natif d'Athènes, qui vivoit dans la 93e. Olympiade, qui s'attachoit fort à l'expreſſion, qui fit le tableau d'Ajax en concurrence avec Timanthe*, voici ce qu'il dit quatre pages enſuite, article *Parrhaſius*. " Le tableau allégorique „ que cet homme célebre fit du peuple d'Athenes, „ brilloit de mille traits ingénieux, & montroit dans „ le Peintre une richeſſe d'imagination inépuiſable. „ Car ne voulant rien oublier touchant le caractere „ de cette nation, il l'a repréſenta d'un côté bizar- „ re, colere, injuſte, inconſtante ; & de l'autre hu- „ maine, docile & ſenſible à la pitié ; dans un „ certain tems fiere, hardie, glorieuſe ; & d'autrefois „ baſſe, lâche & timide : voilà un tableau d'après „ nature ".

Après ce détail, notre Littérateur rapporte la diſpute de Parrhaſius avec Timanthe pour leurs tableaux d'Ajax, quoiqu'ailleurs il ait dit que *Démon fit le*

Capitole; & un Amiral armé d'une cuiraſſe; & dans un tableau qui eſt à Rhodes, Méléagre,

---

tableau d'Ajax en concurrence avec Timanthe. Enfin, pour que tout ſoit complet, Mr. de Jaucourt dit au mot *Timanthe*, *cette même hiſtoire dont j'ai déja parlé, ſe trouve dans Athenée.* Elle s'y trouve en effet, liv. 12, chap. 15; mais Parrhaſius eſt le ſeul des deux contendans qui ſoit nommé. Elien, *vari. hiſtor.* liv. 9, chap. 11, rapporte auſſi le même combat, & ne nomme non plus que Parrhaſius; du reſte il en parle comme Pline, & ajoute que Théophraſte eſt l'Auteur où il a lu cette hiſtoire, ainſi que ce qu'il raconte du luxe extravagant de Parrhaſius.

Voilà donc comme on écrit celle de l'art, & comme on entaſſe des matériaux incohérens, des rêves menſongers où le public va puiſer ſes inſtructions. Il ſeroit à propos que des hommes éclairés dans les beaux arts s'occupaſſent à corriger les fautes commiſes ſur cette matiere, & qui ſont jettées à pleines mains dans l'Encyclopédie. Ce ſeroit un ſervice agréable à rendre au public, & je voudrois en avoir fait naître l'idée. Il faut dire cependant qu'un Littérateur qui a produit tant d'articles divers, parmi leſquels il s'en trouve d'excellens, eſt bien pardonnable lorſque ſa tête n'eſt pas toute entiere aux différens objets qu'il traite. Mais l'eſt-il également de traiter des ſujets où il prouve ſi bien qu'ils ne ſont pas de ſon

Hercule & Perſée. Ce qui augmente le merveilleux de ce tableau, c'eſt qu'ayant été frappé

---

reſſort? *Sumite materiam veſtris, qui ſcribitis, æquam viribus;* on ne ſauroit trop ſe le répéter.

Mr. le Comte de Caylus (Mém. de l'Acad. p. 164.) ſe donne beaucoup de peine pour prouver que Parrhaſius ne pouvoit pas repréſenter la ville d'Athènes avec douze expreſſions. Mais il n'eſt pas queſtion d'une figure *de la ville;* c'eſt *du peuple d'Athènes aſſemblé* dont il s'agit. Douze Athéniens dans un tableau ne pouvoient-ils pas avoir chacun une expreſſion diſtinctive des diverſes paſſions qu'on avoit voulu peindre? Nous verrons trois notes après celle-ci que Parrhaſius n'étoit peut-être pas en état *de réuſſir parfaitement* dans l'expreſſion de toutes ces figures. Deux Statuaires, Léocharès & Lyſon, avoient auſſi fait chacun une figure du peuple d'Athènes; mais il ne s'agiſſoit pas là de pluſieurs expreſſions: il n'y falloit que des attributs qui déſignaſſent la République, de la maniere qu'on repréſente celles de Veniſe, de Genes, de Hollande, &c. Ariſtolaüs peignit auſſi l'image du peuple d'Athènes.

Mr. de Caylus ajoute que le terme, *il vouloit*, *volebat*, ne ſignifie là qu'une volonté d'intention que Parrhaſius avoit confiée à quelques amis, mais qu'il n'exécuta point. Je n'oſerois pas trancher auſſi hardiment ſans de bons Mémoires, ſur-tout après avoir lu dans Pline *cum longitudinem bovis oſtendere vellet*,

trois fois de la foudre, il n'a pas été effacé (*i*). Il a peint encore un grand Prêtre de Cybèle ; tableau que Tibère aima beaucoup, qu'il renferma dans ſa chambre à coucher, & que l'on

---

qui ſignifie que Pauſias peignit des bœufs en racourci ; & *factum volebat intelligi*, qui ſignifie que Néalcès fit entendre, par un épiſode, le lieu où s'étoit donné le combat qu'il repréſentoit ; & enfin, *cum exprimere vellet*, qui ſignifie qu'Ariſtonidas avoit mêlé du fer & du bronze pour exprimer la rougeur de la confuſion ſur le viſage d'Athamas. Notre Amateur aſſure de plus que le mot *argumentum* ne peut guere ſe traduire que par le mot *projet*. On a toujours cru cependant, & l'on croit encore que ce mot ſignifie *raiſonnement*, *preuve*, *ſujet*, & jamais *projet*. Quoique Mr. de Caylus ait avancé le contraire, *il étoit ſans doute trop éclairé pour en rien croire intérieurement*. Mr. Poinſinet traduit que *toutes les expreſſions étoient articulées & réunies dans un même ſujet*, quoique Pline ne le diſe pas : & quand il le diroit, on ne voudroit pas le croire. Durand a ſaiſi le ſens ; il dit *dans un même quadre*.

(*i*) Et c'eſt un Philoſophe, un Naturaliſte qui crie au miracle, à la merveille ! Si Pline eût dit, *on regarde* ce tableau comme plus merveilleux, plus admirable depuis les trois coups de foudre qui l'ont frappé ſans l'endommager, on n'eût eu aucun reproche à lui faire. Mais ne ſeroit-il pas poſſible de croire

eſtimoit ſoixante grands ſeſterces, ainſi que Décius Eculéon le rapporte. Il a peint auſſi une nourrice Crétoiſe qui tient un enfant, un Philiſcus, un Bacchus près duquel eſt la Vertu, &

---

que Parrhaſius mettoit ſur ſes tableaux un vernis moins beau, à la vérité, que celui qu'Apelles inventa, dit-on, ſoixante ans après? Ne ſeroit-il pas poſſible de croire auſſi que ce vernis, compoſé d'une matiere réſineuſe, a dû préſerver le tableau? Si notre Naturaliſte eût réfléchi ſur les effets divers du tonnerre, *le miracle*, *la merveille*, *l'admiration*, *miraculum*, auroit fort bien pu s'évanouir. Son expreſſion même donne lieu de penſer que le tableau étoit d'un bois réſineux, ou que le vernis, compoſé de réſine, le préſerva ſans miracle: *Hæc ibi ter fulmine ambuſta, neque obliterata; trois fois dans ce lieu la foudre en a brulé le tour, ſans endommager le tableau.* Ce tour, (la bordure) étoit apparemment d'une matiere que la foudre pouvoit brûler ou fondre.

Mr. Valmont de Bomare, témoin d'un effet à peu près ſemblable, en donne la relation dans ſon dictionnaire, & dit: *La flamme ſe gliſſa entre un mur & un tableau, les quatre barres de bois qui tenoient tendue la toile du tableau, furent déſaſſemblées, ſéparées de la toile, & portées à quelque diſtance; la toile du tableau ſe trouva miſe en rouleau, la peinture n'en a point été alterée.* Art. *Tonnerre.* Mr.

deux enfans dans leſquels on voit la ſécurité & la ſimplicité de leur âge, un Prêtre qui a près de lui un jeune Thurifère avec un encenſoir (*k*) & une couronne. Il y a de lui deux tableaux très-célebres : l'un eſt un Athlète armé, courant ſi ardemment au combat, qu'on croit le voir ſuer ; l'autre eſt un Athlète quittant ſes armes : on croit l'entendre reſpirer. On eſtime ſon Enée, & Caſtor & Pollux peints dans un même tableau ; ainſi que Téléphe, Achille, Agamemnon & Ulyſſe. C'étoit un Artiſte fécond, mais perſonne n'a uſé plus inſolemment & plus arrogamment de la gloire que lui procuroient ſes talens ; car il ſe donna des ſurnoms faſtueux, s'appellant tantôt le magnifique, tan-

---

de Bomare ne paroît pas voir plus de merveilleux à ce tableau depuis le jeu du tonnerre qu'il ne l'étoit auparavant. C'eſt peut-être qu'il connoît mieux que Pline les effets du tonnerre, & qu'il en juge plus ſainement.

(*k*) Ou plutôt un vaſe de parfum, *acerra*. C'étoit un coffre dans lequel on mettoit l'encens pour les ſacrifices, comme on le voit ſur les bas-reliefs antiques. Dans l'Egliſe latine on nomme ce petit vaſe *navette*, à cauſe de ſa figure de gondole. L'Egliſe grecque, dont la latine a reçu la forme de cette *navette*, la nomme *cymbion*, qui dans cette langue ſignifie également *petite nave*, *petite barque*.

tôt le Prince de ſon Art, celui qui l'avoit porté à ſa plus haute perfection. Il ſe prétendoit ſurtout de la race d'Apollon, & il ſe vantoit d'avoir peint l'Hercule qui eſt à Linde, tel qu'il lui étoit apparu ſouvent en ſonge (*l*). Se voyant

---

(*l*) Quoi ! un Auteur qui, dit-on, *a écrit de la peinture, comme auroit pu faire un homme de l'art qui auroit eu ſon génie*, parle avec cette froideur, & même avec une ſorte d'ironie, d'un beau réve pittoreſque ! Il a un trait de flamme ſous la main, & le laiſſe échapper ! Il ne ſe doute pas qu'un cerveau échauffé de ſon ſujet, le voit en dormant, le touche, lui parle, reçoit ſa réponſe ! Il ne ſait pas qu'Homère & Phidias voyoient les noirs ſourcils de Jupiter; que ces ſourcils les faiſoient trembler; que c'eſt ainſi, & que ce n'eſt qu'ainſi, qu'à leur tour, ils faiſoient trembler leurs lecteurs & leurs ſpectateurs !

Pline ! quoique vous ne croyiez ni l'exiſtence d'un Dieu, ni l'immortalité de l'ame, vous dites pourtant que Bacchus apparut en ſonge à Lyſandre, pour l'avertir de ne pas troubler les funerailles de Sophocle. (l. 8, c. 29.) Vous dites qu'un Architecte vit Diane en ſonge, & qu'elle lui promit de poſer elle-même une groſſe pierre. (l. 3, c. 14.) Vous aviez écrit vingt livres des guerres d'Allemagne, à la ſollicitation de l'ame de Druſus Néron, laquelle vous en pria dans un de vos rêves. (*Plin. jun. epiſt.* 5. *lib.* 6.) Tout cela s'accorde aſſez mal avec votre doctrine de

vaincu à la pluralité des voix par Timanthe, à Samos, ſur ſon tableau de la diſpute d'Ajax pour

---

l'ame & de la divinité. Mais paſſons ces petites inconſéquences: une de plus n'auroit pas été une affaire, ſur-tout, lorſqu'il s'agiſſoit d'un cerveau échauffé par l'enthouſiaſme de l'art. Voulez-vous ſavoir pourquoi cette apparition d'Hercule ne vous a pas frappé comme elle frappe celui qui vous parle ? C'eſt que vous n'avez pas l'imagination de l'Artiſte, quoique vous jugiez l'Artiſte ; c'eſt que vous diſſertez froidement là où faudroit ſentir avec chaleur ; c'eſt que vous n'êtes pas initié, que votre ame n'eſt point échauffée, que votre cerveau ne fait pas ſouvent le rêve du Poëte, du Peintre, du Statuaire ; & qu'ainſi vous m'empêchez de croire votre apparition de Druſus. Vous n'euſſiez produit ni l'Apollon de Belvedère, ni l'Hercule de Parrhaſius. Vous veniez de peindre ſi bien en peu de mots les deux Athlètes de cet Artiſte ! N'étoit-ce donc qu'un jeu de votre eſprit ſans connoiſſance de l'art, puiſque du même trait de plume vous tombez, par une accuſation triviale, dans la maniere la plus bourgeoiſe d'apprécier les inſpirations de ce même art ? Les Poëtes bien éveillés ſe vantent à chaque inſtant de voir les Dieux, de cauſer avec eux, & un Peintre ne pourroit pas ſe vanter d'en avoir vu un ſeul en dormant ! Je vous aimois mieux quand l'ame de Druſus vous ſollicitoit, dans un de vos ſonges, d'écrire l'hiſtoire d'Allemagne.

les armes d'Achille, il dit, qu'il ſouffroit avec

Ce n'eſt pas ainſi que *Rubens eût parlé d'un tableau de Raphaël, & Raphaël ſe ſeroit exprimé autrement en parlant d'un tableau de Michel-Ange ;* car ces trois grands Artiſtes faiſoient ſouvent le rêve ſublime de Parrhaſius: rêve qu'Athenée ſaiſit fort juſte quand il dit; *pour que l'ouvrage eût un plus exact rapport au ſujet, Parrhaſius ſe mettoit à la place du Dieu qu'il avoit vu dans un ſonge.* (l. 12, c. 15.)

Parrhaſius étoit donc un Peintre ſublime. Pourquoi pas? Pourquoi n'auroit-il pu avoir le génie qui fait le grand Artiſte, & manquer encore dans l'exécution de pluſieurs parties du Peintre? S'il ne réuſſiſſoit pas fort heureuſement *à exprimer le milieu des corps*, la ſaillie, l'effet, la vérité y manquoient donc? Vous verrez dans la note ſuivante qu'il lui manquoit encore autre choſe.

Nous avons en France un exemple récent de quelques défauts d'exécution, joints au vrai génie de la peinture. *Boucher* avoit l'étoffe du plus grand Peintre, il n'a cependant laiſſé à la poſtérité d'autre preuve de ce qu'il auroit pû faire que des eſquiſſes & des deſſeins dans nos porte-feuilles. Il aura ſans doute un Pline pour le louer dignement, & faire connoître un Artiſte qui ſavoit rêver plus que de jolies paſtorales. J'écris ceci devant des eſquiſſes de *Boucher;* elles ſont du plus beau & du plus grand ſtyle. Que n'en a-t-il fait les tableaux! Et que n'a-t-il au moins conſervé la bonne couleur, dont nous avons tant de fois re-

chagrin pour le héros, qu'il fut vaincu une

---

gretté la perte en voyant pluſieurs de ſes derniers ouvrages ! Son éloge a paru, m'a-t-on dit : je n'en connois pas le Pline.

Le projet d'abaiſſer le mérite, ſoit des Anciens, ſoit des Modernes, eſt odieux, & on n'en devroit point accuſer ceux qui, pour le progrès des arts, diſcernent le bon d'avec le mauvais. C'eſt pourtant à quoi s'occupent des gens qui peut-être pourroient mieux faire ; mais *le mépris qu'on a pour eux eſt égal au reſpect qu'on a pour les chef-d'œuvres de l'art.*

Tant qu'on n'aura pas mis les plus beaux tableaux des Grecs à côté des plus beaux tableaux modernes, & que tous les Connoiſſeurs ne ſe ſeront pas accordés à donner la préférence aux premiers, après en avoir fait la comparaiſon, il faudra écrire avec moins d'emphaſe, & ne pas comparer perpétuellement, par un ſophiſme ridicule, des livres avec des tableaux, parce qu'il n'y a pas de nation qui n'exagere ſes productions : la grecque ſur-tout, qui ne manquoit pas plus d'Ecrivains que de Peintres. Voyez ſi ce qu'on a retrouvé de la peinture ancienne, l'emporte ſur la moderne des plus grandes écoles, & n'allez pas plus loin.

Quant à cette race d'Egoïſtes qui rapportent tout à eux-mêmes, la perſpicacité de leur amour propre leur fait ſaiſir d'abord les rapports les plus éloignés qu'un diſcours, un ouvrage, une découverte peuvent

ſeconde fois par un indigne adverſaire. Il peignit

---

avoir avec eux; & ce rapport, plus ou moins favorable, eſt la meſure de leurs jugemens. En détruiſant d'anciennes idoles, on touche à la propriété de ceux qui les deſſervent, & qui en tirent du profit, de quelque eſpece qu'il ſoit Quel miracle donc, que s'ils n'oſent anathématiſer eux-mêmes, ils ſuppoſent une foule d'anathématiſans, dans laquelle ils ſe placent en ſecret ? Voilà tout le myſtere, ſi je ne me trompe, & la penſée intime de ces gens qui diſent : *Vous avez rempli votre ouvrage d'injures, vous ſerez accablé de ſarcaſmes.* Leur vanité bleſſée n'eſt pas difficile à appercevoir. Ils feignent auſſi, peut-être, de trouver des injures où il n'y en a pas, afin d'avoir le droit d'en dire en ſecret & d'en faire dire publiquement par d'autres.

Si vous écrivez avec beaucoup de ménagemens, ſi vous héſitez, vous paroiſſez foible, & ces gens là rient & ne vous écoutent pas ; ſi vous prenez un ton plus aſſuré, vous les fâchez : mais ſoyez ſûr, de quelque maniere que vous vous y preniez, que vous ne les corrigez pas. Que faut-il donc faire avec les pédagogues ridicules qui raiſonnent mal des beaux-arts, & qui inſultent aux connoiſſances des Artiſtes ? Aller droit ſon chemin, & les laiſſer dire.

Un Ecrivain qui, à pluſieurs égards, mérite nos hommages, a cru que le faſte de Parrhaſius, ainſi que celui de Zeuxis, avoit ſa ſource dans la trop grande conſidération où étoient les beaux-arts à Athènes.

auſſi de petits tableaux obſcenes, ſe délaſſant par cette eſpece de badinage impudique (*m*).

---

nes. Mais la conſéquence eſt-elle bien juſte ? N'y avoit-il que des Peintres qui étalaſſent un faſte orgueilleux ? N'y avoit-il pas auſſi des Artiſtes modeſtes ? Il paroît d'ailleurs que la vaine oſtentation n'a pas toujours ſa cauſe dans l'eſtime que le public fait de certains talens ; & qu'au contraire, il en eſt de très-généralement conſidérés, dont ceux qui les profeſſent, ne ſortent pas des bornes de la modération extérieure. Mr. l'Abbé Millot connoît trop bien l'hiſtoire des hommes, pour ignorer cette vérité. Voyez *Elémens d'Hiſtoire générale*, tom. 2, p. 111.

(*m*) *Pinxit & minoribus tabellis libidines, eo genere petulantis joci ſe reficiens.* Il n'eſt pas concevable que Pline oſe appeller *un badinage* les tableaux obſcenes que Parrhaſius peignoit pour ſe délaſſer, pour ſe refaire, *ſe reficiens*. Il vaut mieux croire qu'il ne les connoiſſoit pas, & ſur-tout qu'il ignoroit parfaitement le Méléagre & l'Atalante, que Tibère avoit honorablement placés dans ſa chambre. Suétone rapporte le ſujet de cette peinture, *in qua Meleagro Atalanta ore morigeratur ;* il eſt ſi obſcene qu'on n'a pas encore oſé le traduire. Suppoſons donc ici plutôt de l'ignorance dans l'eſprit de Pline, que l'indice d'une extrême corruption dans ſon cœur ; qui d'ailleurs s'accorderoit mal avec le reproche qu'il fait plus loin au Peintre Arellius, d'avoir *déshonoré*

6°. Pour Timanthe il eût le génie très-fécond. Son Iphigénie fut célébrée par les éloges des

---

ſon art par le crime honteux de donner aux Déeſſes qu'il peignoit, la reſſemblance de ſes maîtreſſes.

Mais puiſque nous enviſageons Parrhaſius comme Peintre, nous ferons une autre obſervation ſur une partie de ſon talent, & ſur l'éloge un peu léger qu'on en a fait. Eſt-il vrai qu'il *réuſſiſſoit* PARFAITEMENT *dans l'expreſſion des paſſions*, comme on l'aſſure. *Encyclop.* tom. 12, pag. 262? Eſt-il vrai que Pline le *diſe*, comme on l'aſſure encore au même endroit? On a vu dans cette traduction qu'il n'y a pas un mot qui puiſſe en donner l'idée, & voici le texte ſur lequel on ſe fonde : *Primus argutias vultas dedit; il a le premier mis de la fineſſe dans les traits du viſage.* Paſſons à un trait plus curieux, & dont Mr. de la Nauze a fait uſage en partie, mais pour le faire entendre en ſens contraire. Ecoutons Xénophon.

„ La converſation de Socrate n'étoit pas même inu-
„ tile à ceux qui profeſſoient les arts ou par goût
„ ou par état : car étant un jour entré chez le Peintre
„ Parrhaſius, & diſcourant avec lui, la peinture, lui
„ dit-il, eſt la repréſentation des objets viſibles :
„ ainſi, les corps convexes & concaves, ceux qui
„ ſont dans l'ombre ou qui ſont éclairés, ceux qui
„ ſont raboteux & ceux qui ſont unis, vous les imi-
„ tez & les repréſentez par le moyen des couleurs.
„ Cela eſt vrai, répondit le Peintre. *Socr.* Et quand

orateurs. L'ayant repréſentée debout devant l'autel où elle devoit être immolée, il peignit

---

„ vous imitez de belles formes, comme il n'eſt pas
„ facile de trouver dans un ſeul individu toutes
„ les parties exactement irréprochables, vous raſ-
„ ſemblez de pluſieurs ce que chacune a de plus
„ beau, & c'eſt ainſi que vous parvenez à former
„ l'image de beaux corps. C'eſt ainſi que nous fai-
„ ſons, dit Parrhaſius. Et les qualités de l'ame,
„ agréables, douces, aimables, déſirables, engagean-
„ tes, les exprimez-vous, ou ſont-elles inexprima-
„ bles? Comment exprimeroit-on, répondit Parrha-
„ ſius, ce qui n'a ni correſpondance de parties, ni
„ couleurs, ni aucune des qualités que vous nommiez
„ auparavant, & enfin, ce qui n'eſt point du tout viſi-
„ ble? N'arrive-t-il pas, dit Socrate, quelquefois à un
„ homme d'en regarder un autre avec amitié ou avec
„ haine? *Parrh.* Cela me ſemble ainſi. *Socr.* Cette
„ différence de regards peut donc ſe repréſenter
„ dans les yeux? Certainement, dit Parrhaſius. *Socr.*
„ Et dans la proſpérité ou l'adverſité de nos amis,
„ les viſages de ceux qui y prennent part & de ceux
„ qui n'y en prennent point, vous paroiſſent-ils avoir
„ le même air? *Parrh.* Non, par Jupiter. *Socr.* Car
„ dans leur proſpérité les viſages deviennent joyeux;
„ dans l'adverſité, abattus: peut-on donc repréſenter
„ cette différence? *Parrh.* Certainement. *Socr.* Donc
„ auſſi la nobleſſe & la liberté, la baſſeſſe & la ſer-

tous les aſſiſtants dans l'affliction, particuliere-

„ vitude, l'honnêteté & la ſageſſe, l'inſolence & la
„ groſſiéreté paroiſſent à travers le viſage, les atti-
„ tudes, les vêtemens & les mouvemens des hom-
„ mes. *Parrh.* Vous dites vrai. *Socr.* Donc ces choſes
„ peuvent ſe rendre en peinture? *Parrh.* Certaine-
„ ment. *Socr.* Lequel aimez-vous donc mieux voir,
„ des hommes qui annoncent des mœurs honnê-
„ tes, vertueuſes, aimables, ou ceux qui en repré-
„ ſentent de déshonnêtes, de mauvaiſes & de haïſ-
„ ſables? *Parrh.* Il y a, par Jupiter, une grande
„ différence". *Xénoph. de mémor. Socr.* l. 3, c. 10.

Voilà donc Socrate qui, par degré, fait accoucher Parrhaſius de l'aveu que les qualités de l'ame peuvent être exprimées dans la peinture, & que par le regard, le mouvement des yeux, elle doit rendre toutes les affections de l'ame. Le ſens de cette converſation prouve aſſez que l'Artiſte avoit ignoré juſques-là quelques parties eſſentielles de ſon art. Il peignoit donc ſans expreſſion; ou du moins il n'avoit pas encore eu l'intention de repréſenter celles dont lui parloit Socrate. Ou bien il faudroit dire que Parrhaſius entendoit que les caracteres indiqués par le Philoſophe, enviſagés comme des qualités abſtraites, ne pouvoient tomber ſous les ſens; mais que conſidérés comme exprimables par certains traits de la figure, ils pouvoient être repréſentés. Je laiſſe à juger ſi le texte de Xénophon ſe prête à cette ſubtile

ment l'oncle de cette princeſſe ; & ayant épuiſé

& vaine diſtinction : je demande ſeulement s'il eſt vraiſemblable qu'un Peintre ſe ſoit amuſé à la faire, & s'il ne ſait pas que toutes les affections de l'ame, depuis la plus douce juſqu'à la plus violente, ſont inviſibles, lorſque nous les enviſageons comme des qualités abſtraites.

Voilà donc Parrhaſius qui, ſelon Pline, exprima le premier la fineſſe dans les traits du viſage, & qui, ſelon Mr. de Jaucourt, *réuſſiſſoit* PARFAITEMENT *dans l'expreſſion des paſſions ;* le voilà qui avoue à Socrate que le déſir, la douceur, les qualités de l'ame agréables, aimables, engageantes, ne ſont pas poſſibles à repréſenter en peinture. Sans doute qu'après cet entretien l'Artiſte aura étudié ces différens caracteres. Mais voyez la conſéquence qui réſulte encore de ſon aveu, c'eſt qu'il ne les avoit pas vues dans les ouvrages des Peintres qui l'avoient précédé, ni dans ceux de ſes contemporains : donc ces caracteres n'y étoient pas ; donc ce qu'en dit Pline d'après les Ecrivains Grecs, étoit moins dans les tableaux que dans l'imagination de ceux qui en faiſoient l'éloge. Les queſtions de Socrate ſuppoſent auſſi qu'il n'avoit apperçu aucune de ces expreſſions dans les tableaux de ſon tems ; & Socrate, qui avoit exercé la ſculpture, pouvoit avoir des connoiſſances de l'art.

Il ne faut pas dire que la converſation entre le philoſophe & le peintre eſt ſuppoſée par Xénophon,

les différens caracteres de la douleur, il voila le

---

pour faire paroître l'adreſſe de Socrate à convaincre les gens. Xénophon, contemporain de Socrate & de Parrhaſius, connoiſſoit les deux Interlocuteurs; s'il n'ignoroit pas la logique *obſtetrix* du philoſophe, il pouvoit connoître auſſi le talent du Peintre; ce qu'il leur fait dire n'eſt donc que ce qu'ils ont dit ou pu dire, s'ils ont traité cette matiere enſemble: ſans quoi l'Ecrivain auroit aſſez mal-à-propos inſulté un Peintre célebre; ce qui eût été d'un mauvais exemple pour quelques écrivains modernes. Mais Xénophon eſt hors d'atteinte, puiſqu'il a rapporté *les choſes mémorables de Socrate*, & qu'il aſſure en commençant ſon diſcours que le philoſophe *diſoit toujours aux Artiſtes des choſes profitables.* C'eſt ainſi qu'il prouvoit à Parrhaſius que la peinture devoit repréſenter les affections de l'ame. C'eſt ainſi qu'il enſeignoit au Statuaire Cliton *qu'un excellent Sculpteur doit repréſenter les actions de l'ame par les mouvemens du corps.* Je ne ſais pourtant ſi la leçon du philoſophe n'étoit pas ici un peu gratuite, puiſqu'il fait compliment à l'Artiſte, de l'ame qu'il donne à ſes ſtatues; qu'il lui demande *par quel artifice il leur imprime cette admirable vivacité*, & que dès là, celui-ci paroîtroit ne devoir pas répondre comme Parrhaſius.

Cette admirable vivacité pouvoit, cependant, n'être que dans les attitudes & l'expreſſion des différentes parties du corps, comme le groupe antique

viſage d'Agamemnon, ne trouvant plus poſſible

---

des lutteurs en fournit un exemple remarquable. Le Statuaire, par un grand *artifice*, a *imprimé* une *admirable vivacité* dans toutes les parties du corps, tandis qu'il n'a mis aucune expreſſion dans les belles têtes de ces deux jeunes hommes, qui ſe preſſent de toutes leurs forces & s'appliquent de grands coups de poing: ſujet à expreſſion, & même à beaucoup d'expreſſion, s'il en fut jamais. Si les ſtatues de Cliton n'avoient que cette ſorte de *vivacité*, Socrate pouvoit bien avoir raiſon, & le conſeil qu'il donnoit au Statuaire, pouvoit n'être pas plus gratuit que celui qu'il donnoit au Peintre. Plus d'une très-belle ſtatue Grecque en ſeroit la preuve.

Il ſera cependant ſingulier, que ce Peintre, qui ſans doute étoit déja renommé, ait dit, que des expreſſions, qui ne dépendent ni de la couleur ni de la proportion, ne pouvoient être repréſentées en peinture; & qu'il ait ajouté, qu'elles ne ſont pas viſibles. Il le ſera bien auſſi, qu'en parlant *ex profeſſo* de cet Artiſte *ancien*, on ait pouſſé la politeſſe juſqu'à gliſſer ſur un trait auſſi connu que l'eſt celui du dialogue entre Socrate & Parrhaſius. Il faut écrire l'hiſtoire, & ne la pas déguiſer; ſur-tout quand on a ſous la main de bons matériaux que le premier venu peut vous reprocher d'avoir exprès mis de côté; car on n'ôſeroit penſer que ce ſoit par ignorance. Vous me direz que c'eſt par oubli: je veux le croire.

de le faire paroître avec l'expreſſion convenable à ſa ſituation (*n*).

Il eſt donc à propos que quelqu'un prenne le ſoin d'y ſuppléer. Je crois auſſi que Mr. Lacombe n'auroit pas dû écrire dans ſon *abregé de l'hiſtoire ancienne*, pag. 413 : *Parrhaſius avoit étudié ſous Socrate, les expreſſions qui caractériſent les fortes paſſions ;* puiſque nous ne ſavons pas qu'il y ait eu entre le Philoſophe & l'Artiſte, autre choſe qu'une converſation, & qu'il n'y étoit principalement queſtion que des paſſions douces. Mais Rollin dit dans ſon hiſtoire ancienne, *Parrhaſius avoit été formé dans la Peinture par Socrate, à qui un tel diſciple ne fit pas peu d'honneur.*

(*n*) Ce que j'ai à dire ſur ce tableau de Timanthe, étant devenu trop long pour le placer en note, j'ai cru devoir le renvoyer ailleurs ſous la forme d'une diſcuſſion particuliere. Certainement je n'approuve pas davantage le voile d'Agamemnon, depuis que Mr. Brotier a décoché contre Mr. de Voltaire & contre moi, quelques groſſieres invectives au ſujet de ce voile. Si un homme du mérite de cet éditeur, n'a pas ſu me perſuader, ſi les raiſons qu'il a données ſans-doute comme victorieuſes, (abſtraction faite des invectives) ont été ſans effet, je n'imagine pas qu'aucun autre moyen puiſſe opérer ce que n'ont pu ceux de Mr. Brotier. Voilà pourquoi je déſeſpere, au riſque de me tromper, de jamais approu-

Il y a encore d'autres preuves de ſon génie, comme un Cyclope endormi, peint dans un très-petit tableau, auprès duquel, pour faire ſentir la grandeur de ſa taille, il a peint des ſatyres qui meſurent ſon pouce avec un Thyrſe (*o*): auſſi comprend-on toujours par un de ſes ouvrages plus qu'il n'a exprimé; & quoiqu'on y dé-

---

ver ce voile. Ainſi, quoique l'improbateur de mon opinion & de celle de Mr. de Voltaire, aſſure en voulant nous réfuter, qu'*il ſeroit honteux de nous réfuter*, on trouvera dans un autre volume, & tout à la fin de ce que j'ai à dire du tableau de Timanthe, que Mr. Brotier vaut la peine lui, d'être réfuté, à ce que je crois du moins.

(*o*) Ce n'eſt là qu'un trait de jugement fort ſimple & fort commun, l'exemple en eſt dans la nature, & chacun l'y voit à chaque inſtant. Qui eſt-ce qui n'a pas rencontré une femelle avec tous ſes petits autour d'elle, & tant d'autres oppoſitions ſemblables? Quand on ne le rencontreroit pas communément, un Peintre qui a vu dans Homère le *Cyclope* Polyphême avec Ulyſſe & ſes compagnons, ne donne pas une *preuve de génie* quand il en a fait l'équivalent, & ce n'eſt point une *invention*. Si je fais la ſtatue de Vénus ornée de ſa ceinture imaginée par Homère, aurai-je *inventé* la ceinture de Vénus? On dit que ce tableau de Timanthe étoit grand comme l'ongle.

couvre le plus grand art, on ſent que ſon génie étoit plus grand encore que ſon art. Il a peint un Héros, qui eſt un ouvrage très-parfait, ayant porté au dernier point l'art de peindre les hommes (*p*). Cet ouvrage eſt actuellement à Rome dans le temple de la paix.

7°. Euxénidas, dans le même tems, fut maître d'Ariſtide, excellent Artiſte. Eupompus le

---

(*p*) Dans la 95e. Olympiade Timanthe *a peint un Héros, qui eſt un ouvrage très-parfait.* Cette perfection ne devoit exiſter qu'autant que l'Héroïſme & la dignité étoient ſupérieurement exprimés : condition ſans laquelle les paroles de Pline n'auroient qu'un ſens faux, & la repréſentation du Héros n'auroit pas été *très-parfaite.* Il a porté au dernier point l'art de peindre les hommes, *Artem ipſam complexus viros pingendi.* Cela eſt bientôt dit; mais en ſuppoſant que cela pût être, il falloit prévoir qu'au Chapitre XI, Section 40. N°. 25. on diroit qu'Euphranor bien longtems après, fut le *premier* qui exprima dans les Héros, la dignité; & qu'il fut auſſi le *premier* qui employa la proportion. C'eſt dommage que vers la 84e. ou 86e. Olympiade, Phidias eût fait ſon Jupiter *que perſonne n'a égalé.* S'il y eut *employé la proportion & la dignité*, qu'auroit donc été cette ſtatue? Pline apparemment ne ſe reliſoit pas.

Quoiqu'Euphranor fut Statuaire, & que Phidias le fut auſſi, le premier eſt ici jugé comme Peintre.

fut de Pamphile, maître d'Apelles. Il y a d'Eupompus un Vainqueur dans un combat gymnique, tenant une palme. La réputation de cet Artiſte fut ſi grande, qu'il diviſa en trois genres (*ou écoles*) la Peinture, qui avant lui, l'étoit en deux: l'Helladique (*la Grècque*) & celle qu'on appelloit l'Aſiatique. A cauſe de lui, qui étoit de Sicyone, la diviſion de l'Helladique produiſit ces trois genres (*ou écoles*): l'Ionique, le Sicyonien & l'Attique (*q*).

Quand il le ſeroit comme Statuaire, les principes de dignité & de proportion étant les mêmes dans les deux Arts, & ces deux Arts étant également exercés & encouragés, l'erreur de Pline ſeroit tout auſſi-bien prouvée au ſujet de Timanthe. Elle n'eſt cependant pas une faute contre la connoiſſance de la peinture, puiſque le plus habile Peintre qui ne ſe ſerviroit ni de ſon jugement, ni de ſon exactitude, pourroit écrire ainſi, ſur-tout s'il ignoroit l'hiſtoire de l'Art; ce ſeroit bien pis s'il aſſembloit des matériaux qui lui fuſſent étrangers.

(*q*) Quoique le mot *école* n'ait pas ici le ſens que nous donnons à notre école académique, il en rappelle cependant l'idée; ainſi, à ſon occaſion je remarquerai une petite inadvertence qui ſe trouve dans les ouvrages d'un homme illuſtre. Des notes, ſur quelque ouvrage que ce ſoit, ſont un moyen commode pour jetter un coup-d'œil ſur d'autres objets qui

8°. Pamphile a repréſenté une famille aſſem-

---

peuvent y avoir du rapport. Le motif ici n'eſt pas abſolument de critiquer Mr. de Voltaire, mais d'avertir qu'un homme de mérite a mal fait de copier ſa mépriſe. Voyez Encyclopédie, tome 12. pag. 253. art. *Peinture.*

Qu'un Ecrivain de la foule ſe ſoit trompé en mille & mille manieres, ſes erreurs ne ſont point contagieuſes: c'eſt une pierre jettée dans l'eau; le trou ſe rebouche de lui-même, & on n'en voit plus la place. Mais qu'un eſprit du premier ordre ait dépoſé dans ſes ouvrages quelques faux traits de plume, vous pouvez compter qu'ils ſeront copiés, tout auſſi-bien que ce qu'il aura écrit de plus exact.

On lit dans l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale*, Chap. 42. " Les Académies ſont ſans doute très-utiles pour formers des éleves, ſur-tout quand les directeurs travaillent dans le grand goût; mais ſi le chef a le goût petit, ſi ſa maniere eſt aride & léchée, ſi ſes figures grimacent, ſi ſes tableaux ſont peints comme des éventails; les éleves ſubjugués par l'imitation, ou par l'envie de plaire à un mauvais maître, perdent entiérement l'idée de la belle nature".

Dans notre Académie que Mr. de Voltaire avoit en vuë, les éleves ne chercheroient point à plaire à un directeur qui peindroit mal; ſa mauvaiſe maniere, s'il en avoit une, ne les ſubjugueroit pas. Chaque éleve a ſon maître dont les principes, les ouvrages & les leçons, tout cela plus ou moins bon, lui ſervent

blée, la bataille de Phlius, & la victoire des

---

de guide; & s'il avoit à s'égarer en ſuivant la maniere d'un directeur mauvais peintre, il faudroit au moins qu'il fut ſon éleve. Chez nous, le directeur influe beaucoup moins, pour ne pas dire point du tout, ſur l'étude des jeunes gens, que chaque maître & chaque profeſſeur en particulier: nos réglemens ont été faits ſur ce pied-là. On a penſé que *directeur* ne ſignifioit pas toujours *très-bon Artiſte*, ni même *homme fort intelligent*. Quand ces trois qualités ſe trouvent réunies, on en profite: s'il en arrive autrement, le directeur alors, dans l'un ou l'autre cas, ne l'eſt que pour la forme. En effet, ſi le directeur devoit former les éleves, il faudroit qu'il fut un des meilleurs Peintres ou Sculpteurs de l'Académie; car s'il étoit mauvais Artiſte, & qu'il conſervât pendant 15 ou 20 ans le Directorat, il n'en réſulteroit pas moins que la chûte de l'art, puiſqu'il feroit perdre l'idée du *grand goût* & *de la belle nature:* mais l'Art n'a rien à craindre de ſa part: nos fondateurs y ont pourvu, & depuis pluſieurs années, les directeurs n'ont pas donné lieu au reproche.

Le directeur Charles Coypel, que Mr. de Voltaire a déſigné, on ne ſauroit plus clairement, ne pouvoit donc gâter le goût de qui que ce fût. Un jour qu'il deſſinoit d'après nature dans l'école du modele, un petit coquin d'éleve qui n'étoit point *ſubjugué*, ſe chargea de la commiſſion; il ſe gliſſa derriere Coypel

& lui dit : *tu as un habit de velours, & tu deſſines une figure de camelot.* Le poliſſon diſparut ; Coypel fut ſage, il ne deſſina plus dans l'école publique du modele ; mais il employa ſes ſoirées d'hyver à lire ſes comédies aux gens qu'il aſſembloit chez lui pour leur donner cette recréation.

Mr. de Voltaire, qui avoit ſes raiſons, (elles étoient bonnes,) rapportoit là un trait de l'hiſtoire du tems, fort clair pour nous, obſcur pour la poſtérité ; parce que les tableaux de Charles Coypel n'y ſeront pas recommandés. Il falloit donc ou expliquer le paſſage, ou ne pas le copier, attendu que tous nos directeurs ne peignent pas d'une maniere léchée, aride, & ne font pas des éventails grimaciers. Les erreurs de Mr. de Voltaire & celles de l'Encyclopédie, ne ſont rien moins que ſans conſéquence.

Mais les contradictions ſont exceptées ; les expoſer ſeulement, c'eſt les refuter. On lit dans les queſtions ſur l'Encyclopédie, article *Antiquité :* " Il n'eſt point „ de tableau préſenté dans Paris au ſallon d'Apollon „ qui ne l'emporte ſur les peintures qu'on a déterrées „ dans Herculanum ". Et dans l'article *Géographie :* " Les derniers ouvrages en peinture ſont ſouvent les „ plus mauvais ". Ces deux articles ne ſont peut-être pas d'un même Auteur ; car il eſt difficile de croire qu'il ait prononcé ſur un même objet, avec autant de différence & de légereté.

J'honore la mémoire d'un homme à qui la poſtérité rendra les hommages qu'elle accorde aux talens ſupérieurs : elle ſéparera les foibleſſes & les travers

Athéniens (*r*). Il a peint auſſi Ulyſſe ſur un radeau. Il étoit Macédonien, mais il a été le premier Peintre qui eût étudié toutes les ſcien-

---

de Mr. de Voltaire, d'avec ſes productions immortelles: ſon nom ſera prononcé, quand on parlera des hommes qui ont illuſtré les lettres. Peut-être lui reprochera-t-on qu'en ſervant auſſi l'humanité, le ſcandale fut inſéparable, à quantité d'égards, de la hardieſſe inconſidérée de ſes opinions.

Si nos philoſophes, nos ſavans, nos littérateurs du premier ordre, connoiſſoient autant les principes immédiats & conſtitutifs de nos Arts, qu'ils ſentent l'effet & la beauté d'un tableau & d'une ſtatue, quel fruit l'Artiſte ne retireroit-il pas de ce qu'ils en auroient écrit? Mais la plûpart ont enrichi le monde de tant de choſes meilleures & plus utiles, qu'on doit leur ſavoir un gré infini d'avoir porté leurs études à d'autres objets que la peinture & la ſculpture.

(*r*) S'il en faut croire le P. Hardouin, ce n'étoit qu'un ſeul tableau qui exprimoit la guerre ſociale contre les Phliaſiens: Mr. de Jaucourt paroit voir ici pour le moins cinq tableaux différens: mais il ſe ſert d'une méthode un peu particuliere, pour trouver dans un de ces tableaux tantôt un ſujet, tantôt un autre. Rapportons premiérement ſes paroles.

" On admiroit pluſieurs ouvrages de Pamphile, „ entre autres ſon Ulyſſe dans une barque; ſon ta- „ bleau de la confédération des Grecs; celui de la

ces, ſur-tout le calcul & la géométrie; ſans leſquels, il ſoutenoit, que l'art de peindre ne pouvoit

---

„ bataille de Phlius, celui de la victoire des Athé-
„ niens contre les Perſes, &c. (*Il n'y a aucun ouvrage de Pamphile nommé ou indiqué dans Pline qui puiſſe donner lieu à cet* &c.) „ Ajoutons-y un
„ portrait de famille dont Pline a parlé, c'eſt-à-
„ dire, un groupe ou une ordonnance de pluſieurs
„ parens: c'eſt le ſeul exemple de cette eſpece rap-
„ porté par les Anciens ". (Encyclop. tom. 12. p. 261.

Cependant Mr. de Jaucourt eut pu voir dans les Numéros 29, 30 & 37 du chapitre 11, deux fois *ſyngenicon* & une fois *cognatio*, termes qui pourroient bien ſignifier auſſi une famille aſſemblée, ſi le *cognatio* de notre paſſage a cette ſignification. Il auroit pu voir auſſi que ces trois tableaux de perſonnes aſſemblées ſont d'Athénion, de Timomaque & d'Oenias. Où eſt donc encore ce *groupe de pluſieurs parens* de la façon de Pamphile? Je remarque en paſſant que Mr. Poinſinet traduit *Ulyſſes in rate*, par *Ulyſſe dans ſon vaiſſeau*, quoiqu'il paroiſſe qu'ici *ratis* ſoit le radeau ſur lequel Ulyſſe ſe ſauva de chez Calypſo, pour arriver, après avoir beaucoup ſouffert, dans l'iſle des Phéaciens, & qu'Ulyſſe, dans un vaiſſeau proprement dit, eût été plutôt un vaiſſeau qu'Ulyſſe. Mais ſur ſon radeau c'étoit une belle figure à

pouvoit être porté à ſa perfection. Il ne fit point d'éleve à moins d'un talent attique; &

---

faire, & bien expreſſive. Mr. Brotier m'a déterminé ſur le nombre de ces tableaux; il y en a quatre en comptant celui d'Ulyſſe; & je l'en remercie.

Il ſembleroit que lorſqu'un exemple eſt unique, ce ſeroit une raiſon de plus pour citer le livre & le chapitre de l'Auteur qui le rapporte; & l'on pourroit reprocher à Mr. de Jaucourt une omiſſion qui jetteroit ſes lecteurs dans des peines infinies, ſi ſur ſon annonce il leur prenoit envie de ſe ſervir du paſſage original. Mais pour abréger leurs peines à chercher & le *portrait de famille* & la *confédération*, je vais mettre ſous leurs yeux le texte latin, pour qu'ils jugent eux-mêmes de la maniere dont Mr. de Jaucourt leur fait connoître Pline. *Pamphili cognatio & prælium ad Phliuntem, & victoria Athenienſium: item Ulyſſes in rate.* Si *cognatio* veut dire ici *la confédération des Grecs*, Pline n'a pas parlé d'un *portrait de famille*; & ſi ce *cognatio* ſignifie *une aſſemblée de famille*, Pline n'a pas parlé de la *confédération des Grecs*, puiſque c'eſt le ſeul endroit où cet Ecrivain nomme les ouvrages de Pamphile; & il ne prétendoit pas que le mot dont il ſe ſervoit ſignifiât deux ſujets différens. Je me garde bien de vouloir décider ſi ce *qui pro quo* eſt tolérable ou s'il ne l'eſt pas; je m'en tiens à le trouver fort conſolant.

il les gardoit dix ans (*s*). Apelles & Mélanthe lui payerent ce prix. Ce fut par le crédit de

---

Celui-ci, par exemple, ne l'eſt pas moins ; car je ſuis auſſi mauvais calculateur que Montaigne, qui ne ſavoit compter *ny à get*, *ny à pluſme*, & je pourrois avoir mal arrangé des dates. Mais il ne faut ni plume, ni jettons pour ſavoir qu'un maître paroît ordinairement avant ſon éleve. Mr. de Jaucourt fixe l'époque de Pamphile, maître d'Apelles, à la 115e. Olympiade, douze ou quinze ans après ſon éleve, qui ſe fit connoître dans la 112e. Pamphile étoit en réputation dans la 103e. ou 104e. Olympiade ; ainſi l'erreur n'eſt guere que de 35 ans plus ou moins : mais celle qui place le maître pluſieurs années après l'éleve, eſt moins concevable.

(*s*) Cet exemple antique a eu des imitateurs de plus d'une eſpece, & pourra bien en avoir encore longtems. Le fameux Roſcius recevoit de la République plus de 100000 liv. par année pour jouer la comédie ; il ſe trouva ſi riche, qu'il put ſupporter ſans peine pendant dix ans la ſuſpenſion de ſes appointemens : mais comme il aimoit l'argent, il n'en prétendit pas moins que le travail de *Panurge*, ſon éleve, lui rapportât la moitié du gain que ce jeune homme feroit ſur le théatre. Voilà un homme qui ſavoit joindre la ſcience du calcul à celle de la déclamation. Plus d'un Artiſte en font autant dans un autre genre : ils n'apperçoivent pas qu'il eſt un peu bas de vendre l'art à tant

cet Artiſte, que d'abord à Sicyone, & enſuite dans toute la Grèce, on apprît avant toutes

---

par mois. La différence, à cet égard, entre ceux-ci & les maîtres qui vont courir le cachet pour en vivre, eſt, que les uns le gagnent & le reçoivent en ville, & les autres le prennent chez eux. Comme la juſteſſe de leur eſprit eſt aſſez volontiers égale à leur déſintéreſſement, ils ne manquent pas, pour juſtifier ce petit profit, de ſubterfuges dont on ſait la valeur. Je puis même leur indiquer une autorité dans l'hiſtoire ancienne de Mr. Rollin; car il dit en parlant de Pamphile: *On conçoit aiſément qu'un tel maître n'aviliſſoit point ſon art.* Il ne prenoit aucun éleve qu'à raiſon de dix talens pour autant d'années. Feu Mr. le Moyne me donna d'autres leçons, & il me ſeroit moins permis qu'à un autre de ne pas les pratiquer, ſans encourir le reproche qu'on faiſoit à un certain Hermodore de Sicile, qui vendoit, par un commerce honteux, ce qu'il avoit reçu gratis de ſon maître. Le Pérugin, plus modéré que Roſcius, ne prenoit, dit Vaſari, que le tiers du gain de Peinturicchio ſon éleve.

J'aurois volontiers ſupprimé cette note, mais ceux qui l'ont lue à peu près ſemblable dans la précédente édition, pourroient croire, s'ils ne la retrouvoient plus dans celle-ci, qu'elle regarde nos Artiſtes, & que par cette raiſon elle auroit pu leur déplaire. Comme je ne les ai pas en vue; qu'ils ne ſont pas

choſes, aux enfans libres, les élémens de la

---

les ſeuls Artiſtes du monde ; qu'une cenſure eſt toujours bonne quand elle eſt juſte, & qu'elle eſt univerſelle ; que les bons eſprits vont rire à la comédie qui les veſpériſe ; qu'on a cenſuré fort à propos des Philoſophes qui ſe faiſoient payer par leurs auditeurs ; que l'Artiſte, ſans prétendre à la dignité du Philoſophe, doit ſe diſtinguer de l'ouvrier purement méchanique par plus d'élévation, s'il veut que les autres l'en diſtinguent ; que ceux des Artiſtes qui prennent le mois à leurs éleves, continueront de le prendre tant qu'ils croiront avoir raiſon ; & qu'enfin j'obſerve de mon mieux le précepte *neminem lædere*, je crois que la note doit reſter, fut-elle d'ailleurs inutile ; mais elle ne l'eſt pas entiérement, puiſqu'elle contient un éloge bien dû au déſintéreſſement & à la bienfaiſance de mon maître. Loin d'exiger de contribution pécuniaire de ſes éleves, il faiſoit trouver en lui un pere ſécourable à ceux dont les moyens n'étoient pas ſuffiſans pour les aider dans des études longues, pénibles & point lucratives. Je ſuis un de ceux qui l'ont éprouvé : cela ne s'oublie pas ; & ſans croire m'acquitter, j'ai le plaiſir de le dire publiquement.

Ce maître bienfaiſant n'a pas mérité le reproche qu'on faiſoit à Speuſippe, de rendre ſes diſciples tributaires, & de recevoir également de ceux qui lui donnoient de bon gré, & de ceux qui lui don-

Peinture, c'eſt-à-dire, à peindre ſur du buis;

---

noient à regret. *Celui*, diſoit Socrate, *qui vend la ſageſſe pour de l'argent, ſe proſtitue comme celui qui vend ſa beauté.* O, très-bon Socrate, les vendeurs de ſageſſe vous préparoient la ciguë! Mais nos mœurs ſont plus douces, & ſi vous viviez parmi nous, vous ne riſqueriez que de plates injures & des calomnies bêtes. Protagoras fut, dit-on, le premier des Grecs qui livra la ſageſſe à cette proſtitution.

Chryſippe y alloit auſſi tout rondement: il prétendoit que les leçons de la vertu devoient ſe payer comme une marchandiſe, & que les maîtres qui l'enſeignent doivent en exiger le ſalaire. Cependant il convient, que de prendre l'argent après avoir fait le travail, feroit le plus honnête, mais qu'avant, ſeroit le plus ſûr. Plutarque ſe moque agréablement du Philoſophe mercénaire dans ſes *contredits des Philoſophes ſtoïques*, chap. 21. Il eſt poſſible que dans ſon tems le ſage Plutarque ait été déchiré par les Chryſippes de ſa nation: pourquoi pas auſſi par d'autres?

Mr. de Jaucourt a ſaiſi le même paſſage de Pline pour répéter, d'après Mr. de Caylus, un autre reproche aux Artiſtes. *Il ſemble*, dit-il au mot *Pamphile*, *que nos Artiſtes ſecouent la Littérature & les Sciences comme un joug pénible, pour ſe livrer entiérement aux opérations de l'œil & de la main. Leur préjugé contre l'étude paroît bien difficile à déraci-*

& cet art fut reçu comme le premier achemi-

---

ner, parce que malheureuſement preſque tous ceux qui ont eu des Lettres n'ont pas excellé dans l'art.

Mr. de Jaucourt voudroit que les Artiſtes s'inſtruiſiſſent au moins juſqu'à un degré de Littérature qui les tirât *d'une ignorance que l'on ne peut jamais pardonner.* S'ils ſont de cette ignorance, il a raiſon. Nous voudrions auſſi que quelques Ecrivains connuſſent nos arts au même degré, & nous avons également raiſon. Il y a cependant cette différence entre ces Ecrivains & ces Artiſtes; les uns décident, prêchent, louent, blâment, compoſent & nous font rire, tandis que les autres ſe taiſent & ne décident jamais de ce qu'ils ignorent; & c'eſt un ridicule de moins.

Voyons pourtant s'il n'y auroit pas quelquefois lieu de *pardonner.* La plupart des Artiſtes entrent fort jeunes dans la carriere des arts. L'éducation qu'ils ont eue, n'a ſouvent été rien moins que littéraire. Le premier pas eſt-il fait: les études néceſſaires à leur profeſſion ſe multiplient; l'amour du travail, l'inſtance de la nature ne les laiſſent plus maîtres de parcourir les ſentiers des Sciences & de la Littérature. Les voilà Peintres, Architectes, Graveurs, Statuaires, & leurs ſuccès ne les attachent que davantage à leur talent. Il ſemble donc qu'au lieu de les blâmer, de les accuſer même, on pourroit ſe borner à les excuſer ou à les plaindre. Mais il fau-

nement aux arts libéraux. Il fut même toujours

droit pour cela connoître, comme l'Artiſte, avec quelle force l'art demande ſon homme tout entier.

Cependant, comme il y a des Littérateurs qui aiment & qui connoiſſent nos arts, il y a auſſi des Artiſtes qui ne ſont point étrangers aux connoiſſances Littéraires, & même des Artiſtes qui ne feront jamais dire : *malheureuſement ils n'ont pas excellé dans l'art.* Puiſque Mr. de Jaucourt n'a pas jugé à propos de les nommer, je ferai en partie ce qu'il auroit dû faire, & je lui demanderai, ſi Mr. Dandré Bardon, qui peut tenir une place honorable entre les Ecrivains, ne fut pas un très-habile Peintre ? Je lui demanderai avec l'Europe entiere, ſi Mr. Cochin qui écrit avec autant d'eſprit que de ſens, n'excelle pas dans l'art ? Peut-être y en a-t-il encore d'autres dont je ne connois pas tous les talens, parce qu'ils n'écrivent pas. Mais ceux qui, comme Annibal Carache, diſent : *Les Poëtes peignent avec les paroles, & les Peintres parlent avec leurs ouvrages*, n'ont pas pour cela un préjugé contre les études qu'il ne leur a pas été poſſible de faire, & qu'ils voudroient avoir pu réunir à celle de l'art qu'ils profeſſent.

Mais le Littérateur a bien d'autres facilités : ſon éducation lui ouvre la carriere de toutes les Sciences ; il reçoit preſque en naiſſant le moyen de choiſir celle qui lui convient & celui de les parcourir toutes. Les Poëtes, les Savans, les Littérateurs, les Ama-

honoré; de ſorte que les gens libres purent

---

teurs mêmes, n'ont pas tous dédaigné l'étude de nos arts; & ceux qui s'y ſont fait remarquer, ont déja reçu des éloges mérités. L'habile & ingénieux Abbé de Saintnon, ainſi que le célebre Geſsner, qui fait tant d'honneur aux Muſes germaniques, mériteront auſſi, par leurs gravures ſpirituelles & intéreſſantes, un rang parmi les Amateurs diſtingués qui ont ſu joindre la pratique à la théorie.

L'Artiſte, comme je l'ai dit, jetté ſouvent dès l'enfance, ou par ſes parens, ou par un goût dominant, dans tel ou tel art, s'y trouve engagé ſans avoir eu le tems & les moyens d'étendre ſes vues ailleurs. Cependant des gens d'eſprit lui en font un reproche. Il ſemble que l'Artiſte ſeroit mieux fondé à leur reprocher l'ignorance d'un art, dont il paroît que la connoiſſance devroit entrer en quelque ſorte dans la chaîne de leurs principes. Mais l'Artiſte honnête & un peu conſéquent, meſure ſes reproches aux bornes de ſes connoiſſances. Il ſait d'ailleurs quelle force étonnante & ſurnaturelle il faudroit avoir dans les reſſorts pour tout *connoître* & tout *ſavoir*; il en eſt d'autant plus modeſte.

Le goût des hommes pour l'interprétation me fait naître une idée que voici. En blâmant le ſilence de Mr. de Jaucourt ſur ceux de nos Artiſtes qui écrivent de leur talent, & qui en écrivent de maniere qu'on les puiſſe lire, n'aurois-je pas moi-même été

l'exercer, & bientôt après, les nobles. Un édit

---

bleſſé de ſa reticence, & bleſſé perſonnellement, parce que je me ſuis amuſé à barbouiller du papier? Voici ma réponſe, que je fais comme ſi j'étois devant le grand Juge. Je déclare que ſi je me crois un peu Statuaire, je ſuis fort éloigné de me croire Littérateur, ni même Ecrivain. Il eſt donc certain que je ne parle ici de moi en aucune ſorte.

Quand le Littérateur convient que la nature a mis les principes du beau & du vrai dans la tête de l'Artiſte comme dans la ſienne; que de ſon côté celui-ci écoute le Littérateur; le ſavoir & le goût ſe prêtent alors un mutuel ſecours. Que s'il y a des Savans dont le ton magiſtral ſoit *difficile à déraciner*; que l'Artiſte fuie ces orgueilleux, ces dangereux Erudits qui tranchent avec une égale aſſurance, & ſur ce qu'ils ſavent & ſur ce qu'ils ignorent. Que s'il y a des Artiſtes qui refuſent d'écouter des hommes plus inſtruits qu'eux, lorſqu'il s'agit de connoiſſances qui peuvent améliorer leurs ouvrages, qu'ils ſoient traités d'ignorans ouvriers *qui ſe livrent entiérement aux opérations de l'œil & de la main:* c'eſt faire juſtice des uns & des autres. Mais ceux de nos Artiſtes qui n'écrivent pas, & ceux qui écrivent; ceux qui ont cultivé les Sciences, comme ceux qui n'en ont pas eu le loiſir, conſultent, écoutent les Savans; & nous voyons auſſi des gens de Lettres conſulter les Artiſtes, & par-là ſe mieux connoître en peinture & en ſculpture, quoiqu'ils n'en écrivent pas.

public & perpétuel défendit de l'enſeigner aux eſclaves. C'eſt pourquoi, ni en Peinture, ni en

---

Je ſuis donc loin d'avoir en vue tous les Littérateurs, & de leur ſuppoſer le ton impérieux qui peut en avoir jetté quelques-uns dans des extrêmités ridicules par rapport à l'art, & injurieuſes pour les Artiſtes. Que l'ivreſſe d'Anacréon eſt aimable, lorſque ſes chanſons invitent le Peintre & le Graveur à repréſenter les objets de ſes amours ! Que ſes ordres poétiques ont de charmes ! Mais de quoi n'abuſe-t-on pas ?

Il y a une foule d'exemples de ces déciſions hardiment prononcées à côté de l'objet. Entre pluſieurs que je ne veux pas dire & que je ne dirai jamais, je vous indique celui-ci. Ouvrez le neuvieme tome des Mémoires de l'Académie à la page 174, & comparez la pierre gravée que vous y verrez, avec l'explication que vous y lirez. Si vous n'êtes pas Artiſte, vous ne pourrez vous empêcher de ſourire ; ſi vous l'êtes, vous rirez bien autrement, & vous direz ; puiſque des Savans qui vivent au milieu des arts, font de pareilles deſcriptions, pourquoi d'anciens Savans, qui ſe copioient auſſi les uns les autres, n'en auroient-ils pas faites quelquefois de ſemblables ? Vous n'honorerez pas moins le ſavoir, & vous conclurez que le Poëte, le Littérateur, le Peintre, le Statuaire, ont un droit égal & commun aux productions du goût & de celles du génie ; mais que l'art d'en raiſonner juſte, n'eſt jamais qu'en proportion

Sculpture, on ne voit aucun ouvrage célebre fait par un eſclave (*t*).

9°. Dans la 107e. Olympiade vécurent auſſi Echion & Thérimaque. Il y a de beaux tableaux d'Echion : un Bacchus, la comédie & la tragédie, Sémiramis parvenant de l'eſclavage

---

des connoiſſances qu'on peut y avoir acquiſes. *In omnibus* (*artibus*) *ferè minùs valent præcepta, quam experimenta.* Quintil. *inſt. orat.* l. 2, c. 5.

(*t*) La leçon du manuſcrit de Pétersbourg eſt plus raiſonnable que celle d'Hardouin & des autres Editeurs. Ils diſent : *ideoque neque in hâc, neque in toreutice ullius qui ſervierit opera celebrantur.* Mais le manuſcrit porte ; *ideo neque in hâc, neque in aliâ arte*, &c. Le pronom *hac* indiquant la peinture, *aliâ arte* ſignifie la ſculpture ; puiſque ces deux arts ſont conſtamment aſſociés. Le ſens eſt donc, *c'eſt pourquoi, ni en peinture, ni en ſculpture, on ne voit aucun ouvrage célebre fait par un eſclave.* Cela eſt plus convenable que d'aſſocier, de préférence, la ciſelure à la peinture ; du moins quand on a les premieres idées de l'un & de l'autre art.

J'ai dit ailleurs ce qu'eſt le manuſcrit de Pétersbourg : ici je demande s'il eſt vraiſemblable que de *toreutice* le copiſte, quelque ignorant qu'on le ſuppoſe, ait pu faire *alia arte ?* Ne ſeroit-il pas plus croyable que ces deux mots étoient ainſi dans l'ancien original ; peut-être même dans celui de Pline ?

à la puiſſance ſouveraine, une vieille femme portant des lampes devant une jeune mariée remarquable par ſa pudeur.

10°. Mais dans la 112e. Olympiade, Apelles, de l'Iſle de Cos, a ſurpaſſé tous les Peintres qui le précéderent, & ceux qui le ſuivirent (*u*).

Le copiſte qui a tranſcrit le manuſcrit que je conſulte, n'étoit pas aſſez intelligent dans le latin, pour avoir fait un changement auſſi juſte. Je ne vois pas non plus que la ſaine critique puiſſe attribuer à un Auteur une abſurdité, quand on a des raiſons ſuffiſantes pour croire qu'elle n'eſt pas de lui. C'eſt ainſi que, ſans interprétation forcée, j'ai l'avantage de montrer un ſens raiſonnable dans ce paſſage de Pline.

(*u*) Que le *futuroſque poſtea ſuperavit* du texte, ſignifie les peintres qui étoient venus depuis Apelles juſqu'à Pline, je crois qu'il n'y a pas de doute, quoique j'aie vu d'habiles gens adopter un autre ſens. Je m'en tiens à celui qui eſt le plus favorable à Pline; ce n'eſt pas qu'il n'eût pu s'exprimer plus clairement. Peut-être auroit-il pu dire, pour lever toute équivoque: *& eos qui ad noſtrum uſque ætatem venêre*, ou mettre *ſucceſſores* à la place de *futuros*; le génie de ſa langue n'eût pas été moins conſervé, & la clarté n'y eût rien perdu, ſi je ne me trompe. Mr. Poinſinet traduit: *mais un Peintre qui ſurpaſſa tous ſes devanciers, & à qui il étoit reſervé d'éclipſer encore tous ſes rivaux futurs, c'eſt Apelles de Cos.*

Il a preſque lui ſeul plus contribué aux progrès de la Peinture, que tous les autres enſemble, par les livres même qu'il a publiés ſur les principes de cet Art. Ce qui l'a principalement diſtingué, quoiqu'il y eut de très-grands Peintres

---

Je n'oſerois dire que cette traduction ſoit fauſſe, puiſque le texte en offre le ſens, & que *futuroſque poſtea ſuperavit*, peut bien ſignifier, & *il ſurpaſſa tous ſes rivaux futurs :* hyperbole qui montreroit bien plus le déclamateur, que l'homme de bon jugement.

Au ſurplus, dans quelque ſens qu'on veuille entendre ce paſſage, on le trouvera toujours repréhenſible, quand on verra, N°. 25, un Peintre *qui a de beaucoup ſurpaſſé tous les autres : eminuit longe ante omnes.* Ce peintre eſt Euphranor, qui parut dans la 151e. Olympiade, & non dans la 104e., c'eſt-à-dire, 150 ans environ après Apelles. J'eſpere le prouver par Pline lui-même, & par un autre monument tout auſſi ſûr, quand j'en ferai à l'article d'Euphranor. Je dérangerai par conſéquent, la chronologie de l'hiſtoire de l'Art chez les Grècs, d'environ 180 ans. Cette propoſition qui doit paroître un peu folle, ſera je crois, prouvée ſans réplique, & j'aurois bien eu tort de fermer les yeux à la lumiere qui eſt venue les frapper à l'inſtant que je l'attendois le moins.

Si d'ailleurs Pline accorde ici la préférence ex-

de ſon tems, c'eſt une grace particuliere dans ſes ouvrages. En même tems qu'il admiroit ceux de ſes confreres, & qu'il leur donnoit à

---

cluſive à Apelles, ſi plus loin il l'accordera de même à Euphranor, c'eſt qu'ici il copie des Ecrivains qui élevoient Apelles au deſſus de tous les autres Peintres, & que plus loin il en copie d'autres qui en faiſoient autant d'Euphranor. On a pu voir & l'on verra que ce défaut de critique eſt fréquent chez notre Auteur.

A l'occaſion de tout ceci, j'ai voulu voir quel parti Mr. de Jaucourt avoit pris; mais je n'ai pas vu qu'il ſe ſoit engagé dans cette diſcuſſion. Au contraire, il a, ſi mes yeux ne m'ont point trompé, ſoigneuſement évité de faire paroître l'éloge d'Euphranor, que je viens de rapporter, quoi qu'il en ait tranſcrit la ſuite. Il faut couvrir les fautes de ſes amis ſans-doute: mais faut-il auſſi faire diſparoître certaines vérités, quand il s'agit d'un Auteur latin du premier ſiecle? Je croirois cette méthode un peu contraire aux devoirs d'un bon critique, mais Mr. de Jaucourt a vraiſemblablement eu des raiſons pour s'en diſpenſer.

Voici ſeulement ce qu'il dit dans ſon article *Apelles. Contemporain d'Ariſtote & d'Alexandre, l'un le plus grand philoſophe, l'autre le plus grand conquérant qu'il y ait jamais eu dans le monde, Apelles eſt auſſi le plus grand Peintre.* J'ai vu que cela ne m'inſtruiſoit pas, & j'allois tourner le feuil-

tous les louanges qu'ils méritoient, il diſoit qu'il leur manquoit une grace, que les Grecs

---

let, lorſque cette phraſe me frappa d'une autre maniere: voici la penſée qui me vint alors, & je me diſois:

" Je ne ſais trop ſi on doit comparer des ſujets » dont les rapports ne ſont pas égaux, pour en tirer » enſuite une même conſéquence. Nous avons les » ouvrages d'Ariſtote & l'hiſtoire d'Alexandre; nous » pouvons comparer la doctrine de l'un & les exploits » de l'autre, avec ce que nous connoiſſons dans ces » deux genres. Mais où ſont les tableaux d'Apelles? » Dans le témoignage des écrivains qui les ont vu. » Mais ſi ces écrivains euſſent auſſi vu les chef-d'œu- » vres de l'Italie moderne, eſt-on bien ſûr de ce » qu'ils auroient dit d'Apelles, en ne leur ſuppoſant » que peu de prévention pour leur pays? Quelques » éloges qu'ils en euſſent fait, je ne crois pas qu'il » ſoit permis de conclure pour Apelles comme pour » Ariſtote & pour Alexandre, ſans avoir pour les » juger tous les trois, d'égales pieces de conviction: » Alexandre eſt preſqu'autant qu'Apelles, un objet » de foi. La grande peinture moderne manquoit aux » anciens Grecs, & nous ſommes privés de leur gran- » de peinture; comment oſerions-nous porter un juge- » ment abſolu & définitif ſur ce que nous ne connoiſ- » ſons pas dans toutes ſes parties". Voilà ce que je me diſois, puis je cherchai ailleurs de l'inſtruction.

appellent *Charita* (*x*); qu'ils avoient tout le reſte, mais que pour cette partie il n'avoit point d'égal. Il ſe donna encore un autre éloge, en admirant un tableau de Protogènes d'un travail immenſe, & d'un fini exceſſif (*y*); car il dit

---

(*x*) Cette grace que les Grecs nommoient *charita*, ſignifie *joie*, *gaieté*: Apelles diſoit donc que ſes tableaux portoient dans l'ame une impreſſion de joie & de ſatisfaction que ceux de ſes confreres n'y portoient apparemment pas. Si cela étoit, Apelles pouvoit le dire, car s'il fut loué, d'affreux détracteurs le calomnierent. Il éclairoit ſon ſiecle ſur un art dont ſe piquoit ſon ſiecle, & il vouloit que ſes contemporains, lui vivant, ſentiſſent un mérite qu'il avoit ſeul.

On connoît quelque part des gens qui traiteroient aujourd'hui cette conſcience de ſoi-même, d'impudente vanité. C'eſt que ces gens-là n'ont que de la vanité: charlatans titrés, de vils eſclaves ſalariés les entourent, les haïſſent & les ſervent; comment pourroient-ils apprécier l'homme qui ſans les tromper, ne ſe laiſſe pas avilir par leurs vexations atroces? On voit bien que je ne parle pas de ces hommes éclairés qui ſavent connoître & encourager les talens: ceux-là ſont au moins recommandables.

(*y*) Ce tableau de Protogène doit être le Jaliſe. Si c'eſt lui, l'obſervation d'Apelles confirme dans

dit que tout étoit égal du reſte entre lui & Protogène, ou même ſupérieur chez celui-ci, mais qu'il avoit ſur lui un avantage; c'eſt que Protogène ne ſavoit pas quitter un ouvrage: précepte mémorable, *que trop de ſoin eſt ſouvent nuiſible.* Sa candeur ne fut pas moindre que

---

l'opinion que cet ouvrage, ſur lequel il conſuma ſept ans, étoit d'une exécution très-ſervile, & beaucoup plus le fruit de la patience & de la peine, que celui de l'art & du génie; ce qui jette au moins un doute ſur le mérite abſolu de Protogène, quel que fut le tableau. Etre trop longtems ſur un ouvrage, eſt tout autant le défaut d'un Peintre médiocre, que celui d'un habile homme. Un ſoin trop opiniâtre énerve la meilleure production; & c'eſt ſouvent une très-grande faute, que de mettre trop de tems à vouloir ôter toutes ſes fautes: *Nocere ſæpe nimiam diligentiam.* Il y a un dégré de perfection au-delà duquel on fait perdre à ſon ouvrage ſa vigueur naturelle; on l'uſe, on le réduit en langueur. L'autre excès n'eſt pas moins un grand défaut; & ce qui réſulte de ces deux façons d'opérer, eſt un fruit verd ou un fruit deſſéché.

Quelques mots après, Pline ſe ſert de *diſpoſitio* pour exprimer l'ordonnance, les rapports, la convenance des parties d'une compoſition. Il ſemble que cela contredit ce qu'il avance ailleurs, quand il ſe plaint que le latin n'a pas de terme pour exprimer

ſon talent; car il convenoit de la ſupériorité d'Amphion ſur lui pour l'ordonnance, & d'Aſclépiodore pour les méſures (les proportions) c'eſt-à-dire, pour la diſtance qui doit être entre chaque objet.

11°. On ſait ce qui arriva entre lui & Protogène. Celui-ci demeuroit à Rhodes, où Apelles étant venu, avide de connoître par ſes ouvrages un homme qu'il ne connoiſſoit que par ſa réputation, il alla d'abord à ſon attelier. Protogène étoit abſent; mais il y avoit ſur le chevalet un fort grand tableau diſpoſé pour être peint, & que gardoit une vieille femme. Cette vieille lui dit que Protogène étoit ſorti,

---

le mot grec *ſymmetria*. Ce qu'il dit plus loin, N°. 21, & qui n'eſt que le renvoi à ce qu'il dit ici, donne encore plus de force à cette obſervation: *Aſclepiodorus, quem in ſymmetria mirabatur Apelles; Aſclepiodore, qu'Apelles admiroit pour la ſymmetrie.* Voilà *Symmetria* auquel Pline fait abſolument répondre *diſpoſitio*. Le latin a donc, ſelon Pline lui-même, un terme qui répond au grec *ſymmetria*. Pourquoi ſe plaignoit-il donc au livre 34. c. 8, de manquer d'un mot qu'il employe ſi à propos & dans le même ſens? *Menſura*, qu'il dit tout de ſuite, pourroit s'y rapporter auſſi, puiſqu'il ſignifie ici *proportion*.

& lui demanda ſon nom. Le voici, dit Apelles; & prenant un pinceau, il conduiſit avec de la couleur, ſur le champ du tableau, une ligne d'une extrême ténuité. Protogène de retour, la vieille lui dit ce qui s'étoit paſſé. On rapporte que l'Artiſte, ayant d'abord obſervé la ſubtilité du trait, dit qu'Apelles étoit venu, que nul autre n'étoit capable de rien faire d'auſſi parfait: que lui-même, dans cette même ligne, en conduiſit une encore plus déliée avec une autre couleur; & dit à la vieille en ſortant, que ſi cet homme revenoit, elle la lui fit voir, en ajoutant, que c'étoit là celui qu'il cherchoit. La choſe arriva: Apelles revint, & honteux de ſe voir ſurpaſſé, il réfendit les deux lignes avec une troiſieme couleur, ne laiſſant plus rien à faire à la ſubtilité. Protogène s'avouant vaincu, courut en diligence au port, chercher ſon hôte. On a jugé à propos de conſerver ainſi à la poſtérité, cette planche qui fit l'admiration de tout le monde, mais particulierement des Artiſtes. Il eſt certain qu'elle fut conſumée dans le dernier incendie du palais des Céſars, au Mont Palatin. Je l'avois auparavant conſidérée avec avidité, quoiqu'elle ne contînt dans ſa plus ſpacieuſe largeur, que des lignes qui échappoient à la vue,

& qu'elle parut comme vuide au milieu de pluſieurs excellens ouvrages: c'étoit par cela même qu'elle attiroit l'attention, & qu'elle étoit plus renommée que tout autre morceau (z).

(z) Cette planche fit l'admiration de tout le monde, & particulierement des Artiſtes: ſuppoſons-le pour un inſtant, & raiſonnons. Pour avoir eu tant, & de ſi légitimes admirateurs, il falloit donc que les lignes qu'on y avoit tracées, au lieu d'être ſi imperceptibles qu'elles échappoient à la vue, continſſent une forme & un objet dont la beauté fut ſi préciſe, qu'à cette marque, les deux Artiſtes euſſent pu reconnoître un Deſſinateur du premier ordre. Il falloit auſſi que les admirateurs y diſtinguaſſent la beauté des figures; mais ce n'eſt pas aſſurément l'idee qu'en donne le narré de Pline.

Ce trait ou cette ligne d'une extréme ténuité, *lineam ſummæ tenuitatis;* cette autre encore plus déliée, *tenuiorem lineam;* & cette troiſieme ligne ſi délicate, ſi fine, qu'il n'y avoit plus moyen d'en ſurpaſſer la ſubtilité, *nullum relinquens amplius ſubtilitati locum:* tout cela, dis-je, ne donne aucune idée qui porte à reconnoître ſur l'expoſe, la ſurpriſe & le défi que devoient ſe faire deux auſſi ſavans Artiſtes qu'Apelles & Protogène.

Je ne rappellerai pas tout ce qu'a fait dire cette hiſtoriette; mais je tranſcrirai quelques lignes de l'Encyclopedie. Mr. de Jaucourt dit qu'elles ſont

12°. Apelles avoit une habitude à laquelle il ne manquoit jamais : c'étoit de ne laiſſer

---

d'après Pline : peut-être y auroit-il eu plus d'exactitude à dire qu'elles ſont d'après Mr. le Comte de Caylus, tom. 19. des *mémoires* de l'Académie. On pourroit auſſi remonter juſqu'à Rollin & à Durand. Quoiqu'il en ſoit, voici le paſſage.

" On ſait qu'Apelles & Protogène *travaillerent en-*
„*ſemble à un tableau*, qui fut conſervé précieuſe-
„ment. Ce tableau avoit été regardé comme *un*
„ *miracle de l'Art*. Et quels étoient ceux qui le con-
„ ſidéroient avec le plus de complaiſance? C'étoit
„ des gens du métier : gens en effet plus en état que
„ les autres, de ſentir les beautés d'un *ſimple deſ-*
„*ſein*, d'en appercevoir *les fineſſes*, & d'en être
„ affectés. *Ce tableau, ou ſi l'on veut, ce deſſein,*
„ avoit mérité de trouver place dans le palais des
„ Céſars. Pline qui parle *ſur le témoignage de per-*
„*ſonnes dignes de foi, qui avoient vu ce tableau*
„ avant qu'il eût péri dans *le premier* incendie qui
„ conſuma le palais *du tems d'Auguſte*, dit qu'on n'y
„ remarquoit que *trois traits*, & même qu'on les
„ appercevoit avec aſſez de peine : *la grande anti-*
„*quité de ce tableau ne permettoit pas que cela fut*
„ *autrement*". Ce qui eſt en italique me diſpenſe de toutes obſervations, & montre aſſez l'inexactitude. Cependant il faut convenir qu'une partie en eſt due au texte que le Pere Hardouin nous a donné.

paſſer aucun jour, quelques affaires qu'il eût, ſans exercer ſon art, en formant quelques traits ;

Après avoir obſervé que Mr. Perrault avoit eu tort de ne compter que *trois lignes*, Mr. de Jaucourt lui prouve que ſelon la mauvaiſe opinion qu'il avoit des Anciens, & en vertu des ſections qui avoient refendu ces trois lignes, il falloit en compter *cinq* ; & la concluſion eſt *qu'une telle mépriſe dans une choſe de fait, n'eſt que trop propre à faire ſentir l'erreur de ceux qui cherchent ſans ceſſe à rabaiſſer le mérite de l'Antiquité.*

Pline qui parle ici comme Mr. Perrault, ne cherchoit pas à rabaiſſer le mérite de l'Antiquité. Mr. de Jaucourt qui ne compte, comme on vient de voir, que *trois traits*, ne cherche pas à rabaiſſer le mérite de l'Antiquité. J'avoue cependant que je n'ai pas vu dans le *paralléle* que Mr. Perrault ait compté *trois lignes*. Voici ce qu'il dit, lorſque, ſous le nom de l'*Abbé*, il déclare ſérieuſement ſon avis : *Il eſt donc vrai qu'il s'agiſſoit entre Protogène & Apelles d'une adreſſe de main, & de voir à qui feroit un trait plus delié.* Il eſt donc également vrai que Mr. Perrault n'eſt repris ici, ni avec juſteſſe, ni avec juſtice ; puiſque remarquer que deux Peintres auroient fait, pour ſe divertir, des traits plus fins les uns que les autres, n'eſt pas une atteinte au mérite de l'Antiquité. Toujours eſt-il certain que le déſir de ne trouver chez les anciens Artiſtes que des traits de ſublimité, & dans ceux des Anciens qui ont écrit

d'où eſt venu le proverbe, *point de jour ſans*

---

de l'art, que les plus grandes connoiſſances, jettent dans de ſinguliers écarts.

Convenons cependant, que dans le tome 25 des Mémoires de l'Académie, on voit que Mr. le comte de Caylus eſt un peu revenu ſur le compte de Pline, & qu'il ne le trouve plus un ſi grand connoiſſeur. C'eſt avoir fait un pas du côté de la vérité; ainſi nous devons un hommage à la bonne foi, comme aux lumieres nouvelles de notre illuſtre Amateur. Ecoutons un Commentateur qui l'emporte ſur ce qu'on a lu dans l'extrait de l'Encyclopédie.

Ludovicus Demontioſius dit en latin qu'on n'appercevoit plus les lignes tracées ſur ce fameux tableau; parce que c'eſt un vice dans la peinture de faire paroître les lignes qu'on a tracées, & qu'elles doivent être confondues, ſoit dans l'ombre, ſoit dans la lumiere. Que Michel-Ange, Raphaël, Salviati, Polydore, le Parmeſan & le Titien faiſoient leurs traits fort délicats. Qu'il y a dans la peinture parfaite trois différences réunies par degrés, la lumiere, l'ombre & la demi-teinte; & que ſans la lumiere, on ne peut abſolument rien diſcerner. Que les nuances d'Apelles & de Protogène étoient ſi artiſtement faites qu'on avoit de la peine à voir le paſſage d'une couleur à l'autre. Enfin, que ce n'étoit pas une figure qu'ils deſſinerent, mais qu'ils firent une teinte nuancée qui, comme dans la muſique, exprimoit les

trait. Quand il avoit fini un tableau, il l'expo-

---

tons, l'harmonie; & que par ces raiſons & d'autres ſemblables, on n'appercevoit pas les traits de ce tableau, quoiqu'on vit bien que la derniere nuance, qui étoit par deſſus les autres, étoit la plus délicate.

La manie de vouloir toujours donner tort, fait dire une foule d'abſurdités: celle de vouloir trouver tout bien, en produit peut-être davantage. Voyez où en eſt le prétendu ſavant *Demontioſius*, avec ſon galimatias. Pour moi, ſi deux Peintres célebres euſſent fait quelque choſe d'auſſi beau que ſingulier, & que j'euſſe été leur hiſtorien, je l'aurois ſi clairement rapporté qu'on ne s'y fut pas mépris. Mais ſi je n'avois pas entendu ce que j'aurois dit? Hé bien, on m'auroit commenté. Si d'autres Ecrivains du tems n'euſſent rien dit du même fait, les Commentaires ſe ſeroient multipliés, & comme les *Demontioſius* ne manqueront jamais, on auroit des interprétations tout-à-fait ridicules, & qui ne ſeroient pas les premieres.

Diſons un mot d'un autre Commentateur de ce paſſage: il eſt Artiſte & Anglois; c'eſt *Hogarth.* Chacun ſait que ſes productions fourmillent des plus ingénieux traits d'eſprit & de ſatyre. On n'ignore pas non plus qu'il a fait un écrit intitulé *Analyſe de la beauté:* je ne m'arrête ici qu'à ſon interprétation du paſſage de Pline que j'examine. Il prétend, avec raiſon, que le ſens qui ſe préſente n'eſt qu'un conte

ſoit dans la place à la vue des paſſans; & ſe

---

ridicule, & que pour accorder cette hiſtoire avec le ſens commun, il faut croire que les deux Peintres grecs avoient tracé une ligne de beauté, telle que celle-ci, qu'Hogarth appelle *ligne ſerpentine*, & dont il donne le modele que vous voyez *. On pourroit s'y tromper, & prendre cette ligne plutôt pour celle de l'yvreſſe que pour celle de la beauté, du moins au ſens d'Apelles & de Protogène. Hogarth étoit pétillant d'eſprit, de goût & de génie, mais je crois ce thême au deſſus de ſes forces & du genre qui lui convenoit ſi parfaitement. Voici deux contes qui n'ont pas beſoin de commentaire.

Donatello fait un crucifix dont il eſt fort content: il veut avoir le ſuffrage de *Brunelleſco*; lui montre ſon ouvrage, & lui demande, ce qu'il en penſe. Brunelleſco ſourit & dit: *c'eſt un payſan que tu as crucifié.* Hé bien, dit l'autre, *fais-en un meilleur.* Le juge ne réplique pas, s'en retourne, & quelques mois après, il invite ſon confrere à venir déjeuner chez lui. Donatello entre, & voit un crucifix ſi parfait, que ravi d'étonnement & d'admiration, il ſe confeſſe vaincu, & dit à ſon rival: c'eſt à vous qu'il eſt donné de repréſenter le Chriſt, & à moi de faire

tenant caché derriere, il écoutoit quel défaut

---

des payſans. Voilà comme on fait de ces ſortes de contes : celui-là n'eſt que de Vaſari.

Le Peintre Floris vint, dit-on, exprès d'Anvers à Leyde, pour voir le Peintre Aertſen, qui travailloit dans un galetas près des remparts. Ne trouvant que des éleves, il prit un charbon, deſſina un St. Luc ſur le mur, & partit. Le Batave de retour dit en voyant le deſſein : *cela eſt ſi beau, qu'il n'y a que Floris qui l'ait pu faire.* Si c'eſt une copie du conte antique, elle vaut infiniment mieux que l'original. On lit pluſieurs traits de cette eſpece, mais tous bien meilleurs que celui des deux Artiſtes grecs.

Revenons à Pline. Certainement il a dit ce qu'il a vu ou cru voir ſur la planche en queſtion ; mais il ne réſulte pas moins de ſon récit une hiſtoriette qui n'auroit pas rendu, à titre de grands Peintres, Apelles & Protogène fort recommandables. La preuve en eſt dans les entorſes qu'on lui a données pour y trouver de la valeur. N'auroit-il pas été plus convenable d'avouer que Pline, cette fois-là, n'écrivoit pas *comme un Artiſte qui auroit eu ſon génie ?* La fin du conte eſt en vérité bien puérile : c'eſt parce qu'une planche paroiſſoit vuide, qu'elle attiroit l'attention, & qu'elle étoit plus renommée que pluſieurs excellens ouvrages. *Inter egregia multorum opera inane ſimilem, & eo ipſa allicientem, omnique opere nobiliorem.*

on y remarquoit, préférant le jugement du

Quand Pline écrivoit cette phraſe, Tacite, jeune encore, n'avoit pas fait paroître ſes annales, & vraiſemblablement le Naturaliſte n'a pu ni voulu copier l'Hiſtorien. Mais ſi Tacite au contraire avoit lu cette penſée froide, & tout au plus fondée ſur la curioſité niaiſe de quelques Romains, il faudroit dire qu'en ſavant Alchymiſte, il en auroit ſu faire un métal de grand prix. *Les images de Caſſius & de Brutus*, dit-il, *brilloient d'autant plus aux funérailles de Junie qu'elles ne s'y voyoient pas.* Voici ſon texte, où l'idée impoſante par ſon objet renvoie celle de Pline dans la claſſe des conceptions fauſſes & communes. *Viginti clariſſimarum familiarum imagines antelatæ ſunt, Manlii, Quintii, aliaque ejuſdem nobilitatis nomina : ſed præfulgebant Caſſius atque Brutus, eo ipſo, quod effigies eorum non viſebantur.* (Annal. III. 76.)

On dit que *linea* ſignifie *un deſſein.* Je crois que *lineare* veut dire *tracer, tirer une ligne ;* celle d'un menuiſier comme celle d'un Peintre ; & que par extenſion, ce terme, ainſi que beaucoup d'autres, fut appliqué à la Peinture. Le *ut non lineam ducendo exerceret artem* de Pline ne prouveroit rien ; car enfin, comment voudroit-on qu'un Latin ait pu dire : *il ne paſſoit point de jour qu'il ne s'exerçât dans ſon art en faiſant quelque trait*, s'il ne ſe fût ſervi de *lineamentum* ou de *linea?* Et s'il dit : *il a conduit*

public comme plus exact que le ſien. On rap-

---

une ligne ſur le champ du tableau, ne doit-il pas avoir auſſi fait uſage des mêmes termes, & avoir écrit: *lineam duxit per tabulam?*

Mais, dira-t-on, Protogène avoue qu'il n'eſt pas poſſible qu'un autre qu'Apelles eût fait un *ouvrage* auſſi parfait, *tam abſolutum opus:* c'étoit donc un ouvrage, & non un ſimple trait de pinceau, qui ne repréſentoit rien. Voici ma réponſe: Toute opération de la main eſt un ouvrage, & le trait ou la ligne d'Apelles, pouvoit auſſi par ſa ſûreté, ſa netteté, ſa légereté, ſa ſubtilité, avoir une grande perfection: *opus* ſignifie ſouvent *induſtrie*, *artifice*, *adreſſe*.

De Pile nous conte que la *ſubtilité* n'étoit pas dans la ligne, mais dans l'intelligence de l'art qu'on fait connoître par des lignes. Il ne voit pas que le *ſubtilitas* exprime, ainſi que le *tenuitas* & le *tenuior*, la fineſſe, l'exiguité de *linea*; & que ces ſynonimes ont le même ſens & vont au même objet, qui eſt la ligne. Je ne parle pas du commentaire de Durand ſur ce paſſage, parce qu'en vérité je le trouve pitoyable d'un bout à l'autre.

Le Pere Hardouin qui copie Saumaiſe, dans ſa note, avertit qu'il faut bien ſe garder d'imaginer que c'étoit une ligne ſemblable à celles de Géométrie, qui ont de la longueur ſans largeur; il dit que c'étoit un trait de pinceau, *tractum penicilli*. Comment pouvoit-il croire qu'on s'y méprit! Couperoit-on deux

porte qu'il fut repris par un cordonnier d'avoir

---

fois dans ſa largeur une ligne ſans largeur, ſuppoſé que cette ligne ne fut pas chimérique? Quant à l'inſtruction, que c'étoit *un trait de pinceau*, elle eſt également gratuite, puiſque le texte dit, *arreptoque penicillo.* Mais avec, ou ſans un pinceau, c'étoit une adreſſe de la main, ſemblable à celle qui produiſit l'O du Giotto: mérite qui, ſans être mépriſable, n'a jamais été regardé que par le Pape Benoît XI, ou ſi l'on veut Boniface VIII, comme la preuve du talent d'un grand Peintre; puiſqu'aſſurément Giotto ne l'étoit pas, & que ſa réputation oubliée n'a jamais approché, même de fort loin, de celle d'Apelles. La remarque eſt de Perrault, & n'en eſt pas moins bonne.

Je ne crois pas non plus qu'on puiſſe rendre plus fidellement la penſée de Pline ſur ces traces de couleur qu'elle ne l'eſt dans la traduction de Mr. Poinſinet. Si je n'euſſe pas appréhendé que ſon François ne rendit un mauvais office au mien, je l'aurois inſeré dans ma traduction, dont il auroit pris la place, depuis *une ligne d'une extrême ténuité* juſqu'à *courut chercher ſon hôte au port.*

Je penſe avoir ſuffiſamment démontré ce que c'étoit que ces lignes, c'eſt-à-dire, comment, ſelon Pline, les deux Artiſtes s'y étoient pris pour les tracer. J'ajoute encore que *alio colore tenuiorem lineam in illa ipſa duxiſſe*, ſignifient mot à mot, *dans elle-*

fait à une chauſſure trop peu de courroies. Le

---

même il conduiſit, *avec une autre couleur*, *une ligne encore plus tenue*, il ne faut que lire pour l'entendre. *Tertio colore lineas ſecuit* ſignifiant auſſi, *avec une troiſieme couleur*, *il partagea*, *coupa*, *refendit*: quoi ? les deux lignes déja tracées l'une ſur l'autre, il me ſemble que jamais texte latin ne fut plus clair; puiſque couper des lignes en travers n'auroit rien eu de fort difficile, & qui découvrit une grande adreſſe ou légereté dans la main. Paſſons à une autre partie de notre examen.

C'eſt à vous, Pere Hardouin, que je m'adreſſe particuliérement. Le changement que vous avez adopté au latin de ce paſſage, eſt bien peu réfléchi. Toutes les éditions, & les manuſcrits à l'exception d'un ſeul, diſent unanimément que Pline a vu ces *lignes* qui faiſoient tant de bruit. Vous avez beau crier dans vos notes à l'interpolation; vous avez beau dire *fœdiſſime*, le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites, & peut-être ſeriez-vous le ſeul blâmable, pour n'avoir pas raiſonné juſte. Car de quoi s'agit-il ? d'une planche qui fut brûlée. Quand ? *priore incendio domus Cæſaris in palatio ?* Que ſignifie *prior ?* Voilà le nœud de l'affaire; mais ſans aucun effort on en vient à bout. Cicéron ne dit-il pas, *priore æſtate*, l'été dernier ? Pline en différens endroits ne dit-il pas, *prioris voluminis*, *du livre précédent*: *priori volumine*, *au livre précédent*: *priore libro*, *dans le précé-*

même cordonnier, tout fier de voir le lende-

---

dent livre ? Ce peu d'exemples trouvés dans Pline même, prouvent aſſez que les Latins donnoient ſouvent à *prior* la ſignification de *recentior.* Le Pere Hardouin le ſavoit, & il donne le démenti aux imprimés & aux meilleures leçons des manuſcrits ; cela n'eſt pas convenable.

Si la critique ſe permettoit une fois ces ſortes de hardieſſes, elle pourroit donner à chaque paſſage tel ſens que bon lui ſembleroit. J'abandonne donc ici le Pere Hardouin, & je traduis le texte qui me paroît être celui de l'Auteur, lequel dit, *ad incendium primum*, & non *priorem*, quand il parle d'un *premier incendie.* Voy. chap. 3, ſect. 4 L'autorité de Rollin ne m'en impoſe pas ; il traduit le *priore incendio* de notre paſſage par *au premier embraſement :* on a vu comment traduit Mr. de Jaucourt ; Mr. Poinſinet traduit auſſi *dans le premier incendie ;* Durand met auſſi *au premier embraſement ;* & je ſuis obligé de croire qu'ils ſe trompent tous.

Mais quel incendie Pline a-t-il donc pu voir où cette planche auroit été conſumée ? Celui qui brûla Rome ſous Néron, & qui embraſa le mont Palatin, où étoit la maiſon des Céſars : Voyez Tacite. Je ne ſache pas d'autre incendie de cette colline que celui arrivé ſous Auguſte ; Pline n'étoit pas au monde : & celui ſous Néron ; Pline avoit quarante & un an. S'il y en eût d'autres de ſon vivant, c'eſt du dernier

main que le Peintre avoit rectifié ce défaut, voulut

---

qu'il ait vu dont il parle. Suétone & Tacite disent que dans l'incendie général de Rome, une infinité de chef-d'œuvres de l'art furent consumés. Parmi ceux-là Pline aura pu voir la planche en question; mais comme voit un homme qui, prévenu par une tradition obscure & merveilleuse, suit bien plus le torrent avec avidité, *avidè*, qu'il n'examine & ne discerne. Dix ans après la destruction de l'objet, il écrit ce qu'il avoit confusément vu, & donne le conte que vous venez de lire: il travailloit à son livre l'an de Rome 830: il avoit plus de cinquante ans, & son goût le portoit à écrire bien plus de choses qu'il n'en savoit & qu'il n'en avoit étudié.

Enfin, pourroit-on dire encore, si le morceau dont il s'agit étoit dans le palais des Césars dès le tems d'Auguste, pourquoi n'y auroit-il pas été consumé quand ce palais brûla sous le regne de ce Prince? 1°. Y étoit-il? 2°. N'est-il pas plus vraisemblable qu'on aura pu sauver quelques tableaux d'un incendie particulier que de toute une ville dévorée par les flammes? Et puis c'est sortir de la question: Pline dit, *le dernier incendie*; il ajoute qu'il a vu le tableau, donc il n'étoit pas brûlé sous le regne d'Auguste. Voici le texte, selon le manuscrit de Pétersbourg: il se rapporte aux autres, excepté à celui du Pere Hardouin, que Mr. Poinsinet auroit dû re-

voulut critiquer une jambe; Apelles indigné

---

jetter auſſi. *Conſumptam eam conſtat priore incendio domus Cæſaris in Palatio, avide ante à nobis ſpectatam : ſpatioſiore amplitudine nihil aliud continentem quam lineas viſum effugientes ; inter egregia multorum opera inani ſimilem, & eo ipſa allicientem, omnique opere nobiliorem.* Conſultez la note du P. Hardouin, vous trouverez qu'il s'appuye ſur un ſeul manuſcrit, pour former le raiſonnement qui ſuit. Si ce premier incendie arriva, comme il eſt néceſſaire, ſous Auguſte, Pline ne peut, avec raiſon, ſe glorifier d'avoir vu ce tableau qui alors fut, dit-on, conſumé ; c'eſt pourquoi, ajoute-t-il, je préfére *ſpectatam olim.* Et moi je mets le Pere Hardouin au nombre de ceux qui n'ont pas entendu la ſignification de *priore incendio*, & qui répétent en 1779 que la planche fut brûlée dans l'incendie arrivé ſous Auguſte.

Mr. Brotier dit en latin ſur ce difficultueux paſſage : „ Il y a des gens qui veulent qu'Apelles ait ſeule„ ment tracé une ligne droite que Protogène refendit, „ & qu'Apelles refendit encore. Mais lorſque un „ homme auſſi conſommé dans l'art que Michel-An„ ge, penſoit que cette ligne fut un contour, & que „ lui-même, à la plus grande admiration de chacun, „ en fit d'un ſeul trait une ſemblable, à peine eſt-il „ permis de s'éloigner de ſon ſentiment, *ab ejus ſen-*

ſe montra & lui dit, qu'il n'avoit rien à juger

„ *tentiâ vix licet diſcedere* ". Puis Mr. Brotier renvoye auſſi à Mr. de Piles, pag. 116.

On ne doit avoir aucune peine à ſe rendre aux avis de Michel-Ange, quand il s'agit de la ſcience la plus profonde, & de la plus grande hardieſſe du deſſein. Mais quand on veut qu'un *trait* de ce grand Artiſte explique le paſſage de Pline, quand on dit qu'il fit une ligne ſemblable, *talem lineam*, à celle du Peintre Grec, ſans pouvoir dire ce qu'étoit cette ligne, le lecteur qui n'en eſt pas plus inſtruit, peut demander ſi le raiſonnement eſt bon, la preuve complette; & ſi, avant de comparer une choſe avec une autre, il ne faudroit pas définir la premiere. Comment donc Mr. Brotier a-t-il pu faire une parité de cette ligne refendue, quelle qu'elle fut, avec un *contour* hardi que traça Michel-Ange, & qui ne fut refendu, ni par lui, ni par aucun autre Deſſinateur.

Quant à Mr. de Piles, j'ai ſuffiſamment démontré dans quelques-unes de mes notes, le peu de valeur qu'on doit accorder à ſon ſuffrage, lorſqu'il veut expliquer Pline. Ainſi je ne puis avoir aucun égard, non pas à l'avis de Michel-Ange, mais au ſuffrage de Mr. de Piles & à la note de Mr. Brotier, lequel donne auſſi le texte comme le Pere Hardouin.

J'obſerverai maintenant pour clore cette note, que depuis peu d'années, on a dit encore: „ Ce ſont „ ſans doute les embélliſſemens des contours pleins,

au deſſus du ſoulier; ce qui a également paſſé en proverbe (*a*). Il avoit auſſi une douceur

---

„ qui donnerent au deſſein d'Apelles la prééminence „ ſur celui de Protogène. Tout le monde ſait l'hiſ- „ toire du fameux contour tracé par le premier dans „ l'attelier du dernier. Ce ne ſera pas dans les li- „ gnes ſerpentines formées ſéparément que nous cher- „ cherons l'objet de ce combat, mais dans l'exécu- „ tion d'un profil ". Pline, à ce compte, ſeroit donc un bien pitoyable deſcripteur des productions de l'art, ſi le fait étoit ce que dit ici Mr. de Hagedorn. Cependant lorſqu'il vouloit déſigner un profil, on a vu qu'il ſavoit dire *obliqua imago*; & certainement dans un cas auſſi particulier, je ne crois pas qu'il eût rejetté cette expreſſion, & qu'il eût préféré *linea*. (Voyez *Réflexions ſur la peinture*, tom. 2. pag. 82.)

(*a*) Voilà une ſortie bien vive pour un homme auſſi doux, auſſi poli que l'étoit Apelles. Nous avons dans les *hiſtoires diverſes* d'Elien, l. 14, c. 8, un trait dont la forme un peu moins dure, porte la plus entiere conviction; & Polyclète paroît mieux qu'Apelles, avoir touché le but. " Il fit deux ſtatues, l'une ſui- „ vant les avis de la multitude, l'autre conformé- „ ment aux regles de l'art. Il avoit ſoumis la premiere „ au jugement du peuple; il la changea, la rectifia „ avec complaiſance au gré de chacun. Enfin ayant „ expoſé les deux ſtatues, l'une fut admirée de tout

honnête qui le rendit agréable à Alexandre,

„ le monde, & l'autre en fut moquée. L'Artiſte dit „ alors, celle dont vous vous moquez eſt votre ouvrage, „ mais l'autre eſt le mien". Voyez auſſi le tome 14 de l'Encyclopédie, page 824; ce trait y eſt rapporté.

Ecoutez un mot de ſentiment prononcé par un autre Artiſte Grec, dans les plus beaux jours de l'Art, chez la nation la plus connoiſſeuſe, à Athènes. Zeuxis expoſa ſon tableau du centaure femelle qui alaitoit deux petits au milieu d'un champ d'herbes verdoyantes, *hæc Centaurus in virenti gramine facta eſt.* Tout y étoit ſi ſupérieurement exprimé, dit Lucien qui en avoit vu une copie, que l'Artiſte fut perſuadé qu'il alloit enlever le ſuffrage univerſel. En effet, auſſi-tôt que le tableau parut, chacun en fut enchanté: mais ſur quoi retomba l'admiration? étoit-ce ſur la beauté de l'ordonnance, du deſſein, du coloris, ou ſur les expreſſions? pas un mot de cela. C'étoit ſur de petits objets de détail, tels que des herbages & autres minucies de cette eſpece. Zeuxis, alors indigné, dit à Miccion ſon éleve: *allons, couvrez le tableau, ôtez-le d'ici, portez-le chez moi; car ces gens-là ne louent que la fange de l'art: ils n'ont aucune notion des principes, de l'eſprit & du but de la peinture* (*).

(*) Age Miccio, dixit ad diſcipulum, picturam involve, & ſublatam domum auferte. Hi namque noſtræ lutum artis laudant: ſed mentis & ſcopi, num rectè, & ex arte factum

qui venoit ſouvent le voir dans ſon attelier;

Jugez de la foule qu'on rencontre ailleurs qu'à Athènes. Malheureuſement Lucien nous donne cet exemple; Teztzès y ajoute le conte des Minerves de Phidias & d'Alcamène; Elien nous parle de la pitoyable ſtatue que produiſit Polyclète en ſuivant l'avis de chacun, & de la très-belle qu'il fit auſſi en ne ſuivant que le ſien. Ces traits ne ſont rien moins que favorables à la foule qui prétendroit ſe connoître auſſi-bien en peinture, que ceux qui paſſent leur vie à l'étude & à l'exercice de cet art.

Ces différens traits m'en rappellent un autre plus moderne & moins connu; on l'attribue à Salvator-Roſa. Un Grand fit appeller cet habile Peintre pour lui propoſer de faire un tableau. Ce Grand étoit indiſpoſé, & ſon médecin qui ſe trouvoit là, dit à Salvator de ne pas commencer qu'il ne lui eût donné ſes idées. Roſa ne dit mot, mais dès qu'il vit l'Eſculape ſe diſpoſer à écrire l'ordonnance pour l'apothicaire, il courut à lui, le pria de s'arrêter, & de ne rien écrire qu'il ne l'eût inſtruit des différens ingrédiens qui devoient entrer dans cette médecine. Le médecin, comme de raiſon, ſe mit à rire, & le malade dit à Roſa: *Mr. le docteur ſait mieux que vous ce qu'il me faut, puiſqu'il eſt médecin & que vous êtes Peintre.*

ſit opus, nullam rationem habent. (Lucian. *Zeuxis* vel *Antiochus*) On voit bien que je traduis ſur le latin, mais il eſt exact ici.

car, comme nous l'avons dit, ce Prince avoit

Je dois donc, répondit Salvator, *ſavoir mieux que Monſieur ce que je dois peindre, puiſque je ſuis Peintre & qu'il eſt médecin.* Cet Artiſte avoit ſouvent la judiciaire excellente, mais il diſoit aux gens des vérités un peu dures.

Si un Artiſte, lorſqu'il expoſe un ouvrage, avoit la foibleſſe de *s'indigner* des jugemens pitoyables *du peuple*, il ſeroit un homme inabordable depuis le matin juſqu'au ſoir. Il faut que l'Artiſte ait l'ame aſſez forte pour ſe mettre au-deſſus de la bavarde ignorance, de la groſſe ineptie, &c., &c. Il faut qu'il écoute tout, & que de cette fange il ſache encore tirer quelques inſtructions: *aurum colligat è ſtercore Ennii.* On voit bien qu'il n'eſt pas queſtion ici des avis éclairés, qui doivent être reçus avec d'autant plus de plaiſir, qu'ils ſont donnés avec jugement; ne fuſſent-ils pas toujours juſtes, il faut les écouter & les aimer. Je connois un Statuaire qui, s'il eut écouté la voix du peuple, n'eût préſenté qu'un monſtre *effroyable* aux yeux du *public:* tout lecteur qui n'eſt pas *peuple*, ſait la différence qu'il y a entre *le peuple & le public.* Il ſait que *le peuple* eſt de tous les états ſans exception: que cette claſſe eſt infiniment plus nombreuſe qu'on ne penſe; qu'on la prend ſouvent à cauſe du nombre, pour *le public*, & qu'en ce cas, on doit l'appeller le public du moment, le ſot public. Il ſait auſſi que cette eſpece de public a

défendu par une ordonnance, que perſonne le

---

toujours perſécuté les hommes qui ne ſe ſont pas ſoumis à ſon ignorance. Enfin, il ſait que le vrai public, celui qu'il faut reſpecter, eſt réduit à un fort petit nombre; qu'il eſt moderé, ſage, & qu'il ſe tait quand il ſe voit accablé par la cohue; mais qu'il ne juge pas moins ſainement, & que ſa déciſion l'emporte à la fin, & met le ſceau irrévocable à toutes les productions.

O peuple! Vous n'êtes pas ſans doute celui que le Peintre Parrhaſius avoit ſi heureuſement repréſenté; mais quelque partie du globe que vous habitiez, êtes-vous plus éclairé ſur le fait des beaux-arts, que ne l'étoit la Grece au tems de Polyclète? Permettez-moi de vous le dire; ſi on raſſembloit, ſi on écrivoit vos jugemens ſur des ouvrages de Peinture & de Sculpture, & qu'on vous préſentât ce cahos d'idées bizarres, vous en ſeriez effrayé.

Je vénére les profondes connoiſſances de Mr. l'Abbé de Condillac, mais je ne dirois pas comme lui; *de là, ce qui eſt le plus à regretter, le peu de goût que nous avons pour la muſique, l'architecture, la Peinture & la Sculpture. Nous croyons ſeuls reſſembler aux anciens; mais que par cet endroit, les Italiens leur reſſemblent bien plus que nous.* (Eſſai ſur l'origine des connoiſſances humaines, tom. 2. Chap. 5, Sect. 1.) Je ne parle pas de la muſique; mais eſt-il bien vrai que nous ayions peu de goût pour les trois

peignît qu'Apelles. Cependant quand Alexan-

---

autres arts, & que nous croyions ſeuls reſſembler aux anciens? Une des raiſons que donne Mr. de Condillac, de notre peu de goût, *eſt le climat des peuples froids & flegmatiques du nord.* N'en réſulteroit-il pas que plus on avance dans le nord, moins on trouve aux nationaux, le goût de la Peinture, de la Sculpture & de l'Architecture? Je connois trop peu le nord que j'habitois au 60e. dégré, pour dire ſi le goût des beaux-arts y eſt, comme il y croît des ſapins, ou comme on y a des ananas.

Voulez-vous voir comment on pourroit aprécier vos maîtres? Voulez-vous jetter un coup-d'œil ſur la doctrine qu'ils vous prêchent, & juger vous-même de leurs moyens de vous tromper? Liſez ce qui ſuit; je le copie dans *le livre le plus utile qu'on ait jamais écrit ſur cette matiere chez aucune des Nations de l'Europe*, dit quelque part Mr. de Voltaire.

Je ſuppoſe que mon lecteur a ſous la main les *Réflexions critiques ſur la Poëſie & la Peinture*, je le prie d'y voir la ſection 24 & les ſuivantes; je le préviens auſſi que les guillemets annonçant les propres paroles de l'Abbé du Bos, je n'ai pas cependant toujours copié le tiſſu entier de ſes phraſes, mais que je n'en ai point détourné le ſens.

La Section 22 fournit une autorité de cuiſine aſſez divertiſſante pour en faire le préambule de ce qu'on va lire. " Il eſt en nous un ſens fait pour connoître

dre dans ſon attelier, raiſonnoit ſans connoiſ-

„ ſi le cuiſinier a opéré ſuivant les regles de ſon Art. „ On goûte le ragoût, & même ſans ſavoir ces regles, „ on connoît s'il eſt bon. Il en eſt de même en quel- „ que maniere des ouvrages d'eſprit & des tableaux „ faits pour nous plaire en nous touchant". Si l'Abbé du Bos a lu ceci à ſa cuiſiniere, elle aura été toute glorieuſe de ſe trouver un beau matin connoiſſeuſe en Peinture, & de la façon de ſon maître. Continuons.

" Quand le public décide de la Peinture, dit cet „ Ecrivain, il porte ſon jugement ſur un objet qu'il „ connoît en ſon entier, & qu'il voit par toutes ſes „ faces". (*Je lui en fais bien volontiers mon compliment.*) " Toutes les beautés & toutes les imperfec- „ tions de ces ſortes d'ouvrages ſont ſous les yeux „ du public". (*Cela eſt vrai.*) " Rien de ce qui doit „ les faire louër ou les faire blâmer, n'eſt caché pour „ lui". (*Il a donc paſſé ſa vie à étudier tous les objets que le Peintre ſe propoſe de repréſenter. Il a donc ſans ceſſe combiné, l'outil à la main, tous les moyens de parvenir à l'immenſité des repréſentations.*) " Il ſait tout ce qu'il faut ſavoir pour en bien juger". (*Nous avons des preuves parlantes de ſa réuſſite à compoſer, ſoit en Peinture, ſoit en Sculpture; car c'eſt le jugement qui compoſe; mais nous ne voulons pas les dire.*) Voilà ce que Mr. l'Abbé du Bos appelle une raiſon ſans replique. Ecoutons encore.

" La plûpart des gens du métier jugent mal des

ſance ſur ſon Art, il l'engageoit avec douceur

„ ouvrages pris en général, par trois raiſons. La ſen-
„ ſibilité des gens du métier eſt uſée". (*Si cela étoit dit aux petites maiſons, on auroit tort de s'en plaindre.*) " Ils jugent de tout par voie de diſcuſſion". (*C'eſt-à-dire, qu'ils mettent du ſentiment dans un ouvrage, ſans en avoir eux-mêmes, & que la voie de diſcuſſion eſt une preuve de mauvais jugement.*) " Enfin ils ſont prévenus en faveur de quelque partie „ de l'Art, & ils la comptent dans les jugemens gé-
„ néraux qu'ils portent, pour plus qu'elle ne vaut". (*Ces Artiſtes-là ſont donc auſſi bornés que certains connoiſſeurs qui n'ont qu'un goût excluſif.*) Mr. du Bos juſtifie ſa propoſition ainſi qu'il ſuit.

" C'eſt, dit-il, que les artiſans (*c'eſt ſon expreſſion pour qualifier les Peintres, les Sculpteurs, les Poëtes, les Muſiciens*) " qui ſont nés avec du génie, ſont en „ bien plus petit nombre que les autres", (*Ils ont cela de commun avec tous les hommes; ainſi le concept eſt un peu trivial*) " & les artiſans ſans génie jugent „ moins ſainement que le commun des hommes". Notez qu'il accorde aux Artiſtes de génie le droit de juger mieux que le commun des hommes: ainſi le génie doit néceſſairement l'emporter: donc le commun des hommes, qui ordinairement n'a pas de génie, en a plus que l'Artiſte qui en eſt dépourvu. Comment trouvez-vous cette Logique? S'il eut dit, un Opticien borgne voit moins bien qu'un portefaix

au ſilence, en lui diſant que les enfans qui

---

qui a deux bons yeux, on n'eut eu rien à lui conteſter.

"Ainſi qu'un vieux médecin, dit-il encore, né „ tendre & compatiſſant, n'eſt plus touché par la „ vuë d'un mourant, autant que l'eſt un autre homme „ qui n'exerce pas la médecine; de même la ſenſi- „ bilité vient à s'uſer dans un artiſan ſans génie; & „ ce qu'il apprend dans la pratique de ſon Art, ne „ ſert le plus ſouvent qu'à dépraver ſon goût naturel, „ & à lui faire prendre à gauche dans ſes déciſions; „ c'eſt ainſi qu'il eſt devenu inſenſible au pathétique „ des tableaux, qui ne font plus ſur lui le même effet „ qu'ils y faiſoient autrefois".

Voilà un littérateur, un homme d'entendement, qui confond étrangement les idées. Comment ne voit-il pas que la longue pratique du médecin lui fait de plus en plus connoître ſon Art, comme l'exercice du Peintre l'inſtruit d'autant plus de l'objet du ſien. Pourquoi ne compare-t-il pas l'inſenſibilité du vieux médecin avec le nez du Peintre qui s'accoutume à l'odeur des huiles? Et pourquoi parler de la ſenſibilité émouſſée par l'habitude de voir des malades, quand il s'agit de la ſcience acquiſe par l'exercice? Nous aimerions autant qu'on nous dît, plus un médecin traite des malades, moins il connoît la nature des maladies, moins il eſt en état d'en juger, moins il en a le ſentiment. *Ab aſſuetis non fit paſſio*, ſans

broyoient les couleurs, rioient de ſes propos :

---

doute; mais l'Abbé du Bos n'eſt pas heureux cette fois, à en faire l'application. Si un homme qui n'eut jamais fait de livres, lui eût dit; Mr. le métier d'écrire a uſé votre ſenſibilité; vous diſcutez à merveille, mais avec mon goût que le travail n'a point *uſé*, je ſais mieux que vous, juger d'une production littéraire, l'écrivain eût ſenti ſon abſurdité.

Mais c'eſt d'un Peintre ſans génie qu'il eſt queſtion. Que ne lui compariez-vous donc un médecin ſans ſentiment. Ce Peintre eſt d'ailleurs un ouvrier auſſi infirme dans la Poëſie de l'Art que dans les jugemens qu'il en peut porter, quoiqu'ils ſoient préférables à ceux d'un homme ſans génie qui n'eſt pas Peintre. Mais il eſt faux qu'un Peintre, même ſans génie, ſoit plus connoiſſeur en peinture à vingt ans qu'il ne l'eſt à quarante, dans quelque ſens que vous preniez ſes connoiſſances. Ne confondriez-vous pas le barbouilleur avec le Peintre ſans génie? Ce n'eſt pas préciſément la même choſe. Vous avez donc mal choiſi vos matériaux, & votre ſyllogiſme pourroit bien être égal à rien.

Cette partie du livre de l'Abbé du Bos n'eſt au fond qu'un petit jeu où l'on ballote des idées, & où l'on dit le oui & le non ſans égard à la juſteſſe du bon raiſonnement; & à travers ces tergiverſations, voici le réſultat de beaucoup de paroles inutiles. Le Peintre de génie juge mieux que le commun des hom-

tant ſes talens lui donnoient de pouvoir ſur un

---

mes, & même que les hommes de génie qui ne ſont pas Peintres. L'Artiſte ſans génie juge plus mal que les hommes qui en ont ſans être Artiſtes. Falloit-il vingt ou trente pages pour dire cette vérité commune? Et falloit-il y fourrer des argumens captieux?

Vous direz qu'ils ſont ſi viſiblement faux, que c'eſt tems perdu que de les faire remarquer, attendu que chaque lecteur, eſt en état de s'en appercevoir. Dites, certains lecteurs. L'Ecrivain a ſu envelopper l'opinion qu'il avoit intérêt de produire, & dont il pouvoit bien être perſuadé lui-même; & ſous l'enveloppe d'une diſcuſſion ſans méthode, il a ſemé ſon ivraie: tout paſſe enſemble, & tout lecteur ne s'amuſe pas à diſſéquer un livre. Il paſſe ce qui le fâche; il adopte ce qui le flatte; il ne ſait pas au juſte ce qu'il a lu; le livre le fait penſer: celui-là ſur-tout; & l'idée qui lui en reſte; eſt qu'il ſait mieux que l'Artiſte, juger des productions de l'Art.

Vous trouverez que l'Abbé du Bos fait un beau chapître pour prouver que *le jugement du public l'emporte à la fin ſur le jugement des gens du métier.* Il oublie ſans doute de la meilleure foi du monde, que le jugement de Newton, homme du métier, l'a emporté *à la fin* ſur le jugement d'Ariſtote & ſur celui du public. Il oublie que pluſieurs autres gens du métier dans tous les genres, ont ſeuls rectifié *à la fin* les jugemens erronés du public, & que c'eſt ordi-

nairement le jugement des Artiſtes qui forme *à la fin* la voix du public.

Le livre de l'Abbé du Bos eſt un très-bon fond pour un Artiſte ou tel autre vrai connoiſſeur qui voudroit ſe charger de l'examiner, montrer en quoi il peut être utile à l'Art, prouver qu'il y a ça & là des ſophiſmes propres à perpétuer la race des faux connoiſſeurs, & bien développer que le réſultat de cet ouvrage eſt le découragement des Artiſtes. Le ſujet eſt neuf, au moins n'ai-je encore vu que balbutier ceux qui ont loué ou critiqué l'Abbé du Bos, rélativement à la Peinture & à la Sculpture: je ne parle que de cela. Mais auſſi j'ai entendu quelques-uns de ſes lecteurs nous dire poliment que *l'attention de l'Artiſte ſe porte toute entiere ſur l'exécution méchanique;* mais que pour eux, ils ſavent juger de la penſée, de l'expreſſion, du ſujet, du fond de la choſe. Et puis faites des ouvrages où il y ait de la penſée, de l'expreſſion, un ſujet, un fond de la choſe, pour vous entendre dire innocemment que vous ſavez faire tout cela ſans ſavoir en juger; à-peu-près comme Mr. Jourdain faiſoit de la proſe.

Ha! cher Abbé du Bos, que vous euſſiez rougi, ſi vous m'aviez ſurpris ſeul dans les ſalles de l'Académie de Pétersbourg, verſant des larmes de ſenſibilité devant un beau plâtre de l'Apollon! Vous euſſiez bien vite effacé les ſottiſes que vous dites ſur notre prétendue inſenſibilité. Pardonnez à l'effuſion d'une ame qui ne calcule pas toujours froidement dans un cabinet.

Roi d'ailleurs colere (*b*). Malgré cela Alexandre fit voir, par un exemple très-mémorable, combien il honoroit Apelles. Ce Prince lui ayant ordonné de peindre nuë, à cauſe de ſa beauté ſinguliere, la plus chérie de ſes concubines nommée Campaſpe; & s'étant apperçu qu'il en étoit pareillement épris, il la lui céda:

(*b*) Alexandre, à qui la nature & l'éducation avoient donné tant de grandes qualités, lorſqu'il vouloit raiſonner des arts, s'en acquittoit de maniere à faire rire les petits garçons qui broyoient les couleurs d'Apelles. L'Artiſte d'ailleurs doux, civil, poli, ne pouvoit s'empêcher de le faire remarquer à un Prince qui l'aimoit, & qu'il devoit aimer au moins par reconnoiſſance. Combien de prétendus protecteurs & amateurs de tous rangs, moins heureuſement nés, moins bien élevés qu'Alexandre, & qui raiſonnent & décident ſur les productions des arts peut-être plus hardiment & moins judicieuſement que lui, devroient craindre, d'après ſon exemple, de s'expoſer à la riſée des manœuvres : & combien d'Artiſtes ſeroient en état de contribuer davantage à l'avancement des arts qu'ils profeſſent, & qu'ils devroient reſpecter, ſi, au lieu de céder en apparence & de rire intérieurement des ridicules que ſe donnent les prétendus Mécènes, ils avoient la franchiſe d'Apelles, qui ſut faire paſſer à un Prince vain, fier, colere, l'aſſertion dure, mais vraie, qu'il faiſoit rire

trait de grandeur d'ame, d'empire ſur ſoi-même, qui ne lui fait pas moins d'honneur que quelque victoire; puiſqu'il s'eſt vaincu lui-même, & a cédé à l'Artiſte, non ſeulement ſon lit, mais encore ſon affection, ſans aucun égard au ſentiment qu'éprouvoit ſa favorite, de paſſer en un inſtant des bras d'un Roi dans ceux

---

les manœuvres en raiſonnant ſur un art, qu'il eſt, je crois, difficile de bien entendre. Ce n'eſt pas que des hommes honnêtes, quelquefois même des perſonnes du premier rang, ne montrent l'exemple contraire; leur modération à bien raiſonner & à donner des avis juſtes, eſt un charme qu'ils ajoutent à leur converſation & à leurs conſeils.

Que ce trait d'Alexandre & d'Apelles ſoit vrai ou qu'il ne ſoit qu'un conte, il a cependant une moralité qui peut le rendre profitable. Il eſt ſurprenant que Bayle ne l'ait pas ſaiſie, & qu'au contraire il ait eu, ſur ce paſſage, un avis particulier. Il commence par fort mal traduire les paroles de Pline dont il rapporte le latin. Pline dit, *ſilentium comiter ſuadebat; il l'engageoit avec douceur au ſilence.* Qui le croiroit! Bayle traduit, *taiſez-vous;* & il trouve cela *trop dur, trop groſſier, & trop brutal pour l'attribuer à un Peintre qu'on repréſente d'ailleurs comme un homme doux, civil & poli.* Bayle a raiſon, mais ce ſont les

ceux d'un Peintre (*c*). Quelques-uns croyent qu'elle lui ſervit de modele pour peindre ſa Vénus ſortant de la mer.

---

deux mots groſſiers par leſquels il lui a plu de rendre les expreſſions honnêtes de Pline, qui ſont tout cela. *Il faut être*, comme l'obſerve ce ſavant Critique, *ſur le pied de bouffon dans une cour, ou avoir cette humeur bizarre & capricieuſe que l'on voit aſſez ſouvent dans les Artiſtes les plus conſommés*, pour dire à un Prince, & à un Prince auſſi mal endurant qu'Alexandre, une groſſiereté de cette eſpece. Elien, liv. 2, chap. 2. dit que le Peintre étoit Zeuxis, & le mauvais connoiſſeur Mégabyze. Il ſeroit poſſible, au ſurplus, que ce fut un conte; il le ſeroit auſſi qu'Alexandre & Mégabyze euſſent fait rire chez deux différens Peintres les petits broyeurs de couleurs. Voyez Bayle, article *Apelles*, rem. D. &c.

(*c*) Comme ce procédé d'Alexandre pouvoit être fort équivoque, & qu'il eſt vraiſemblable que ſon amour pour Campaſpe n'étoit pas bien fort, il ſemble que Pline auroit pu mettre ici moins d'éloquence à chanter cette victoire. Mais qu'auroit-il répondu, ſi on lui eût dit qu'Alexandre ne devoit pas être fort amoureux d'une fille qu'il proſtituoit toute nue devant un autre homme? L'exemple de Candaule ne répondroit pas, parce qu'il prouveroit trop: c'étoit une ſi haute extravagance qu'elle excuſe en quelque ſorte la punition de ſon auteur. Il

13°. Apelles, bienfaiſant même envers ſes rivaux, mit le premier Protogène en réputation à Rhodes. Ses compatriotes le mépriſoient, comme on fait le plus ſouvent des choſes de

---

s'agiſſoit, diroit Pline, de faire peindre cette fille nue. On lui répondroit toujours, Alexandre n'en étoit donc pas fort jaloux; ce qui affoiblit conſidérablement le ſacrifice qu'il en fit. Peut-être cet acte de généroſité, ſuppoſé qu'il ſoit vrai, ne ſeroit-il au fond qu'un de ces traits de vanité fort compatibles avec ſon caractere, une ſatiété de l'inſtant, ou une bizarrerie dont il a auſſi donné plus d'un exemple: ſuppoſition ſelon laquelle il n'y auroit eu rien à chanter. Je ne donne cette obſervation que pour ce qu'elle peut valoir.

Voyez cependant le dictionnaire de Bayle, article *Macédoine*, rem. H; vous y trouverez que cette hiſtoire, grace aux contradictions des Ecrivains qui la débitent, a contre elle plus d'une preuve d'invraiſemblance. Vous y verrez auſſi que Bayle, comme tout Critique impartial, éclairé, & qui veut éclairer les autres, ne fait acception d'aucune autorité, d'aucune réputation: par-tout où il trouve des erreurs, il fait main baſſe; & du ſommet de ſa virilité, il ne daigne pas même ſe douter qu'il y ait au monde une foule de contradicteurs ignorans, déraiſonnables ou fanatiques: les lecteurs conſéquens lui ſuffiſent.

Pline, qui rapportoit ce qu'il trouvoit dans ſes

ſon pays; & Apelles lui ayant demandé quel prix il mettoit à ſes ouvrages terminés, il lui en dit un fort modique. Apelles en offrit cinquante talents, & répandit le bruit qu'il les achetoit pour les vendre comme de lui: ce qui

---

Auteurs & dans les oui-dire, n'a pas toujours pris la liberté d'un rédacteur judicieux: il s'eſt contenté trop ſouvent du mérite de compilateur éloquent. Ce n'eſt pas qu'il n'aimât à moraliſer quelquefois même où la morale n'étoit pas néceſſaire. Il eſt donc permis auſſi d'avoir un avis dans un fait très-conjectural. Les hommes admirent volontiers & blâment ſans raiſon ce qu'ils n'entendent pas.

Je reviens ſur le mot conjectural, & j'oſe me croire fondé à dire que le fait en queſtion eſt faux; & c'eſt Pline lui-même qui ajoute à la preuve, en ne faiſant paroître Apelles que dans la 112e. Olympiade. Alexandre partit de la Grece la deuxieme année de la 111e & c'étoit pour n'y plus revenir: a-t-il mené l'Artiſte à ſa ſuite? il n'y a pas d'apparence. Cette femme, la plus chérie de ſes concubines, étoit-elle à ſa cour avant ſon départ? Avoit-il alors des concubines? Plutarque aſſure que la premiere femme qu'Alexandre connut, étoit la veuve de Memnon, priſe avec la famille de Darius, après la bataille près du fleuve Iſſus en Cilicie; c'étoit la quatrieme année de la 111e. Olympiade; il pouvoit y avoir deux ans

engagea les Rhodiens à faire attention au mérite de l'Artiſte: Apelles ne leur céda les ta-

---

que le Roi n'étoit plus en Grece, puiſqu'il paſſa l'Helleſpont la ſeconde année de cette même Olympiade.

Pline manque donc ici d'exactitude en faiſant commencer à travailler Apelles à la cour d'un Roi, & à le voir ſouvent, deux ou trois ans après que ce Roi avoit quitté la ville d'Epheſe où Apelles travailloit alors, & où le Roi ne revint plus. L'envie d'écrire un conte en l'air a prévalu dans ſon eſprit ſur la chronologie de l'hiſtoire: il devoit faire paroître Apelles quelques années plutôt, & ne point parler de la belle Campaſpe: Elien & Lucien, qui font auſſi le conte, la nomment Παγκάσπη, Pancaſte: Elien la dit de Lariſſe en Theſſalie, & la premiere femme à qui Alexandre eut affaire: encore met-il un φασὶν, *on dit*, dans ſon récit: précaution que n'a pas eu Pline. Voyez Bayle, article *Macédoine*, rem. G.

Ou ſi vous liſez la vie d'Aratus par Plutarque, vous trouverez qu'Apelles, avant d'entrer chez Pamphile, avoit déja une grande réputation, & que ce fut moins pour perfectionner ſon talent que pour augmenter ſa renommée, qu'il voulut ſe faire éleve de Pamphile. N'oubliez pas non plus que Pamphile étoit en réputation dans la 103e. ou 104e. Olympiade.

bleaux qu'après qu'ils y eurent mis un plus haut prix (*d*).

(*d*) Sans doute qu'Apelles donna le ſurplus de ce prix à Protogène, ſans quoi ſa *bienfaiſance* ſe ſeroit payée par ſes propres mains. C'eſt ce qu'il ne falloit pas omettre, ou du moins c'eſt ce qu'il falloit ſuppoſer, pour laiſſer à la qualité de *bienfaiſant* toute ſon intégrité. Quoique l'honnêteté le ſuppoſe, l'Hiſtorien du fait doit le dire s'il eſt exact. Pline, qui eſt ſi honnête, n'en ſavoit peut-être rien.

J'ai trouvé dans la bibliotheque d'un monaſtere ruſſe un ancien & précieux manuſcrit, qui contient des anecdotes curieuſes ſur quelques Artiſtes grecs. Si je l'avois à ma diſpoſition, je pourrois bien en faire imprimer une traduction, pourvu qu'un autre que moi la fit; car l'ouvrage eſt grec, & je ſais à peine lire cette langue. Le mauvais état de ce manuſcrit aura ſans doute empêché qu'on en fit uſage: il eſt plein de lacunes qui en interrompent le ſens, & ces fragmens ſont d'ailleurs très-endommagés. Quoiqu'il en ſoit, voici un paſſage touchant Protogène, qu'un Savant eût la complaiſance de me traduire.

" ..... Accoutumé dès ſa jeuneſſe à la vie ſéden-
„ taire, au travail & à la liberté, il fuyoit la trop
„ grande diſſipation. Sa frugalité naturelle, ſon déſin-
„ téreſſement & l'uniformité de ſes mœurs, l'éloi-
„ gnoient ſans qu'il y penſât de l'intrigue, du faſte
„ & des grands repas. Il ne blâmoit cependant ni

14°. Il peignit le portrait avec une telle reſſemblance, qu'Appion le grammairien a écrit à ce ſujet un fait incroyable. Il dit qu'un de ces gens qui font métier de prédire d'après les

---

„ Zeuxis, ni Parrhaſius, ni aucun de ceux qui agiſ-
„ ſoient autrement; parce que chacun, diſoit-il, doit
„ conformer ſes uſages à l'idée qu'il a de ſon bon-
„ heur. Ainſi les affamés de Rhodes ne trouvoient
„ pas chez lui l'aliment de leur voracité. Quand on
„ lui diſoit que quelques-uns de ces Grecs, toujours
„ au plus offrant, murmuroient de ſa parſimonie, il
„ avoit coutume de répondre, ces gens-là médiſent
„ plus volontiers, quand ils oſent, de ceux qui les
„ nourriſſent que de ceux où ils ne dînent pas. Il
„ ajoutoit quelquefois en riant; n'ayez point de ta-
„ ble, & vous connoîtrez mieux vos amis.

„ On rapporte que Protogène ouvroit cependant
„ ſon ame à la douce bienfaiſance, que la vertu in-
„ fortunée trouvoit du ſecours dans ſon cœur; que
„ même il aſſiſtoit l'indigence altiere & pareſſeuſe
„ qui l'outrageoit ſes bienfaits encore à la main: il
„ le ſavoit; mais il avoit juré que l'homme dur, qui
„ étalant un faſte hébêté dans les repas qu'il donne,
„ refuſe une *mine* en ſecret, ne lui en impoſeroit
„ jamais. Il entendoit les Rhodiens chanter ou dé-
„ chirer l'auberge d'où l'on ſort ſans payer: il enten-
„ doit auſſi taxer d'avarice la bienfaiſante économie
„ qui ſe tait; mais bien certain qu'un ſens dépravé

traits du viſage (& qu'on appelle Métopoſcopes), avoit, ſur ces portraits, déviné les années de la mort, ou déjà arrivée ou future, de ceux qu'ils repréſentoient (*e*). Apelles étoit

---

„ par la corruption des mœurs, formoit ces jugemens „ bizarres, il conſultoit moins la multitude égarée „ que....." (*Il y a ici quelques lignes ſi effacées dans le manuſcrit, qu'il n'eſt pas poſſible de les déchiffrer.*) „ ..... & c'eſt la beauté de leurs ouvrages qui leur „ a mérité l'eſtime des hommes & la réputation. Ceux „ qui aux talens ſupérieurs ont joint des vertus uti„ les, ont été les plus récommandables ".

Tout cela me paroît ſage; & je ne doute pas non plus qu'un Artiſte, je pourrois dire un homme qui ſavoit vivre de *lupins* pendant ſept ans, n'ait eu plus de répugnance à courir les bonnes tables, qu'à s'occuper utilement chez lui, & ſans doute à s'y procurer quelques délaſſemens convenables à ſon goût & à ſon état. Je n'ai trouvé perſonne qui ait pu me dire de quel tems eſt à peu près ce manuſcrit; mais il eſt certain qu'il contient beaucoup d'obſervations profitables. D'ailleurs on n'y voit pas, comme dans Pline, par exemple, de petits contes bleus ramaſſés aux dépens de la ſaine critique, de la vraiſemblance & de l'utilité: c'eſt l'ouvrage d'un compilateur Philoſophe, & ſelon ce que j'en ai pu voir, je le croirois connoiſſeur.

(*e*) Pline a raiſon, *le fait eſt incroyable.* Appion,

mal avec Ptolémée, lorſque ce Prince accompagnoit Alexandre : une tempête ayant jetté l'Artiſte ſur les côtes d'Alexandrie, quand Ptolémée regnoit en Egypte, ſes envieux ſubornerent un bouffon de la cour pour le faire inviter, comme de la part du Roi, à venir ſou-

---

le Grammairien, étoit un hableur trop crédule, & le Phyſionomiſte étoit un impoſteur ; parce qu'il auroit fallu qu'Apelles eût fait plus que la Nature qui n'a mis aucune marque ſur les viſages par laquelle on puiſſe juger dans quelle année on doit mourir. Quant à déviner ſur un portrait dans quel tems la perſonne eſt morte, c'eſt une baliverne à conter aux petits garçons : Pline, qui la regarde comme incroyable, n'auroit pas dû l'écrire, tant elle eſt abſurde.

J'ai vu les deux grands tableaux de Van der Helſt, placés dans une des ſalles de l'Hôtel-de-Ville d'Amſterdam, & je crois pouvoir dire ici comment ils m'ont parus. Celui qui repréſente une aſſemblée des principaux bourgeois, ou arquebuſiers qui s'entretiennent, boivent & mangent autour d'une table, eſt peut-être tout ce qu'il eſt permis à l'art de produire pour la parfaite imitation du naturel, mais rendue avec une intelligence ſi ſavante, qu'on n'apperçoit aucun indice du preſtige qui ſouvent fait réuſſir plus d'un ouvrage inférieur à celui de Van der Helſt : il y eſt pourtant ce preſtige, mais ſoumis à la vérité qui

per; il y vint: mais Ptolémée indigné lui montrant ceux qui pouvoient l'avoir invité, lui demanda lequel avoit oſé le faire; l'Artiſte prit au foyer un charbon éteint, & traça ſur la muraille une reſſemblance telle que dès les premiers traits le roi reconnut le bouffon. Apelles

---

lui commande, & dans l'ordonnance générale, & juſqu'aux plus petits détails.

Si les portraits que peignoit Apelles, étoient plus vrais d'expreſſion, de caractere, de couleur, de deſſein, ſi l'ame des gens paroiſſoit davantage ſur leur phyſionomie; en un mot, ſi tout ce qu'il eſt convenable d'imaginer & d'exiger de cette partie de l'art, caractériſoit plus encore les portraits d'Apelles, Apelles étoit un Peintre au-deſſus de nos conceptions, & duquel nous ne pouvons nous faire aucune idée, mais qui cependant ne peut avoir été tel que Pline le rapporte, & que l'écrivoit Appion le Grammairien.

Il ne doit y avoir aucun doute que dans les tableaux d'Amſterdam, la reſſemblance n'ait atteint la plus parfaite exactitude. Mais ne voit-on pas des portraits où elle ſe trouve, & qui ſont foibles dans les autres parties? C'eſt donc encore d'ailleurs que de la reſſemblance que Van der Helſt tire ſa ſupériorité. J'oſe croire que ce qui la conſtitue n'eſt pas énoncé pour les Anciens, de maniere à faire penſer que ce Moderne puiſſe en être obſcurci.

fit auſſi le portrait d'Antigone qui étoit borgne, & imagina le premier la maniere de cacher les défauts d'un côté du viſage, en le faiſant de profil, afin que ce qui manquoit au viſage parut plutôt manquer dans la peinture, & il ne montra que le côté qu'il pouvoit mon-

---

Avant de l'avoir vu, je l'entendis mettre au-deſſus des Rembrandt, des Van-Dyck, & d'autres de leur force, & j'avois beaucoup de peine à le croire. Je l'ai vu, bien vu, & pluſieurs fois : j'avoue qu'en ſe dépouillant de tout préjugé, on le trouvera peut-être à des égards ſupérieur à ces grands Maîtres, puiſqu'il eſt plus vrai. C'eſt par-là qu'il eſt d'une hauteur au-delà de laquelle on ne peut, je crois, faire que des ſuppoſitions chimériques : & c'eſt en le voyant qu'on oublie l'erreur de ceux qui auroient pu le déprécier. Le tableau eſt ſigné *Bartholomæus Van der-Helſt fecit A°.* 1648.

Neuf années auparavant, c'eſt-à-dire, en 1639, le même Peintre avoit fait un autre grand tableau placé vis-à-vis, & qui repréſente Mr. Corneille Jean Witſen à la tête de ſa compagnie. C'eſt en général un beau & ſuperbe ouvrage, où même on voit des parties égales à tout ce qu'on peut faire en ce genre : mais l'autre tableau mérite & doit, ce me ſemble, avoir la préférence. J'ai vu par celui de 1639 que Van der Helſt avoit alors dans ſon *faire*, de cette magie harmonieuſe des Peintres que j'ai nommés, & qu'il ne

trer tout entier (*f*). Il y a parmi ſes ouvrages des figures de mourants; mais il n'eſt pas facile de dire quelles ſont les plus excellentes de ſes productions.

15°. Auguſte conſacra dans le temple de Céſar ſon pere, la Vénus ſortant des ondes,

---

leur eût pas été inférieur dans cette partie, ſi ſon goût pour la plus exacte préciſion ne l'eût conduit juſqu'au tableau fait dix années après. C'eſt là qu'il n'a point d'égaux, & que le preſtige de l'art eſt ſi bien d'accord avec le naturel qu'on fait ſoi-même partie de cette aſſemblée; qu'on parle avec plus ou moins de confiance, & qu'on ne diroit pas à l'un ce qu'on adreſſe à l'autre.

(*f*) Ce n'étoit ni une invention, ni une imagination nouvelle, puiſque la peinture a dû commencer par des profils; ce n'étoit qu'une application faite à propos. Si on répétoit, ſi on écrivoit ce fait ſur la foi de Pline, & qu'on y vit ce qu'il y voyoit, on répéteroit, on écriroit, on verroit une abſurdité, & certainement on ne paſſeroit ni pour connoître l'hiſtoire des progrès de l'art, ni pour ſaiſir l'eſprit de ſes opérations.

Lorſqu'après avoir dit inconſidérément qu'Apelles imagina le premier la maniere de cacher les défauts d'un côté du viſage, en le faiſant de profil, Pline ajoute que l'objet de cet Artiſte étoit de faire voir

nommée *Anadyomène*, tableau célébré par des vers grecs tels, qu'en ſurpaſſant l'ouvrage, ils l'ont illuſtré. Le bas de cette figure ayant été endommagé, on ne put trouver perſonne pour le raccommoder, enſorte que ce dommage même tourna à la gloire de l'Artiſte. Ce tableau

---

qu'il manquoit plutôt quelque choſe à la peinture qu'au viſage d'Antigone; *ut quod corpori deerat, picturæ potius deeſſe videretur :* ne fait-il pas aller un peu trop loin la complaiſance du Peintre? Ne ferme-t-il pas lui-même les yeux ſur un uſage qui pouvoit être pratiqué pour d'autres que pour des borgnes? Paroît-il bien ſaiſir d'ailleurs ce que l'Artiſte devoit à ſon art? Nous ſuppoſons auſſi les égards qu'il avoit pour la *luſcition* (*) du Prince Antigone, & ces

(*) J'ôſe me ſervir de ce mot tout latin qu'il eſt, & quoi qu'il n'ait pas encore acquis le droit de bourgeoiſie dans notre langue, ainſi que tant d'autres de ſa famille qui s'y ſont établis. C'eſt dommage : il eſt doux, il eſt expreſſif, il ſignifie l'état d'un homme dont la vuë eſt affoiblie par la perte d'un œil ou autrement, & nous n'en avons aucun pour le remplacer : j'ignore ſi quelque bon Ecrivain s'en eſt ſervi. Nous diſons *aveuglement*, *cécité*, & point *éborgnement*, encore moins *luſcition ;* quoique nous diſions *éborgner*, *aveugler*. Perſuadés de ces caprices inconſéquens, nous nous plaignons avec juſtice de notre diſette d'expreſſions ; & dès qu'un mot heureux vient s'offrir à nos beſoins, nous crions au néologiſme. Mais c'eſt aux grands Ecrivains à enrichir la langue & le Dictionnaire de l'Académie françoiſe.

périt de pourriture; & Néron lui en ſubſtitua un autre de la main de Dorothée. Apelles avoit commencé une autre Vénus à Cos qui auroit ſurpaſſé cette premiere, mais la mort envia la perfection de l'ouvrage, & perſonne ne ſe trouva qui voulût l'achever en ſuivant l'ébau-

---

deux vues réunies, nous trouverons qu'Apelles a ſeulement fait ce qu'il devoit faire, & ce que tout autre eût fait à ſa place, ſans qu'on le mit dans la gazette; parce que raiſonnablement, c'étoit le ſeul parti qu'il y eût à prendre.

Mais Pline, au lieu de nous informer ſi Apelles n'avoit peint que ce portrait de profil, a mieux aimé donner à l'eſprit ce qu'il refuſoit à l'exactitude. Il ſavoit pourtant que les médailles, les pierres gravées faites avant Apelles, repréſentoient des têtes de profil, ſans qu'elles euſſent encouru le blâme de manquer de la moitié du viſage. Ne réſulteroit-il pas encore de l'eſpece de *concettino* que Pline fait ici, que les prédéceſſeurs d'Apelles n'avoient peint aucune tête de profil, ou que s'ils en avoient peintes, on auroit pu leur reprocher qu'il manquoit quelque choſe à leur peinture? Reproche inévitable, de quelque point qu'ils repréſentaſſent les objets, puiſque ce n'étoit jamais que d'un côté. Pline ſavoit que les profils n'étoient pas de nouvelle invention, ni conſéquemment les portraits de profil, puiſqu'il croyoit que 400 ans avant Apelles, Cimon en fut l'inventeur,

che déjà formée (*g*). Il a peint auſſi dans le temple de Diane d'Epheſe, Alexandre le Grand tenant un foudre; la main & le foudre paroiſ-

---

Quintilien plus ſimple, rapporte le même trait qu'il auroit pu broder en ſa qualité d'orateur : il dit, *Apelles fit le portrait d'Antigone ſeulement de profil, afin de cacher la difformité de ſon œil: Apelles imaginem Antigoni latere tantum oſtendit, ut amiſſi oculi deformitas lateret.* (Inſtit. Orat. lib. 2, cap. 13.) Cela eſt raiſonnable; cela ne tire point à conſéquence, & cependant cela n'eſt pas dit par un écrivain qui s'engage à donner des idées préciſes de l'hiſtoire de l'art, du moins dans cet endroit; car il en donne un abrégé fort ſuccinct à la fin de ſon livre. Il ſemble donc que ceux qui après avoir à leur gré interprêté & déguiſé Pline, nous le mettent à un ſi haut prix, mériteroient au moins que nous leurs diſions, *pour qui nous prenez-vous?* Mr. de Jaucourt a dépoſé dans l'Encyclopédie, au mot *Cimon*, un préſervatif contre ce mauvais raiſonnement, lorſqu'il a dit, en copiant Mr. de Caylus : *dans le premier âge de la peinture, on ne repréſentoit encore les têtes que de profil;* cela eſt exact. Mais par inadvertance & en copiant Pline, il avoit écrit deux pages plus haut : *Apelles inventa l'art du profil, pour cacher les défauts du viſage.*

(*g*) Bayle a fort bien montré que Pline manque ici d'exactitude, & qu'il multiplie les êtres ſans néceſſité, en faiſant d'un ſeul morceau, deux tableaux

ſent ſortir du tableau (*h*). L'ouvrage a couté vingt talents. Que les lecteurs ſe ſouviennent que tous ces tableaux furent peints avec quatre

---

de Vénus qu'Apelles laiſſa imparfaits. (Voyez ſon article *Apelles*, rem. I.)

Quoiqu'il en ſoit de ce tableau ou de ces tableaux, Pline avoit oui dire que *Campaſpe* ſervit de modele pour la Vénus *Anadyomène ;* Athénée avoit auſſi oui dire que c'étoit *Phrynée :* d'où il réſulte que la plupart de ces hiſtoriettes reçues de main en main, ſont ou fauſſes, ou incertaines ; ce qui n'empêche pas quelques écrivains d'aſſurer, chacun de leur côté, que la choſe s'eſt paſſée comme ils vous la diſent. *Campaſpe* & *Phrynée* étant contemporaines, auroient pu toutes deux ſervir de modele pour un même tableau ; & du reſte, il nous eſt fort indifférent que ce ſoit l'une ou l'autre.

(*h*) Tous les jours des gens, qui ne ſont pas ce qu'on appelle connoiſſeurs, diſent, *voilà un bras, une tête, qui ſortent de la toile*, parce que ces effets frappent les hommes, & qu'en cela chacun parle comme l'Artiſte. Il ne faut donc pas dire de cette *deſcription*, qu'elle eſt *vraiment faite par un homme de l'art*, & que *Raphaël ne ſe ſeroit pas exprimé autrement en parlant d'un tableau de Michel-Ange.* Il y a des occaſions où l'on auroit quelque peine à diſcerner l'ignorant d'avec l'Artiſte ; en voici un exemple. Un homme d'eſprit voulant écrire ſur l'art, non

couleurs. Celui-ci fut payé non pas au compte, mais à la meſure des pieces d'or (*i*).

16°. Il

ſans quelques prétentions, m'engageoit à voir les ouvrages dont il vouloit parler & à lui en dire mon avis, & je le contentois. Que faiſoit mon homme ? Il prenoit ſa lorgnette & des témoins ; il alloit devant les tableaux répéter ce que je lui en avois dit, & il écrivoit ſur l'art. Ne voilà-t-il pas un connoiſſeur ? Ne l'a-t-on pas vu, ne l'a-t-on pas entendu raiſonner comme un Artiſte ? Il ſavoit écrire, & faiſoit par fois des tirades qui valoient pour le moins les belles phraſes de Pline. Il y a quelques années qu'il eſt mort, & je ne jurerois pas qu'il n'eût laiſſé ſon manteau à quelque Eliſée ; le monde eſt plein de ces honnêtes ramaſſeurs des lambeaux du Parnaſſe.

(*i*) Le texte ne dit pas que cette meſure fut la longueur & la largeur du tableau : *tabulæ pretium accepit aureos*, *menſurâ*, *non numero*, ſembleroit même avoir un autre ſens. Mais comme depuis longtems, on nous fait tant de contes de tableaux couverts d'or, nous croyons qu'une meſure de pieces d'or, doit être celle d'un tableau. De quelque maniere que les vingt talents fuſſent meſurés, Pline en nommant la ſomme, a ôté le mérite & la beauté du procédé, attendu que pour les gens de comptoir, il n'y a guere d'erreur ; quand ils délivrent des ſommes, ſoit par meſure, ou ſoit par compte, ils ſavent combien

16°. Il a peint auſſi la pompe de Mégabyſe, prêtre de la Diane d'Ephèſe; un Clytus à che-

---

ils payent. Peut-être Mr. Poinſinet a-t-il un peu trop brodé ce paſſage dans ſa traduction; & pourtant il a oublié d'y traduire, *legentes meminerint omnia ea quatuor coloribus facta*, mais c'eſt par inadvertance. Mr. Brotier me ſurprend davantage : il dit dans ſa note latine, que le tableau d'Apelles avoit environ 16 pieds de hauteur, ſur 10 de largeur, & que cette ſurface couverte de 20 talents d'or, contenoit 1,350,000 livres de France : il ſuit la leçon *viginti talentis auri.*

Je demandai quelques éclairciſſemens ſur cette aſſertion, parce que j'avois ouï dire que le talent n'étoit pas une piece réelle, mais le réſultat de pluſieurs, comme nous diſons une piſtole, quoique nous n'ayons pas aujourd'hui de piece d'une piſtole; & comme en Angleterre on dit une livre ſterling, quoiqu'il n'y ait pas une pièce de monnoie qui ſoit une livre ſterling. Voici la réponſe que me fit Mr. Hemſterhuis, ſavant Antiquaire, & garde du cabinet des médailles de S. A. S. Mgr. le Prince d'Orange.

„ La ſeule obſervation que je fais ſur la note de „ Mr. Brotier, c'eſt qu'en rangeant 1,350,000 livres „ de France en monnoie d'or d'Alexandre ſur une „ ſurface plane, il faut que la grandeur de ces mon- „ noies ſoit ſpécifiée, pour qu'il en réſulte une me- „ ſure déterminée de 16 pieds en long, ſur 10 pieds

val courant au combat ; ſon écuyer lui préſente

„ en large. Or il y a des monnoies d'Alexandre d'u-
„ ne ligne & demie d'épaiſſeur, & d'autres d'un
„ quart de ligne. Il y a *Drachmales*, *Didrachmales*,
„ *Tetradrachmales*, ce qui pourroit faire la différence
„ de 1 à 16, par rapport à la grandeur du tableau ".

Mr. Brotier dit que 93,375 livres, à raiſon de 20 talents d'argent, n'auroient été dignes, ni d'Alexandre, ni d'Apelles, ni du lieu où étoit placé le tableau, & cela peut être vrai.

Voici encore une obſervation ſur le même ſujet. Je ne la donne pas comme le fruit de mon ſavoir ; elle n'eſt point non plus le ſigne d'une forte envie de batailler ſur la valeur des monnoies anciennes, puiſque j'ai renoncé à cette prétention. Pourquoi donc inſiſter auſſi longuement ? C'eſt pour mieux montrer que Mr. Brotier auroit eu beſoin de modération, quand il m'a repris.

Le même Antiquaire, dont je viens de rapporter l'avis, évalue le talent d'or Attique à 16,615 florins, 7 ſ. 11 d. de Hollande, ſelon la plus juſte approximation poſſible. Le florin étant à 2 liv. 3 ſ. de France, les vingt talents équivaudront à 704,457 livres, & Mr. Brotier aura compté 645,543 liv. de trop, quand il a dit 1,350,000 livres.

Arbuthnot met les vingt talents d'or à 38,750 liv. ſterlings, & la livre ſterling à 11 florins de Hollande. A ce compte, la ſomme n'ira pas à un million ; &

un caſque qu'il demande (*k*). Il ſeroit ſuperflu de compter combien de fois il peignit Alexandre & Philippe. Les Samiens admirent ſon Habron, & les Rhodiens ſon Menandre, Roi de Carie. Il a auſſi peint Ancée. Ceux d'Alexandrie admirent ſon Gorgoſthène, Poëte tragique; à Rome, on voit ſon Caſtor & Pollux, la Victoire avec Alexandre le Grand. Il a peint une image de la guerre les mains liées ſur le dos,

---

Mr. Brotier aura certainement trouvé ailleurs les 350,000 liv. & plus, qu'il donne à Apelles au-delà de cette ſomme.

(*k*) Je n'entends pas ce que dit ici la note de Mr. Brotier: *Ce tableau eſt aſſurément diſtinct de celui dont il eſt parlé auparavant. Autrement Pline auroit écrit* eique galeam poſcenti; *MM. Durand & Falconet n'y ont pas fait attention.* " Certe hæc tabula „ a ſuperiore eſt diſtincta. Aliter Plinius ſcripſiſſet „ *eique galeam poſcenti.* Id non attendère Cll. Durand „ & Falconet ". Durand traduit *un Clytus à cheval, qui ſe hâte d'aller au combat; un autre Général Grec, qui n'attend que ſon caſque, que l'Ecuyer lui remet, pour aller fondre contre l'ennemi.* Voilà bien deux tableaux. Ma traduction n'en préſente qu'un, ainſi que celle de Mr. Poinſinet. Pourquoi donc faire un collectif de *Durand* & de *Falconet?* Le voici. C'eſt qu'ailleurs, dans une note ſous le texte latin, Durand ne

& attachée au char triomphal d'Alexandre. Ces deux tableaux avoient été conſacrés par Auguſte avec une modeſte ſimplicité, dans les endroits les plus apparens de la place de ſon nom. Claudius aima mieux faire ôter dans l'un & dans l'autre, la tête d'Alexandre, & y ſubſtituer celle d'Auguſte. On croit que c'eſt auſſi de lui, dans le Temple d'Antonia, l'Hercule vu par derriere, ſi bien fait, que la peinture

---

ſe reſſouvient pas de ſa traduction, & dit: *Pour moi, je ne reconnois ici qu'un tableau.* Quand un Ecrivain ſe contredit auſſi formellement, on ne doit pas le mettre en cauſe; car il dira: ſi vous n'êtes pas content de ma note, voyez ma traduction; *& vice verſa.* C'eſt donc à Mr. Poinſinet & à moi qu'il auroit fallu dire: *Id non attendere; ils n'ont pas conſidéré cela.* Quoi? que Pline auroit écrit *eique galeam poſcenti*, s'il n'eût parlé que d'un tableau. Quand il ne l'auroit pas écrit, le ſens de ce qu'il dit, eſt, *ſon Ecuyer lui préſente un caſque qu'il demande;* & certainement, c'eſt l'Ecuyer de Clytus: d'où il eſt clair que l'un & l'autre ſont dans le même tableau. Mais puiſque Mr. Brotier voudroit, pour qu'il n'y eut là qu'un ſeul tableau, que Pline eut écrit *eique*, je le prie d'ouvrir l'édition de Rome, & d'y lire *clytum equo ad bellum feſtinantem: & ei galeam poſcenti armigerum porrigentem.* Je lui propoſerois bien auſſi le manuſcrit de

(ce qui eſt très-difficile) montre ſa figure plutôt qu'elle ne la promet (*l*). Il a peint auſſi un

---

Pétersbourg, mais il y a près de trois ans qu'il n'eſt plus à ma diſpoſition. Mr. Brotier y trouveroit également *eique galeam poſcenti*, ſi je m'en ſouviens encore : mais que Pline l'ait écrit lui-même, je ne puis l'aſſurer.

(*l*) *Herculem averſum : ut, quod eſt difficillimum, faciem ejus oſtendat veriùs Pictura*, quam promittat. Tour ingénieux d'expreſſions, pour dire qu'on croyoit voir Hercule lui-même. Mr. de Caylus croyoit, lui, que ce latin ſignifie que l'Hercule montroit *en même tems le dos & le viſage*. Du Pinet & Perrault le croyoient auſſi, ignorant peut-être que *facies* ne ſignifie pas ſeulement *viſage*, mais auſſi *taille*, *air*, *poſture*, *ſituation*, *apparence*, *aſpect*, *figure*. Mr. Poinſinet traduit le *viſage*. Le Pere Hardouin paroît ne l'avoir pas entendu ; il renvoye pour l'intelligence du paſſage, au N°. 5 de ce chapitre. Pline y dit, en parlant de Parrhaſius, *l'extrêmité* (*des contours*) *doit s'entourer elle-même, & ſe terminer de façon qu'elle promette autre choſe après ſoi, & qu'elle faſſe voir même ce qu'elle cache. Ambire enim debet ſe extremitas ipſa & ſic deſinere, ut promittat alia poſt ſe : oſtendatque etiam quæ occultat.* Le Pere Hardouin, n'ayant pas les vraies connoiſſances de l'art, n'aura point fait attention que le *promittat* du premier paſſage, n'a pas à la lettre la ſignification de celui du tableau

d'Hercule. Le grec d'Antigone & de Zénocrate, traduit par Pline, a paru lui fournir, non ſeulement l'idée, mais peut-être auſſi le mot employé dans le ſens qui ſignifie l'arrondiſſement des objets dont on ne peut voir toutes les parties. Ces deux Sculpteurs écrivoient en Artiſtes, & Pline n'aura pas dérangé le ſens de leurs paroles : mais dans le paſſage concernant l'Hercule, le mot *promittat* paroît contenir de plus, une élégance, une figure, pour dire, *c'eſt Hercule lui-même, on croit le voir en face.* Sur quoi il faut obſerver encore que Pline, ſi je ne me trompe, ne ſe ſert de ce mot que deux fois dans les trois livres qui traitent de l'art, en l'appliquant à ſes productions. Ainſi le Pere Hardouin pouvoit être un bon Editeur de Pline, ſans entendre toujours cet Auteur dans les matieres que lui, Pere Hardouin, ne connoiſſoit pas.

Quand je dis que ce ſavant Editeur paroît n'avoir pas entendu le *promittat* en queſtion, je ne penſe autre choſe, ſinon que ſachant très-bien le latin, aucun mot, aucun tour ne l'embarraſſoit : mais pourtant, qu'une acception auſſi particuliere, pouvoit lui échapper. Chaque art, chaque ſcience, n'ont-ils pas leur métaphyſique & leur langue à part, dont les nuances quelquefois imperceptibles, ne peuvent être ſaiſies que difficilement par ceux qui n'exercent pas ? Pline lui-même n'entend pas toujours la langue de nos arts ; non pour les mots qu'il place fort juſte, mais pour les choſes qui lui échappent ſouvent.

Héros nud (*m*), & par cette Peinture il a défié la nature même.

17°. Il exiſte, ou il exiſta de lui, un cheval qu'il avoit peint pour un concours, dans lequel il appelle du jugement des hommes à celui des quadrupedes; car, s'appercevant que la brigue l'emportoit, il fit préſenter à des chevaux les tableaux de tous ſes concurrens, mais les chevaux ne hennirent qu'à la vue de celui d'Apelles; & les Artiſtes ont toujours depuis répété cette épreuve comme certaine (*n*). Il a

(*m*) Au lieu de *Heroa nudum*, quelques manuſcrits diſent, ainſi que celui de Pétersbourg, *Hero & Leandrum*; leçon qui me paroîtroit celle de Pline, & qui lui enléveroit une inconſéquence: voici comment. Il dit ailleurs, *Græcis mos eſt nihil velare*, *la coutume des Grecs eſt de ne rien voiler*: ainſi donc la remarque du *Héros nud* auroit été à propos, ſi, au contraire, cette coutume des Artiſtes Grecs eut été de repréſenter les Héros vêtus. Cependant, je traduis ſelon l'édition du Pere Hardouin, tout en ne penſant pas que ce ſoit le texte original, mais j'en avertis. Toutes les fois que je croirai pouvoir ôter une faute à Pline, ce ſera toujours avec le plaiſir de l'impartialité.

(*n*) On croyoit donc de grandes puérilités, ou ces chevaux-là avoient tout ce qu'il faut pour être

fait Néoptolème à cheval, combattant contre les Perſes; Archélaüs avec ſa femme & ſa fille; Antigone cuiraſſé, marchant à cheval. Les maîtres de l'Art préferent à tous ſes autres ouvrages, le même Roi à cheval; ainſi que Diane

---

bons juges : ils connoiſſoient la juſteſſe des proportions & de l'action, l'exactitude des formes, celle de l'expreſſion, les fineſſes d'imitation, en un mot, tout ce qui diſtingue un ouvrage ſupérieur d'un bon ouvrage; car les concurrens d'Apelles n'étoient pas de mauvais Peintres, *cum eadem ætate maximi Pictores eſſent*, dit Pline. Ce conte eſt rapporté autrement dans Elien, *Var. hiſt.* l. 2, c. 3. O Roi! y dit Apelles à Alexandre, votre cheval ſe connoît mieux que vous en peinture; il hennit devant mon tableau. Ces hiſtoriettes populaires dont on enrichit volontiers l'hiſtoire des Artiſtes, varient à meſure qu'elles s'éloignent, & ſelon les différens nouvelliſtes qui s'en emparent. Valère Maxime fait mieux le conte : il dit que c'étoit une jument. Je l'aurois fait plus vraiſemblable encore : j'aurois dit que le tableau étoit frotté d'hippomanes, & qu'Apelles ſeul étoit dans le ſecret.

J'ignore ſi le conte ſuivant, auſſi d'Elien, mais dans ſon livre de la nature des animaux, concerne le même cheval : qu'importe ? le voici. Apelles n'avoit pas obſervé que les chevaux n'ont pas de poils à la paupiere inférieure, & il en avoit fait au ſien. Cependant, il avoit très-ſavamment étudié les autres par-

au milieu d'un chœur de vierges qui ſacrifient; tableau par lequel il paroît avoir ſurpaſſé les vers d'Homère qui décrit le même ſujet. Il peignit auſſi ce qu'on ne peut peindre; les ton-

---

ties du cheval; auſſi fut-ce le ſeul défaut qu'on lui reprocha. Si cela étoit vrai, nous ſerions forcés de convenir qu'Apelles ne connoiſſoit pas un cheval, même en en peignant un, puiſqu'il eſt invraiſemblable que s'il en avoit connu, il eût fait une faute auſſi groſſiere. D'après quoi peignoit-il les yeux de ſon cheval? Je le répéte, ce n'eſt-là qu'un pitoyable conte. Quoique j'aie au moins cette raiſon pour ne pas regarder Elien comme un très-bon juge en peinture, je ſuis encore ſurpris que dans l'*Epilogue* de ce même ouvrage, il diſe qu'Apelles s'illuſtra pour avoir peint un petit mulet, *nobilitavit Apellem hinnulus*. Je veux qu'il ait peint ce mulet, & qu'il y ait bien réuſſi: mais dans le nombre des ouvrages d'un auſſi grand Artiſte, doit-on choiſir celui-là, quand on parle de ſon illuſtration?

Je craindrois bien que les *trois traits* ou les *cinq lignes* d'Apelles & de Protogène, n'euſſent été admirés *par les Artiſtes*, que comme il eſt vraiſemblable qu'ils firent auſſi juger leurs repréſentations de chevaux par des chevaux, & que l'un & l'autre ne vint de *perſonnes* également *dignes de foi*. Pline ne dit pas ſi les Peintres qui ont répété cette épreuve, en ont obtenu des ſuffrages auſſi flatteurs. Les *perſonnes qui*

nerres, les éclairs & les foudres, que les Grecs appellent *Bronté*, *Aſtrapé*, *Ceraunobolia* (*o*).

---

répétent cruement ces ſottiſes & qui les écrivent, ſavent ou doivent ſavoir, qu'elles font hauſſer les épaules aux Artiſtes. Elles ne prennent donc cette peine que pour le public? Elles veulent donc que ce public ſoit ſtupide toutes les fois qu'il s'agira de l'art, d'en raiſonner ou d'en vouloir juger? Elles lui fourniſſent donc perpétuellement un nouvel aliment pour entretenir l'ignorance & la déraiſon? Cela n'eſt ni beau ni honnête.

Mr. de Jaucourt a été plus ſage; il n'a pas rapporté ce conte plat. Il eſt vrai que Mr. de Caylus le rejette: mais il aſſure que *Pline étoit ſans doute trop éclairé pour en rien croire intérieurement.* (Mém. de l'Académ. tom. 25, p. 168.) Ainſi quand un Ecrivain, quel qu'il ſoit, aura produit une mépriſe, une erreur, une contradiction, une abſurdité, un fait ridicule ou faux, dans un ouvrage ſérieux, on pourra dire que cet Ecrivain eſt *trop éclairé pour en rien croire intérieurement*; & ce dicton s'appellera un puiſſant moyen pour s'acheminer à la vérité & à la connoiſſance des procédés des Artiſtes.

(*o*) Dans nos ſiecles où nous n'oſons nous comparer à Apelles, ces choſes ne paſſent pas pour merveilleuſes; & loin d'être regardées comme *ce qu'on ne peut peindre*, ou plutôt comme ce qu'il eſt très-difficile de peindre, elles ne ſont eſtimées qu'autant

18°. Ses découvertes dans l'Art ont été utiles à d'autres. Une, cependant, n'a pu être imitée

---

que l'imitation en eſt portée au plus haut degré de perfection.

Mr. de Jaucourt a judicieuſement obſervé ſur ce paſſage, que la peinture *devoit être bien reſſerrée dans les grands effets de la nature avant Apelles, ſi elle lui a l'obligation dont parle Pline.* Encyclop. tom. 12, pag. 255.

Mais j'ai eu beau relire cet endroit dans le texte, il ne m'a jamais été poſſible d'y découvrir le ſens que Mr. de Caylus y donne. Il aſſure, tom. 15, pag. 167, des Mém. de l'Acad. que Pline *dit lui-même*, qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce paſſage, *pinxit & quæ pingi non poſſunt.* Je confeſſe mon ignorance; je n'y ai rien vu de ſemblable. Mr. de la Nauze, que Pline ne pouvoit pas conſulter, voit *le bruit du tonnerre* dans *tonitrua fulgetraque*; ainſi ce ſeroit donc le bruit du tonnerre qu'Apelles auroit peint. Si toutes ces manieres de voir & d'entendre ne ſont pas juſtes, ſi elles ſont un motif de plus pour me corriger, elles ont auſſi l'avantage d'être un objet de conſolation pour moi, par-tout où j'ai commis & laiſſé des fautes.

Mr. Poinſinet traduit, *il peignit auſſi des effets qui excedent l'effort de la peinture, comme le tonnerre bruyant, l'éclair & le carreau de foudre : noms qui ſont reſtés à ces tableaux.* Je me ſerois conformé à cette fin d'explication, ſi Pline en quantité d'en-

de perſonne : c'eſt qu'il mettoit ſur ſes tableaux finis, un vernis noir ſi léger, qu'il faiſoit reſ-

---

droits, après avoir nommé dans ſa langue une ou pluſieurs choſes, n'ajoutoit pas auſſi comment les Grecs les nommoient dans la leur : je n'en rapporte que deux exemples, *radicem ſylveſtris roſæ*, *quam ſynorrhodon vocant.* Ailleurs, après avoir parlé de la copie d'un tableau, il ne manque pas d'ajouter comment une copie ſe dit en grec : *hujus tabulæ exemplar*, *quod apographon vocant :* il y en a mille. Je crois donc que c'eſt tout ſimplement ſa méthode qu'il ſuit ici. On pouvoit avoir donné, ſans doute, à ces ſortes de tableaux les trois noms grecs placés dans le texte; mais comme Pline ne le dit pas, je ne ſaurois le deviner. Voici ſa phraſe : *Pinxit & quæ pingi non poſſunt*, *tonitrua*, *fulgetraque : Bronten*, *Aſtrapen*, *Ceraunobolian appellant.* Cela ne dit point que les noms en ſoient reſtés aux tableaux.

Qu'il me ſoit permis d'expoſer ici un doute & de le ſoumettre au jugement de ceux qui voudront prendre la peine de l'examiner ſans prévention. Pline dit que le tableau d'Apelles, repréſentant *Diane au milieu d'un chœur de jeunes filles qui ſacrifient*, paſſoit, ainſi que ſon Antigone à cheval, pour ce qu'il avoit fait de plus beau : il ajoute que le tableau de Diane ſurpaſſoit les vers d'Homère qui décrit le même ſujet : c'eſt aſſurément un bel éloge. Ainſi le Peintre Apelles, dans un de ſes meilleurs tableaux, l'a emporté ſur Homère.

ſortir l'éclat des couleurs, & les préſervoit de la pouſſiere & des ordures; il falloit le toucher

---

Mr. Poinſinet a oublié de traduire, *Peritores artis præferunt omnibus ejus operibus eundem regem ſedentem in equo : Les Maîtres de l'art préferent à tous ſes autres ouvrages le même Roi à cheval.* Il eſt à remarquer que les endroits où Pline s'en remet au jugement des Artiſtes, ont le malheur d'échapper à Mr. Poinſinet. De dire pourquoi, c'eſt en vérité ce qu'il ne m'eſt pas poſſible; car je ne puis l'imaginer. Revenons au tableau d'Apelles.

Nous voyons au N°. 15. du méme chapitre, qu'Apelles n'a dû la grande célébrité de ſa fameuſe Vénus *Anadyomène* qu'à quelques petits vers, leſquels, ſelon Pline, l'emportoient ſur le tableau qu'ils ont illuſtré: *Verſibus Græcis tali opere, dum laudatur, victo, ſed illuſtrato :* cette fois-ci l'éloge eſt un peu mince. Il ſeroit cependant poſſible, à toute rigueur, qu'Apelles eût fait un tableau foible, & ſi foible en comparaiſon de ſes autres ouvrages, que des vers très-bien faits euſſent mérité la préférence. Mais je demande comment il eſt poſſible qu'un tableau ſoit d'une aſſez grande beauté, pour qu'il ne ſe trouve aucun Peintre aſſez téméraire pour oſer l'achever; qu'il ſoit au point d'exciter à l'envi l'émulation des Poëtes; & que pourtant ce tableau ſoit inférieur aux cinq jolies petites épigrammes de l'anthologie rapportées dans la note du Pere Hardouin ſur ce paſſage? N'ou-

pour l'appercevoir. Mais il l'employoit avec beaucoup de ménagement, de peur que la viva-

---

blions pas que c'eſt de la belle Vénus ſortant des ondes, de ce chef-d'œuvre de l'art, dont il eſt queſtion.

Voici une autre obſervation qui montre encore l'inexactitude de Pline. Il dit qu'Apelles peignit Diane au milieu d'un chœur de vierges qui ſacrifient, & qu'Homère a décrit le même ſujet. Cependant le Poëte n'a pas traité *ce même ſujet:* il compare la belle Nauſicaa, au milieu de ſes femmes, à Diane pourſuivant un ſanglier au milieu de ſes Nymphes, qu'elle ſurpaſſe en beauté. Une chaſſe au ſanglier ne reſſemble pas à un ſacrifice, & l'on ne peut pas dire *cela même*, *id ipſum*. L'équivalent n'eſt pas aſſez précis, pour qu'un Ecrivain qui ſeroit exact, en fit une *mêmeté*, une parité avec le ſujet du tableau d'Apelles. Mr. Poinſinet, ſans doute, n'eſt pas de cet avis, puiſqu'il rapporte & traduit les vers de Virgile, qui ne parlent pas de ſacrifice, & qu'il promet ceux d'Homère qu'il ne donne pas: ils parlent d'une chaſſe au ſanglier. Voyez *Odyſſée*, liv. 6, vers 102.

Mr. Brotier répond à cela, que les jeux & la chaſſe ſont des ſacrifices agréables à Diane; *ludi & venationes ſunt quædam ſacrificia Dianæ grata.* J'avoue que ſi, chez le Poëte, ce n'étoit pas Diane elle-même qui chaſſât au ſanglier, l'interprétation ſeroit recevable dans un ſens théologique. Mais comme la Déeſſe ne s'offroit pas un ſacrifice à elle-même, &

cité des couleurs ne bleſſât la vue, & comme ſi on eût regardé de loin à travers une pierre

---

que Pline fait une citation hiſtorique, il réſulte que Mr. Brotier interprête comme il lui plaît ce paſſage, pourvu que ſon interprétation me contrediſe. Je lui en demande bien pardon; mais je ne voudrois point qu'on me fit paſſer pour un ſot, quand je ne le ſuis pas. Il falloit choiſir une meilleure occaſion: il y en avoit tant dans mon ouvrage!

Si Pline donne ici au Poëte un ſujet qu'il n'a pas traité, ou s'il l'indique avec aſſez d'inexactitude pour le rendre méconnoiſſable; ailleurs il lui ôte ce qu'il a dit très-poſitivement. Vous trouverez au liv. 31, chap. 6. de Pline, *je ſuis ſurpris qu'Homère n'ait pas fait mention des ſources d'eau chaude, attendu qu'il parle ſouvent des bains chauds: Homerum calidorum fontium mentionem non feciſſe demiror, cum alioqui lavari calida frequenter induceret.* Cependant Homère dit au 22e. livre de l'Iliade; *Ils étoient arrivés près de deux canaux, d'où coulent deux ſources du Scamandre, l'une jette des eaux chaudes toujours couvertes d'une fumée auſſi épaiſſe que celle d'un grand feu, & l'autre au milieu des plus brûlantes ardeurs de l'été roule des eaux plus froides que la glace.* (Traduction de Mad. Dacier.)

N'eſt-il pas vrai que ſi l'Iliade & l'Odyſſée étoient perdues comme tant de milliers d'autres livres, vous gageriez, Pline ſur la table, qu'Homère n'y parloit pas de ſource d'eau chaude, & d'un autre côté, vous

ſpéculaire, afin que la même choſe fit paroître plus foncées les couleurs trop brillantes.

19°. Ariſtide

ſeriez bien ſûr qu'il décrivoit Diane au milieu d'un chœur de vierges qui ſacrifient, *Dianam ſacrificantium virginum choro mixtam.*

Qu'il me ſoit permis à préſent de demander ce que ſignifient *des tableaux qui ſurpaſſent des vers, & des vers qui l'emportent ſur des tableaux?* L'art des vers & celui de peindre, ont chacun leurs avantages. Le Poëte, par la ſucceſſion des images, peut l'emporter ſur le Peintre; tandis que celui-ci peut vivement toucher par l'objet même qu'il met devant les yeux: auquel faut-il donner la préférence? A celui qui peindra le mieux ce qui lui eſt propre.

Zeuxis peignit une Hélene, & au bas du tableau il mit des vers d'Homère, à la louange de cette belle femme, & ſans doute auſſi à celle de ſon tableau. Valère-Maxime rapporte le trait, & dit: *Le Peintre préſumoit-il aſſez de ſon art, pour qu'il crut ſaiſir toute la beauté que Léda produiſit dans ſa celeſte fille, ou penſoit-il pouvoir exprimer le génie du divin Homère?* (*). Pourquoi pas? Valère-Maxime auroit

(*) " Zeuxis autem cum Helenam pinxiſſet, quid de eo „ opere homines cenſuri eſſent, expectandum non putavit: „ ſed protinus hos verſus adjecit: Iliad. 3. Οὐ νέμεσις &c. „ Adeone dextræ ſuæ multum pictor arrogavit, ut ea tan- „ tum forma comprehenſum crederet, quantum aut Leda „ cœleſti partu edere, aut Homerus divino ingenio expri- „ mere potuit? lib. 3. c. 7 ".

19°. Ariſtide de Thèbes fut ſon contemporain & le premier qui peignit l'ame & les ſentimens (*p*), ce que les Grecs appellent *Ethè* (les caracteres); il exprima auſſi les troubles de l'eſprit: ſon coloris étoit un peu dur. Il a

---

dû s'en tenir au premier reproche qu'on voit dans ſon latin; car il eût été fort embarraſſé, ſi on lui eût demandé ce que c'eſt qu'une beauté céleſte qui, comme une autre, eſt née dans la fange; qui boit, qui mange, &c. tout comme une autre; & ſi les Peintres en ont pris l'idée ailleurs que dans les beautés terreſtres?

Un Jupiter, une Vénus étoient bien plus vraiment, ſelon l'opinion des hommes, des beautés céleſtes; & pourtant ils trouverent qu'Apelles, dans ſa Vénus, avoit ſurpaſſé Homère; que Phidias, dans ſon Jupiter, avoit ajouté à la majeſté du Dieu; & qu'il avoit dans l'eſprit un certain modele d'un beau exquis ſur lequel il ſe regloit, & dirigeoit ſon art & ſa main. Un Ecrivain qui dit que Fabius Pictor, lorſqu'il peignoit, appliquoit là ſon eſprit à une ſordide occupation, *ſordido ſtudio*, devoit dire auſſi que Zeuxis étoit un impertinent de croire égaler Homère, en peignant Hélene: une de ces ſottiſes eſt la conſéquence de l'autre.

(*p*) Avant Apelles & Ariſtide on n'exprimoit donc ni les *paſſions* ni les *ſentimens*? La peinture, quelque bien qu'elle fut d'ailleurs, manquoit donc de ce

fait le tableau qui repréſente la priſe d'une ville, où l'on voit une mere bleſſée & mourante; près d'elle ſon enfant ſe traîne vers ſa mamelle pour tetter. La mere paroît ſentir & craindre qu'il ne ſuce le ſang au lieu du lait

---

qui en fait le principal mérite, les *caracteres*, les *affections*. Ainſi, que deviennent ces *expreſſions* que Timanthe avoit épuiſées ſur tous les perſonnages du ſacrifice d'Iphigénie, cinquante ou ſoixante ans avant Apelles & Ariſtide? Et que dites-vous de ces différentes paſſions que Parrhaſius avoit repréſentées ſoixante ans avant Ariſtide dans ſon tableau du peuple d'Athènes aſſemblé? Car vous remarquerez que Pline eſt ici fort clair, & qu'il dit nettement qu'Ariſtide fut le premier qui repréſenta les paſſions de l'ame, que les Grecs appellent ΗΘη, *is omnibus primus animum pinxit, & ſenſus hominis expreſſit, quæ vocant Græci ethe.* Or, vous ſavez que Ἦθος ſignifie les paſſions, l'humeur, le génie, le penchant, l'inclination, la diſpoſition, le caractere, les mœurs, les habitudes, le naturel. Voudriez-vous me dire ſi ce n'eſt pas préciſément tout cela que Parrhaſius avoit à repréſenter dans ſon tableau du peuple d'Athènes? Voulez-vous que Pline ait ſeulement dit qu'Ariſtide réuſſiſſoit mieux que ſes prédéceſſeurs dans l'expreſſion des paſſions? Il en réſultera que Parrhaſius n'y réuſſiſſoit pas *parfaitement*, quoique vous ayez dit le contraire, pag. 262, tom. 12, de l'Encyclopédie.

déjà tari par l'approche de la mort (*q*). Alexandre avoit tranſporté ce tableau à Pella ſa patrie. Il peignit auſſi un combat contre les Perſes; le

---

Avouons donc que Pline pourroit beaucoup mieux raiſonner de l'art, & qu'on ne l'avoit pas lu avec aſſez d'attention, quand on a imprimé qu'il *écrivoit de la peinture, comme un Artiſte qui auroit eu ſon génie.*

Pline a fait mention d'un Ariſtide Statuaire, & plus loin il parlera encore d'un Peintre de ce nom, éleve du Thébain; ainſi il y en eut trois au moins ſelon Pline & les autres Ecrivains anciens.

Je ſuis fâché que dans un ouvrage où je voudrois pouvoir tout louer, il y ait pluſieurs raiſonnemnes tels, par exemple, que celui-ci. Pline, *après avoir dit d'Ariſtide qu'il avoit été le premier qui ait exprimé l'ame & tout ce que les Grecs rendent par le mot* ethè, *attribue le même talent à Zeuxis, à Parrhaſius, & à d'autres Artiſtes de l'antiquité.* (Réflex. ſur la peint. par Mr. de Hagedorn, pag. 161. tom. 1.) Ce n'eſt point *après* avoir parlé d'Ariſtide, que Pline fait mention de Zeuxis & de Parrhaſius; il eſt aiſé de voir que c'eſt avant, & en commençant le chapitre dixieme. On eſt ſi peu fait encore à trouver cet Auteur en défaut ſur l'art, qu'on le croit repréhenſible, même où il ne l'eſt pas, quand par hazard on veut le reprendre.

(*q*) Pline parle ici, comme tous les hommes d'eſprit & de ſentiment, lorſqu'ils ſont vis-à-vis d'une expreſ-

tableau contient cent figures, pour chacune deſquelles il avoit fait prix à dix mines avec Mnaſon, tyran d'Elatée. Il a fait des chariots à quatre chevaux qui courent; un ſuppliant, dont on n'entend preſque la voix; des chaſſeurs avec leur gibier; le Peintre Léontion, & Biblis morte d'amour pour ſon frere; un Bacchus & Ariane: ce tableau eſt à Rome au temple de Cérès; un Poëte tragique & un enfant, qui eſt au

---

ſion attendriſſante ; c'eſt ce qu'il ne faut pas confondre avec les vraies notions de l'art. *Si Pline parle du tableau d'Ariſtide, comme Rubens auroit pu faire d'un tableau de Raphaël*, il ſeroit ridicule d'en conclure que les mêmes paroles ſignifiaſſent les mêmes connoiſſances. Je ſais que Racine eſt pur, qu'il eſt tendre; Mr. de Voltaire le ſavoit auſſi; nous l'avons dit certainement pluſieurs fois tous deux : je ſens & je puis exprimer par un mot de ſentiment quelques-unes de ſes beautés. S'enſuit-il que je me connoiſſe en Poéſie dramatique & en Littérature, autant que Mr. de Voltaire? Il reſte encore à ſavoir ſi Pline avoit vu le tableau, ou s'il répétoit ce qu'il en avoit lu ou entendu dire.

Cette note ſeroit finie, ſi je ne venois de jetter les yeux ſur un volume de l'Encyclopédie, ce monument immortel à tant d'égards, où je retrouve une deſcription du tableau d'Ariſtide, qui m'attendriroit peut-

temple d'Apollon : ce dernier ouvrage fut gâté par l'ignorance du Peintre, à qui Marcus Junius alors Prêteur, l'avoit envoyé, afin de le nettoyer pour le tems des jeux apollinaires. On admire auſſi dans le temple de la Foi, au capitole, un tableau repréſentant un vieillard qui inſtruit un enfant à jouer de la lyre. Il a peint auſſi un malade, ſur les éloges duquel on ne tarit point : il fut ſi habile dans cette partie,

---

être autant que l'ouvrage même, ſi elle ne me préſentoit à la fois deux idées, dont l'une empêche l'autre de produire ſon effet. Si je ſuis porté à la ſenſibilité par le ſujet du tableau, l'infidélité du moderne deſcripteur détruit le ſentiment où j'allois me livrer. Voici la deſcription que vous trouverez encore plus amplifiée chez l'abbé Du Bos.

„ Pline parle à ſa maniere, c'eſt-à-dire, comme „ Rubens auroit pu faire d'un tableau de Raphaël; „ Pline, dis-je, parle *avec des couleurs d'un grand* „ *maître* d'un tableau où le célebre Artiſte de Thè- „ bes avoit repréſenté, dans le ſac d'une ville, une „ femme qui expire d'un *coup de poignard* qu'elle a „ reçu dans le ſein. Un enfant, *dit-il*, à côté d'elle „ ſe traîne à ſa mamelle, & va chercher la vie entre „ les bras de ſa mere mourante : le ſang qui l'inonde, „ *le trait qui eſt encore dans ſon ſein*, cet enfant que „ l'inſtance de la nature jette entre ſes bras, l'in-

qu'on dit qu'Attale acheta un ſeul de ſes tableaux, cent talents.

20°. Protogène brilla, comme nous l'avons dit, dans le même tems; Caune, ville ſujette aux Rhodiens, fut ſa patrie. Sa grande pauvreté dans ſes commencemens, & ſa grande application à ſon Art; furent cauſe de ſon peu de fécondité. On n'eſt pas d'accord ſur ſon maître. Quelques-uns diſent qu'il peignit des navires

---

„ quiétude de cette femme ſur le ſort de ſon mal-
„ heureux fils qui vient, au lieu de lait, ſucer avi-
„ dement le ſang tout pur: enfin le combat de la
„ mere contre une mort cruelle; tous ces objets re-
„ préſentés avec la plus grande vérité, portoient le
„ trouble & l'amertume dans le cœur des perſonnes
„ les plus indifférentes. Ce tableau étoit digne d'A-
„ lexandre; il le fit tranſporter à Pella, lieu de ſa
„ naiſſance".

Cela eſt écrit avec autant de goût & de choix d'expreſſion que Pline en auroit mis lui-même, s'il eût *autant parlé* du tableau d'Ariſtide; mais le mot DIT-IL a tout gâté; il a découvert la forte envie, le projet tenace de faire trouver Pline un juge ſupérieur des ouvrages de l'art. Ce moyen ne ſeroit pas, à la vérité, des plus ſûrs, comme on vient de le voir plus haut; mais il pourroit bien n'y en point avoir de meilleur. C'eſt même un trait de modeſtie, en ſup-

juſqu'à l'âge de cinquante ans (*r*), & croyent en trouver la preuve dans ce que, peignant à

---

poſant que l'infidélité ne pût être reconnue, que d'avoir dit, *Pline parle de ce tableau avec les couleurs d'un grand maître.* Le tableau d'Ariſtide par Mr. de Jaucourt ou plutôt par l'Abbé Du Bos, n'en eſt pas moins attendriſſant. Qu'on nous donne toujours du Pline de cette façon: mais les loix preſcrites à un Traducteur qui veut ſeulement être exact, ne lui laiſſent pas la même liberté, quelqu'envie qu'il en puiſſe avoir, & quel que ſoit ſon talent.

On lit avec plaiſir dans le douzieme tome de l'Encyclopédie, pag. 255. *Empruntons la traduction de Mr. l'Abbé Du Bos: elle eſt faite avec autant de goût & de choix d'expreſſions que Pline en a mis en parlant d'un tableau d'Ariſtide.* Cette traduction eſt celle du mariage d'Alexandre & de Roxane dans Lucien. Je dis que cet éloge ſe lit avec plaiſir, parce qu'on eſt bien ſûr qu'il n'eſt point un renvoi à la belle deſcription françoiſe du tableau d'Ariſtide que je viens de rapporter, qui ſe trouve deux pages après la traduction de l'Abbé Du Bos, & qui eſt beaucoup moins de Pline que de Mr. le Chevalier de Jaucourt. Voici le latin de Pline: *Hujus pictura eſt, oppido capto ad matris morientis e vulnere mammam adrepens infans: intelligiturque ſentire mater & timere, ne emortuo lacte ſanguinem lambat.*

(*r*) C'eſt-à-dire, qu'il les ornoit de quelques Pein-

Athènes le veſtibule du temple de Minerve, lieu le plus fréquenté de la ville, & y repréſentant le célebre Paralus & l'Hémionide, qu'on appelle auſſi Nauſicaa, il ajouta en épiſode, comme diſent les Peintres, de très-petits vaiſſeaux longs, afin de faire connoître de quels commencemens ſes ouvrages étoient parvenus au comble de la gloire (*s*). Son Jalyſe, qui

---

tures, comme il ſera dit d'Héraclide au N°. 30. C'eſt du moins le ſens qui me paroît être celui de Pline.

(*s*) On peut dire de ce Peintre qu'il auroit bien fait d'écrire au bas du tableau ce que ſignifient ces *très-petits vaiſſeaux longs.* Quoique l'emblême épiſodique qui faiſoit bordure, ſi vous voulez (*parerga*), ou qui n'étoit qu'un acceſſoire emblématique un peu obſcur, ait paſſé à la poſtérité tout expliqué, la plûpart des contemporains pouvoient ne pas le comprendre; parce que ſe rapportant à l'Artiſte ſeulement, il étoit bien moins clair que s'il ſe fut rapporté à l'hiſtoire du pays. Quoiqu'il en ſoit, Protogène peignit des navires juſqu'à l'âge de cinquante ans. Le texte paroît équivoque, attendu que *naves pingere* peut auſſi bien ſignifier *repréſenter des navires*, comme *orner des navires de quelques peintures groſſieres.* Cependant l'enſemble du diſcours doit conduire au dernier ſens; & je crois que c'eſt auſſi celui du N°. 30, où Pline dit en parlant d'Héraclide, qu'il commença par peindre des navires *initio naves pinxit.*

eſt à Rome, conſacré dans le temple de la Paix, l'emporte ſur tous ſes autres tableaux. On dit que tandis qu'il le peignit, il ne vécut que de lupins trempés, qui ſatisfaiſoient à la fois la faim & la ſoif; regime obſervé pour que ſon eſprit ne s'émouſſât point par une nourriture trop délicate. Il mit à ce tableau quatre cou-

---

Si ces deux Artiſtes euſſent été peintres de marine, il eſt à croire que l'Hiſtorien eût parlé de ce talent avec plus d'égard. Peut-être auſſi ſeroient-ils reſtés Peintres de marine. Quoiqu'il en ſoit, ſi Pline eût ici employé le mot *expingere*, & dans le ſens que Cicéron lui donne en parlant d'Homère (*Tuſcul.* l. 5. c. 39.) il eût été plus clair que *pingere*, parce qu'il ſignifie peindre d'après un objet qu'on a devant les yeux. Mais c'eſt Pline & non pas Cicéron qu'il faut entendre ici. Le Pere Hardouin explique l'*expingere* de Pline par *extra pingere*, peindre les dehors; & j'ai adopté cette ſignification, en traduiſant le paſſage de la ſection 31. Voici une autre obſervation.

Si je n'ai pas traduit *Paralum & Hammoniada quam quidam Nauſicaam vocant*, ſelon l'interprétation & le texte du Pere Hardouin, c'eſt qu'il ne me paroît pas vraiſemblable que Pline ait parlé de navires dans ce paſſage. Voici les raiſons qui me font croire qu'il s'agit là de *Paralus* inventeur des navires à trois rangs de rames; *longa nave.... primum na-*

leurs l'une ſur l'autre, pour le défendre des injures du tems & de la vétuſté, afin qu'une couleur venant à tomber, l'autre lui ſuccédât. Il y a dans ce tableau un chien fait d'une maniere ſurprenante, attendu que le hazard y eut auſſi part. Protogène aſſez content des autres parties, ce qui lui arrivoit très-rarement,

---

vigaſſe.... Paralum, Pline, l. 7, 56, & du *Nauſicaa*, fille du Roi Alcinoüs.

Il ſemble que ſi Pline eût donné *Paralus* & *Nauſicaa* pour des navires, il eût fait un bien mauvais raiſonnement que je ne lui ſuppoſe pas : car un Peintre auſſi habile que l'étoit alors Protogène, rival & contemporain d'Apelles, auroit-il mérité le comble de la gloire, *arcem oſtentationis*, pour avoir repréſenté deux navires à Athènes ? J'ai dû, par conſéquent, rejetter cette idée, comme auſſi fauſſe qu'elle eſt étrangere au ſujet & à l'enſemble du diſcours. J'ai lu *Hemionida*, conformément à la correction d'Hermolaüs, & j'ai vu *Nauſicaa* ſur un char tiré par des mulets, ainſi qu'Homère la décrit, avec ſes femmes, lorſqu'allant au lavoir, elle rencontra Ulyſſe.

Quelques Grecs, ſans doute, appelloient ce tableau *les muletieres* ou *les conductrices de mulets*, du mot *hemionos*, *mulet ;* parce qu'ils voyoient des mulets à la voiture de ces femmes, & c'étoit pour eux *les Hémionides*. D'autres, plus exacts, diſoient *Nauſicaa*, parce qu'elle étoit le ſujet du tableau. A Bologne,

ne trouvoit pas qu'il eût bien exprimé la bave d'un chien haletant. Le ſoin qu'il avoit pris lui déplaiſoit; il ne pouvoit en prendre moins; cependant il lui en paroiſſoit trop, l'art s'éloignoit de la vérité; la bave n'étoit que peinte, elle ne ſortoit pas de la gueule. Tourmenté d'inquiétude, parce que dans ſon ouvrage il

---

*un tableau du Guide repréſente St. Bénoit dans le deſert, & de bonnes gens qui lui vont porter de quoi vivre. Au milieu de la compoſition paroît une belle jeune fille, coëffée d'un turban; par cette raiſon pluſieurs appellent communément ce tableau *la Turbantina.* Il y a mille exemples de ces dénominations populaires, plus ou moins raiſonnables, & qui ſont conſacrées par l'uſage.

Je reviens au *Paralus*, dont Cicéron parle comme d'une peinture qui repréſentoit un homme : *Quid Athenienſes, ut ex marmore Jaccum, aut Paralum pictum?* (in Verrem, act. 2, lib. 4.) Il eſt donc comme démontré que ces deux tableaux de Protogène ne repréſentoient pas des navires, & qu'ils pouvoient ainſi lui mériter de grands éloges, & même le comble de la célébrité, *arcem oſtentationis.* Il n'en eſt pas moins vrai qu'il y eût chez les Athéniens une galere ſacrée nommée *paralos.*

Le pere Hardouin employe beaucoup d'érudition ſur ce paſſage, mais je n'en crois pas moins qu'il en détourne le ſens. Un de ſes précurſeurs le lui avoit

vouloit la vérité & non la vraiſemblance, il effaçoit ſouvent, il changeoit de pinceau & rien ne le contentoit. Enfin, dépité contre ſon travail qui ne rendoit pas ſa penſée, il jetta ſon éponge remplie de couleurs ſur cet endroit qui lui déplaiſoit tant; elle replaça les couleurs comme le déſiroit ſon exactitude, & dans ce tableau,

---

cependant indiqué. S'il a tort ce précurſeur, je me ſerai trompé, ſans regret, avec Hermolaüs; parce qu'entre deux ſavans interprêtes, on doit ſe conformer à celui qui paroît donner le ſens le plus convenable à l'Auteur qu'on examine. Il eſt évident qu'au riſque de m'égarer, je veux donner raiſon à Pline quand il me paroît l'avoir, & qu'on lui prête, à ce qu'il me ſemble, une penſée déraiſonnable, qui n'eſt pas la ſienne. Le manuſcrit de Pétersbourg eſt ici très-défiguré: le copiſte a mis *Parhalum*, *Harmoniada*, *Noxicam*; quel uſage peut-on faire de ces trois barbariſmes? Mr. Brotier a ſuivi l'interprétation courante.

Je voudrois auſſi donner raiſon à Mr. Poinſinet; mais cela n'eſt pas poſſible, à moins que de me donner un tort que je ne crois pas avoir. Pline, ayant dit ce que Protogène peignit dans le Propylée d'Athènes, ajoute que, de Peintre de vaiſſeau qu'il avoit été, ſes ouvrages étoient parvenus au comble de la gloire; *ad arcem oſtentationis opera ſua perveniſſent*,

le hazard produiſit la nature (*t*). Néalcès réuſſit, dit-on, pareillement, en jettant ſon éponge pour faire l'écume d'un cheval, lorſqu'il le peignoit retenu par un écuyer, qui le ſiffloit pour l'arrêter. Mais Protogène & la fortune eurent tous deux part à ce chien. Pour éviter

---

ce que Mr. Poinſinet traduit ainſi : *il s'étoit élevé au comble de l'art, & à la citadelle la plus propre à éterniſer les talens.* Je croirois que cette idée redoublée donne à Pline beaucoup plus d'eſprit qu'il n'en veut avoir ici. Pourquoi faire rétrograder la ſignification du mot *arx*, & vouloir qu'elle revienne encore à la *citadelle* d'Athènes? Comme Quintilien dit ſimplement de Cicéron, *eloquentiæ arcem tenente ; il s'eſt emparé du comble de l'éloquence*, Pline dit de Protogène, *ad arcem oſtentationis opera ſua perveniſſent, ſes ouvrages parvinrent au comble de la gloire.* Peut-être ne faudroit-il pas faire jouer Pline ſur le mot, quand il n'en a pas envie : ce qui lui arrive pourtant quelquefois, mais ce n'eſt pas ici.

(*t*) C'eſt ce même tableau qui l'occupa tout entier, diſent Elien & Plutarque, pendant ſept années conſécutives. Des Ecrivains qui remarquent la longueur exceſſive du tems employé à peindre un tableau, doivent ſe douter au moins que ce ne doit pas être un chef-d'œuvre de grace, & que ſi ce tableau eſt recommandable, c'eſt par la peine & le froid du travail. Quant à Pline, nous lui demanderons ſi la bave de ce chien avoit

que le tableau d'Ialyſe ne fût brûlé, le Roi Démétrius, lorſqu'il aſſiégea Rhodes, ne fit pas mettre le feu du côté où il étoit, quoique ce fut le ſeul par où il pût prendre la ville; & pour épargner la Peinture, il perdit l'occaſion de la victoire. Protogène étoit alors dans une

---

les quatre couches de couleur; ſi Protogène avoit jetté l'éponge à la tête des quatre chiens, ou ſi c'étoit au premier, au ſecond, au troiſieme, ou ſeulement au quatrieme? Si ce n'étoit qu'à celui-ci, cette bave de la façon de l'éponge venant à tomber, celles qui devoient lui ſuccéder à la gueule des trois autres chiens euſſent été plus mal peintes, à moins qu'elles n'aient réuſſi d'abord: & puis, quel thême d'amplification que cette tirade ſur une fadaiſe. Il nous prouve ſeulement que Protogène ne ſavoit pas peindre ce que nos Peintres font en badinant & qu'on laiſſe admirer aux badauts, ſans s'amuſer à en parler. Tous ces gens-là avoient auſſi leurs foibleſſes; quel travers de ne vouloir pas en convenir! En avoient-ils moins leurs beautés ſublimes? Néalcès jetta auſſi ſon éponge à la bouche du cheval qu'il peignit, & il en obtint le même effet. Quelques Modernes l'ont écrit d'Apelles. Je ne ſais s'ils l'ont lu chez les Anciens, à moins que ce ne ſoit dans Sextus Empiricus; (*Pyrrhon. Hypot. lib.* 1. *cap.* 10.) car Valère-Maxime, qui rapporte auſſi le conte, ne nomme pas le Peintre. Mais toujours eſt-il certain que ces

petite maiſon de campagne qu'il avoit dans le fauxbourg, c'eſt-à-dire, dans le camp même de Démétrius. Les combats ne l'interrompirent en aucune ſorte, & ne l'empêcherent pas de continuer ſes ouvrages commencés, que quand le

---

ſortes d'hiſtoriettes une fois trouvées, s'arrangent comme elles peuvent dans la mémoire des hommes, ſoit Anciens, ſoit Modernes.

Je n'ai pas traduit le mot *ſpuma* par *écume*, parce que, dans ce paſſage, il ſignifie *bave*, & que les chiens n'écument pas, à moins qu'ils ne ſoient enragés. Mr. Poinſinet traduit *écume*, & j'en ſuis ſurpris, attendu qu'au liv. 29, chap. 6, il rend très-bien *ſpuma cochlearum* par *la bave des limaçons:* il en fait autant de *cochlearum ſpuma*, liv. 32, ch. 9. Pline n'employant nulle part le mot *mucus*, il faut bien que ſon *ſpuma* en ait la ſignification, quand le ſujet le requiert.

Cette maniere de s'exprimer, *il mit quatre couleurs l'une ſur l'autre*, *quater colorem induxit*, n'eſt point celle d'un connoiſſeur. 1°. Parce qu'elle ne préſente à l'eſprit aucun des procédés de l'art. 2°. Parce qu'elle n'eſt pas claire. 3°. Parce qu'elle eſt triviale, & qu'elle eſt dans les termes dont on ſe ſerviroit pour l'impreſſion d'une toile. Peut-être Protogène a-t-il ébauché & empâté trois fois ſon tableau avant de le finir; opération cependant qui demande de la chaleur. Mais s'il a peint quatre tableaux finis l'un ſur

Roi l'envoia chercher pour lui demander comment il ôſoit reſter avec tant d'aſſurance hors des fortifications? Il répondit, qu'il ſavoit que le Roi faiſoit la guerre aux Rhodiens, & non pas aux arts. Le Prince mit donc une garde pour

---

l'autre, étoit-ce un Peintre? Pline ne voit pas combien cette marche & ces petits moyens ſont oppoſés aux reſſorts, à l'eſprit, aux procédés de l'art : la fatigue & l'ennui devoient au moins ſauter aux yeux dans ce triſte chef-d'œuvre. Mr. de Caylus, tom. 19. *Mém. de l'Acad.* s'eſt donné beaucoup de peine pour prouver que ce tableau de Protogène *étoit colorié comme un Titien*, & pour faire croire que Pline en a bien parlé. On peut voir comment notre Amateur a réuſſi.

Le Pere Hardouin croit, dans ſa note ſur ce paſſage, que cette adreſſe eſt un ſecret caché aux Peintres d'aujourd'hui. Oh! très-caché, & tout auſſi caché pour eux qu'il l'étoit aux Titien, aux Corrège, aux Paul Veronèſe, aux Rubens, aux Van-Dyck, &c. on peut même lui répondre qu'ils ne le chercheront pas.

On trouve dans l'Encyclopédie une obſervation ſur ce procédé de Protogène; la voici.

„ Protogène, jaloux de la durée de ſes ouvrages, „ & voulant faire paſſer le tableau de *Jalyſe* à la „ poſtérité *la plus reculée*, le repeignit à quatre fois,

pour ſa ſûreté, charmé de pouvoir conſerver des mains qu'il avoit déja épargnées; & pour ne point déranger trop ſouvent l'Artiſte en le faiſant venir, il vint le voir chez lui, de ſorte qu'abandonnant le ſoin de la victoire, au mi-

---

„ mettant couleurs ſur couleurs, qui prenant par ce „ moyen plus de corps, devoient ſe conſerver plus „ longtems dans leur éclat, ſans jamais diſparoître, „ car elles étoient diſpoſées pour ſe remplacer, *pour* „ *ainſi dire*, l'une l'autre. *C'eſt ainſi que Pline s'ex-* „ *plique*, comme le remarque Mr. le Comte de Cay- „ lus, *pour caractériſer le coloris* de ce célebre Ar- „ tiſte ".

Il y a deux remarques à faire ſur ce paſſage. 1°. La méthode de repeindre en empâtant, peut bien aſſurer plus de durée à la couleur, & lui donner plus de corps : mais on ne peut pas dire que cette méthode *caractériſe le coloris*, parce qu'il faudroit premiérement ſavoir ſi le Peintre a du *coloris*. La couleur ſe trouve chez le marchand, *le coloris* ſur le tableau quand le peintre en a. Protogène en avoit-il? 2°. Je ne trouve pas que *Caïus Plinius ſecundus* ait parlé du tableau de Protogène comme en parle Mr. de Jaucourt; ſeroit-ce un autre Pline que je ne connois pas ? Mais il n'y a guere d'apparence que le médecin *C. Plinius ſecundus Valerianus* ſe ſoit ainſi expliqué ſur ce tableau, ni même qu'il en ait parlé.

Il y auroit un autre fait qu'il eût été bon de

lieu des combats & de l'attaque des murs, l'ennemi vint conſidérer l'Artiſte. On dit encore aujourd'hui du tableau que Protogène fit dans cette circonſtance, qu'il le peignit ſous le glaive. C'eſt un ſatyre qu'on nomme *Anapavomenos*

---

connoître auſſi. Pluſieurs anciens ont parlé du tableau de Jalyſe, & n'ont pu nous aſſurer s'il repréſentoit un chaſſeur, une ville, ou un Bacchus, ni quels étoient le caractere & la beauté de l'ouvrage. On s'eſt amuſé à la bave du chien, aux quatre couches de couleur, à des éloges ſi vagues, qu'ils ne ſe rapportent abſolument à rien; & l'on nous a laiſſé la liberté de penſer que ceux qui en parloient ainſi, étoient plus attentifs à des bagatelles, qu'aux vraies beautés de l'ouvrage.

Cependant Apelles a loué cet ouvrage, & aſſuré, dit Elien, que *s'il n'eût pas manqué de grace, il eût été juſqu'au ciel.* Je ne veux pas contredire le jugement d'Apelles, mais j'aurois voulu être là, tout à côté de l'honnête protecteur de Protogène, & je n'aurois pas eu de peine à découvrir ſa penſée. Rappellez-vous qu'il avoit acheté pluſieurs tableaux de ſon ami, pour les revendre comme ſiens, & vous verrez que ſon ingénieuſe bienfaiſance l'engageoit peut-être devant le Jalyſe, comme elle l'avoit engagé dans cet achat. Si ce fait eſt vrai, il voulût bien, cette fois-là, paſſer pour avoir peint des tableaux ſans grace: c'eſt un ſacrifice ſublime de l'amour propre.

(*u*), & auquel, pour marquer mieux encore la ſécurité dont il jouiſſoit alors, il fit tenir des flûtes (*x*). Il fit auſſi une Cydippe, un

---

Mais n'en réſulteroit-il pas auſſi, que les connoiſſeurs d'alors ne devoient pas être bien fins, ou que les deux Peintres avoient préciſément la même maniere, le même coloris, le même goût, le même ſavoir, le même deſſein, &c. &c. Je ne ſais ſi on a fait cette obſervation, mais je ne la crois pas indifférente, attendu que par ſon moyen, on peut juger ſi les concitoyens d'Apelles & de Protogène étoient de grands connoiſſeurs, en ſuppoſant toutefois que l'achat ne fut pas un conte. Voyez Plutarque dans la vie de Démétrius, chap. 6. Voyez auſſi Elien, (liv. 12, chap. 41, *var. hiſt.*) vous trouverez que ſelon le premier Auteur, ce fut Apelles qui dit que ſes propres ouvrages atteignoient juſqu'au ciel: vous avez vu que ſelon Elien, ç'auroient été ceux de Protogène. Concluez donc ſi vous voulez, que tant d'anecdotes traditionnelles que les anciens nous tranſmettent, ſont ou fauſſes ou défigurées, & que la poſtérité ne ſera pas beaucoup plus ſûre de celles qui nous concernent, ſi elles y vont.

(*u*) Qui ſe repoſe.

(*x*) Voici ce que dit Strabon de ce ſingulier tableau, l. 14, p. 652. " Le ſatyre étoit près d'une co-
„ lonne, ſur laquelle étoit poſée une perdrix. Cette
„ perdrix, quand le tableau fut expoſé, frappa tel-

Tlépolème, Philiſcus, Poëte tragique, occupé

„ lement d'abord les ſpectateurs, que l'admiration
„ qu'elle excitoit fit négliger le ſatyre. Et ce qui aug-
„ menta encore beaucoup cette admiration, fut que
„ les oiſeliers ayant apporté auprès des perdrix pri-
„ vées, & les ayant préſentées à celle du tableau,
„ elles l'appelloient par leur chant, *ce qui faiſoit*
„ *beaucoup de plaiſir aux ſpectateurs.* Protogène voyant
„ par-là que ce qui n'étoit qu'un acceſſoire, faiſoit
„ négliger le ſujet principal du tableau, obtint des
„ gardiens du temple la permiſſion de le retoucher,
„ & il en effaça l'oiſeau ".

Voilà encore un bon petit conte à mettre avec les raiſins de Zeuxis. Ou le ſatyre étoit médiocre, ce qui eſt difficile à croire ſi les tableaux de Protogène *faiſoient*, comme on l'aſſure, *l'admiration des Athéniens*, & que ce Peintre ſi difficile à ſe ſatisfaire dans ſes ouvrages, ait été jugé ſupérieur à Apelles par Apelles même: ou les ſpectateurs étoient fort inep-tes, de s'attacher à la perdrix aux dépens du ſatyre dont ils négligeoient la beauté, *pour prendre beaucoup de plaiſir au chant de ces perdrix privées;* ce qui eſt encore difficile à croire *du peuple le plus éclairé qui fût au monde*, ſur-tout au ſiecle d'Alexandre: ou enfin Protogène peignoit moins bien les hommes que les animaux; ce qui rabattroit un peu de ſon mérite dans le premier genre, & diminueroit le prix & la légitimité des éloges qu'on en a fait.

de ſa compoſition; un Athlète; le Roi Anti-

Quoiqu'il en ſoit de l'opinion des hommes ſur le tableau de cet Artiſte, il ſemble que Strabon & Pline n'aient pas apperçu qu'ils faiſoient, l'un Protogène & l'autre Zeuxis, aſſez novices dans l'art, pour avoir ignoré que l'apparence d'un fruit ou d'un oiſeau pouvoit décevoir juſqu'à un point, quelques animaux, ſans que leurs figures humaines fuſſent pour cela moins bien peintes. La diſpoſition de l'objet & le fond ſur lequel il ſe détache, ſuffiſent pour produire cette erreur ſur les animaux, tandis que dans le même tableau ils ne diſtingueront pas les figures les mieux peintes, ni les autres repréſentations, ſi elles ſont bien grouppées. Cette perdrix étoit ſur une colonne, & les raiſins ſur la tête de celui qui les portoit; ces objets étoient par conſéquent iſolés, & par-là propres à faire illuſion au ſens de la vue des animaux, pour qui ils étoient un attrait naturel. Nous avons des connoiſſeurs, mais ils ſe garderoient bien de conter ſérieuſement de pareilles hiſtoriettes; ils perdroient leur réputation, *ipſo facto.*

Ainſi mettez hardiment ce que vous liſez chez les Anciens de la vache de Myron, des chevaux d'Apelles, des raiſins de Zeuxis, de la perdrix de Protogène, &c. au rang des petits contes antiques. Ou bien, ſi vous voulez que le jugement des animaux ſoit de quelque poids, prouvez qu'ils ſont d'aſſez bons connoiſſeurs, comme je l'ai déja dit, pour que

gone, & le portrait de la mere d'Ariſtote. Ce

---

la juſteſſe d'imitation, les fineſſes de l'art, en un mot, tout ce qui met un ouvrage ſupérieur ſi fort au-deſſus d'un ouvrage commun, ne leur puiſſe échapper. Mais prenez-y garde, il en réſultera que des millions d'hommes policés ſeront, à cet égard, fort au-deſſous des bêtes; cela ſeroit mortifiant. Ce qui le ſeroit bien auſſi, c'eſt que les Grecs d'un goût ſi fin, ſi délicat, ſi exquis, auront compté pour bon le ſuffrage des veaux qui venoient tetter la vache de Myron, celui des chevaux qui avoient donné le prix au tableau d'Apelles, & celui des oiſeaux qui venoient ſe tromper aux raiſins de Zeuxis & à la perdrix de Protogène. Tout cela ſera triſte, ſans doute.....; mais vous aimerez mieux convenir que des ſottiſes anciennes ſont tout auſſi ridicules que des ſottiſes modernes, & vous aurez raiſon.

Pline emploie de l'eſprit & du ſtyle, pour nous dire, contre le témoignage hiſtorique & contre la vraiſemblance, que Démétrius ne fit point attaquer Rhodes du côté où étoit le tableau de Protogène, quoique ce fût le ſeul endroit par où il pouvoit prendre la ville; & que pour épargner la peinture, il perdit l'occaſion de la victoire.

Le ſiege de Rhodes qui dura une année, fut très-vif, très-meurtrier; les attaques furent pluſieurs fois générales, & celui qui attaquoit ne manquoit ni d'art, ni du plus violent deſir d'emporter la place. Démétrius, dit-on, faiſoit venir Protogène, & alloit auſſi

Philoſophe lui conſeilla de peindre les actions

---

le voir travailler. Ne ſembleroit-il donc pas que ce qu'il avoit de mieux à faire étoit de prendre ſous ſa protection, l'Artiſte & ſon ouvrage; non pas en mettant *une garde autour de ſa petite maiſon*, mais en faiſant déloger le Peintre & ſon tableau? Comment l'amour des petits contes pouvoit-il faire oublier à Pline les circonſtances d'un ſiege auſſi mémorable!

Ce fait eſt pourtant atteſté, dira-t-on, par Plutarque: j'en ſuis faché, car j'aime Plutarque. Voici ce qu'il dit: *D'aventure en ce temps là, Protogène, excellent Peintre, natif de la ville de Caunus, leur peignoit le portrait de Jalyſus: Démétrius en trouva le tableau dedans un logis qui étoit hors la ville en l'un des fauxbourgs, eſtant preſque tout achevé: & comme les Rhodiens lui euſſent envoyé un Héraut pour le ſupplier de pardonner à un ſi bel ouvrage, & ne ſouffrir point qu'il fut gaſté: il leur fit réponſe qu'il ſouffriroit pluſtoſt qu'on brulaſt les images de ſon pere, qu'un ſi excellent chef-d'œuvre & de ſi grand labeur.* Vie de Démétrius, trad. d'Amiot.

Un autre Ecrivain n'oublie pas non plus d'autres circonſtances; pour en juger, écoutons-le: voici à peu près ce que dit Aulu-Gelle. " Les Rhodiens en-
„ voyerent des députés à Démétrius, pour lui repré-
„ ſenter qu'en brûlant leurs maiſons, il détruiroit le
„ tableau. Si vous êtes victorieux, lui dirent-ils, cet
„ ouvrage ornera votre triomphe. Si au contraire,

d'Alexandre le grand, à cauſe de leur immor-

„ vous ne pouvez pas nous vaincre, nous vous prions „ de conſidérer s'il ne ſera pas plus honteux pour „ vous, que n'ayant pu détruire les Rhodiens, vous „ ayez tourné vos armes contre Protogène & ſon ta- „ bleau. Ce que Démétrius ayant entendu, il fit „ lever le ſiege, épargnant ainſi le tableau & la ville ". (*Aul. Gel. noct. atti. lib.* 15, *cap.* 31.)

Si un moderne en diſoit autant, ne prendroit-on pas la liberté de lui repréſenter que pendant le ſiege de Rhodes, Ptolémée, Caſſandre, Lyſimaque & d'autres, traverſerent continuellement Démétrius, & qu'il n'en fut que plus irrité. Que les Athéniens & d'autres peuples de la Grèce lui envoyerent des Ambaſſades, pour l'engager à donner la paix aux Rhodiens, & que ce fut toujours inutilement. Mais qu'enfin un *Hélépole* miné détruiſit ſes eſpérances, & décida la fin du ſiege & la paix.

Mais ne ſe pourroit-il pas qu'avant l'accident de cet *Hélépole*, les Rhodiens euſſent prié Démétrius de préſerver le tableau de Jalyſe; car c'eſt de lui qu'il eſt queſtion? Oh! c'en eſt trop. Démétrius eût été un imbécille, ou quelque choſe d'approchant, s'il n'eût pas répondu à ceux qui lui auroient tenu le diſcours d'Aulu-Gelle: Meſſieurs, vous avez raiſon; il convient que ſi je ſuis victorieux, le tableau de Protogène orne mon triomphe; & pour qu'on ne diſe pas que j'aie détruit ce bel ouvrage, on n'a tout à

talité : mais ce fut plutôt l'impulſion de ſon

---

l'heure qu'à le mettre ſous ma protection. — Mais il eſt dans un lieu bien gardé, bien fortifié (*). — Qu'avez-vous donc à craindre pour lui ? Faites une choſe qui me paroît aſſez raiſonnable ; envoyez-le moi : ſi je leve le ſiege, recevez ma parole royale & ſolemnelle que je vous le rendrai, ou qu'autrement il m'appartiendra. — Mais nous ne voulons pas vous le livrer — Faites donc ce qu'il vous plaira ; car vos ſophiſmes commencent à m'impatienter. Cependant, voici mon dernier avis, & qui vous prouvera que je ne fais point la guerre aux beaux arts : tranſportez le tableau dans un lieu plus ſûr encore que celui où il eſt ; dans un bon ſouterrain, ſi vous en avez de convenable ; une treve d'un jour pourra ſuffire, & ne faites pas naître tant de difficultés chimériques. Voilà, ſi je ne me trompe, ce qu'on doit répondre en pareil cas. Mais faire tourner les talons à Démétrius, *le preneur des villes*, comme à un idiot qui ne ſait rien dire, c'eſt un conte bon à faire croire aux gens qui ne connoiſſent ni Démétrius, ni le ſiege de Rhodes.

Avant que le fils d'Antigonus attaquât cette ville, ne ſavoit-il pas que le Jalyſe y étoit ? Ignoroit-il qu'on l'avoit placé dans le ſeul endroit par où la ville fut prenable, *cum ab ea parte ſola poſſet Rhodum capere ?* Voyoit-il froidement qu'un tableau déconcerte-

(*) Il étoit, dit-on, dans une fortereſſe, hors des murs.

génie, & un certain goût pour l'art, qui l'y

---

roit toute ſa ſcience militaire, & que ſon reſpect pour un ouvrage de l'art, alloit lui couter exorbitamment cher? Etoit-ce donc pour avoir le Jalyſe qu'il aſſiégeoit Rhodes? Tout cela un peu examiné, fait rougir pour les anciens qui nous ont tranſmis de pareilles hiſtoriettes, & pour les modernes qui les copient.

Mais Pline, Plutarque, Aulu-Gelle, pouvoient-ils ignorer l'hiſtoire de la Grèce, & particuliérement celle du ſiege de Rhodes? Non aſſurément. Qui les a donc induits à rapporter ce conte invraiſemblable? Je n'y vois que le penchant à l'extraordinaire, plus ou moins dominant chez les hommes. On fait courir une nouvelle, on en augmente, on en varie les circonſtances en paſſant de bouche en bouche. Le conte vieillit, & ſi bien, qu'il n'eſt plus reconnoiſſable. Un Ecrivain s'en ſaiſit, l'expoſe d'une maniere; un autre le préſente autrement, & voilà, ſi je ne me trompe, comment Pline, Plutarque & Aulu-Gelle, ſont ſi divers dans le fond & les circonſtances de leur récit. Mais rendons juſtice aux bons Ecrivains modernes; la plûpart ont rejetté cette hiſtoriette abſurde, & n'en ont conſervé que le fond: Démétrius alloit voir travailler Protogène qui avoit ſon attelier dans le camp, au milieu du danger & du bruit des armes; le reſte n'eſt qu'une broderie fauſſe & mal-adroite. Liſez la fin du dernier livre de Vitruve qui ne s'amuſe pas à

porterent (*y*). Ses derniers ouvrages ſont un

---

ces vétilles, & vous verrez que la levée du ſiege de Rhodes fut déterminée par la perte de l'Hélépole. Pline liſoit & copioit Vitruve où il en avoit beſoin: mais ici l'Artiſte étoit trop vrai, trop ſimple, & Pline qui ne vouloit pas l'être, ornoit ſon diſcours d'un conte amuſant.

Cependant, au Livre 34, chap. 7, il dit que la lenteur du ſiege ennuyoit Démétrius, *moræ tædio.* L'édition de Rome le dit poſitivement: *ex apparatu regis Demetrii relicta moræ & tædio obſeſſa Rhodo.* Le Pere Hardouin n'eſt pas éloigné d'approuver cette leçon, qu'il trouve dans pluſieurs manuſcrits, & Plutarque la confirme, quand il dit que *Démétrius ne cherchoit que quelque honneſte occaſion de ſe démesler de cette guerre.* Donc elle l'ennuyoit, donc les Ambaſſadeurs des Athéniens vinrent à propos, & l'accident de l'Hélépole ne pouvoit pas mieux arriver: donc enfin, Pline dit au 34e. livre d'une façon, & d'une autre au 35e.

(*y*) Mr. de Jaucourt, d'après l'interprétation de Mr. de Caylus, dit: " Ariſtote, amateur des beaux-„ arts autant que des ſciences, & de plus ami de „ Protogène, dont il eſtimoit les talens, voulut l'en-„ gager aux plus grandes compoſitions & aux plus „ nobles ſujets d'hiſtoire, comme à peindre les ba-„ tailles d'Alexandre: mais Protogène réſiſta toujours „ à cette amorce dangereuſe, & continua ſagement

Alexandre & le Dieu Pan. Il a fait auſſi des figures de bronze, comme nous l'avons dit.

„ de s'en tenir aux peintures de ſon goût & de ſon „ génie ".

Le Pere Hardouin qui ſavoit les regles de la langue latine, & qui voyoit dans le texte un pronom *hæc* qui ſe rapporte à *Alexandri Magni opera*, n'eſt pas de l'avis de ces Meſſieurs; voici ſon interprétation. *Impetus ac libido in eam mentem hunc potius impulit, ut opera Alexandri pingeret, quam Philoſopho obſecundandi ſtudium.* C'eſt-à-dire, " l'impulſion & „ la paſſion, plutôt que le deſir d'acquieſcer au Phi- „ loſophe, pouſſa ſon eſprit à peindre les actions „ d'Alexandre ".

Mais les exploits d'Alexandre ne paroiſſent pas dans l'énumération des ouvrages de Protogène; Pline dit ſeulement que ſon dernier tableau étoit un Alexandre. S'il en eut peint les batailles, n'en ſeroit-il pas également fait mention, & même de préférence? Il ſe pourroit que l'Artiſte eut ſeulement projetté les eſquiſſes, & qu'il en fut reſté là. Car vous remarquerez que le texte s'en tient à dire, qu'une impulſion & un certain goût pour ſon art l'y porterent. Voilà bien le deſir, la volonté; cela fut-il réaliſé? Je n'en ſais rien.

Mais ſi le texte d'Hardouin & tous ceux qui ſont connus, n'étoient pas celui de Pline; ſi le manuſcrit de Pétersbourg offroit le véritable, nous trouverions

21°. Dans le même tems vécut Aſclépiodore, qu'Apelles admiroit pour la ſymmétrie (z). Ce fut à lui que le Tyran Mnaſon donna trente mines pour chacun des douze grands Dieux qu'il avoit peints. Le même paya cent mines à Théomneſte pour chacun des Héros qu'il peignit.

---

encore plus clairement, que ce fut le plaiſir, l'amour du travail, & non pas les conſeils d'Ariſtote, ni la vue de l'immortalité, qui attira, qui porta, qui détermina Protogène à s'occuper d'Alexandre. *In Picturam animi voluptas & quædam artis delectatio eum potiùs tulere: noviſſime pinxit Alexandrum, ac Pana.* Voilà qui s'accorde avec tout ce qui eſt dit de Protogène: beaucoup de ſimplicité, de patience, d'amour de ſon art, d'éloignement pour l'intrigue & l'ambition; en un mot, autant conſacré à la retraite, qu'Apelles paroiſſoit l'être à la cour; c'eſt au moins l'idée que nous en donne conſtamment Pline. Quand je puis l'accorder avec lui-même, je n'y manque pas.

J'oubliois que pour faire la comparaiſon, il faut voir le texte d'Hardouin, le voici. *Impetus animi & quædam artis libido in hæc potiùs eum tulere. Noviſſime pinxit Alexandrum, ac Pana.* Les ſavans jugeront lequel des deux textes leur paroîtra plus volontiers celui de Pline.

(z) Il faut toujours entendre par le mot *ſymmétrie* la proportion ou l'ordonnance, ſans quoi Apelles

22°. On doit mettre au nombre de ceux dont je viens de parler, Nicomaque fils & éleve d'Ariſtodème : il a peint un enlevement de Proſerpine, qu'on a vu dans le temple de Minerve au capitole, au-deſſus de la petite chapelle de la jeuneſſe. Il y eut encore dans le capitole un autre tableau du même, que Plancus y avoit placé; il repréſentoit une victoire traverſant les airs ſur un char à quatre chevaux. C'eſt lui qui le premier repréſenta Ulyſſe en chapeau (*a*). Il peignit auſſi Apollon & Diane, & la mere des Dieux aſſiſe ſur un lion; de belles Bacchantes près deſquelles ſe gliſſent des ſatyres. Il fit auſſi la Scylla, qui eſt actuellement à Rome dans le temple de la Paix. Il n'y eut aucun Peintre dont l'exécution ait été plus prompte : car on dit qu'ayant entrepris de peindre à jour préfix, le monument qu'Ariſtrate, tyran de Sycione, érigeoit au Poëte Teleſtus, il ne vint

---

auroit admiré ce qui dans la peinture eſt toujours blâmable, & qui n'étoit pas dans les belles compoſitions des Peintres anciens, ſi nous pouvons en juger par les meilleures de celles qui nous reſtent, & par quelques-uns des meilleurs bas-reliefs.

(*a*) Ce chapeau, ſelon la deſcription qu'en fait St. Jérôme, Epitre 28, étoit demi ſphérique, & de-

que peu de jours avant celui où devoit être fini l'ouvrage: le tyran irrité vouloit le faire punir; mais dans ce peu de jours Nicomaque eût achevé avec une promptitude & un art ſurprenant. Il eut pour éleves ſon frere Ariſtide, Ariſtocles ſon fils, & Philoxène d'Erétrie, qui a peint pour le Roi Caſſandre un tableau, repréſentant le combat d'Alexandre contre Darius, ouvrage qui ne le céde à aucun autre (*b*). Il peignit

---

voit être auſſi fort ſemblable à celui que portent les femmes du peuple à la Haye. Mr. Brotier tranſcrit le paſſage de St. Jérôme, tom. 6, pag. 389. Voyez ſa note.

(*b*) Ce tableau devoit au moins le céder aux plus beaux tableaux d'Apelles, puiſqu'*Apelles a ſurpaſſé tous les Peintres qui l'ont précédé & ceux qui le ſuivirent: verum omnes prius genitos futuroſque poſtea ſuperavit Apelles Cous:* ce qui n'empêche pas que le tableau de Philoxène ne le cede à aucun autre, & *Philoxenum Eretrium, cujus tabula nulli poſt ferenda.* Je ne ſais comment ceux qui prétendent que Pline n'eſt pas ſujet à ſe contredire, appelleront le choc de ces deux paſſages. Je ne crois pas qu'un bon raiſonneur diſe *qu'Apelles, qui fit un ſi grand nombre de chefs-d'œuvres, ait ſurpaſſé par cela même, celui qui n'en a fait qu'un comparable à ceux d'Apelles.* Un bon raiſonneur ſait que ce n'eſt pas le nombre,

auſſi un tableau de la laſciveté, dans lequel trois Silènes font la débauche à table. Il imita la promptitude de ſon maître; il inventa quelques moyens de peindre, plus prompts, & qui même

---

mais la beauté des ouvrages qui prouve le mérite d'un Artiſte. Il peut ſavoir auſſi qu'un très-beau tableau ne ſe fait pas aux trois dez : Philoxène vécut-il longtems après avoir fait le combat d'Alexandre contre Darius ? Des cauſes particulieres, le dégoût, la maladie, la débauche, l'empêcherent-elles de faire d'auſſi beaux tableaux ?

Je prends occaſion de ce paſſage pour en examiner deux autres, qui impliquent une plus forte contradiction. Pline dit, L. 37, c. 8, N°. 17, que Léocharès a fait un Jupiter, qui de toutes les ſtatues mérite le plus d'éloges, *antè cuncta laudabilem :* propoſition univerſelle qui ne reſtreint pas la ſupériorité de cet ouvrage à la comparaiſon des autres que Léocharès avoit faits, autrement Pline ſe ſeroit ſervi d'un mot qui eût particulariſé ſa propoſition, attendu qu'il ſavoit écrire ſa langue. Peut-être eut-il dit, *ante cuncta quæ fecerat laudabilem.*

L'autre paſſage eſt au L. 36, c. 5, N°. 5. Pline y dit que la Vénus de Praxitèle eſt la premiere ſtatue, non ſeulement de cet Artiſte, mais de toute la terre; *ſed ante omnia, & non ſolum Praxitelis, verum & in toto orbe terrarum, Venus.* Voilà un *Praxitelis*

même à préſent ſont encore plus abrégés (*c*).

23°. On compte auſſi Nicophane parmi ces Artiſtes; il étoit élégant & précis: peu lui ſont comparables pour la grace: il eut auſſi de la

---

dans ce paſſage, & un *cujus* dans celui qui concerne Philoxène, qui, ſi je ne me trompe, déterminent le ſens, & qui prouvent que l'Ecrivain n'a pas voulu dire que le Jupiter de Léocharès fut ſeulement la plus belle figure que ce Statuaire eut faite. Ceux qui ſont verſés dans la lecture de Pline, & qui connoiſſent ſon ſtyle, jugeront parfaitement de la valeur de cette obſervation; & ceux qui ſe livrent à trop de prévention, ſont priés de la paſſer, ainſi qu'une autre, dans laquelle j'aurai lieu de revenir au même ſujet. On eſt prolixe, on ſe répéte, on en eſt fâché: mais il le faut bien, quand on y eſt contraint par une certaine meſure de contrariétés, parmi leſquelles il y en a de ſpécieuſes.

(c) Mr. Brotier dit ici que *compendiaria* pris ſubſtantivement, lui paroît ſignifier *les grotteſques*. Je ne crois pas qu'un Peintre dont les principaux ouvrages ſont héroïques, ſoit l'inventeur des grotteſques. Qu'il en ait peint comme a fait Raphaël, à la bonne heure. Mais quoique l'une ou l'autre acception me ſoit indifférente, *breviores vias & compendiarias* me paroît ſignifier ici comme ailleurs, des moyens plus courts, plus abrégés. Pour le mot *grotteſque*, il doit être un peu ſurpris de ſe trouver là, quand rien ne l'y appelle.

grandeur & de la nobleſſe (*d*). Perſée, diſciple d'Apelles qui lui adreſſa ſes écrits ſur la Peinture, eſt reſté fort loin de ſon maître & de

(*d*) Le Pere Hardouin, qui n'a pas toujours raiſon, a, ſi je ne me trompe, un peu défiguré Pline dans cet endroit, en ſuivant Pintianus. Il retranche une idée caractériſtique du Peintre Nicophane, & ſe contente de dire dans ſa note, où il rapporte cette idée, qu'elle doit être rejettée. Il oublie ſans doute que Pline, quand il le ſait, & qu'il en a l'occaſion, ſe plait à tracer le caractere de l'Artiſte dont il parle, & même à placer quelques traits de ce qui lui arriva de remarquable. Ce que le P. Hardouin retranche, c'eſt qu'il ne l'a pas vu, dit-il, dans quelques manuſcrits, mais il convient qu'il eſt dans les imprimés. Pour moi qui le trouve dans de bonnes éditions, & dans le manuſcrit de Pétersbourg, & qui le crois de Pline, attendu que ni un copiſte, ni un gloſateur ne peuvent deviner la ſorte d'eſprit qu'avoit l'Artiſte dont il s'agit, je crois, dis-je, qu'en ſupprimant tantôt ceci, tantôt cela, ſous prétexte d'interpolation, on oublie qu'un copiſte ſautera plutôt quelques mots, qu'il n'en ajoutera. Car où les prendroit-il? A la marge de ſon original, dira-t-on. Qui peut nous aſſurer que cette écriture marginale n'eſt pas un oubli du précédent copiſte, & qu'il aura placée là, lorſque collationant ſa copie avec l'original, il aura vu ſon oubli? Mrs. Brotier & Poinſinet ſont conformes au Pere Hardouin.

Zeuxis. Ariſtide, éleve d'Ariſtide le Thébain, fut auſſi de ce tems: il eut deux fils Nicéros & Ariſton; ce dernier fit un ſatyre couronné d'une coupe. Les éleves d'Ariſton furent An-

---

Je mets ici le texte du manuſcrit de Pétersbourg, & la traduction, afin qu'on puiſſe juger ſi Pintianus & Hardouin ont raiſon. *Annumeratur his & Nicophanes elegans & concinnus. Fuit autem ut vetuſta opera pingeret propter æternitatem rerum : impetuoſi animi, & cui pauci comparentur : Cothurnus ei & gravitas artis.* Ce qui, je crois, ſignifie : *On compte auſſi Nicophanes parmi ces Artiſtes : il étoit élégant & précis. Quoiqu'il peignit dans le goût des anciens ouvrages, pour en perpétuer la mémoire, il fut d'une impétuoſité d'eſprit à laquelle peu d'Artiſtes ſont comparables : ſa maniere étoit grande & noble.*

Pline avoit dit peu auparavant, à l'article de Protogène: *ut Alexandri magni opera pingeret propter æternitatem rerum.* Peut-être n'aura-t-on pas cru qu'il dût ſe répéter ici dans les mêmes termes: comme s'il ne s'étoit pas répété ailleurs, & comme ſi une répétition de quelques mots raſſemblés, ne ſe trouvoit pas dans preſque tous les Ecrivains. Celle-ci, qui n'eſt qu'une faute légere pour l'Auteur, en feroit une trop groſſiere & même infaiſable pour ſon copiſte, ou pour quiconque pourroit être ſuppoſé l'avoir faite. A moins qu'on ne ſoit inepte, on veut donner à ce qu'on ajoute, un tour qui ne dépare pas le

toride & Euphranor, dont nous parlerons bientôt (*e*).

SECTION TRENTE-SEPTIEME.

Des genres de Peinture.

Car il convient d'ajouter ceux qui ſe ſont rendus célebres dans leur Art par de plus petits ouvrages. De ce nombre fut Pireïcus, à qui

---

ſtyle de l'Auteur, & l'on ſe garde bien d'aller chercher une phraſe qu'il auroit employée, pour la répéter mot pour mot. Pline ne dit-il pas au chapitre ſuivant, *eminuit longè ante omnes*, & vingt mots après, *docilis ac laborioſus ante omnes ?* pourquoi n'auroit-il pas répété *propter æternitatem rerum* à une bien plus grande diſtance ?

Quoiqu'il en ſoit, je n'en laiſſe pas moins ſubſiſter dans le corps de ma traduction, celle du texte que nous donne le Pere Hardouin, même en le déſapprouvant : *Annumeratur his & Nicophanes elegans & concinnus, ita ut venuſtate ei pauci comparentur. Cothurnus ei & gravitas artis.*

(*e*) Euphranor qui parut, ſelon le texte connu de toutes les éditions de Pline, dans la 104e. Olympiade, ſe trouve ici diſciple d'Ariſton, qui l'étoit d'un Ariſtide, éleve d'Ariſtide le Thébain, lequel étoit contemporain d'Apelles, qui, ſelon Pline, parut dans la 112e. Olympiade. Voilà des filiations qui ſe termi-

très-peu de Peintres peuvent être préférés. Je ne puis croire qu'il ait avili ſa réputation par les ſujets qu'il s'eſt propoſé; puiſque ſe bornant à des objets bas, il y a cependant acquis la plus grande gloire. Il peignit des boutiques de barbiers & de cordonniers, des ânes, des proviſions

---

nent à faire briller plus de trente ans avant leur maître, des Artiſtes qui, comme de raiſon, ne parurent que bien des années après lui: ce qui eſt une aſſez ſinguliere chronologie. Eſt-elle de Pline, ou n'en eſt-elle pas? Comment, ſi cette faute vient des copiſtes, tant de ſavans Editeurs ne l'ont-ils pas corrigée? Malheureuſement on ne connoît pas deux Euphranor. Ailleurs je dirai plus clairement ce que j'en penſe.

Mr. Poinſinet ou moi nous trompons ici; car il traduit qu'Antoride & Euphranor étoient éleves de Perſée; je lis qu'ils l'étoient d'Ariſton: *& Ariſton cujus eſt Satyrus cum ſcypho coronatus. Diſcipuli, Antorides & Euphranor, de quibus mox dicemus.* Mr. Poinſinet traduit, *Satyrus cum ſcypho coronatus; le Satyre couronné, tenant une coupe.* Je crois que Pline dit, *couronné avec une coupe.* Après avoir bu, cette couronne ſeroit dans le caractere d'un Satyre en pointe de vin. Peut-être me trompai-je, mais je penſe qu'il y en a des exemples dans des bas-reliefs antiques, & que je les ai vus. Si j'avois à traduire *Satyrus coronatus ſcyphum tenens*, je dirois, *le Satyre couronné tenant une coupe.*

de cuiſine, & autres choſes ſemblables; ce qui l'a fait ſurnommer *Rhiparographos* (*f*). Mais ſes tableaux ſont un plaiſir infini; & ils ſe ſont vendus plus chers que les grands ſujets de beaucoup d'autres. A l'oppoſite, dit Varron, un ſeul tableau de Sérapion expoſé ſous les anciennes boutiques étoit ſi grand, qu'il cachoit tous ceux de la colonne Mæniene. Ce Peintre a très-bien réuſſi pour les décorations; mais il ne pouvoit pas peindre une figure d'homme. Dionyſius au contraire n'a peint que des hommes, d'où on l'a ſurnommé *Anthropographos* (*g*). Calliclès a fait auſſi de petits ouvrages. Calade peignit également en petit, des ſujets comiques. Antiphile a travaillé dans l'un & l'autre genre; car il a fait une très-belle Héſione, Alexandre & Philippe avec Minerve, ouvrages qui ſont dans l'école des Portiques d'Octavie; & dans celui de Philippe il y a de lui un Bacchus, un Alexandre enfant & un Hippolyte effrayé à la vuë du taureau envoié contre lui; dans le Portique de Pompée, un Cadmus & une Europe. Il peignit auſſi une figure habillée ridicule-

---

(*f*) Peintre des choſes ſales & viles, des bambochades.

(*g*) Peintre d'hommes.

ment, à laquelle il donna le nom plaiſant de *Gryllus*; ce qui fit appeller *Grylli* ces ſortes de Peintures. Il étoit né en Egypte, & avoit appris ſon Art de Ctéſidème.

Il eſt juſte de ne pas omettre le Peintre du temple d'Ardée, à qui l'on accorda le droit de bourgeoiſie dans cette ville, & pour lequel on fit les vers ſuivans, qui ſont écrits ſur la Peinture même. *Marcus Ludius Hélotas originaire d'Etolie, dont Ardée pour ſon art, fait & fera toujours l'éloge, décora de peintures dignes de la majeſté du lieu, le temple de la Reine Junon, épouſe du Dieu Suprême* (*h*). Ces vers ſont écrits en ca-

---

(*h*) Le lecteur obſervera que le temple d'Ardée fut peint vers la premiere Olympiade, quelques années avant la fondation de Rome. (Voyez Pline, ſection 6, chap. 3 de ce livre.). La Peinture alors, privée, ſelon Pline lui-même, de l'expreſſion, de la proportion, de l'art de draper, de celui de marquer les articulations des membres, les muſcles, les veines, &c. toutes parties qui n'ont été inventées que ſucceſſivement & longtems après pour la plûpart; la peinture, dis-je, devoit être le plus informe; & ſi on accordoit à ſi bon marché de grands éloges publics & de belles diſtinctions aux Artiſtes de ce tems, c'eſt que tout art & toute ſcience paroiſſent des prodiges à leur naiſſance. On auroit même pu déïfier

racteres anciens. Il ne faut pas non plus ravir à un autre Ludius, l'éloge qu'il mérite. C'eſt celui qui du tems d'Auguſte, imagina le premier de peindre très-agréablement ſur les murailles, des maiſons de campagne, des porti-

---

Marcus Ludius Hélotas ; attendu que celui qui décoroit le temple de Junon, méritoit plus du public que le giton d'un Empereur ; mais autres tems, autres ſoins. Le lecteur n'oubliera pas non plus, que malgré la peine qu'avoit priſe le Peintre Cimon d'*inventer* la repréſentation des veines, & celles des articulations des membres, le Statuaire Pythagore le Léontin (*), fut auſſi *le premier* qui repréſenta les veines & les nerfs, & cela vers la 84e. Olympiade, c'eſt-à-dire au tems des Myrons, des Polygnote & des Phidias, quelques 360 ans après que les peintures d'Ardée furent faites.

Si j'avois déclaré qu'un homme n'eſt pas à beaucoup près mon oracle, il ſemble que je ſerois aſſez conſéquent pour ne pas copier mot pour mot un paſſage qu'il auroit traduit. Or Mr. Ten-Hoven, qui ſans doute auroit pu tourner autrement ce qui concerne Marcus Ludius Hélotas, n'a pas cru devoir s'en

(*) *Voyez les Notes & corrections du P. Hardouin ſur ce Livre, N°. X. où vous trouverez les raiſons qu'il donne de l'exiſtence des trois Pythagores Statuaires :* Tres igitur, *dit-il*, eo nomine Statuarii fuere, Rheginus, Leontinus, Samius, &c.

ques, des arbriſſeaux taillés en diverſes figures (*i*); des bois, des boſquets, des collines, des étangs, des caſcades, des fleuves, des rivages, tels qu'on les ſouhaitoit. Il y joignit des figures d'eſpeces variées, comme des gens qui ſe promenent, d'autres qui navigent, & d'autres qui vont ſur des ânes, ou en voiture, aux maiſons de campagne. On voit auſſi dans ſes Pein-

---

donner la peine, liv. 6, pag. 81, de ſes *Mém. généal. de la Maiſon de Médicis :* il a traduit ces vers comme il les a vus traduits dans ma précédente édition; mais en ſilence. C'étoit une bien foible capture.

(*i*) Le texte dit, *topiaria opera.* J'imagine que ſi Mr. de Jaucourt eût fait attention à ce paſſage, il n'eût pas dit, dans ſon article *topiarium opus*, que l'opinion la plus raiſonnable eſt de croire que ces expreſſions ſignifient *des payſages repréſentés en peinture, ou dans des tapiſſeries.* Ludius ne repréſentoit pas *des payſages* parmi les différentes parties *des payſages* qu'il peignoit : mais comme il les ornoit de maiſons de campagne & de portiques, il y ajoutoit de ces arbres taillés en oiſeaux, en lapins, en vaſes, &c. Cet ornement étoit de mode chez les Romains. Pline en fait mention pluſieurs fois, & cet Auteur, fut-il le ſeul qui en parlât, ſuffiroit pour nous faire connoître le ſens de *topiaria opera*, qui ne peut ſignifier en aucune langue *des payſages repréſentés dans des payſages.*

tures, des pêcheurs, des oiſeleurs, des chaſſeurs, des vendangeurs, de belles maiſons de campagne, dont l'accès eſt marécageux, & à travers lequel des hommes, par gageure, paſſent des femmes ſur leurs épaules; ils gliſſent & tremblent pour leur charge. On y trouve enfin pluſieurs autres ſujets très-agréablement & très-finement inventés. Il a auſſi imaginé de peindre, dans des promenades en plein air, des ports de mer, qui font un effet très-agréable à la vuë, ſans beaucoup de dépenſe (*k*).

(*k*) Voyez l'interprétation & la note du Pere Hardouin ſur ce paſſage qui varie beaucoup dans les différentes éditions : celle de 1514 eſt aſſez conforme à ce Pere. Le manuſcrit de Pétersbourg met *de belles joueuſes de tambour*, &c. *Nobiles tympaniſtræ, ancillæ ſuccolantis ſponſione mulieribus labantes quæ crepidis feruntur.* Ce manuſcrit a ſouvent ailleurs d'autres différences, auxquelles je ne m'aſſujettis pas, attendu qu'elles ſont indifférentes à mon objet.

Il eſt des Critiques qui ont adopté une maniere facile de cenſurer une traduction : ils vont chercher une des moins bonnes éditions de Pline; ils y trouvent ces mots, *nobiles paluſtri acceſſu villæ; ſuccollantium ſpecie mulieres labentes trepidæque feruntur*, au lieu de *nobiles, paluſtre acceſſu villæ, ſuccollatis ſponſione*

Mais il n'y a de gloire que pour ceux des Artiſtes qui ont peint des tableaux (*l*): & en

---

mulieribus, *labantes trepidique feruntur*; puis ils vous diſent pleins d'une grave ſuffiſance, qu'avec un peu de ſens, un peu de goût & de latin, il eſt facile de prouver qu'on doit traduire : On voit dans ſes peintures *de belles maiſons de campagne, & ſur leurs avenues marécageuſes des payſannes embarraſſées gliſſer, chanceler, s'embourber & tomber avec leur charge.* Il eſt dur de traduire pour ces gens-là; il eſt facile de critiquer comme eux.

(*l*) Je dois commencer par obſerver que Mr. Poinſinet change la penſée de Pline en traduiſant, *mais nulle gloire, en fait de peinture, n'égale celle des Peintres en tableaux.* Pline dit excluſivement, *il n'y a de gloire*; & ne dit point, *nulle gloire n'égale celle* &c. Sa phraſe & la ſuite de ſon diſcours n'en accorde ici qu'à ceux des Peintres qui ont fait des tableaux qu'on peut tranſporter. Peu après Mr. Poinſinet traduit, *nondum libebat parietes totos pingere* par *on étoit encore bien éloigné de l'uſage des murailles entieres de chef-d'œuvres de peinture.* Je crois ma traduction plus exacte, en ce qu'elle ne parle pas de chef-d'œuvres, & peut-être auſſi parce qu'elle approche davantage de la brieveté & de la clarté du latin.

En accommodant ainſi piece à piece un Auteur, on produiroit un tiſſu qui ſeroit fort ſouvent le con-

cela l'Antiquité paroit encore plus reſpectable; car les anciens n'ornoient pas les murailles pour

---

traire de ſa penſée. On doit d'autant plus me permettre ces ſortes d'obſervations, que ſans elles il ſe trouveroit, au jugement de plus d'un lecteur, que pluſieurs endroits de ma traduction, & quelques-unes de mes obſervations, n'auroient pas le ſens commun. Si Pline eût parlé comme Mr. Poinſinet, je n'aurois pas fait cette note; mais comme ils different, je pourrai, en la continuant, hazarder encore une remarque ſur la traduction de Mr. Poinſinet.

Pline ſous-entend ſans doute des tableaux *qui peuvent ſe tranſporter*, par oppoſition aux *peintures à freſque*. Mais ſa déciſion eſt-elle bien juſte, *qu'il n'y a de gloire que pour ceux qui ont peint des tableaux? nulla gloria artificum eſt, niſi eorum qui tabulas pinxêre.* Il ſemble qu'un Artiſte qui auroit peint ſur un mur, dans un plafond, une coupole, &c., auſſi bien que Raphaël, ſi vous voulez, auroit peint en huile ſur la toile, ſur bois, ou ſur cuivre, auroit tout autant que lui de mérite intrinſeque. La qualité ou la fragilité de la matiere ſur laquelle le premier auroit conſigné la preuve de ſes talens, lui donneroit, en quelque ſorte, moins de chance, pour que ſes ouvrages allaſſent dépoſer en ſa faveur à la poſtérité, & fuſſent plus univerſellement répandus. Mais il ne paroit pas que ce ſoit dans le ſens de *réputation* que Pline ait pris le mot *gloria*; la ſortie qu'il fait

les maîtres ſeuls des maiſons; ils ne faiſoient pas de Peintures qui, fixées dans un lieu, ne

---

ſur les peintures fixées ſur les murs, annonce que c'eſt le genre même qu'il a voulu blâmer, plutôt qu'il n'a ſongé à plaindre les bons Artiſtes qui employent leurs talens d'une maniere déſavantageuſe pour l'étendue & la durée de leur réputation; & ce n'eſt pas là le raiſonnement d'un connoiſſeur. Lorſqu'après avoir loué l'*effet très-agréable* & la *fineſſe de ces inventions*, on dit qu'elles ne méritent nulle gloire à leurs Auteurs, ou qu'*on n'eſtime que ceux qui ont peint des tableaux*, ce qui revient au même; non ſeulement on dit une fauſſeté, mais il paroît auſſi qu'on ne craint pas de ſe contredire; ſur-tout quand on dit ailleurs que des faiſeurs d'ouvrages qu'une mouche couvroit de ſon aile, *ont obtenu de la réputation: famam conſecuti.*

Ce genre, ſans contredit très-difficile & fort diſtingué, a cependant immortaliſé les Peintres qui l'ont exercé: la raiſon en eſt ſimple; la voici avec les expreſſions de l'Abbé Du Bos: *Un Peintre qui peint des coupoles & des voutes d'égliſe, ou qui fait de grands tableaux deſtinés pour être placés dans tous les lieux où les hommes ont coutume de ſe raſſembler, eſt plutôt connu pour ce qu'il eſt, que le Peintre qui travaille à des tableaux de chevalet deſtinés pour être renfermés dans les appartemens des particuliers.* Ce raiſonnement juſte eſt tout contraire à celui de notre Auteur.

pouvoient être ſauvées d'un incendie. Protogène ſe contentoit d'une ſimple cabane dans

---

Pline auroit bien dû ſe ſouvenir auſſi qu'il avoit dit, l. 35, ch. 3. en parlant des peintures à freſque des temples de Cæré & d'Ardée, *j'avoue qu'il n'y en a pas que j'admire autant que celles-là.* Il venoit de tranſcrire l'inſcription de celles d'Ardée quelques lignes plus haut; cela pouvoit rafraichir ſa mémoire. En effet, un Peintre dont l'ouvrage ſera toujours un ſujet d'éloge, *quem nunc & poſt ſemper ob artem hanc Ardea laudat*, peut compter ſur une vraie gloire, & ſi vraie, que Pline la lui confirme après bien des ſiecles. Si, lorſque des Artiſtes plus habiles paroiſſent, cette gloire s'affoiblit, c'eſt le droit de la ſupériorité; mais cette ſupériorité n'attaque pas le genre; elle ne l'emporte que ſur le talent de l'Artiſte. Les portiques d'Athènes & de Delphes où Polygnote avoit peint de grands ſujets, lui avoient auſſi mérité, dans l'opinion des Anciens, une vraie gloire. Que quelques Anciens ſe ſoient trompés ſur le mérite particulier de Polygnote, c'eſt une queſtion étrangere à l'idée de gloire attachée aux grands ouvrages à freſque ou qui ne ſont point tranſportés; car ceux de Polygnote dont nous parlons, ne le furent jamais, ils étoient fixés dans un lieu, *uno in loco manſuras.* Et le Jupiter Olympien de Phidias! Et tant de fameux coloſſes! Et la Vénus de Praxitèle que chacun alloit admirer à Gnide! Et tant d'autres beaux ou-

ſon petit jardin. Il n'y avoit point de peinture ſur les murs de la maiſon d'Apelles. On ne

---

vrages qui reſtoient où on les avoit faits ! Et tous ces chef-d'œuvres d'architecture qui ne voyageoient pas d'une ville à l'autre, comme des tableaux & des ſtatues, avoient-ils ou n'avoient-ils pas mérité de la gloire à leurs Auteurs ? Comment oſe-t-on dire que les Anciens, avant Apelles & Protogène, n'ornoient pas les murailles de peintures, & qu'ils n'en faiſoient pas de fixées dans un lieu, quand on a vu & loué des peintures à freſque d'une très-haute antiquité, c'eſt-à-dire, pluſieurs ſiecles avant Apelles & Protogène ?

En vérité, on n'a pas le courage d'achever, tant la maniere de raiſonner de Pline eſt quelquefois étrange. Tranſcrire ce que nous liſons, oublier enſuite ce que nous avons écrit, eſt une preuve certaine de légereté & d'ignorance de la matiere que nous traitons. Un Ecrivain qui ſe répéte ſans néceſſité, ennuie ſon lecteur ; celui qui ſe contredit ſouvent, ôte la confiance & rebute à la fin. J'en ſuis fâché pour Pline & pour ſes admirateurs outrés. J'en ſuis fâché encore pour le travail de certains hommes laborieux : ils ſont ſavans ſans doute, mais quelquefois ils s'égarent, & la méthode, & le ton d'aſſurance qui regnent dans leurs écrits, en impoſent à une infinité de lecteurs qui ne ſont pas inſtruits du ſujet qu'on leur préſente. Peut-être auſſi devrois-je en être fâché pour moi ; car ne ſerois-je pas auſſi tombé dans quelques-uns de ces inconvéniens ?

s'étoit pas encore aviſé de peindre des murailles entieres: l'Art travailloit pour toutes les villes, &

En liſant le Mémoire de Mr. de la Nauze, inſéré dans le quinzieme volume de l'Académie, j'en ai admiré le ſtyle & la tournure académique, mais j'ai trouvé deux grands défauts dans ce labeur infidele. Premiérement, celui de l'avoir fait; ſecondement, de ce qu'il n'eſt pas plutôt une bonne & franche traduction; car une paraphraſe, une amplification où l'on donneroit un tour à la choſe, ne ſeroit pas davantage la production de Pline: ce n'eſt pas que les *engoués* ne fuſſent fort aiſes d'avoir cette monnoye pour payer les ignorans. Après ma lecture, j'ai béni le Maître des Savans, des *engoués* & des ignorans, & j'ai dit: ſi Dieu permet de pareilles ſubverſions dans la Science, il veut donc nous en dégoûter; il veut donc que Mr. Rouſſeau de Geneve ait raiſon; & je me ſuis humilié.

Je me ſuis humilié encore, quand j'ai lu dans la traduction de Mr. Poinſinet: *Mais ſans faire tort à Marcus Ludius, c'eſt ici le lieu de parler d'Auguſte, qui le premier a enrichi les murailles de diverſes ſalles & appartemens de peintures infiniment agréables & variées, leſquelles repréſentent des métairies, &c.* je n'ai pas compris comment ce fut Auguſte qui le premier enrichit les murailles, quand j'ai vu le texte me dire bien clairement, que ce fut un Ludius qui

& un Peintre appartenoit à toute la terre (*m*). Arellius fut auſſi célebre à Rome, peu de tems avant Auguſte; mais il déshonora ſon Art par un crime honteux: toujours paſſionné pour quelque femme, il donna aux Déeſſes qu'il peignit les traits de ſes maîtreſſes. Ainſi, par ſes tableaux on pouvoit compter ſes concubines (*n*). Amulius, Peintre de ſujets communs,

---

vivoit ſous Auguſte. *Non fraudando & Ludio, divi Auguſti ætate, qui primus inſtituit amœniſſimam parietum picturam, villas divi Auguſti ætate*, n'étant là qu'une date en parentheſe, tout ſe rapporte au Peintre Ludius; & je ne comprends pas ici la traduction de Mr. Poinſinet, & pourtant, ſi faut-il encore que je le diſe!

(*m*) De Piles entend ſi mal Pline, que dans ſon abrégé de la vie des Peintres Grecs, c'eſt Apelles qui dit tout cela. De Piles eſt entre les mains de tout le monde, & tout le monde n'apperçoit pas d'auſſi groſſieres bévues; c'eſt qu'il s'en faut que tout le monde liſe ou ait lu Pline. On n'a pas tort aſſurément, mais ſur quoi donc tant le préconiſer? Sur des éloges faits par des Ecrivains qui n'entendoient preſque rien aux arts de peinture & de ſculpture; ou ſur la foi d'autres Ecrivains qui, comme vous voyez, défigurent Pline faute de l'entendre.

(*n*) C'eſt *un crime bien honteux* ſans doute que

parut dernierement; il étoit décent, correct &

---

d'être amoureux, & ſur-tout de femmes aſſez belles pour que leurs figures puiſſent être tranſportées à *des Déeſſes*. Mais quand un Artiſte a *ce malheur*, qu'eſt-ce que cela fait à ſon talent? Et pourquoi, en parlant de ſon mérite, comme Artiſte, un Ecrivain cite-t-il ſes foibleſſes comme homme? Sur-tout eſt-il bien philoſophique, bien judicieux même, de l'accuſer en quelque ſorte d'impiété, pour avoir donné à des Déeſſes les traits des mortelles? Que ſeroient nos plus beaux tableaux de dévotion, nos Vierges, nos Madelaines, &c. des Raphaël, des Corrège, des Guide, des Carle Maratte, & de tant d'autres, ſi ces Artiſtes n'euſſent pris dans les femmes, qui n'étoient peut-être rien moins que vierges ou Saintes, les beautés qu'ils ont fait paſſer dans leurs ouvrages? Et quel véritable Amateur & Connoiſſeur des arts s'eſt jamais aviſé de reprocher aux grands maîtres, qu'ils ont déshonoré l'art par ce procédé ſi ſimple & ſi néceſſaire en même tems, que ſans lui nous ſerions privés du ſecours que fournit à la dévotion la vue d'une belle Madone, d'une belle Madelaine, d'une belle Sainte enfin? Pline, heureuſement pour Apelles, avoit mis de côté ſa morale ſévere, quand il a dit plus haut que la belle Campaſpe avoit peut-être ſervi de modele pour la Déeſſe Vénus. On eſt indulgent pour ſes amis.

Pline ajoute que par les tableaux d'Arellius, on pouvoit compter le nombre de ſes concubines: *Ita-*

en même-tems agréable. Il y avoit de lui une

---

que in pictura ejus ſcorta numerabantur. Cette idée n'a été ni ſaiſie, ni traduite par Mr. Poinſinet : je crois pourtant qu'elle n'eſt pas plus à négliger que le reſte, & je l'ai traduite pour ce qu'elle vaut.

Je viens de dire qu'un vrai connoiſſeur ne s'eſt jamais aviſé de reprocher à un Peintre d'avoir fait une Sainte d'après une femme qui ne l'étoit pas. Ce n'eſt pas dire aſſez : il faut ajouter, *un homme dans ſon bon ſens ;* car un Artiſte même en peut manquer, s'il ſe laiſſe dominer par l'âcreté de ſa bile. Nous en avons un exemple frappant dans les ingénieuſes Satyres de *Salvator Roſa.* Cet Artiſte, dont on connoit les grands talens, s'étoit mis dans la tête qu'il falloit injurier le Carrache, le Titien & tous les Peintres qui avoient fait, non ſeulement des tableaux obſcenes, mais des ouvrages de dévotion dont les modeles étoient des gens de mauvaiſe vie ; & il ſe chargea d'anathématiſer, *ipſo facto*, les Auteurs de ces ouvrages : ce qui paroît un peu dur. Mais ſur le premier point, tout eſt pour lui ; la rigueur avec laquelle il ſévit contre les obſcenités fait honneur à ſes mœurs, & ne peut être blâmée, au moins pour le fond, que par des ames corrompues. Je vais à ce propos traduire & mettre ſous les yeux du lecteur un trait de ſa troiſieme Satyre intitulée *la Pittura.*

„ Michel-Ange ayant découvert ſon jugement uni-
„ verſel en préſence du Pape, chacun exaltoit ce

Minerve, qui, de quelque côté qu'on la regar-

„ tableau comme un ouvrage immortel. Mais un ſeul „ cavalier, d'un viſage ſévere, tint avec fermeté ce „ diſcours au Peintre : Votre jugement eſt bien ex- „ primé, puiſqu'on y voit les parties honteuſes de la „ vie de chacun. Mon cher Michel-Ange, ne croyez „ pas que je plaiſante : vous avez peint un grand „ jugement, mais avec peu de jugement. Je ne vous „ dis rien de l'art du Peintre, mais je parle des con- „ venances, où je trouve que votre grand ſavoir a „ dégénéré en vice. Ne deviez-vous pas penſer & „ voir, que votre tableau eſt dans une égliſe ? Il me „ ſemble à moi que cet autel eſt un bain public. „ Vous ſaviez pourtant que le fils de Noé attira la „ colere de Dieu ſur lui, pour avoir découvert la „ nudité de ſon pere ; & vous, ſans craindre le Chriſt „ & ſa Mere, vous découvrez les parties honteuſes „ de tous les Saints. Ainſi, dans le lieu même où le „ Souverain Paſteur offre au ciel des vœux purs, vous „ offrez l'obſcénité à découvert ; où le Vicaire de „ Dieu lie & délie ſur la terre & dans le ciel, vous „ expoſez des choſes auſſi étranges. (*Ici le Poëte les* „ *nomme.*) Michel-Ange, à cette mercuriale, devint „ rouge & noir de rage, il ne ſut dire une parole ; „ & ne pouvant ſatisfaire autrement ſon orgueil al- „ tier, il fut, pour exhaler ſon dépit, peindre le ca- „ valier dans l'enfer " (*).

(*) Ce cavalier ſe nommoit, dit-on, *Blaiſe Caſena* ; il

Voilà donc un grand Artiſte qui ſe dégrade : il ſe place au rang des ames viles, qui ne pouvant ſe corriger, ajoutent encore à leurs autres vices, celui d'en faire un trophée. Oui ; c'eſt le partage & la reſſource de l'ignorant orgueil & de la dépravation : mais qu'un homme, dont les talens ont dû élever l'ame, ſe flétriſſe ainſi lui-même, il eſt autant un ſujet d'humiliation, que d'autres, à qui de pareils travers paſſeroient par la tête, en ſont de mépris, de riſée ou d'indifférence.

J'ai obſervé ailleurs, avec beaucoup d'honnêteté, les fautes de convenance du fameux Moyſe de Michel-Ange, & je crois ſans peine l'avoir emporté ſur *Salvator Roſa*, dans l'éloge que j'ai fait de ce grand Sculpteur. Auſſi l'Auteur très-célebre des *Queſtions ſur l'Encyclopédie* a-t-il approuvé publiquement ma critique ; ce que je ne fais pas remarquer par une de ces adreſſes qui ne laiſſent rien échaper de ce qui peut énorgueillir la petite ſuffiſance : mon objet eſt ſeulement de conclure, avec tous les hommes ſenſés, qu'un ſuffrage de cette valeur, dans un point qui appartient au goût univerſel, eſt auſſi honorable que les atteintes balbutiées de quelques foibles contradicteurs ſeroient indifférentes, pour ne pas dire mépriſables. Cette eſpece de contradicteurs feint de ne

étoit maître des cérémonies de la cour du Pape. Au reſte, l'ouvrage eut dès ſa naiſſance, de ſéveres & juſtes critiques, & il en aura tant que la vérité dans le coloris ſera connue, & qu'on n'aura pas renoncé au bon goût & au ſens commun dans la compoſition.

pas diſtinguer l'Artiſte qui travaille d'avec l'Artiſte qui penſe, lorſqu'il s'agit de contredire une critique juſte ſur l'idéal d'un ouvrage ancien. Ce qui les rend encore aſſez plaiſans, c'eſt de blâmer en même tems de prétendues fautes contre le coſtume dans des ouvrages faits ſous leurs yeux. Cela s'appelle aller commodément au jour la journée, comme ce Garaſſe qui accuſoit les gens d'être tout à la fois hérétiques, déïſtes & athées. Je pourrois bien avoir déja dit, ou je dirai peut-être encore la même choſe ailleurs, c'eſt que toutes les fois qu'on voit paroitre ſérieuſement de nouvelles fadaiſes, il eſt un peu difficile de ne jamais les montrer au doigt, quelque deſſein qu'on ait formé de ſe taire.

J'oubliois un trait qui peut d'autant plus à propos trouver ici ſa place, qu'il vérifiera ce que j'ai dit de ma critique honnête & reſpectueuſe, comparée à l'opinion que Salvator Roſa avoit de Michel-Ange. Salvator venoit de découvrir un tableau de ſa façon, dont les figures étoient de grandeur naturelle, & la bonne opinion qu'il avoit de ſon mérite à deſſiner en grand, lui fit dire à ſon ami Paſſari: *Che dicono adeſſo queſti maligni? Si ſono chiariti, ſe io ſo fare in grande? Or venga Michel-Angelo, e diſegni meglio quel nudo, chi vi ho fatto io, ſe lo ſoprà fare. Adeſſo è ſtordito il mondo, perchè gli ho già fatto videre quanto vaglio.* Le voilà celui qui s'oublie, celui qui méconnoît la ſupériorité d'un talent que perſonne encore n'a enlevé à Michel-Ange; le voilà celui qui ne s'en tient pas à relever des fautes réel-

dât, regardoit le ſpectateur (*o*). Il ne peignoit que peu d'heures par jour, & avec tant de gra-

---

les, en rendant le plus grand hommage aux vraies beautés: mais qui rabaiſſe avec dédain, le ſavoir du plus profond Deſſinateur moderne, & qui croit follement & pour le moins, ſe placer à côté. C'eſt ce délire de la vanité, qu'il faut tancer quand on le rencontre: mais ſe gendarmer contre la juſte cenſure d'un millier de ſottiſes, c'eſt montrer ſa foibleſſe & ſon ignorance, ou peut-être un motif encore plus honteux, & qu'on pourroit bien deviner. On prétend que Tacite & le Duc de la Rochefoucault connoiſſoient les hommes.

(*o*) Quelle puérilité! Voilà Pline *le connoiſſeur* en peinture qui ne ſait pas qu'une tête peinte ſur une ſurface plane, fut-elle du plus mauvais Peintre, regardera toujours le ſpectateur de quelque côté qu'il la regarde, ſi elle regarde en face: elle fera bien plus, elle regardera tous les ſpectateurs à la fois, de quelque côté qu'ils ſoient.

Qu'on ſe rappelle tous les endroits où il parle bien des ouvrages de l'art; qu'on les compare à ce qu'il dit ici, on trouvera ſans peine qu'il étoit homme d'eſprit & ſenſible, & compilateur de bonne foi: mais on n'en conclura pas qu'il fût un *grand connoiſſeur*, parce qu'on ſait que des mots iſolés, des expreſſions vagues, des idées générales, ne font jamais preuve du ſavoir, ſur-tout lorſque la perſonne qui

vité, qu'il ne quittoit jamais ſa toge, quoiqu'il fut élevé ſur des échafauds. La maiſon d'or de

---

les produit en débite ailleurs d'autres, qui prouvent la plus grande ignorance de la matiere qu'elle traite. Par cette méthode ſimple, on aura même la démonſtration certaine de ſon peu de connoiſſance dans l'art.

Suétone dit, que Jules-Céſar étoit fort curieux de ſtatues & de tableaux, qu'il mettoit à en acquérir beaucoup d'activité; c'eſt peut-être une voie pour arriver à la connoiſſance. Mais Suétone, qui vraiſemblablement n'avoit pas celle de l'art, dit en même tems, que Céſar faiſoit l'eſtimation du poids des perles en les ballotant dans ſa main. L'hiſtorien de Céſar ne voyoit ſans-doute la peinture que comme un objet de curioſité, à peu près ſemblable à celui des perles & des diamans; il ne meſuroit pas la diſtance qui eſt entre Apelles & le lapidaire, puiſqu'il faiſoit un collectif de deux objets ſi différens. Il faut croire pourtant que la *parfaite* connoiſſance des tableaux & des ſtatues ne s'acquiert pas comme celles des perles, c'eſt-à-dire, à force d'en manier, d'en voir, d'en parler & même d'en écrire, puiſque Pline, après en avoir tant peſés & ballotés, ne ſait pas mieux juger d'une tête peinte qui regarde en face, que s'il n'eût jamais ouï parler de peinture. Cette note pourroit me diſpenſer d'en faire d'autres.

Mr. de Jaucourt, d'après Mr. de Caylus, dit, en parlant d'Amulius, quelque choſe de trop remarqua-

Néron fut la priſon des ouvrages de ce Peintre; c'eſt pourquoi on ne voit pas beaucoup de ſes tableaux. Après lui Cornelius Pinus & Accius

---

ble pour ne pas le tranſcrire. " Pline admire la tête „ d'une Minerve que peignit cet Artiſte. Cette tête „ regardoit toujours celui qui la regardoit, *ſpectan-* „ *tem aſpectans quacumque aſpiceretur.* Cependant „ ce jeu d'optique ne tient point au mérite perſon- „ nel, & ſuppoſe ſeulement dans le Peintre une con- „ noiſſance de cette partie de la perſpective. On mon- „ tre en Italie pluſieurs têtes dans le goût de celle „ d'Amulius ". (Encyclop. tom. 12, pag. 275.) L'obſervation eſt beaucoup trop reſſerrée; elle pouvoit ne pas ſe borner à l'Italie, & voyager dans toutes les parties du monde où l'on peint des portraits qui regardent en face. Il n'y en a pas un qui n'en montre autant, fut-il du plus mauvais barbouilleur, qui ne ſauroit pas la moindre regle de *ce jeu d'optique*, & qui n'auroit aucune connoiſſance *de cette partie de la perſpective.*

Voici un problême que je propoſe au lecteur, & que je le prie de vouloir bien réſoudre. La lecture de Pline a-t-elle eu juſqu'à préſent la vertu de déranger le bon ſens des hommes d'eſprit & de mérite? Ou bien, par une intention particuliere & indépendante de cette lecture, veut-on faire paſſer pour du bon les abſurdités de cet Auteur? Ce ſeroit un peu ſe moquer des gens, que d'aſſurer avec Mr. de la Nauze,

Priſcus furent en réputation; ils peignirent le temple de l'Honneur, & celui de la Vertu, que Veſpaſien fit rétablir. Priſcus approcha plus des anciens.

---

que Pline *critique* la Minerve d'Amulius, & qu'il n'en parle que par *dériſion.* Parle-t-on d'un Artiſte avec *dériſion*, quand on l'appelle décent, correct & en même tems agréable, & ſur-tout quand on joint immédiatement à cet éloge, celui d'un de ſes ouvrages? Non, ce ſeroit une impropriété trop révoltante, une incohérence trop ridicule dans les idées d'un Ecrivain; on ne confond pas ainſi un reproche avec un éloge auſſi formel. Mais ſi dans un autre ſens, l'abſurdité eſt un peu forte, le Commentateur aveuglé par ſa prévention, dira plutôt une abſurdité, que de convenir du tort de ſon Auteur; & c'eſt ainſi qu'en lui prêtant ſes travers, il le rend encore plus abſurde. Car ce ſeroit un moindre mal d'ignorer un effet de la peinture, pour ſimple & commun qu'il fût, que de produire ainſi mal à propos une plate & froide ironie.

Un autre Commentateur (Durand), pour ſauver à Pline l'abſurdité de cette Minerve, le fait tomber dans une autre plus groſſiere encore. Il produit l'autorité d'un ancien manuſcrit, où c'eſt le Peintre qui, *de quelque côté qu'on le regardât, regardoit le ſpectateur.* Il n'y auroit là qu'une petite difficulté, c'eſt qu'avec de tels yeux, on n'eſt pas Peintre. Le ma-

CHAPITRE XI.

SECTION TRENTE-HUITIEME.

Du moyen d'empêcher le chant des oiſeaux.

IL ne faut pas omettre en parlant de la Peinture, une aventure célebre touchant Lépidus.

---

nuſcrit que j'ai déja cité, a le même ſens que l'édition du Pere Hardouin ; c'eſt la Minerve & non le Peintre qui regarde de tous les côtés à la fois.

Un ſavant interprête (Dalechamp) veut que *in machinis* , qui eſt peu après dans le texte, ſignifie *un chevalet.* Mais ſi c'étoit le ſens, Pline au lieu de ce plurier, n'auroit-il pas dit *in machinâ*, comme il le dit ailleurs en parlant d'un chevalet? Son obſervation alors eut été bien puérile, puiſqu'il n'y auroit rien de remarquable qu'un Peintre Romain travaillât tout habillé devant un chevalet. Toutes les éditions & tous les manuſcrits , même celui de Pétersbourg, ont *in machinis.* Je trouve de plus en plus que les ſavans , quelques profonds qu'ils ſoient d'ailleurs, paient toujours plus ou moins le tribut à nos arts. En expliquant un Auteur ancien qui en parle , ils lui prêtent de tems en tems, par leurs interprétations, des fautes qu'il n'a pas commiſes , comme ſouvent auſſi les erreurs qui lui appartiennent leur échappent.

Pendant ſon Triumvirat, les magiſtrats d'un certain lieu l'ayant conduit dans une maiſon entourée de bois, le lendemain il ſe plaignit à eux avec menaces, que le chant des oiſeaux l'avoit empêché de dormir; mais ils firent entourer l'endroit d'un dragon peint ſur un parchemin très-long, ce qui, dit-on, effraia les oiſeaux & les fit taire. On connut enſuite que par ce moyen on pouvoit empêcher les oiſeaux de chanter (*a*).

(*a*) Que veut dire Pline par *cette aventure célebre ?* Eſt-ce un éloge de la peinture & de ſon pouvoir ſur les animaux? On a vu ailleurs ce qu'il en faut penſer. Eſt-ce pour apprendre à la poſtérité qu'un épouvantail à moineaux avoit procuré un ſommeil plus tranquille au Triumvir? On pouvoit, en ce cas, *omettre l'aventure célebre.* Il n'y a payſan & ſauvage au monde qui ne ſachent parfaitement le moyen, non ſeulement de faire taire les oiſeaux, mais de les chaſſer d'un lieu où ils incommodent. Du tems de Lépidus on ignoroit à Rome le ſecret de faire taire les oiſeaux qui empêchent les gens de dormir, & cette invention fut *une aventure célebre;* la poſtérité a de la peine à le croire. Mr. de Caylus dit que Pline *doute de ce fait :* mais de ce que Mr. de Caylus a vu *fabula* dans le texte, il ne s'en ſuit pas un doute dans l'eſprit de Pline, puiſque *fabula* ſignifioit chez

SECTION TRENTE-NEUVIEME.

Qui a peint à l'encauſtique & au pinceau.

On n'eſt pas certain qui le premier imagina de peindre en cire & à l'encauſtique. Quelques-uns croyent que l'invention eſt d'Ariſtide, & que Praxitèle la perfectionna; mais il y eut des peintures à l'encauſtique plus anciennes, comme de Polygnote, de Nicanor & d'Arcéſilas de

---

les Latins *recit*, *nouvelle*, *aventure*, *hiſtoire*, *conte vrai*, &c. tout auſſi-bien que fable dans le ſens que nous donnons à ce mot, & dans le ſiecle de Pline il pouvoit bien le ſignifier encore.

Le titre du chapitre, *de avium cantu compeſcendo*, répond pour moi: il eſt très-ancien, il eſt dans les manuſcrits, il eſt reçu par les Savans, il annonce le ſujet, & ſoit qu'il ait été fait par Pline ou par d'autres depuis lui, l'on n'auroit pas continué de le recevoir, ſi le fait qu'il indique n'eût pas été regardé comme le vrai texte de l'Auteur. Ainſi *celebris fabula* ne ſignifie aucun doute dans l'eſprit de l'Ecrivain. Ce n'eſt pas non plus un conte banal, populaire, parce que *celebre conſilium*, que Pline dit ailleurs, ne ſignifie pas une délibération banale, populaire, mais une *délibération célebre*, ou ſi l'on veut remarquable. Il faut donc entendre & traduire *celebris fabula* par *aventure célebre*.

Parium. Lyſippe écrivit auſſi ſur celle qu'il fit à Ægine, ἐνέκαυσεν (*b*); ce qu'il n'auroit aſſurément pas fait, ſi l'encauſtique n'eût pas été inventé (*c*).

(*b*) C'eſt-à-dire, a fait à l'encauſtique, *inuſſit*.

(*c*) Eſt-ce le Sculpteur Lyſippe qui peignit à l'encauſtique? Y eut-il un Peintre de ce nom? Le texte de Pline eſt-il ici corrompu? Je n'en ſais rien, & je ne vois nulle part où je pourrois l'apprendre. Le catalogue de Junius, qui offre un article particulier de *Lyſippus Pictor*, porteroit à croire qu'il y eut un Peintre de ce nom, ſi ce n'étoit qu'il ne fait là que copier Pline, & ne dit rien de plus. Mais je ſuis ſurpris de trouver dans l'Encyclopédie, tom. 12, article *Lyſippe*, une faute qu'on ne devroit pas y attendre. La voici: *Lyſippe d'Egine*, *Peintre encauſtique*, &c. Voici le texte: *Lyſippus quoque Æginæ picturæ ſuæ inſcripſit* ἐνέκαυσεν, où l'on voit que ce Lyſippe, quel qu'il fût, écrivit ſur la peinture qu'il faiſoit à Egine, *il a brûlé*. *Æginæ* eſt un génitif de lieu qui s'exprime ainſi, quand il y a repos: c'eſt comme s'il y avoit *in urbe Æginæ*, ce qui ne dit pas que l'Artiſte fut d'Egine, mais qu'il y avoit travaillé. Si Pline eut voulu dire qu'il en étoit, il auroit écrit *Lyſippus Ægineticus*, comme il a écrit *Ægineticum æs*, *Æginetica æris temperatura*, &c.

Cela eſt fort clair, & Mr. le Chevalier de Jaucourt me paroît avoir moins conſulté ſes yeux que ſon ima-

SECTION QUARANTIEME.

Qui les premiers peignirent les plafonds: quand on commença à peindre les appartemens. Le grand prix des peintures.

On dit auſſi que Pamphile, maître d'Apelles, non ſeulement peignit à l'encauſtique, mais qu'il enſeigna cet art à Pauſias de Sicyone, le premier Peintre célebre dans ce genre. Il étoit fils de Briès, qui fut auſſi ſon premier maître.

---

gination, pour créer une patrie, contre toute raiſon, à un Artiſte auquel ni Pline, ni d'autres, n'en ont donné. Ce qui eſt tout auſſi ſurprenant, c'eſt de trouver qu'un autre littérateur ait fait la même faute en traduiſant le même paſſage, & qu'il ait dit: *Lyſippe d'Egine écrivit au bas de ſa peinture, il a brûlé.* Art. *Encauſtique;* il eſt de Mr. Monnoye. Ce littérateur a ſans doute voulu plaiſanter, lorſqu'une quarantaine de lignes plus bas, il a traduit dans un paſſage de Vitruve, *candela* par *une toile cirée.*

Je n'en eſtime pas moins deux fort habiles gens, quoiqu'ils aient erré dans un point qui, de la part de certains critiques, m'auroit attiré des injures de portefaix. Si j'obſerve ces deux ou trois fautes, ce n'eſt que pour ajouter à la preuve que de bons littérateurs ſe trompent quelquefois auſſi-bien ſur le latin, que pourroit le faire un Artiſte.

Lorſqu'à Theſpies on répara les murs que Polygnote avoit peints, Pauſias fit cet ouvrage au pinceau; & par la comparaiſon l'on trouva qu'il étoit beaucoup inférieur, parce qu'il n'avoit pas combattu dans ſon genre. Il imagina le premier de peindre les plafonds; car avant lui ce n'étoit pas l'uſage d'orner ainſi les appartemens. Il peignit de petits tableaux, & ſurtout des enfans. Ses rivaux diſoient que c'étoit parce que cette eſpece de peinture convenoit à ſa lenteur naturelle. C'eſt pourquoi, afin de donner une preuve de ſon talent & de ſa promptitude, il peignit en un jour un tableau repréſentant un enfant, qui pour cela fut appellé *Hemereſios* (*d*). Dans ſa jeuneſſe il fut amoureux de Glycère ſa compatriote, qui inventa les couronnes de fleurs, & en imitant à l'envi le talent de ſa maîtreſſe,

---

Mr. Poinſinet a fait une petite mépriſe en traduiſant ici le mot ἐνέκαυσεν, par *il compoſoit ce tableau en cauſtique*, au moins il auroit dû dire *il a compoſé*, puiſque le verbe eſt là au préterit parfait, & que c'eſt un mot notable dans Pline. Mr. Poinſinet l'avoit traduit lui-même dans une note de la Préface par *inuſſit*. C'eſt une inadvertance.

(*d*) Fait en un jour.

maîtreſſe, il conduiſit cet art juſqu'à faire des couronnes variées d'une quantité prodigieuſe de fleurs. Il la peignit enſuite elle-même aſſiſe avec une couronne; & ce tableau, un des plus beaux qu'il ait fait, eſt appellé par les uns la faiſeuſe, par d'autres la vendeuſe de couronnes; parce que Glycère avoit gagné ſa vie à en vendre. Aux fêtes de Bacchus à Athènes, L. Lucullus acheta deux talents, une copie de ce tableau; une copie ſe nomme en grec, *apographon* (*e*).

24°. Pauſias fit auſſi de grands tableaux, comme le ſacrifice de bœufs qu'on a vu dans le portique de Pompée; car il eſt l'inventeur de cette eſpece de peinture (*f*) qui fut enſuite

(*e*) Pour avoir la permiſſion de demander ſi cet article de Dictionnaire n'eſt pas au moins inutile, rapportons le latin: *Hujus tabulæ exemplar, quod apographon vocant.* Si Pline croyoit ces ſortes de verſions néceſſaires, il en a trop peu fait; & s'il penſoit qu'elles fuſſent inutiles, pourquoi en voit-on beaucoup dans ſon ouvrage? Mr. Poinſinet ne traduit point ce *quod apographon vocant.*

(*f*) De quelle *eſpece de peinture* Pline veut-il parler? Eſt-ce de celle qui repréſente les bœufs? On n'en avoit donc pas encore peint avant la 100e Olympiade? Cependant la fameuſe vache de Myron étoit

imitée par beaucoup d'autres, mais dans laquelle perſonne n'a pu l'égaler. Quand il vouloit faire voir la longueur d'un bœuf, il ne le peignoit pas vu en flanc, mais en face, en racourci, & dans cette ſituation, on la diſtinguait fort bien. Tandis que les autres Peintres font blanchâtre

---

faite depuis 60 ans. Eſt-ce de celle qui repréſente des ſacrifices de bœufs? Il n'eſt pas croyable que la peinture ait attendu ſi longtems à repréſenter cet uſage religieux. Si c'eſt de l'invention de peindre un bœuf noir dont Pline a voulu parler, il a donc ſuppoſé qu'on n'avoit pas encore peint d'objets dont la couleur fut noire, pas même des chevaux; alors on ne l'écouteroit pas. Si c'eſt de l'invention de peindre un objet en racourci, on ne trouvera pas qu'il parle en homme qui ait les premieres notions de l'art; parce qu'on ne ſauroit peindre une tête en face, que le nez & les oreilles ne ſoient en racourci; parce qu'on ne peut pas deſſiner une jambe en face, que le pied qui la porte ne ſoit en racourci, &c. les côtés de tout corps rond ſont des racourcis.

Il faut que cela paroiſſe vrai; car Mr. Ten-Hoven de la Haye, qui déclare dans ſes Mémoires de la maiſon de Médicis, *que je ne ſuis pas à beaucoup près ſon oracle*, ne laiſſe pas de me copier ici mot pour mot, liv. 7, pag. 134. " On ne ſauroit peindre, dit-il, une tête en face, que le nez & les

ce qui doit être ſaillant, & employent le noir pour le faire mieux reſſortir; pour lui, il fit un bœuf entierement noir, & le corps des ombres de la même couleur; par un grand art, il a montré ſur une ſurface unie le relief, & avec des parties briſées la ſolidité du tout

---

„ oreilles ne ſoient en racourci; on ne peut pas deſ-
„ ſiner une jambe de face, que le pied qui la porte
„ ne ſoit en racourci; il en eſt de même de tout
„ corps rond ".

Je trouve auſſi de côté & d'autre, dans le même ouvrage, pluſieurs de mes idées pareillement tranſcrites mot à mot, ſans guillemets, ſans italiques, ſans citations; c'eſt faire trop d'honneur à qui n'eſt pas notre oracle. Pour ceux de mes paſſages que cenſure Mr. Ten-Hoven, ils ſont déſignés comme ſortis de ma plume. Il eſt vrai qu'il vaut mieux dépouiller les gens & les battre, que de faire pis.

Ces paroles de Pline *eam enim Picturam primus invenit*, ſont un ſujet de commentaire pour les érudits: quand ils auront bien cherché, ils trouveront qu'avant Pauſias on ne ſavoit pas peindre des bœufs, ou des bœufs noirs en racourci, ou des ſacrifices de bœufs. Mr. de Caylus a traduit l'enſemble de ce paſſage d'une maniere bien particuliere. Voyez le texte de Pline, & la page 179, tom. 25, des Mém. de l'Académie.

Mr. Brotier paroît ne pas déſapprouver ici ma tra-

enſemble (*g*). Il vècut à Sicyone qui fut long-tems la patrie de la Peinture. Tous les tableaux de cette ville furent enſuite vendus publiquement pour en acquitter les dettes, & tranſportés à Rome ſous l'édilité de Scaurus.

---

duction, puiſqu'il rapporte cet endroit de Pline, dans mes propres termes qu'il copie, pour montrer comment nous devons le dire en françois. Il met un & ſeulement à la place d'un *enfin*, & replace le mot *relief* où il doit être: il a raiſon, & j'en ai profité; car je n'avois pas encore apperçu la mépriſe. C'eſt, à ce que je crois, dommage que des hommes de mérite n'aient pas la force de citer, quand ils adoptent quelques mots d'un Ecrivain qui leur déplait, comme ils l'ont quand ils le blâment. *Moins habile & plus de juſtice*, ſeroit volontiers ma deviſe, attendu que ceux qui liſent une citation défavorable y croient, & qu'ils ne peuvent pas deviner que ce qui les ſatisfait vient de la même part. Voyez à la pag. 392, tom. 6, du Pline de Mr. Brotier: rappellez-vous les injures qu'il me dit, & jugez de ſon équité.

(*g*) Si le lecteur eſt curieux de voir ce paſſage, rapporté à l'article *Perſpective* dans l'Encyclopédie, il trouvera que les bœufs en racourci, dont il y eſt fait mention, *donnent une idée complette de la perſpective;* paroles qui ſont auſſi à l'article *Pauſias* dans le même tome. Il eſt à croire cependant, que ceux qui connoiſſent bien toute l'étendue de la perſpecti-

25°. Après Pauſias, dans la 104e. Olympiade, Euphranor de l'Iſthme de Corinthe, & dont nous avons parlé au rang des Statuaires, ſurpaſſa de beaucoup tous les autres. Il a fait & des

---

ve, ne conviendront jamais que le ſimple racourci d'une figure donne l'*idée complette* de cette ſcience. Ils trouveront même que l'aſſertion, ſi elle étoit fondée, prouveroit que la perſpective étoit inconnue avant Pauſias, preſque contemporain d'Apelles, puiſqu'il fût *l'inventeur de cette eſpece de peinture dans laquelle perſonne n'a pu l'égaler*, & qu'ainſi les ouvrages d'aucun Peintre ancien n'ont donné *une idée complette de la perſpective :* fauſſe conſéquence cependant, puiſque les Grecs la connoiſſoient cent ans avant Pauſias. Le témoignage de Vitruve eſt trop poſitif, pour laiſſer le moindre doute à ce ſujet. Dès le tems d'Echile, cette ſcience fut miſe en pratique (*).

Quand un Artiſte ſavant parle de ſon art, ce qu'il

(*) " Namque primum Agatarchus Athenis, Æchylo „ docente, tragicam ſcenam fecit & de eâ commentarium re- „ liquit. Ex eo moniti Democritus, & Anaxagoras, de „ eadem re ſcripſerunt, quemadmodum oporteat ad aciem „ oculorum, radiorumque extenſionem, certo loco centro „ conſtituto ad lineas ratione naturali reſpondere : uti de „ incertâ re certæ imagines Ædificorum in ſcenarum picturis „ redderint ſpeciem : & quæ in directis planiſque frontibus „ ſint figuratæ, alia abſcedentia, alia prominentia eſſe „ videantur ",

coloſſes, & des ſtatues de marbre, & des coupes. Docile & laborieux plus que perſonne, il excella dans tous les genres & fut égal à lui-même. Il paroît qu'il a le premier exprimé la dignité dans

---

dit eſt croyable : s'il ſe trompe, ſes erreurs mêmes ont des traits de lumiere qui peuvent être profitables. C'eſt là où il faut avoir de l'indulgence, parce que c'eſt là où les fautes ſont ſupportables, à cauſe de la compenſation. Croyez-vous que je plaide ici ma cauſe ? vous ne vous trompez pas.

Si Mr. de Jaucourt eût eu plus de modération ; s'il n'eût vu dans l'ouvrage de Pauſias que l'intelligence des tons & du deſſein portée à un certain degré, il ſemble qu'il eût pu entendre beaucoup mieux le paſſage de Pline, & qu'il n'y auroit rien apperçu qui lui donnât une *idée complette* de la perſpective. Quel Peintre a mieux connu la magie du clair-obſcur & toute l'intelligence de la couleur que Rembrandt ? Ses ouvrages cependant n'ont jamais paſſé pour donner une *idée complette* de la perſpective ; puiſqu'elle ne l'eſt qu'autant qu'elle eſt *aérienne* & *linéaire ;* & l'on auroit un peu de peine à prouver, eut-on même de meilleurs témoignages anciens que celui de Pline, que le Peintre Grec l'emportât dans la premiere de ces parties ſur le Peintre Flamand.

Mr. de Jaucourt ſe plaint auſſi que Vitruve ne nous apprenne pas le pays du Peintre Apaturius très-habile dans la perſpective. Cependant cet Artiſte écri-

les héros & fait uſage de la proportion (*h*).

---

vain dit ; *Etenim etiam Tralibus cum Apaturius Alabandeus eleganti manu finxiſſet ſcenam in minuſculo theatro*, l. 7, c. 5. Pour faire l'article *Apaturius*, Mr. de Jaucourt a dû conſulter le texte de Vitruve qu'il cite, comme auſſi pour faire l'article *Perſpective*, où il parle de ce Peintre. Comment n'a-t-il pas vu qu'il étoit d'Alabanda, ville de Carie ? La cauſe de nos erreurs eſt toujours plus ou moins difficile à comprendre. (Voyez dans l'Encyclopédie les deux articles indiqués.)

(*h*) Voilà encore un premier qui vient bien tard faire uſage de la dignité & de la proportion, après que d'autres les avoient inventées. Eſt-ce que Parrhaſius, Timanthe, Ariſtide, Apelles, Protogène & tant d'autres fort célebres avant Euphranor, n'y avoient pas ſongé ? Pline oublie-t-il auſſi que Phidias avoit montré depuis longtems *la dignité & la proportion* dans ſon Jupiter Olympien, que perſonne n'a égalé, *quem nemo æmulatur ?* Si les Sculpteurs mettoient de la juſteſſe & de la nobleſſe dans leurs ouvrages, les Peintres du même tems & du même pays ne devoient pas en mettre moins dans les leurs, & à bien plus forte raiſon les Peintres ſubſéquens. Mais la peinture des Anciens, égale à leur ſculpture pour le deſſein, le caractere, l'expreſſion, pouvoit bien n'avoir pas encore atteint la perfection dans les parties que les grands Peintres Italiens nous ont enſeignées

Mais il a toujours fait les corps trop grêles, les

---

depuis, & qui, réunies aux autres, conſtituent la vraie beauté de la peinture.

Le lecteur ne ſera peut-être pas fâché de ſavoir comment Mrs. de Caylus & de Jaucourt traduiſent : *Hic primus videtur..... uſurpaſſe ſymmetriam*, qui ſignifie, *il paroît qu'il a le premier fait uſage de la proportion.* Voici comment ils rendent ce latin : *c'eſt-à-dire, s'être fait une maniere dont on ne ſorte point.* Ailleurs ils traduiſent ainſi : *Primus ſymmetriam picturæ dedit ; ces paroles ſignifient, que les airs de tête de ce Peintre étoient piquans, qu'il ajuſtoit les cheveux avec autant de nobleſſe que de légereté ; que ſes bouches étoient aimables, & que ſon trait étoit auſſi coulant que ſes contours étoient juſtes.* Si une de ces deux manieres de traduire eſt bonne, aſſurément l'autre ne l'eſt pas, puiſqu'elles rendent ſi différemment deux textes ſemblables, & qui dans le diſcours ont le même ſens, lequel pourtant n'eſt point du tout celui des deux interprétations.

Les paroles qui ſuivent dans le texte, offrent encore un objet d'attention. Pline ajoute, en parlant toujours d'Euphranor : *ſed fuit univerſitate corporum exilior, capitibus articuliſque grandior ;* & Mr. de Jaucourt traduit fort juſte les trois derniers mots par, *ſes têtes ſont trop fortes & ſes emmanchemens trop nourris.* Cependant ailleurs, en parlant de Zeuxis, & en rapportant ces paroles de Pline, qui ſont ſemblables

têtes & les articulations trop groſſes. Il a auſſi

---

aux précédentes, & qui ont le même ſens, *grandior in capitibus, articuliſque*, il dit : *ces mots indiquent-ils un reproche de faire ſes têtes & ſes articulations trop fortes, ou le mot de* grandior *marque-t-il un éloge ? .... Je ne décide point l'explication de cette phraſe latine.* (Art. *Zeuxis.*) Et moi je ne déciderai pas non plus, ſi, après avoir décidé une queſtion, on peut dire, *je ne la décide point.* Peut-être une note ambigue du Pere Hardouin devroit-elle être rejettée, quand, par la connoiſſance de la matiere qu'on s'engage à traiter, on ſait décidément que des têtes trop groſſes, ne ſont pas un ſujet d'éloge, & qu'on n'ignore pas les acceptions diverſes du mot *grandior.* Repréſenter, comme Homère, des perſonnages au-deſſus du naturel, eſt bien autre choſe ! Voyez la note 18 du P. Hardouin, chap. 9, ſ. 36, N°. 2.

Ayant cenſuré Pline où j'ai cru qu'il étoit répréhenſible, ayant encore à le cenſurer, je vais le diſculper ici d'une faute, que je ſuis perſuadé qu'il n'a pas commiſe : il s'agit toujours d'Euphranor.

Si Pamphile, qui étoit en réputation vers la 107e. Olympiade, & qui fut maître d'Apellès, comme on l'a vu, enſeigna la Peinture en cauſtique à Pauſias, comme on l'a pareillement vu : ſi après Pauſias, *Euphranor ſurpaſſa de beaucoup tous les autres*, comment ſeroit-il poſſible qu'il eût joui de cette grande réputation, dans le 104e. Olympiade, comme il eſt

compoſé des traités ſur la ſymmétrie (la pro-

---

dit dans tous les imprimés, livre vingt-cinq, chapitre onze : ils diſent auſſi que ſon maître Ariſtide ne parut que dans la 112e.

Obſervons que Pline, quand il date par les Olympiades, dans les trois livres que j'examine, va toujours en avançant, & qu'il ne fait point de ſauts rétrogrades. Il n'eſt donc pas vraiſemblable qu'il ait ici rétrogradé de 8 Olympiades, & qu'il ait placé loin après Apelles, un Peintre qui par cette date de 104, auroit paru 30 ans auparavant. Vous avez vu qu'avant de commencer la Section 37, il dit : *nous allons bientôt parler d'Ariſtide ;* c'eſt avertir qu'il n'interrompra pas l'ordre des Olympiades, auſſi le continue-t-il en arrivant par les années d'Attale, de Varron, de Céſar, à la fin de ſon hiſtoire ou traité de la Peinture ancienne. Joignons à cette obſervation, l'abſurdité dont on vient de voir les preuves, & nous pourrons croire que Pline a dû mettre 151, & non pas 104 : je vais en donner à préſent d'autres preuves.

Le manuſcrit de Pétersbourg dit en toutes lettres : *Poſt eum* (Pauſiam) *eminuit longe ante omnes Euphranor Iſthmius, Olympiade ſcilicet centeſimâ quinquageſimâ primâ* : Voilà bien Euphranor qui paroît *certainement* dans la 151e. Olympiade. Que devient tout ce qu'on a pu écrire & commenter ſur la 104e. Olympiade qu'on lit dans toutes les éditions, à commencer par celle de Rome qui eſt la premiere ; elle

dit *Olympiade ſcilicet* 104. Quel dommage que ce manuſcrit ſoit exceſſivement incomplet! On voit cependant que malgré ſes défectuoſités, il peut être d'un grand ſecours pour l'intelligence de Pline. Je ſuis ſurpris que perſonne avant moi, n'ait profité de cette lumiere, non pas venant d'un manuſcrit que les éditeurs n'ont point connu, (je l'ai prouvé ailleurs) mais d'un autre très-ancien auſſi, qui porte la même leçon, & que je trouve citée en marge de l'édition de 1669. J'avoue que je ſerois flatté d'avoir fait le premier cette obſervation; mais il n'eſt guere croyable que de tant d'hommes doctes qui ſe ſont occupés de Pline, aucun ne m'ait devancé. En tout cas, je n'ai vu nulle part aucun veſtige de cette idée: l'auroit-on rejettée après l'avoir eue? Auroit-on regardé ce *centeſimâ quinquageſimâ primâ*, comme une abſurdité de copiſte, & de laquelle on ne devoit pas tenir compte? Je penſe qu'on auroit eu tort.

Mais, pourra-t-on me dire, puiſqu'à la Section 19 du livre 34, on trouve Euphranor placé ſous la 104e. Olympiade, n'eſt-ce donc pas ici une date confirmée par une autre? Non: mais ce pourroit être une méprise de tranſcripteur répétée. Ce premier *Euphranor* eſt une faute que Pline n'aura pas faite, & ſous ce chiffre on aura mis d'abord, un nom pour un autre. La premiere bévue commiſe, on aura dans une copie ſubſéquente, corrigé la date du livre 35, par celle du livre 34, parce qu'on aura penſé que le même Artiſte devoit être placé ſous la même Olympiade. Perſonne n'y aura fait attention, l'imprimerie en 1470, s'en ſera emparée, & d'édition

en édition, la bévuë ſera venue juſqu'à nous. On aura eu beau conſulter d'autres Manuſcrits; s'ils étoient déjà corrompus, ils n'auront ſervi qu'à appuyer l'erreur. Si celui que je conſulte avec tant de plaiſir, n'avoit pas ici une lacune de deux pages, qui fait diſparoître la leçon qu'il nous faudroit dans le livre 34, qui peut aſſurer que je ne l'y trouverois pas? Celle que je donne prouve la néceſſité de l'autre, & fait préſumer ſon exiſtence perdue. Paſſons à quelque choſe de plus lumineux encore.

J'anticipe juſqu'à la Section 28, où nous trouvons qu'Antidote fut éleve d'Euphranor, & Nicias éleve d'Antidote; & voici l'uſage que je fais de cette ſucceſſion. En mettant Euphranor dans la 151e. Olympiade, que ſon éleve Antidote paroiſſe 20 ans après, & que Nicias éleve de celui-ci, ſoit en réputation 20 autres années enſuite, nous trouverons qu'Attale qui mourut vers la 160e. Olympiade, pouvoit acheter un des tableaux de ce Peintre. Mais ſi nous plaçons Euphranor dans la 104e., il y aura 230 ans de là juſqu'à la mort du Roi de Pergame, ſauf le calcul juſte qui dépend de l'année préciſe d'une Olympiade. Comment Nicias pouvoit-il refuſer de vendre un de ſes tableaux à un Roi qui, à plus d'un ſiecle près, n'étoit pas encore au monde. D'où nous devons conclure que ſi Pline eût fait paroître le Peintre Euphranor dans la 104e. Olympiade, il ſeroit le plus pitoyable Ecrivain qu'il y eut en Chronologie. C'eſt du premier Attale que je parle; car ſi c'étoit Attale *Philo-*

metor, Pline ſeroit bien plus abſurde, & cependant c'eſt ainſi qu'on le lit dans toutes les éditions.

L'autorité de Pline miſe à part, il paroît certain qu'Euphranor vivoit après Apelles, & que du tems de Quintilien, les manuſcrits n'étoient pas encore fort altérés, puis qu'étant contemporain de Pline & ami de ſon neveu, il pouvoit lire l'original: ou bien l'orateur ſe conformoit à une tradition plus exacte que nous ne l'avons aujourd'hui. Dans ſa gradation des Peintres & des Statuaires, il nomme Euphranor le dernier, comme ayant eu la ſupériorité ſur les autres Peintres, Apelles y eſt compris: *Euphranorem admirandum facit, quod & cæteris optimis ſtudiis inter præcipuos.* Telle a été l'éloquence, ajoute-t-il, après avoir nommé les Statuaires. Puis ayant auſſi ſuccinctement jugé les orateurs de réputation, il arrive à Cicéron, & dit: *mais nous avons en Cicéron, non ſeulement un Euphranor diſtingué par pluſieurs grandes qualités, mais* &c.: *at M. Tullium, non illum habemus Euphranorem circa plurium artium præſtantem, ſed* &c. Voilà donc Euphranor qui l'emporte ſur Apelles, chez Quintilien comme chez Pline, lorſque celui-ci dit *eminuit longe ante omnes Euphranor.* Je voudrois bien que par cela même, il ne donnât pas lieu à la cenſure; mais ſa contradiction eſt évidente, quand on a lu plus haut: *futuroſque poſtea ſuperavit Apelles.* C'eſt qu'il copioit ſéparément & quelquefois ſans accord, ce qu'il liſoit ou apprenoit; & que Quintilien s'approprioit en homme exact, les matériaux qu'il mettoit en œuvre.

Ce qu'il y auroit ici d'aſſez embarraſſant pour ceux qui ne voudroient pas adopter cette 151e. Olympiade, c'eſt qu'ils ne pourroient la rejetter ſans faire tomber Pline dans d'étranges abſurdités, & deſquelles aſſurément je le releve. Hélas, c'eſt le hazard qui m'a ſervi. Je ſouhaiterois que le manuſcrit giſſant à Péterſbourg, tombât entre les mains d'un homme habile & travailleur. Mr. Poinſinet de Sivry, par exemple, en eût beaucoup profité pour ſon édition & ſa traduction de Pline; ſes notes auſſi n'y auroient pas perdu.

Je conviens que tout cela dérange bien des raiſonnemens, des commentaires, des calculs; & qu'on ne ſe ſeroit pas attendu à voir Euphranor plus habile Peintre qu'Apelles, & par le témoignage même de Pline, appuyé de celui de Quintilien: mais qu'y faire? Si je n'euſſe pas rencontré un manuſcrit auſſi peu conſulté aujourd'hui, qu'il eſt intéreſſant, & ſi j'avois continué à ne faire aucune attention à la chronologie des Peintres, je penſerois encore comme bien d'autres, que le Peintre Euphranor vivoit dans la 104e. Olympiade, & que l'opinion des Anciens étoit qu'Apelles l'emportoit ſur lui. Mais à moins que de renoncer à mes yeux, & peut-être à un peu de jugement, je ſuis obligé de croire que cet Artiſte exiſtoit environ 180 ans plus tard qu'on ne dit, & qu'il ſurpaſſoit Apelles en mérite.

Au ſurplus, ſi je m'égare, c'eſt à bonne intention: je ſupplie ceux qui ſont en état d'en prendre la peine, de vouloir bien rectifier mon erreur. Je le demande avec la candeur d'un homme qui préférera toujours

portion) & ſur les couleurs (*i*). Ses ouvrages

---

la vérité à ſes propres opinions, quelque fortement qu'il paroiſſe y être attaché. Me dira-t-on qu'Euphranor peignit la bataille de Mantinée, qui fut donnée dans la 104e. Olympiade, & que cela prouve qu'il vivoit alors? Le Brun qui vivoit dans le ſiecle de Louis XIV. peignit les batailles d'Alexandre; une foule d'Artiſtes ont repréſenté & repréſentent tous les jours des actions paſſées pluſieurs ſiecles avant eux. Sans craindre de me livrer à d'invraiſemblables conjectures, en voici une qui pourroit n'être pas fort hazardée. Un correcteur brouillon & qui croyoit bien faire, plaça dans la 104e. Olympiade un Peintre qui avoit repréſenté un fait arrivé dans cette Olympiade; &, juſqu'au dernier éditeur de Pline, on perpétua l'erreur.

(*i*) Plaiſante maniere d'obſerver la proportion! Si Euphranor a donné les préceptes des proportions, comme il en donnoit l'exemple dans ſes ouvrages, ſon écrit devoit plutôt nuire à l'art, que de lui profiter. Si on ne peut pas entendre le mot *Symmétrie* que Pline répete ſouvent, par celui de *Proportion* ou *Ordonnance*, on ne ſait ce qu'il veut dire, parce qu'il n'y a pas de ſymmétrie en peinture; que ce ſeroit un tableau mal compoſé que celui dont la compoſition ſeroit ſymmétrique; & qu'il ſeroit triſte de croire que les compoſitions des anciens fuſſent ſymmétriques.

ſont un combat de cavalerie (*k*), les douze grands Dieux, un Theſée, au ſujet duquel il dit, que celui de Parrhaſius avoit été nourri de roſes, mais que le ſien l'avoit été de chair.

Il

Il y a pourtant, & même quelquefois par un effet du hazard, des arrangemens ſymmétriques dans les objets naturels; & le Peintre qui doit imiter les objets de la nature, ne doit-il pas auſſi les repréſenter comme il les voit? Je demande pardon au bon goût ſi je produis cette objection, mais elle a été faite par des hommes qui ſe donnoient pour entendus dans les beaux-arts; ainſi elle ne m'appartient pas. Je leur réponds, 1°. que l'ordre ſymmétrique de certains objets, n'engage aucunement l'Artiſte à ſymmétriſer ſa compoſition; parce qu'il doit prendre un point de vuë qui, en ôtant à ces objets l'aſpect compaſſé d'une chapelle vue en face, leur donne toute la varieté, la grace & l'intérêt que demande une compoſition. 2°. Que s'il a une cérémonie, par exemple, à repréſenter dans un édifice qui doive être vu en face, toutes les parties de l'édifice ſeront ſymmétriques, ainſi que tout ce qui ſera d'étiquette & d'obligation. Mais l'ordonnance de ce tableau particulier ne ſera ni citée, ni priſe pour regle, quand il s'agira des préceptes & de l'art de compoſer un tableau.

(*k*) Ce combat de cavalerie étoit la bataille de Mantinée. Pauſanias & Plutarque n'en laiſſent aucun doute, & ils en font l'éloge. Selon Plutarque, le ta-

Il y a de lui à Ephèſe des tableaux fameux; Ulyſſe qui feignant d'avoir perdu l'eſprit, attele un bœuf avec un cheval; des hommes en manteaux qui réfléchiſſent; un capitaine qui remet ſon épée dans le fourreau.

26°. Dans le même tems vécut Cydias, dont l'orateur Hortenſius acheta le tableau des Argonautes cent-quarante-quatre grands ſeſterces, & pour lequel il fit faire une ſalle dans ſon *Tuſculanum*.

27°. Antidote fut diſciple d'Euphranor. Il y a de lui à Athènes, un combattant armé d'un bouclier, un luteur, & un joueur de flûte eſti-

---

bleau *ravit hors de ſoi ceux qui le regardent... On y voit la charge de la rencontre, & le choc plein de grand effort & de grand courage, les hommes & les chevaux ſoufflans à groſſe haleine.* On peut louer autrement un tableau: mais enfin c'eſt un éloge; & Pline devoit mieux indiquer celui-ci, ne fut-ce que pour Epaminondas & la célébrité de l'action. Cela lui eut fait plus d'honneur que les petites hiſtoriettes qu'il raconte ſur l'Art & ſur les Artiſtes. Le tableau étoit à Athènes dans le Céramique. Mr. de Jaucourt qui nomme volontiers quelques-uns des ouvrages des Artiſtes célebres, n'en indique aucun du Peintre Euphranor, quoiqu'il ait parlé des ſtatues qu'il a faites: cela n'eſt pas exact.

més entre un petit nombre de bons ouvrages.

28°. Il fut plus laborieux que fécond: ſon coloris étoit triſte (*l*). Ce qui lui a fait le plus

---

(*l*) Pline dit, *& in coloribus ſeverus.* Mr. de Jaucourt, d'après Mr. de Caylus, a cru, tom. 12 de l'Encyclopédie, pag. 255, que cela ſignifie, qu'Antidote *étoit très-exact dans ſa couleur; c'eſt-à-dire, qu'il obſervoit la couleur locale, & qu'il ne s'écartoit point de la vérité.* Cependant, comme le mot *ſeverus*, qui ſignifie quelquefois *exact*, veut dire auſſi *triſte*, *rude*, *auſtere*; il ſemble qu'il doit être pris ici dans l'un de ces trois ſens, qui reviennent *pleinement* chez Pline à celui de *color auſterus*, *couleur chargée*, *ſourde*, *ſans éclat*; ſinon, voici comment on le feroit raiſonner: *Antidote avoit une couleur très-vraie, très-exacte; il obſervoit ſi bien la couleur locale, qu'il ne s'écartoit point de la vérité. Malgré ce mérite ſi grand, ſi rare, ce qui lui a fait le plus d'honneur, c'eſt d'avoir eu Nicias pour éleve.*

Veut-on que Pline ait fait ce pitoyable raiſonnement, ou que Mrs. de Caylus & de Jaucourt ſe ſoient trompés en ne liſant pas avec aſſez d'attention le texte de Pline? J'en laiſſe le choix: mais s'il eſt permis à chacun d'avoir une opinion, la mienne eſt entiérement favorable à Pline. Ce qui pourroit la fortifier encore, ce ſeroit l'oubli de Mr. de Jaucourt à faire paroître quatre mots qui euſſent déterminé ſur le champ, aux yeux de ſes lecteurs, le ſens du paſſage

d'honneur, c'eſt ſon diſciple Nicias, Athénien, qui peignit très-bien les femmes, obſerva la lumiere & les Ombres, & s'appliqua ſur-tout,

---

en queſtion : après *& in coloribus ſeverus*, il falloit ajouter, *maxime inclaruit diſcipulo Nicia ; ce qui lui a fait le plus d'honneur, c'eſt ſon diſciple Nicias.*

Je ne cherche point à pénétrer dans les intentions de qui que ce ſoit : mais je demande s'il eſt permis de donner le change, avec autant d'aſſurance, dans un fait ſur-tout auſſi aiſé à vérifier ? S'il étoit démontré que cette infidélité & beaucoup d'autres, ne fuſſent pas involontaires, il faudroit regarder ceux qui les ont commiſes, comme des hommes bien aſſurés qu'on s'en tiendra uniquement à tout ce qu'il leur plaira d'écrire, & que perſonne n'aura la curioſité de rien vérifier.

Comme il arrive qu'on ne prévoit pas aujourd'hui ce qu'on penſera, ce qu'on écrira demain, Mr. de Jaucourt a écrit au mot *Ariſtolaüs* (trois pages après celle où il dit que *color ſeverus* ſignifie *couleur locale*) que le terme *ſeverus, ſi ſouvent employé par Pline, paroît répondre pleinement à celui d'auſtere.*

Cette contradiction prouveroit aſſez que ſon erreur eſt ſans projet : mais comme elle peut embarraſſer ceux qui ſeroient réduits à demander lequel des deux endroits eſt le bon ; il convenoit de le leur indiquer par l'obſervation qu'on vient de lire. Elle eſt, ſi je ne me trompe, à l'abri de la cenſure, même de

à faire reſſortir les figures du tableau (*m*). Ses ouvrages ſont une Némée qui fut apportée d'Aſie à Rome par Silanus, & placée comme nous l'avons dit, dans le lieu deſtiné aux affaires publiques: un Bacchus dans le temple

---

celle de Mr. de Jaucourt, puiſqu'elle interprête comme lui le mot *ſeverus*, & que d'ailleurs elle le diſpenſe d'une explication, ou au moins d'une concordance.

(*m*) Je ne dis pas que Nicias, dans les plus beaux jours de la peinture, ignorât l'art du clair-obſcur: mais il eſt certain que Pline ne dit point ici qu'il y excellât. Obſerver la lumiere & les ombres, *lumen & umbras cuſtodire*, ſignifie exprimer, diſtribuer les jours & les ombres des figures, de maniere qu'elles aient de l'effet, de la ſaillie: or cet effet qui donne, à la vérité, du corps aux objets, n'eſt qu'une partie du clair-obſcur, puiſque Raphaël qui *obſervoit la lumiere & les ombres*, qui donnoit de l'effet & du corps à ſes tableaux, ne connoiſſoit pas encore la magie du clair-obſcur. Cette magie conſiſte, comme on ſait, dans l'harmonie & la diſtribution générale de tous les tons, ſoit de lumiere, ſoit d'ombre, relativement à tous les plans. D'ailleurs, comme elle dépend abſolument de l'imagination du Peintre, les meilleurs livres qui puiſſent l'enſeigner, ce ſont les bons tableaux du Titien, ceux de Rembrand, ceux de Rubens, & des autres Peintres qui ont bien connu le

de la Concorde ; un Hyacinthe qui avoit plu à Céſar Auguſte & qu'il rapporta après la priſe d'Alexandrie, raiſon pour laquelle Tibere le conſacra dans ſon temple ; il a auſſi fait une

---

clair-obſcur. Ainſi, tel Peintre qui feroit *reſſortir ſes figures du tableau* pourroit encore être dur, ſans harmonie, ſans clair-obſcur.

Mais quand les termes de Pline ſignifieroient à la rigueur le clair-obſcur, il ne faudroit pas dire avec Mrs. de Caylus & de Jaucourt, que Nicias *a parfaitement entendu le clair-obſcur*, puiſque Pline, qu'ils traduiſent, ne le dit pas. Quand on entend bien ſon Auteur, il y a un moyen ſimple de ne lui donner aucune entorſe ; c'eſt de n'avoir dans la tête d'autre projet, que celui de le traduire. J'ignore pourquoi les anciens Grecs & Latins, dont les langues étoient infiniment plus riches que la nôtre, n'avoient pas comme nous un terme qui ſignifiât le *clair-obſcur*, & je le demande ? Je demande auſſi, pourquoi Pline ne parle jamais des objets qui enfoncent bien dans le tableau, & qu'il ne parle que *des bras & des figures* qui en ſortent ? Il ſemble que l'un & l'autre donneroient une idée plus diſtincte du clair-obſcur des anciens Peintres, & que les Ecrivains modernes qui en parlent, auroient auſſi beaucoup moins de peine à produire leurs preuves, & ſeroient plus exacts, ſi Pline, par exemple, eût écrit ce que je demande.

Diane (*n*); mais à Ephèſe il y a le tombeau de Mégabyze, Prêtre de Diane; à Athènes, l'évocation des ombres décrite par Homère. Nicias refuſa de vendre ce tableau au Roi Attale qui lui en offroit ſoixante talents (*o*); & comme

---

Le terme *chromatique*, appliqué à la peinture, ne ſignifieroit que la multitude, la diverſité, l'harmonie des *couleurs*; il ne rendroit pas encore l'idée du *clair-obſcur*, qui dépend beaucoup plus des tons que des couleurs; ce mot en muſique n'a pas d'autre ſignification, quelque origine qu'on veuille lui donner.

(*n*) Mr. Winckelmann, dans le traité préliminaire de ſes *Monumenti antichi inediti*, pag. XCI, commet une faute, peut-être aſſez grave, pour que je la remarque. Il dit: *Non iſdegnarono i più celebri maeſtri d'impiegarſi in dipingere de' ſepolcri, come ſappiamo da Pauſania, il quale fa menzione d'un ſepolcro ornato di pitture da Nicia uno de' più illuſtri pittori.* Puis il cite Pauſan. L. 7, p. 580, l. 11. Pauſanias dit qu'à Athènes on voit le tombeau de Nicias, fils de Nicomède, celui de tous les Peintres de ſon tems qui réuſſiſſoit le mieux à peindre les animaux. Mais c'eſt au premier livre, chapitre vingt-neuf, qu'il dit cela; ailleurs il ne parle pas du Peintre Nicias.

(*o*) Plutarque rapporte le même fait dans le traité contre Epicure, chap. 8: mais il dit que ce fut Ptolémée, roi d'Egypte, qui offrit cette ſomme à Nicias: ce recit conviendroit mieux à l'opinion qui place Euphranor dans la 104e. Olympiade: mais en rectifiant

il étoit fort riche, il aima mieux en faire préſent à ſa patrie. Il a fait de grands tableaux, du nombre deſquels ſont Calypſo, Iò & Andromède. L'Alexandre qui eſt dans les portiques de Pompée, eſt excellent, ainſi qu'une Calypſo aſſiſe. On lui attribue encore des quadrupédes. Il a peint très-heureuſement les chiens. C'eſt de ce Nicias que Praxitèles répondit, quand on lui demanda leſquels de ſes ouvrages de marbre lui plaiſoient le plus, que c'étoit ceux où Nicias avoit mis la main; tant il eſtimoit ſon vernis (*p*). On ne ſait trop ſi c'eſt

---

cette datte, celui de Pline devient poſſible & ne doit pas être rejetté. Le manuſcrit de Pétersbourg dit *Attalo regi*, comme les imprimés. Au reſte il paroit qu'il y eut deux Nicias, & Pline ſemble attribuer à l'un ce qui appartient à l'autre, & les confondre.

(*p*) Les anciens Statuaires enduiſoient leurs marbres d'un vernis très-fin pour en faire ſortir l'éclat, & les garantir de la pouſſiere & de l'ordure. Comme cette pratique ſemble plutôt nuire qu'ajouter à la beauté d'une figure de marbre, & qu'elle pouvoit ne pas être abſolument générale, il ſemble que Pline, en Ecrivain exact, en appréciateur des productions de l'art, auroit dû s'étendre un peu plus ſur cet uſage. Il y étoit d'autant plus obligé, qu'il paroît faire dire une ineptie à Praxitèle. Car ſi ce Statuaire eût fait

celui-ci, ou un autre de même nom, qu'on place dans la 112e. Olympiade.

29°. On compare, on préfere même en quelque ſorte à Nicias, Athénion de Maronée, éleve de Glaucion Corinthien; ſon coloris étoit plus auſtere, & avec cette auſtérité, plus agréable; enſorte qu'on voit par ſa Peinture combien il

---

une très-belle figure qui n'eût pas eu le vernis de *Nicias*, & qu'il en eût fait une autre moins bien exécutée que *Nicias* eût vernie, eût-il préféré cette derniere ? Peut-être que Praxitèle ne faiſoit vernir que ſes plus belles ſtatues, auxquelles il devoit naturellement donner la préférence : ainſi quelques mots de plus n'euſſent pas été mal à propos, & nous euſſent peut-être fait ſentir l'avantage de ce vernis, & les raiſons qu'avoit Praxitèle pour l'eſtimer autant qu'on nous le dit.

Mais laiſſant à part le mauvais raiſonnement que les paroles de Pline prêtent au Statuaire, on trouve qu'il a lui-même, ſans y penſer peut-être, expliqué ailleurs ce qu'étoit *le vernis de Nicias*. Ici il ne copie qu'un mot rapporté par quelque Ecrivain Grec, & point expliqué : mais au liv. 33, chap. 7, où il copie ce que *Vitruve* enſeigne ſur la maniere de polir les murailles ornées de peintures & les ſtatues de marbre, il ne laiſſe aucun doute ſur ce procédé. Voici comment Vitruve explique cette verniſſure. Après avoir dit que dans les lieux découverts, le ſoleil & la lune noirciſſent les peintures, il ajoute, que pour

étoit ſavant dans ſon Art. Il peignit l'Hiſtorien Phylarque dans le temple d'Eleuſine; à Athènes, une aſſemblée de famille qu'on appelle *Syngenicon*, un Achille en habit de fille, & reconnu par Ulyſſe. Il s'eſt principalement diſtingué par le tableau d'un palefrenier avec un

---

obvier à cet inconvénient, " quand le mur ſera poli „ & ſec, il faut le couvrir de cire de Carthage fon„ due au feu & mêlée d'un peu d'huile, en éten„ dant cette compoſition avec une broſſe; qu'il faut „ enſuite échauffer la cire & le mur avec un réchaud „ de charbons, juſqu'à en faire ſortir ce qu'il peut „ y avoir d'humidité, & juſqu'à ce que la cire ſoit „ devenue égale. Qu'alors on la frottera avec une „ bougie & des linges blancs, comme quand on polit „ les ſtatues nues de marbre: *Uti ſigna marmorea „ nuda curantur.* (l. 7, c. 9.)" Pline tranſcrit preſque mot pour mot tout ceci, & dit: *Solis atque lunæ contactus inimicus: remedium, ut parieti ſiccato cera Punica cum oleo liquefacta candens ſetis inducatur iterumque admotis gallæ carbonibus aduratur ad ſudorem uſque: poſtea candelis ſubigatur ac deinde linteis puris, ſicut & marmora niteſcunt; & comme on polit les figures de marbre.* (l. 35, c. 7.) Voilà ſans doute le vernis que *Nicias* employoit ſi bien au gré de Praxitèle. Voilà le *circumlitio* de Pline expliqué; mot qui ſignifie *onction*, *verniſſure*, *enduit*, *friction*, *poliſſure* autour d'un objet. Mr. de Caylus l'avoit très-

cheval (*q*). S'il ne fut pas mort jeune, aucun Peintre ne lui eût été comparable.

30°. Héraclide, Macédonien, a auſſi de la réputation. Il commença par peindre des vaiſſeaux; & quand le Roi Perſée eût été fait priſonnier, il alla demeurer à Athènes où étoit alors Métrodore, qui, Peintre & Philoſophe,

---

bien entendu auſſi avant moi : mais je n'avois pas ſon diſcours préſent quand je fis cette note ; Pline & *Vitruve* étoient mes ſeuls guides. L'Amateur & l'Artiſte ne different que dans le ſens de *Sudor*, peut-être l'Amateur a-t-il ici raiſon.

Je n'ai pas lu *Carlo Dati*, j'ai eu tort ſans-doute : mais enfin, je ne l'ai pas lu. J'aurois au moins voulu que Durand eut rapporté ſes paroles dans la langue originale ; j'en ſerois plus ſûr. Il ne l'a pas fait, & voici ſa traduction. " *Carlo Dati* explique ce vernis „ des derniers coups de lime qu'il faut donner aux „ figures pour achever de les polir, & de leur ôter „ tout ce qui y reſte de raboteux ". Si cela eſt vrai, que Dieu faſſe paix au ſavant *Carlo Dati*, qui faiſoit faire à un grand Peintre le métier de poliſſeur de marbre.

(*q*) Selon l'édition d'Hardouin, le texte s'exprime ainſi : *& in una tabula ſex ſigna.* Mais Pline a-t-il dit *ſigna*, pour nommer les perſonnages d'un tableau ? Je ne crois pas que cette expreſſion ſoit dans ſon ſtyle, ni même qu'elle ſoit latine quand

étoit conſommé dans les deux ſciences. C'eſt pourquoi L. Paulus, après la défaite de Perſée, ayant demandé aux Athéniens de lui envoyer leur meilleur Philoſophe pour l'éducation de ſes enfans, & un Peintre pour peindre ſon triomphe, ils choiſirent Métrodore en aſſurant L. Paulus qu'il étoit très-excellent pour l'un & l'autre objet, ce que Paulus trouva effectivement.

---

elle eſt employée pour la peinture. Le manuſcrit de Pétersbourg dit, *& in una tabula ſigna*, ce qui approche du Pere Hardouin, & n'en eſt pas meilleur. Ne ſeroit-ce pas une faute de copiſte, dont l'original avoit *tabula inſigni;* leçon adoptée par Durand, & enſuite par Mr. Brotier? Pluſieurs éditions cependant ſuppriment *ſex ſigna*, & n'admettent pas non plus *inſigni.* Celle de Rome, quoique fautive à beaucoup d'autres égards, s'exprime ici fort ſimplement, & de maniere à ne rien faire dire à Pline que de ſenſé. J'abandonne donc le Pere Hardouin, & je traduis ſelon l'édition de Rome, dont voici le texte. *Et in una tabula quaque maxime inclaruit, agaſonem cum equo.* Quand je cenſure Pline concernant l'art, ou ſur quelque autre matiere que ce ſoit, je vous proteſte que tous moyens de le diſculper me manquent. On doit voir auſſi que j'emploie, pour ne pas le faire mal raiſonner, ceux qui ſont en mon pouvoir, duſſé-je même quelquefois me tromper.

Lorſque Céſar étoit Dictateur (*r*), Timomaque de Byzance fit pour lui un Ajax & une Médée, que ce Prince plaça dans le temple de Vénus Génitrice: Timomaque les lui vendit

---

Voici une autre obſervation. Il eſt ſurprenant que Mr. Poinſinet, après avoir dit dans ſa *notice des Auteurs cités chez Pline*, que Phylarque étoit un Hiſtorien contemporain de Ptolémée Evergetes, traduiſe ici, *un Phylarque ou chef de tribus*. Sur-tout ayant traduit ſa *notice* d'après celle du Pere Hardouin qui s'y réfere dans ſa note, & qui répete que ce *Phylarque* eſt l'Hiſtorien. Sur-tout encore après que Mr. Poinſinet a deux fois traduit dans Pline, que ce même Phylarque étoit Hiſtorien. Le mot ſignifie *chef de tribus* ſans-doute, mais pas plus ici qu'ailleurs. Si nous diſions, en parlant de Protogène, *un premier né fit un tableau*, on ne nous entendroit pas; nous expliquerions cependant fort juſte la ſignification du mot *Protogène*. On doit voir que mon obſervation n'a pour objet, que de prouver l'exactitude de ma traduction, au moins dans le mot *Phylarque*.

(*r*) Je traduis *Cæſaris Dictatoris ætate*, par *lorſque Céſar étoit Dictateur*, & je crois que c'eſt le ſens. Pline nomme environ trente fois Céſar dans le cours de ſon ouvrage, & lorſqu'il s'agit d'un fait paſſé avant la dictature de cet Empereur, il dit *Caïus Cæſar*, ou ſimplement *Cæſar*, en indiquant par quelques mots qui le déſignent, que c'eſt bien de lui qu'il

quatre-vingt talents Attiques. M. Varron évalue le talent Attique à ſix mille deniers. On eſtime du même Peintre, Oreſte; Iphigénie en Tauride; Lécythion, maître à voltiger; des Alliances; deux hommes en manteau, ſe diſpoſant à plaider; l'un eſt debout, l'autre aſſis.

---

parle, comme dans ce paſſage où il dit, *Cæſar qui poſtea Dictator fuit*, l. 33, c. 3, ſ. 16. Mais lorſqu'il rapporte des faits paſſés ſous la Dictature perpétuelle de ce Prince, il dit ordinairement *Cæſar Dictator*, & ces faits ſont les plus nombreux de ceux qu'il rapporte.

On ſera plus certain de cette vérité, ſi on obſerve que Pline dit ailleurs que la république, preſſée par Annibal, fit frapper des *As*, Quintus Fabius étant Dictateur. On verra qu'il s'exprime comme lorſqu'il rapporte un fait arrivé ſous la dictature de Céſar : *Poſtea Hannibale urgente; Q. Fabio Maximo dictatore, aſſes unciales facti*, l. 33, c. 3, ſ. 13. M. Fabius Ambuſtus ayant été Dictateur en 404, Quintus n'étoit ni le ſeul, ni le premier de ſa famille qui eût été revêtu de cette dignité : ainſi Pline ne le nomme Dictateur ni par diſtinction, ni par élégance : mais il date un fait hiſtorique par l'époque d'une magiſtrature. Les autres exemples ſont trop nombreux pour les rapporter, & d'ailleurs ils ſont inutiles. Cette obſervation étoit échappée à Mr. de Jaucourt quand il

Il ſemble pourtant que c'eſt dans une Gorgone que ſon Art l'a particulierement favoriſé.

31°. Ariſtolaüs, fils & éleve de Pauſias, fut un des Peintres les plus ſéveres: on a de lui un Epaminondas, un Périclès, une Médée, la

---

a écrit à propos de Timomaque, *Pline donne par-tout le titre de Dictateur à Céſar; ſa méthode élégante & préciſe ne lui permettoit pas de ſpécifier plus particuliérement.* Je crois qu'on pourroit expliquer un Auteur *plus fidélement*, puiſque Pline ne donne pas *par-tout* ce titre à Céſar. J'ajoute encore quelques mots.

Il me paroît certain que Pline parle ici de Timomaque comme d'un Artiſte récent & contemporain de Céſar, & ſelon le manuſcrit de Pétersbourg, il n'y a pas à en douter. *Timomachus Bizantinus Cæſaris dictatoris ætate, Ajacem ei pinxit & Medeam, ab eo in Veneris Genetricis æde poſitas. Octoginta talentis venumdatas.* Le Pere Hardouin ſupprime le pronom *ei*, quoiqu'il ſoit dans les autres éditions, & qu'il rende le fait plus certain. La raiſon qu'il en donne dans ſon *index emendationum*, eſt que ce pronom n'eſt pas dans les manuſcrits qu'il a conſultés. N'y auroit-il pas été oublié?

Mais laiſſant cela, Cicéron dit qu'on avoit à Cyzique un Ajax & une Médée: *Quid Cyzicenos, ut Ajacem aut Medeam*, 4e. Verri acti. 2, ſect. 60. Cela eſt vrai: mais il ne dit point qu'ils fuſſent de Timomaque, & l'on ſait que pluſieurs Peintres avoient traité

Vertu, un Théſée, l'image du peuple d'Athènes, un ſacrifice de bœufs. Il y en a qui eſtiment auſſi Méchopanès éleve de Pauſias, pour une exactitude qui ne peut être ſentie que par les Artiſtes; du reſte il étoit dur dans ſon co-

---

ces ſujets. Pourquoi ne ſeroit-ce pas de ceux-là que parle Cicéron ? En un mot, ſi l'Orateur entend les tableaux de Timomaque, & qu'il penſe que ce Peintre vivoit bien avant l'Empereur, Pline ſe ſera trompé. Ce fut l'an de Rome 683, que Cicéron fit les Verrines, & des tableaux qu'on avoit depuis du tems à Cyzique, ne pouvoient être faits pour Céſar en 704, premiere année de ſa dictature perpétuelle; ce fut alors qu'il enrichit & décora les temples.

En ſuppoſant que Cicéron entende que l'Ajax & la Médée, dont il parle, fuſſent du Peintre Byzantin, ſon autorité l'emporteroit de beaucoup ſur celle de Pline; puiſque vivant dans Rome avant Céſar, il devoit ſavoir ſi les deux tableaux conſacrés dans le temple de Vénus étoient de Timomaque, ou tout au moins s'ils étoient anciens ou modernes, & il n'en dit rien. Il les nomme ſeulement avec treize ou quatorze autres morceaux fort anciens, tant de peinture que de ſculpture.

A l'exception de Durand, tous les modernes, ſi je ne me trompe, qui parlent de Timomaque, le font contemporain de Céſar: mais ils ne font que répéter ce que dit Pline, ſeule autorité qu'ils aient. Il fau-

loris & donnoit beaucoup dans le jaune (*s*). Mais pour Socrate, il plaît avec raiſon à tout le

---

droit peut-être avant tout, déterminer le ſens du paſſage de Cicéron. Voilà comment un Auteur doit être interprêté par un autre, & non en prêtant les paroles de celui qu'on entend, à celui qu'on n'entend pas.

Quand on lit dans Pline que Timomaque mourut avant d'avoir achevé ſa Médée, on voit avec peine qu'il l'ait vendue enſuite à Céſar. Pour ſauver une contradiction à Pline, j'aurois voulu pouvoir traduire: *Timomaque de Bizance peignit un Ajax & une Médée que Ceſar, du tems qu'il étoit Dictateur, plaça dans le temple de Vénus Génitrix; ces tableaux lui furent vendus* 80 *talents.* Mais il n'eſt pas permis de biaiſer ainſi, & je dirois volontiers comme Rabelais: *ne m'en tabuſtez plus l'entendement.*

(*s*) Méchopane, qui peignoit jaune, occaſionne une obſervation qui peut-être n'eſt pas inutile. Jouvenet, ce Peintre célebre dont les ſavans ouvrages font tant d'honneur à notre école, eut auſſi le défaut de peindre jaune; pluſieurs de ſes tableaux en ſont la preuve. Cependant, je ne crois pas que ce défaut lui vint *d'une ſinguliere conformation d'organes*, ainſi que l'a dit Mr. de Voltaire. (Eſſai ſur l'Hiſt. gén. chap. 42.) Un raiſonnement auſſi juſte qu'il eſt ſimple, va montrer que Mr. de Voltaire n'auroit pas dû riſquer cette aſſertion.

le monde: on le voit par ſon Eſculape repré-

Nous ne pouvons ſuppoſer une autre cauſe de cette *ſinguliere conformation d'organes* de Jouvenet, que la maladie de l'*ictere*, c'eſt-à-dire, une bile répandue qui lui faiſoit voir les objets jaunes. Son intention cependant, étoit de repréſenter dans ſes tableaux la couleur des objets comme elle eſt dans la nature. Pour obtenir cette fin, il prenoit ſur ſa palette la couleur qui lui paroiſſoit ſemblable à celle de l'objet qu'il imitoit; & ſi l'*ictere*, ainſi qu'un verre jaune qu'il auroit eu devant les yeux, répandoit ce ton ſur tout ce qu'il voyoit, l'erreur étoit par-tout la même. Il devoit donc prendre ſur ſa palette du bel incarnat qui lui paroiſſoit un peu jaune, pour imiter une belle roſe qui lui paroiſſoit un peu jaune. Suppoſez qu'il eût copié un tableau du Titien, de Rembrandt ou de Rubens, il eût certainement colorié ſa copie comme l'original, qui lui eut paru jaune. Et nous qui l'aurions vu ſe tromper auſſi conſéquemment, nous euſſions dit: Jouvenet colorie néceſſairement comme le tableau qu'il copie, puiſqu'il prend ſur ſa palette des couleurs pareilles à celles des objets qu'il veut imiter.

Cela veut-il dire que Jouvenet ne peignit pas jaune? Non: mais je crois que cela prouve que l'*ictere* ne fait pas peindre jaune, & qu'il faut chercher une autre cauſe de ce défaut dans le coloris d'un Peintre. Jouvenet fit à Rouen les études des tableaux de St. Martin-des-champs; ſes modeles étoient des porte-

ſenté avec ſes filles, Hygia, Eglé, Panacée; par

---

faix jaunis du hâle & brûlés du ſoleil; ce ton convenoit aux ſujets, & l'ouvrage eut le plus grand ſuccès. Les ſujets des tableaux de Jouvenet étoient ordinairement des Apôtres & du peuple; il étoit bien naturel qu'il contractât l'habitude des tons jaunes, & que cette habitude devenue maniere, ait gâté le coloris de pluſieurs de ſes tableaux. C'eſt ainſi que de grands Peintres ont adopté un ton favori, qu'ils en ont été affectés; & quoiqu'ils ne le viſſent que dans certaines parties du naturel, l'approbation qu'ils lui donnoient, l'effet puiſſant qu'il produiſoit ſur leur imagination, les forçoit à l'employer où il n'auroit pas dû l'être; c'eſt ce qu'aucun Peintre n'ignore. Il eſt donc certain que ſi Jouvenet eût peint jaune, à cauſe de la conformation naturelle de ſes yeux, il eût conſtamment ſuivi cette méthode, & ſi l'*ictere* n'eut été qu'une maladie de quelques années, nous avons vu qu'il ne pouvoit pas le faire peindre plus jaune qu'avant ou après la maladie. Quoiqu'il en ſoit, ce vice de couleur n'eſt point dans l'étonnant tableau de la deſcente de croix; ouvrage monté ſur le ton le plus vigoureux & le plus vrai des grands coloriſtes. *Ce tableau*, dit Mr. Dandré Bardon, *qui mérite un rang diſtingué parmi ceux de l'école Françoiſe, tiendroit ſa place parmi les plus renommés des écoles d'Italie.* Ce jugement eſt confirmé par celui de tous les Artiſtes éclairés. Il ne faut donc, pour trouver la cauſe

ſon Jaſon, & ſon Pareſſeux qu'on appelle *Ocnos*,

---

du coloris jaune de Jouvenet, recourir ni à la Phyſique, ni à la Métaphyſique, ni à l'Optique; il faut ſeulement, ſi je ne me trompe, ſe ſervir de ſes yeux & de ſon jugement.

Il n'en faut pas ſavoir davantage que le payſan de Mr. Diderot. *Toutes les fois*, dit-il, *qu'il ne s'agira que de ſe ſervir de ſes yeux ſans aucune précaution antérieure, ſans le beſoin d'aucune lumiere acquiſe, ſans la néceſſité d'aucune combinaiſon ſubſéquente, le payſan eſt de niveau avec le Philoſophe.* Encyclopédie, article *Bâton*. Si j'euſſe prié Mr. Diderot de plaider ma cauſe, il ſemble que je lui devrois des remercimens; car il touche le point déciſif de la queſtion, & ce qu'il dit ici, ſuffit pour renverſer beaucoup de verbiage prétendu ſavant; je dis verbiage de cette fourmillere de courtiers, dont les ſciences & les arts ſont ſi déſagréablement infeſtés.

Mr. Poinſinet détourne ici le ſens de l'original: il traduit *quam intelligant ſoli artifices*, par *mais ce mérite n'eſt ſaiſiſſable que pour des yeux experts.* Il n'y a là qu'une queſtion à faire, & je m'en charge. Qui ſont ces *experts?* Les Artiſtes, dira-t-on. Pourquoi ne pas les nommer quand Pline les nomme, & pourquoi faire dire dans une autre langue ce qu'un Auteur ne dit & ne penſe pas dans la ſienne? Mr. Poinſinet, traducteur de Pline, entend le latin, & je ne puis concevoir pourquoi le mot *Artiſtes* ne s'eſt pas mis

il fait une corde de genêt, qu'une âne ronge à meſure qu'elle eſt torduë (*t*).

32°. Après avoir juſqu'ici indiqué les plus excellens dans l'un & l'autre genre, je parlerai de ceux qui en ont approché. Ariſtoclides qui

---

au bout de ſa plume, quand il a vu *artifices* dans ce paſſage; ailleurs il en eſt prodigue.

(*t*) Je n'oſois pas croire qu'une note de Mr. Poinſinet ſur le Peintre Socrate fut exiſtante, quand on me le diſoit: mais je l'ai lue, pag. 284, tom. 11, de la traduction de Pline, & j'aime mieux la tranſcrire que d'en raiſonner. Mr. Poinſinet dit: *Celui-ci eſt Socratès le Peintre, très-facile à confondre avec Socrate le Philoſophe, qui étoit auſſi un habile Peintre, témoin ſon tableau des Graces, dont on parlera au Livre* 36. Il eſt vrai qu'au Livre 36, on ne parle point de *ſon tableau des Graces*, mais ſeulement de ſon groupe de marbre repréſentant les Graces. Il me vient ici un doute, & je demande la permiſſion de l'expoſer. Le Pere André, dans le ſeptieme diſcours de ſon *Eſſai ſur le beau*, dit: " Tel étoit „ le tableau des Graces que Socrate, le plus ingé„ nieux des anciens Philoſophes, avoit fait expoſer „ dans la citadelle d'Athènes à l'entrée du temple „ de Minerve ". Ne ſeroit-ce point là ce qui auroit occaſionné la note de Mr. Poinſinet? Je n'en ſais rien, abſolument rien: mais je le demande & rien de plus.

Dans les *Réflexions ſur la Peinture*, par Mr. de

peignit le temple d'Apollon à Delphes. Antiphile eſtimé pour avoir peint un jeune garçon ſoufflant un feu qui éclaire, & le viſage de l'enfant & l'appartement qui d'ailleurs eſt fort beau (*u*); pour un autre tableau qui repréſente

---

Hagedorn, on trouve une petite note fort incorrecte, tom. 1, pag. 209, où il eſt dit que *Durand ajoute l'Artiſte Thébain, portant le nom de Socrate, au Sculpteur dont Pauſanias fait mention.* Durand n'ajoute rien; il dit que c'eſt Pauſanias qui le *rapporte.* En effet, cet Auteur écrit, l. 9, c. 25, *la ſtatue de Cybèle eſt l'ouvrage de deux Thebains, Ariſtomède & Socrate.* Si un homme qui traite auſſi profondément de l'art, avoit ſon *Pauſanias* ou ſon *Junius* à la main, il travailleroit plus ſûrement, & pluſieurs négligences de cette eſpece ne tacheroient pas une production qui d'ailleurs contient des vérités qu'il eſt bon de faire connoître aux amateurs, comme elles le ſont généralement aujourd'hui des Artiſtes.

(*u*) Pline donne ici l'idée d'un Peintre qui ſavoit rendre l'effet d'une lumiere locale & particuliere; ainſi je crois qu'à l'article *Antiphile*, Mr. de Jaucourt ſe trompe, quand il dit; *il n'en faut pas davantage pour prouver que cette partie de la Peinture, qui conſiſte dans la belle entente des reflets & du clair-obſcur, étoit connu de l'ingénieux Antiphile.* Nous avons vu des Peintres faire des tableaux éclairés par un feu,

des fileuſes travaillant toutes avec activité; pour un Ptolémée à la chaſſe; mais ſur-tout pour

---

par un flambeau, par une bougie, & l'effet en étoit ſouvent juſte. Mais ces Peintres n'auroient pas été aſſez *ingénieux* pour faire un Titien, un Rubens, un Rembrandt. Demandez ſi Mr. de Tourniere, qui au gré de quelques ſpectateurs, réuſſiſſoit dans ce genre borné, auroit approché de ces maîtres là. Il y a certainement dans ces ſortes de tableaux, du *clair* & de *l'obſcur*, & même des reflets; mais il ne s'en ſuit pas que tous les Peintres qui en font, ſoient initiés dans la magie du *clair-obſcur*. Quand on ignore les principes d'un art, on s'équivoque aiſément.

Le Peintre Antiphile dont il eſt ici queſtion, n'eſt pas le même dont Pline a parlé plus haut, Section 37. Mr. de Jaucourt a confondu ces deux Artiſtes, quoiqu'ils ſoient évidemment diſtincts, & que Pline ait placé le ſecond dans la claſſe de ceux qui ont approché du mérite des Peintres parmi leſquels il a nommé le premier. L'énumération de leurs ouvrages eſt d'ailleurs un indice aſſez clair pour ne pas s'y tromper. Junius les avoit auſſi confondus, mais il falloit ſuivre Pline qui les diſtingue.

C'eſt, dit Lucien, un Antiphile qui par jalouſie de métier, accuſoit Apelles d'avoir conſpiré contre le Roi Ptolémée, fils de Lagus: accuſation qui ſe trouvant fauſſe, donna lieu à cet Artiſte de faire ſon fameux tableau de *la Calomnie*. Il eſt ſurprenant que Pline ne

un très-beau Satyre couvert d'une peau de panthère, qu'on nomme *Apoſcopevonta* (*x*).

---

diſe rien ni de l'accuſation, ni du tableau, qui pourtant eſt fort célebre. Si notre Hiſtorien étoit informé du fait, ou du moins s'il ne le regardoit pas comme un conte, il ſemble que ce trait eût été préférable à certains de ceux qu'il a rapportés, particulierement au charbon dont ſe ſervit Apelles pour eſquiſſer de mémoire la reſſemblance d'un homme qui étoit venu dans la journée l'inviter à manger avec le même Ptolémée: parce qu'il n'y a guere de Peintre qui n'en puiſſe deſſiner autant, quand la figure du perſonnage eſt caractériſtique. Lifez Bayle, remarque F de l'article *Apelles*; & voyez comment ce ſavant & judicieux critique, releve un ancien Auteur *célebre* qui fait un très-abſurde anachroniſme, en parlant d'une conſpiration où l'on accuſoit Apelles de tremper; & laquelle cependant n'eut lieu que cent ans après la mort de l'Artiſte.

Quoiqu'il en ſoit, l'immortelle Calomnie auroit donc été prête à dévorer le grand Peintre. Lucien ne dit pas ce que devint le tableau de *la Calomnie*, & comment Apelles traita l'accuſateur, quand Ptolémée l'eût remis en ſon pouvoir. A cette condition, je l'aurois comblé de ma bienfaiſance; & ce n'eût pas été un conte.

(*x*) Qui viſe à un but, ou qui avec la main ſe garantit du ſoleil.

Ariſtophon eſt eſtimé pour un Ancée bleſſé par un Sanglier, avec ſa femme Aſtypale qui partage ſa douleur ; & par un tableau d'une grande compoſition, dans lequel ſont Priam, Hélène & la Crédulité ; Ulyſſe, Deïphobe & la Ruſe (*y*). Androbius a peint Scyllis qui coupe les ancres de la flotte des Perſes. Artémon a peint une Danaë que des brigands admirent, la Reine Stratonice, Hercule & Déjanire ; mais ſes plus beaux ouvrages ſont dans les Portiques d'Octavie ; ſavoir l'Hercule qui s'étant dépouillé ſur le Mont Oeta, de ce qu'il avoit de mortel, entre dans le ciel du conſentement des Dieux ; & l'hiſtoire de Laomédon avec Hercule & Neptune. Alcimaque a peint Dioxippe, qui dans le pancrace à Olympie, remporta la victoire ſans combat, mais qui à Némée fut victorieux en combattant (*z*).

(*y*) Le Manuſcrit de Pétersbourg dit auſſi *Dolus*, & non pas *Dolon*, comme on l'a mal à propos mis dans pluſieurs imprimés. Des hommes diſtingués dans la ſcience, ne le ſont pas toujours autant, dans les matieres de goût, & chacun n'eſt pas obligé de ſentir que *Dolus* eſt l'attribut de *Ulyſſes*, *Deïphobus* ; ainſi que *Credulitas* eſt celui de *Priamus*, *Helena*.

(*z*) Il vaut mieux dans certains endroits traduire

33°. Ctéſiloque, éleve d'Apelles, s'eſt ſignalé par un tableau libertin : c'eſt Jupiter accouchant de Bacchus; il a une riche coëffure, & pouſſe des plaintes féminines au milieu des Déeſſes, qui

---

le ſens, que s'attacher aux mots; ſauf à rendre compte de leur ſignification. Les Athlètes, dont le corps étoit huilé & gliſſant, ſe frottoient l'un l'autre de pouſſiere, pour avoir plus de priſe. On voit bien que ce Dioxippe fut couronné à Olympie, parce qu'il ne ſe préſenta perſonne pour lui diſputer la victoire, & qu'il vainquit ſans combattre; mais qu'à Némée il fut victorieux en combattant.

Ne pourroit-on pas remarquer en paſſant, que Pline auroit pu ſe plaindre ici un peu plus à propos qu'il ne l'a fait ailleurs, de la diſette du Latin pour exprimer certains mots Grecs? Si le terme *coniti*, n'eût pas été bien remplacé par *pulverulentus* ou *pulvereus*, il ſemble que la plainte eût été mieux fondée que pour le mot *ſymmetria* que les Latins rendoient ſi bien dans leur langue, comme on a pu le voir dans une des Notes du Livre 34. Je ne connois pas de mots Latins qui rendent le *coniti* de Pline, ou celui qu'on lui prête, mieux que *pulvereus* & *pulverulentus*, puiſque c'eſt le κονιω & le κονιωδης des Grecs. Les Latins diſoient auſſi *aconitum*, *aconit*, qui ſignifie *ſans pouſſiere*, parce que cette herbe ne la reçoit pas. Au ſurplus, les manuſcrits & les imprimés n'ont pas

s'acquittent des fonctions de ſages-femmes (*).

Cléon fut connu par un Cadmus. Ctéſidème, par la priſe d'Æchalie & par une Laodamie. Cléſidès eſt fort connu par l'injure qu'il fit à la Reine Stratonice. Cette Princeſſe ne lui ayant pas fait une reception honorable, il la peignit ſe proſtituant à un pêcheur, dont le bruit couroit qu'elle étoit amoureuſe: il expoſa ce tableau dans le port d'Ephèſe, & s'enfuit à force de voiles. La Reine trouva l'une & l'autre reſſemblance ſi admirablement exprimées, qu'elle ne voulut point

---

tous le *coniti* de l'édition d'Hardouin. Le manuſcrit de Pétersbourg porte ici, *vicit coëuntem Marathon*, *à Marathon il vainquit en combattant*; il n'a pas le *coniti*.

On ſait que le *pancrace* comprenoit cinq exercices, la courſe, le jet du diſque, le ſaut, la lutte & le pugilat.

(*) Je crois que Mr. Poinſinet traduit inexactement ce paſſage, ſur-tout en rendant *obſtetricia dearum* par *les ſages-femmes du ciel*. Nous ne ſavons pas que dans l'ancienne mythologie, des ſages-femmes exerçaſſent par état, l'art des accouchemens dans le ciel. C'eſt d'ailleurs faire dire à Pline, une eſpece d'impiété ironique, lorſqu'elle ne paroît pas dans ſon intention, s'il eſt permis d'en juger par ſa phraſe.

qu'on enlevât le tableau. Cratinus peignit des comédiens à Athènes, dans le Pompée (*a*).

34°. Il y a d'Eutychide une victoire qui conduit un char à deux chevaux. Eudore s'eſt fait remarquer par une décoration de théâtre; il fit auſſi des figures de bronze.

35°. Hippias eſt connu par un Neptune & une Victoire. Habron a peint l'Amitié & la Concorde, & des repréſentations de Dieux.

(*a*) Edifice où l'on conſervoit les décorations néceſſaires pour les pompes & cérémonies publiques. On vient de voir le ſujet d'un tableau de Cléſidès; & j'ai une remarque à faire à cette occaſion: car je craindrois qu'on ne m'accuſât d'avoir mal traduit. Mr. Poinſinet adopte la leçon *volutantem cum piſcatore*, & traduit: *ſe roulant à la nage en pleine eau avec un pêcheur.* Quoique *volutare* ſignifie à la lettre, *ſe rouler*, je crois que *volutans* n'a ici d'autre ſignification que *ſe plongeant*, *ſe vautrant dans la débauche & la volupté*, *ſe proſtituant* en un mot. Mr. Brotier ſuit la leçon *voluptantem*; mais quand ce ſeroit l'autre, on auroit de la peine à voir la Reine Stratonice qui roule à la nage en pleine eau avec un pêcheur, & qui partage aſſez bien les choſes, pour ſe livrer au plaiſir, & veiller en même tems aux précautions qu'elle doit prendre pour ne pas ſe noyer. Cléſidès auroit peint un tour de force d'autant plus

Léontiſque fit un Aratus victorieux avec un trophée; une Joueuſe de lyre. Léon a fait une Sapho.

36°. Nicéarque, une Vénus au milieu des Graces & des Amours; un Hercule accablé du repentir de ſa fureur. Néalcès fit une Vénus: cet Artiſte avoit de l'invention & de la fineſſe dans ſon Art; car peignant un combat naval entre les Egyptiens & les Perſes, & voulant faire entendre que c'étoit ſur le Nil, dont l'eau eſt ſemblable à celle de la mer, que ce combat s'étoit donné, il fit voir par une épiſode ce que l'Art ne pouvoit rendre, en peignant un âne qui buvoit ſur le rivage & un crocodile qui le guettoit (*b*).

---

extraordinaire, qu'il n'eſt pas, je crois, dans la nature, Stratonice fut-elle une des meilleures nageuſes; & ſi d'un côté, cet ouvrage devoit révolter la pudeur, de l'autre il eût bleſſé l'œil par la dangereuſe invraiſemblance. Un mauvais plaiſant pourroit dire: ſi au lieu de la Reine Stratonice & du pêcheur, il eût été queſtion de deux canards ou de deux grenouilles, la poſſibilité auroit fait ceſſer les craintes.

(*b*) Avec plus d'exactitude & de connoiſſances Pline auroit dit ſur quel plan du tableau, & à quelle diſtance du combat étoient cet âne & ce crocodile. Il nous eût mis par ce moyen en état de juger de *l'in-*

37°. Œnias a peint une aſſemblée de famille.

38°. Philiſcus a peint l'attelier d'un Peintre avec un enfant qui ſouffle le feu. Phalérion, une Scylla.

---

vention & de la fineſſe de Néalcès; car ſi le Nil n'étoit pas débordé, ſi les deux animaux étoient vers le lieu du combat, il n'y avoit point de vraiſemblance, parce que le Nil dans ſon lit n'eſt pas plus large que la Tamiſe ne l'eſt à Londres, & que les vaiſſeaux & le bruit des combattans auroient fait peur à l'âne & au crocodile; alors *l'invention & la fineſſe* auroient prouvé qu'il ne ſavoit pas uſer à propos de ſes inventions & de ſes fineſſes. Il falloit donc, pour ne pas nous laiſſer ſoupçonner qu'il avoit manqué de jugement, dire ſi ces deux ſpectateurs étoient loin du combat. Il eſt préſumable, dira-t-on, que Néalcès avoit placé ſon épiſode à propos. Pas ſi préſumable. Nous avons tant de preuves dans les bas-reliefs antiques du défaut de ſens & de raiſonnement des Artiſtes à cet égard, qu'il eſt naturel de penſer qu'ils ſuivoient tous à-peu-près la même routine, & que les ſpectateurs y étoient accoutumés. Ou bien il faudra dire, que les Sculpteurs, lorſqu'ils faiſoient des bas-reliefs, avoient moins de jugement que les Peintres. Mais la preuve qui détruit cette accuſation eſt dans quelques-uns des ouvrages qui nous ſont reſtés des uns & des autres. Diſons donc pour excuſer Pline, qu'il voyoit les épiſodes en Peinture & en Sculpture, comme ſon ſiecle les voyoit.

39°. Simonide a peint Agatharque & Mnémoſyne. Simus a fait un jeune homme qui ſe repoſe dans la boutique d'un foulon; un homme qui célebre la fête de Minerve, & une belle Néméſis.

40°. Théodore a fait un homme qui oint des Athlètes, le meurtre de Clitemneſtre & d'Egiſte par Oreſte, la guerre de Troye en une ſuite de pluſieurs tableaux qui ſont à Rome dans le portique de Philippe, & Caſſandre qui eſt dans le temple de la Concorde; Léontium qui médite ſur Epicure & le Roi Démétrius. Théon a fait Oreſte furieux, Thamyras le joueur de lyre. Tauriſcus, un homme qui lance le diſque, Clitemneſtre, un compagnon du Dieu Pan, le Roi Polynice qui redemande ſon royaume, & Capanée.

41°. En parlant de ces Artiſtes, il ne faut pas oublier un fait remarquable. Erigonus, broyeur de couleurs du Peintre Néalcès, fit lui-même de ſi grands progrès dans la Peinture, qu'il laiſſa un éleve fameux; c'eſt Paſias, frere du Modeleur Eginette (*c*). C'eſt auſſi une choſe

---

(*c*) Erigonus d'abord broyeur de couleurs chez Néalcès, devient enſuite éleve chez ce maître; il n'y

ſinguliere & bien digne d'être obſervée, que les derniers morceaux des Artiſtes & ceux-mêmes qu'ils ont laiſſés imparfaits, comme l'Iris d'Ariſtide, les Tyndarides de Nicomaque, la Médée de Timomaque, & la Vénus d'Apelles, dont nous avons parlé, ſont plus admirés que leurs productions terminées. Car c'eſt dans ceux-

---

a rien-là que de fort naturel, & le fait n'eſt pas *trop remarquable*. Si cet Erigonus fit de grands progrès dans la Peinture, c'eſt qu'il en avoit le goût & les autres diſpoſitions. Si d'ailleurs, ayant vu travailler ſon maître & connoiſſant une partie du méchaniſme de l'art, il ne fût pas devenu Peintre, cela eût été, je crois, plus remarquable. Un enfant trouvé, un pauvre garçon, devient ſouvent un fort habile homme, quelquefois même un homme rare. Ces ames-là, aidées de l'éducation qui leur convient, peuvent être auſſi des prodiges. Tous les jours un jeune homme entre chez un bon Artiſte, & devient habile, n'eut-il été d'abord occupé qu'à broyer les couleurs. Il voit les procédés de l'art; il y eſt, en quelque ſorte, employé; il raiſonne, & le déſir de peindre lui vient tout naturellement. Diſons donc qu'autrefois, comme à préſent, un jeune homme pauvre, pouvoit entrer chez un Artiſte diſtingué, commencer par être une eſpece de manœuvre, & finir par être l'émule de ſon maître, & même le ſurpaſſer.

là qu'on découvre par les traits laiſſés, la penſée de l'Artiſte; & le chagrin de voir ces ouvrages imparfaits eſt un attrait qui les rend plus recommandables: on regrette la main arrêtée dans l'inſtant qu'elle les exécutoit (*d*).

42°. Il

(*d*) Cela eſt beau, cela eſt délicat, c'eſt un ſentiment bien honnête, bien touchant; mais comme les expreſſions de ce ſentiment ſont généralement appliquables à toutes les productions du génie que la mort de leurs Auteurs a laiſſées imparfaites, on ſe méprendroit, ſi on vouloit qu'elles fuſſent une preuve des connoiſſances de Pline dans la peinture. Si on eſt une fois convenu qu'un Ecrivain eſt éloquent, qu'il eſt ſenſible; il faut écouter avec d'autant plus de précautions ce qu'il dit, qu'il a d'art & de ſenſibilité.

C'eſt un ſentiment pareil à celui de Pline qui a fait dire à Mr. d'Alembert: *Si on eût placé l'Eſprit des Loix ſur le cercueil de Monteſquieu, comme on expoſa autrefois vis-à-vis du cercueil de Raphaël ſon dernier tableau de la Transfiguration, c'eût été une belle oraiſon funebre.* N'examinons point ſi deux in-quarto, poſés ſur un cercueil, auroient cauſé autant d'émotion que le tableau de Raphaël; ce ſeroit ſtupidement attaquer, comme je l'ai vu faire à certains eſprits froids, la ſenſibilité d'un homme d'un très-grand mérite. Mais puiſque le tableau de la Trans-

42°. Il y a encore d'autres Artiſtes qui ne ſont pas à mépriſer, dont cependant je ne ferai mention qu'en paſſant. Ariſtonide, Anaxandre, Ariſtobule le Syrien; Arcéſilas fils de Tiſicrate; Corybas éleve de Nicomaque; Carmanide éleve

---

figuration ſe préſente, diſons un mot de ſa compoſition.

Comme chacun la connoît, & que mon obſervation n'eſt pas entiérement neuve, je demande ce qu'on diroit aujourd'hui d'un Peintre qui couperoit ſi bien ſon ſujet & ſa compoſition, qu'une moitié, non-ſeulement n'eût aucun rapport avec l'autre, mais que le ſujet principal y fut placé, à-peu-près comme un épiſode ſeulement un peu diſtingué, & de maniere à laiſſer douter où eſt le ſujet. D'autres Peintres Italiens ont fait la même faute.

On ſait que les Apôtres, auxquels on amene un jeune poſſédé, & qui ſont la baſe de la compoſition, ſont entiérement occupés de cette viſite, quoiqu'à deux pas de là, & ſur une petite motte de terre d'environ ſix à ſept pieds de haut, ſur à peu près autant de large, où il eut été impoſſible de conſtruire trois tentes, & que vous ne prendrez pas pour le *montem excelſum* de l'évangile, il ſe paſſe un prodige auſſi ſurprenant qu'il eſt inoui : chacun cependant lui tourne le dos. On voit à peine un ou deux diſciples montrer au doigt le prodige, ſans ſe donner

d'Euphranor ; Dionyſiodore de Colophone ; Diogenès qui vécut avec le Roi Démétrius ; Euthimede éleve d'Héraclide le Macédonien ; Mydon de Soles, éleve de Philomaque le Statuaire ; Mnéſithée de Sicyone ; Mnaſitime fils

---

la peine de le regarder eux-mêmes. On diroit qu'ils ſont blaſés ſur le fait des transfigurations, & que chacun en ſon particulier dit : *J'ai tant vu le ſoleil! voyons plutôt ce petit diable :* les démoniaques étoient pourtant moins rares que les transfigurations. Les bonnes gens qui amenent le petit garçon, ne voient rien non plus d'une ſplendeur qui devoit les éblouir, car ils ont les yeux deſſus : *Et reſplenduit facies ejus ſicut ſol: & veſtimenta ejus facta ſunt ſplendentia, & candida nimis velut nix :* chacun fait ſon office comme ſi de rien n'étoit. En un mot, ce ſont deux ſujets ſans rapport, & que, par économie, il ſemble que, malgré l'Evangile, on ait voulu repréſenter dans un ſeul tableau, dans un ſeul inſtant, & ſur un ſeul ſite. Ajoutons que dans aucun endroit de l'Evangile, il n'eſt dit que le Chriſt, Moïſe & Elie fuſſent élevés à deux ou trois pieds au-deſſus de la montagne ; car la nuée dans laquelle ils entrerent, ſelon St. Luc, ne ſuppoſe pas qu'ils s'y éleverent, mais ſeulement qu'elle les environnoit. Si Raphaël y eut bien penſé, il n'eût pas fait ſymmétriquement gambiller ces trois figures en l'air.

& éleve d'Ariſtonidas; Neſſus fils d'Habron; Polémon d'Alexandrie; Théodore de Samos & Stadieus, tous deux éleves de Nicoſthènes; Xénon de Sicyone, éleve de Néoclès.

43°. Il y eut auſſi des femmes qui peignirent. Timarète fille de Micon, peignit une Diane,

---

On appelle ce tableau le chef-d'œuvre de Raphaël. On devroit bien nous dire, en quoi il a mérité ce titre ? Si c'eſt pour l'entente, elle eſt remplie de foibleſſes : ſi c'eſt pour la compoſition, on peut juger à quel point elle eſt déraiſonnable : ſi c'eſt pour la poéſie, je défie qu'on puiſſe montrer un coin du tableau qui en annonce, qu'auſſi-tôt elle ne ſoit heurtée par un contre-ſens ou une abſurdité. Je vois bien que les Apôtres font de vains efforts pour chaſſer le démon ; mais je ſuis révolté de les voir là, quelque beauté qu'il y ait certainement dans le bas du tableau. Que Vaſari & d'autres diſent tant qu'ils voudront : *queſt'opera è la più celebrata, la più bella, e la più divina.* Je mets l'éloge à côté de la compoſition, & ſi aucune autorité n'a la vertu de me fermer les yeux, j'admire les beautés de l'ouvrage, & ſur le reſte, je ris de la prévention.

Parlez de la prédication de St. Paul dans l'Aréopage, où l'entente, la poëſie, la compoſition ſont traitées ſupérieurement. Voilà Raphaël, appellez cela un de ſes chef-d'œuvres de compoſition ; joignez-y celle de l'école d'Athènes, & nous battrons des mains.

tableau conſervé à Ephèſe parmi des peintures très-anciennes. Irène fille & éleve du Peintre Cratinus, a peint une fille qui eſt à Eleuſis: Calypſo; un vieillard & le charlatan Théodore: Alciſthène peignit un danſeur: Ariſtarète, fille

---

Mais vous qui en voulez tant apprendre aux Artiſtes, & qui, pour y réuſſir, copiez des copies de copies, ignorez-vous que, ces années dernieres, la transfiguration fut deſcendue pour être exécutée en moſaïque, & qu'on vit avec ſurpriſe que pluſieurs figures de ce chef-d'œuvre qu'on n'avoit vu depuis longtems que dans l'endroit obſcur où il étoit placé, ſe trouverent mauvaiſes au point qu'on ne les crut plus de la main de Raphaël dès qu'on les vit de près? Ignorez-vous que des ordres ſupérieurs défendirent de révéler le ſecret, que pourtant vous pouvez ſavoir, comme je l'ai appris?

Si je vous parlois de *la diſpute du St. Sacrement*, je vous en dirois bien davantage, ſans que vous puiſſiez trouver une ſeule bonne raiſon qui empêchât que l'arrangement trivial du Pere, du Fils & du St. Eſprit, ainſi que les deux crans de nuées, dont l'intérieur eſt meſquinement lardé de Chérubins, ne fuſſent d'un gothique ridicule. C'eſt bien là ce qui peut s'appeller jouër à la chapelle, & ne connoître ni la magie, ni la chaîne impoſante d'une pareille compoſition. Raphaël fut, dit-on, aidé par pluſieurs Savans, ſoit Poëtes, ſoit Littérateurs, ſoit Cardinaux, &

& éleve de Néarque, a fait un Eſculape. Du tems de la jeuneſſe de Marcus Varron, Lala de Cyzique, laquelle fut toujours fille, peignit à Rome au pinceau, & ſur l'ivoire avec le poinçon. Elle fit ſur-tout des portraits de femmes. Elle a peint à Naples, une vieille dans un

---

même par le Pape Léon X. J'y applaudirois s'ils ne l'euſſent pas égaré, mais ſa déférence mal entendue, ou tout ce qu'il vous plaira, lui a fait *compoſer* un mauvais haut de tableau. Que chaque figure y ſoit belle, je ſuis loin d'y contredire, & c'eſt aſſurément un fort grand mérite, mais qui, dénué du reſte, gâte le plus bel ouvrage. Liſez, hommes connoiſſeurs, liſez l'apologie gauche & tatonnée que Richardſon le fils a faite du haut de cette compoſition; & ſi le livre ne vous tombe pas des mains, vous êtes en état de lire courageuſement tout ce qu'on peut écrire ſur la peinture. Mon obſervation ne retombant que ſur l'arrangement du haut de ce tableau, mon jugement ne paroîtra téméraire qu'à ceux qui n'ont ni juſteſſe dans l'eſprit, ni aucun goût de l'art, les autres ne le trouveront que raiſonnable.

Raphaël, à ce compte, n'avoit donc ni goût, ni juſteſſe? Meſſieurs, s'il vous plait, point de ſophiſme. On vous l'a dit cent fois: Raphaël étoit un très-grand Peintre dans les parties qu'il connoiſſoit; & ſi grand que ſi, par un miracle, il eût vu les Pein-

grand tableau; elle fit auſſi ſon portrait au miroir. Perſonne dans la Peinture n'eut autant de promptitude; elle étoit ſi habile, que le prix de ſes ouvrages paſſoit de beaucoup celui des productions en ce genre, des plus célebres Ar-

---

tres venus depuis lui, Raphaël eût récompoſé tout le haut de l'admirable Diſpute du St. Sacrement. Si vous le niez, prenez-y garde, vous ſerez obligé d'avouer qu'il étoit incapable de jamais ſentir la magie d'une grande apparition céleſte, & que les reſſorts d'un ſpectacle auſſi impoſant, étoient abſolument au-deſſus de ſes forces. Mais n'oubliez pas que nous vénérons Raphaël, que nous le méditons, que nous l'étudions, que nous le connoiſſons, & que l'immenſité de l'art eſt beaucoup plus étendue que lui. Criera qui voudra; pour nous, cherchons la vérité.

Je me doutois bien que cette note feroit *froncer le ſourcil*, & qu'elle excitetoit chez certains lecteurs *un mouvement d'indignation*; car il eſt des hommes qui ne voient pas de ſang froid l'*irrévérence* attaquer leurs préjugés.

L'Auteur des *Mémoires généalogiques de la maiſon de Médicis* a conſacré ſept pages environ à démontrer qu'un *tableau preſque auſſi connu des nations que l'Enéide de Virgile*, doit être ſans défauts. S'il eût ſeulement comparé le neuvieme chapitre de St. Luc avec l'idéal de l'ouvrage; s'il n'eût pas mis les trois Diſciples proſternés DANS LE BAS DU TABLEAU;

ciſtes de ſon tems; ſavoir Sopolis & Dionyſius, dont les tableaux rempliſſent les cabinets (*e*). Il y eut auſſi une certaine Olympias, dont on ne ſait autre choſe, ſinon qu'elle eut pour éleve Autobule.

SECTION QUARENTE-UNIEME.

De l'Encauſtique.

Il eſt certain qu'il y avoit anciennement deux manieres de peindre à l'encauſtique, ſavoir,

---

s'il eût penſé que ce qu'un homme ignore, peut être connu d'un autre, (ce qui comprend à peu près les ſept pages) il n'y auroit rien de repréhenſible dans ce qu'il dit. Voyez les Mémoires cités, depuis la page 138 juſqu'à 144, livre 15, & vous trouverez que j'ai paſſé légerement ſur les mépriſes de cet Ecrivain. J'ai mieux aimé déférer à l'invitation d'un de ſes amis que de dire tout ce que m'inſpiroient dans ſon livre les ſept pages qui me concernent.

(*e*) Sans vouloir déprimer ni dépriſer les ouvrages de Lala *perpetua virgo*, ne ſe pourroit-il pas que la rareté des vrais talens, chez les femmes, contribuât un peu à la cherté de leurs ouvrages? Les talens ſemblent acquérir un nouveau prix entre les mains d'un ſexe qui ſait mettre de l'intérêt juſques dans les choſes mêmes les plus communes. Auſſi Pline paroit-il

avec la cire, & ſur l'ivoire avec le poinçon, & qu'elles ont été les ſeules, juſqu'à ce qu'on ait commencé à peindre les vaiſſeaux. On ajouta cette troiſieme maniere, en étendant avec le pinceau, des cires fondues au feu; ſorte de

---

ne laiſſer aucun doute ſur la principale raiſon de cette cherté, quand il dit que les portraits des plus habiles Peintres *vivans* étoient beaucoup moins payés que ceux de Lala. Ce n'eſt pas que de nos jours une Roſa-Alba, & peut-être quelques autres, n'aient été d'un vrai mérite. Nous avons même une *Sculpteur*, qui, ſi elle continue, pourra tenir une place honorable entre les Artiſtes habiles, & le prix de ſes ouvrages ne ſera point dû ſeulement au ſexe & à la ſingularité, car elle eſt ſeule, mais à leur propre mérite.

J'ai vu à Geneve Mlle. Marchinville & ſes productions; elle étoit mourante. Etoit-ce une Artiſte célebre? pas encore. A peine étoit-elle entrée dans la carriere où, ſi la mort ne l'eût arrêtée, ſes ſuccès vers la réputation n'euſſent pas été douteux. Déja ſon ame énergique & douce répandoit ſur ſes ouvrages des traits déchirans & vertueux, que nos pénibles & laborieuſes études ne produiſent que rarement, ou plutôt qu'elles ne produiſent jamais, ſi notre ſenſibilité ne les vivifie. Voilà les femmes lorſqu'elles ne boivent pas la coupe du délire & de la perverſion. Pourquoi ne rendrions-nous pas à leurs vertus

peinture qui ne s'altere, ni par le ſoleil, ni par le ſel de la mer, ni par les vents.

SECTION QUARANTE-DEUXIEME.

De la Peinture des vêtemens.

On peint en Egypte des étoffes d'une façon bien extraordinaire. Après avoir foulé la toile blanche, on la frotte, non avec des couleurs,

---

& à leurs talens l'hommage qu'ils méritent ? Nous n'encourageons que trop ce ſexe à tout ce qui peut l'avilir, même au tribunal de ſes corrupteurs: offrons-lui donc au moins un tribut qui puiſſe le ſoutenir dans le pénible exercice d'un art difficile, quand à de juſtes titres, il eſt devenu légitime. J'offre ici le mien à la mémoire de Mlle. Marchinville, de laquelle on peut dire auſſi : *ut flos ante diem flebilis occidit.*

Une autre de ſes concitoyennes (Mlle. Terroux, fille de Mr. Terroux l'aîné, citoyen de Geneve & horloger) peint en émail avec un ſuccès qui, par ſa rapidité, me paroît ſurprenant. Ou la pratique & la réuſſite de cette ſorte de peinture peut s'acquérir en quinze mois, ou cet Artiſte y a fait d'étonnans progrès. Son premier ouvrage en ce genre eſt, comme de raiſon, d'une aſſez foible écoliere, c'eſt-à-dire, pour l'émail ; car avant de l'entreprendre elle deſſinoit déja: mais ſes dernieres productions montrent

mais avec des mordans qui les imbibent. Ces mordans ne paroiſſent point ſur l'étoffe; mais l'ayant plongée dans une chaudiere de teinture bouillante, un inſtant après on l'en retire peinte. Et ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que

---

un talent décidé qui s'achemine à la perfection. Que cette Demoiſelle en continue l'exercice & l'étude, & Geneve pourra la compter au nombre des Artiſtes diſtingués qu'elle aura produits.

Mr. Rouſſeau a eu raiſon de dire, dans le cinquieme livre de ſon *Emile*, que les femmes à grands talens n'en impoſent jamais qu'aux ſots; qu'on ſait toujours quel eſt l'Artiſte ou l'ami qui tient le pinceau. Il a eu raiſon s'il n'a voulu parler que de ces femmes qui à tant d'autres fauſſetés ajoutent encore celle-ci, & s'il a ſuppoſé des exceptions à cette regle générale. Mais lorſqu'il ajoute, *quand une femme auroit de vrais talens, ſes prétentions les aviliroient*, a-t-il la même exactitude? On ne conçoit pas trop comment de vrais talens ſeroient avilis par la prétention de les avoir, quand on les a légitimement acquis par des études laborieuſes. Les talens de *Roſa-Alba* ont-ils été avilis? Son nom ne ſera-t-il pas toujours précieux & célébré dans l'hiſtoire des beaux-arts? C'eſt que la vertu & l'honnêteté peuvent s'allier dans l'un comme dans l'autre ſexe, quand la mauvaiſe éducation n'a pas vicié une bonne organiſation. Les femmes, en général, ſeroient plus honnêtes, ſi nos cou-

n'y ayant qu'une ſeule couleur dans la chaudiere, l'étoffe qui en ſort eſt de différentes couleurs, ſelon la qualité des mordans; & ces couleurs ne peuvent être effacées enſuite par le lavage: ainſi la chaudiere qui auroit confondu

---

tumes, nos travers, nos exemples, ne les pervertiſſoient. Mais qu'auroit dit le Philoſophe rigoureux, s'il avoit vu Madame Falconet, ma belle-fille, modeler ſon buſte & en travailler le marbre, & que ce modele & ce marbre euſſent été beaux ? Il n'auroit pas déſapprouvé les juſtes prétentions de cette Artiſte; il eût mieux fait, il les eût encouragés.

Que ſa ténacité à l'étude ne ſoit point énervée par un peu d'aiſance que lui ont procuré ſes travaux; que ſon courage & ſon amour du travail continuent encore quelque tems à mépriſer la malignité baſſe qui perſécute les talens, & je réponds à notre Artiſte d'une réputation diſtinguée, que de bons ouvrages lui ont déja en partie méritée. Mais ſi elle éprouve un peu trop la tracaſſiere perfidie des ſociétés policées, je lui conſeille de vivre tranquille à ſa maniere; elle aura raiſon comme l'avoit Mr. Rouſſeau.

Propertia de Roſſi, la premiere & la ſeule femme que nous ſachions s'être auſſi fait un nom dans la ſculpture, étoit de Bologne, & vivoit dans le ſeizieme ſiecle. Elle fit, entr'autres bons ouvrages, un bas-relief en marbre qui lui méritera l'éloge univerſel

les couleurs, ſi on y eût plongé l'étoffe déjà peinte, en diſtribue, en arrange pluſieurs, toutes d'une ſeule immerſion; elle peint en cuiſant, & les vêtemens ainſi brûlés deviennent plus durables que s'ils ne l'euſſent pas été.

CHAPITRE XII.

SECTION QUARANTE-TROISIEME.

Les premiers inventeurs de l'Art de modeler.

EN voilà aſſez, & trop, ſur la Peinture. Il convient à préſent de parler de l'Art de modeler en argile. Dibutade de Sicyone, potier de terre,

---

de ſes concitoyens. Mais un certain *maître Amico* ſe mit en tête de chagriner l'Artiſte, & à force de calomnier ſon talent, la noire envie parvint à ne lui faire donner qu'un prix fort vil de ſon ouvrage. Propertia fit encore deux figures en marbre, fût dégoûtée de la ſculpture, s'occupa quelque tems à graver, & mourut de douleur. D'où il réſulte que ſi vous rencontrez des *maître Amico*, vous devez, ou les éviter, ou les réduire au ſilence, ou bien vous réſoudre à périr de leur venin. Conſultez vos beſoins, votre amour de la réputation, & celui de votre tranquillité, c'eſt-là votre bouſſole.

fut à Corinthe, par le moyen de ſa fille, le premier inventeur de ce même art de faire des portraits d'argile. Amoureuſe d'un jeune homme qui partoit pour un long voyage, elle renferma dans des lignes l'ombre de ſon viſage marquée ſur une muraille à la lumiere d'une lampe. Son pere appliqua de l'argile ſur ce trait, & en fit un modele qu'il fit cuire avec ſes autres poteries. On dit que ce modele ſe conſerva dans le Nimphæum juſqu'à la deſtruction de Corinthe par Mumius. Il y en a qui prétendent que l'art de modeler a été trouvé d'abord dans l'Iſle de Samos, par Rœcus & Théodore, long-tems avant que les Bacchiades euſſent été chaſſés de Corinthe; & que les modeleurs Euchir & Eugrammus accompagnerent Démarate pere de Tarquin l'ancien, roi de Rome, quand il s'enfuit de Corinthe, & qu'alors ils répandirent dans l'Italie l'art de modeler en argile. Dibutade imagina de mêler de la terre rouge à l'argile, ou de modeler avec de la terre rouge. Il fut auſſi le premier qui plaça des maſques ſur le haut des toits; il les nomma d'abord *ébauches* (*a*). Enſuite, il fit des

(*a*) Il eſt ſingulier que dans la longue énumération des plus beaux ouvrages des Sculpteurs anciens,

figures *perfectionnées*. De là vinrent les ornemens du faitage des temples; & à cauſe de lui, ceux qui les faiſoient furent appellés *modeleurs*.

Pline n'ait rien dit des bas-reliefs qu'ils ont pu faire; car il ne faut pas compter les ornemens qui enrichiſſoient, peut-être en pure perte, la Minerve de Phidias, ni ces modeles que faiſoit Dibutade, & que quelques interprêtes prennent pour des bas-reliefs. Pline étoit-il de ces gens qui ne mettent pas les bas-reliefs au rang des belles productions d'un Sculpteur? Ou les Artiſtes n'en avoient-ils pas fait qui méritaſſent des éloges particuliers & un peu circonſtanciés? Ce qui ſeroit difficile à croire. Quoiqu'il en ſoit, les bas-reliefs qui nous reſtent des anciens prouvent aſſez que dans ces ouvrages, ils n'avoient pas toute l'intelligence de quelques ſavans Artiſtes modernes.

Les Sculpteurs Grecs ne compoſoient peut-être leurs bas-reliefs que comme ils voyoient les Peintres compoſer leurs tableaux: ou bien il faudra dire qu'ils fermoient les yeux à l'intelligence de la peinture, ce qui n'eſt pas vraiſemblable, attendu que le bas-relief a ſouvent pu devenir, juſqu'à un point, un tableau en ſculpture. Les anciens Sculpteurs pouvoient en donner une idée dans certains grands frontons, qui entre la couverture & le corps d'un temple permettent une ſorte de renfoncement. Ailleurs, il ne leur étoit pas auſſi poſſible qu'à nous; leurs autels ne tenant point au mur comme les nôtres, on

SECTION QUARANTE-QUATRIEME.

Qui le premier moula ſur un viſage & prit l'empreinte des ſtatues.

Le premier qui fit un portrait en moulant

---

n'y plaçoit ni grands tableaux, ni grands bas-reliefs. Mais les Peintres Grecs ont-ils connu autant que les grands Peintres modernes toutes les parties de la peinture ? Obſervons toujours, car je l'ai dit ailleurs, que Pline ne fait pas mention des reſſorts de la machine, du grand art & des beautés d'une compoſition. C'eſt peut-être qu'il n'y en avoit pas encore, ou qu'il ne ſavoit pas l'appercevoir; choiſiſſez. Toute la peinture des grandes écoles modernes fût-elle perdue, l'on verroit par les bas-reliefs des Bernin, des le Gros, des Angelo Roſſi, des Alegarde, &c. comment les Peintres de leur tems compoſoient leurs tableaux.

Voyons à préſent la traduction de Mr. Poinſinet. „ Quant à Dibutade, on lui accorde l'invention d'a- „ voir ajouté de la terre rouge dans ſes ouvrages de „ plaſtice, ou même d'avoir fait de tels ouvrages, „ uniquement pêtris de terre rubrique. Il inventa „ auſſi les maſques des édifices, leſquels maſques il „ plaça ſur les bords des toits, & qu'il appella d'a- „ bord *protypes* ou ébauches, ce qui le mit ſur la „ voie d'inventer les *ectypes*, ou figures perfection-

avec du plâtre ſur le viſage même, & qui après avoir coulé de la cire dans ce creux, la répara, fut Lyſiſtrate de Sicyone, frere de Lyſippe dont nous

---

„ nées. De-là l'origine du nom de *plaſtes* donné aux „ ornemens qui couronnent les bords des couvertu- „ res des temples, la plaſtice étant l'art qui les a „ fournis ".

Voici ſa note. " Au texte après *hanc*, il faut ſous- „ entendre *plaſticen*, d'autant que la *plaſtice* eſt l'ob- „ jet de ce chapitre. Je lis donc *propter hanc* (nem- „ pe plaſticem) *plaſtæ appellata*, lequel mot *appella- „ ta* ſe rapporte à *faſtigia* qui précede. Avant nous „ on liſoit *appellati*, ce qui n'offre aucun ſens. Je „ laiſſe ſubſiſter cette leçon dans le texte : mais je tra- „ duis comme ſi j'y liſois *appellata*. Au reſte, tout „ ce que dit ici Pline a été fort mal interprêté juſ- „ qu'ici ".

Si le *faîtage* d'un édifice doit s'exprimer en latin par *faſtigium*, ſi *plaſtes* ſignifie *modeleur*, ne réſulte- roit-il pas, ſelon Mr. Poinſinet, que Pline, à cauſe de la *plaſtice* ou *plaſtique*, appelleroit *modeleurs* les faîtages des édifices ? Il eſt au moins probable que ce ſeroit le ſens unique, en faiſant rapporter le mot *ap- pellata* au mot *faſtigia*.

Si au contraire, on rapportoit *plaſtæ appellati* aux Artiſtes qui, comme Rhæcus, Théodore, Euchir & Eugrammus, dont Pline vient de parler, faiſoient des

nous avons parlé. Ce fut auſſi ce même Lyſiſtrate qui le premier imagina de rendre la reſ-

---

ouvrages d'argile, ne trouveroit-on pas que cet *appellati* offriroit un ſens clair & analogue à l'objet du chapitre, *faſtigia* ſignifiant des faîtages, & *plaſtæ* des modeleurs? La leçon *propter hanc* adoptée par le Pere Hardouin & par Mr. Poinſinet, n'embrouilleroit-elle pas le diſcours de Pline; & ſi on continuoit de lire *propter hanc*, en ſous-entendant *Dibutadem*, qui eſt quelques mots au-deſſus, reſteroit-il aucune obſcurité?

Durand, ainſi que le manuſcrit de Pétersbourg & beaucoup d'éditions, lit *propter hunc*: il met auſſi dans ſon texte, *plaſtice ad appellata*: mais je n'aurois pas ſuivi ce dernier exemple, & voici comment j'aurois continué mon raiſonnement. J'aurois dit: Pline, après une parentheſe de quelques lignes, reprend ſon ſujet, & nomme Damophile, Gorgaſe & d'autres, comme les plus célebres modeleurs. (C'eſt le titre de la ſection 45: *Nobilitates artificum in plaſtice. Célébrité des modeleurs.*) Le ſens eſt donc, aurois-je conclu que ceux qui modeloient les ornemens du faîtage des temples furent appellés modeleurs. Pourquoi donc Mr. Poinſinet veut-il que *plaſtes* qui a toujours ſignifié *modeleur*, ſignifie *modele*? Mr. Brotier qui croit, comme je le crois auſſi, que la table des ſections eſt de Pline, ſera peut-être ici de mon avis; ſon texte au moins le feroit croire: il dit, *propter hunc plaſtæ appellati*. J'ignore de quel poids le

ſemblance : avant lui on ne s'étudioit qu'à

ſuffrage de Durand pourroit être au tribunal de Mr. Poinſinet, auſſi n'eſt-ce qu'en héſitant que je tranſcrit la note de cet Editeur, dont je n'ai pas vu qu'il parlât dans ſes volumes de Pline : la voici. *Ceux qui liſent avec le Pere Hardouin*, propter hanc, *ne font pas attention qu'il s'agit ici de Dibutade.* Enfin, loin de croire que ce qui eſt rejetté par Mr. Poinſinet n'offre aucun ſens, je penſe qu'il n'y a rien de plus clair.

Puiſque je traduis ce paſſage, il faut bien que je cherche à m'aſſurer ſi je conſerve le ſens de l'original, & que j'examine attentivement ce que dit Mr. Poinſinet : je me rapporte à ſon interprétation de *protypa* & d'*ectypa ;* car je la trouve juſte. La note de Mr. Brotier mérite auſſi mon attention, parce que là où je differe de ces hommes ſavans, plus d'un lecteur, qui certainement ne s'occupera pas de l'examen que je fais, prononcera que c'eſt le Statuaire qui a tort.

J'avois traduit *protypa* ou *proſtypa des modeles de bas-relief*, & le mot *ectypa*, je l'avois rendu par *des moules.* Mais j'ai obſervé qu'ailleurs où Pline parle des bas-reliefs de ſtuc ou de plâtre qui ornoient les friſes des édifices, il dit : *Uſus gypſi in albariis ſigillis ædificiorum & coronis gratiſſimus*, il exprime donc le bas relief qui orne un édifice par le mot *ſigillum.* J'ai vu auſſi qu'il nomme un moule *forma.* Mr. Brotier interprête *proſtypa* & *ectypa* comme je

faire les plus belles têtes poſſibles (*b*). Il in-

---

les avois interprêtés d'abord : mais je me rectifie, je le crois du moins. Au ſurplus, je me ſoumets ici à Mrs. Poinſinet & Brotier, ainſi qu'à tous ceux qui entendent le latin ; car je pourrois encore m'être trompé.

(*b*) On ne faiſoit pas encore *de portraits* avant Lyſiſtrate, frere de Lyſippe & contemporain d'Alexandre, & ce fut lui qui le premier imagina de rendre la reſſemblance ; *Hic & ſimilitudinem reddere inſtituit : ante eum, quam pulcherrimas facere ſtudebant :* cela eſt poſitif, & je lis au texte du manuſcrit de Pétersbourg ainſi que par-tout ailleurs, *hic* & non pas *ſic*, comme le veut Mr. Poinſinet, qui parlà, ſi je ne me trompe, fait dire à Pline deux fois de ſuite la même choſe, & ce n'eſt pas ſon ſtyle. Cependant, vous venez de voir que Dibutade, antérieur de quatre à cinq cens ans à Lyſiſtrate, fit le premier *des portraits*. Vous verrez au commencement du chapitre 5, livre 36, que Bupale & Antherme firent *le portrait* du Poëte Hipponax plus de 200 ans avant Lyſiſtrate. Vous avez vu dans le chap. 4, du 34e livre, qu'on faiſoit *des portraits*, *iconicas*, environ 220 ans avant Lyſiſtrate ; & au chap. 7, ſect. 16, du liv. 34, que l'art d'exprimer les reſſemblances, *ſimilitudines exprimendi*, fut connu avant de faire des ſtatues, ce qui remonte, ſelon Pline lui-même, à plus de 400 ans avant Lyſiſtrate. Vous avez vu à la ſect. 5,

venta encore de prendre l'empreinte des figu-

---

du chap. 3, de ce liv. 35, que Téléphane & Ardicès faiſoient des *portraits* peut-être plus de 3 ou 400 ans avant Lyſiſtrate, mais ſi mauvais, ſi peu reſſemblans, qu'on imagina d'écrire au bas le nom de ceux qui étoient repréſentés, *ideo & quos pingerent, adſcribere inſtitutum.* On mettoit auſſi, *ceci eſt un bœuf, ceci eſt un cheval, ceci eſt un arbre.* Quoique ces deux Peintres fuſſent encore dans une très-profonde ignorance de l'art, ils faiſoient ou tâchoient de faire *des portraits*, parce que ç'a été la premiere inſpiration, & qu'on n'eſt parvenu à des ſujets plus compoſés, que par développement & par degrés. Enfin, vous avez lu tout à la fin du chap. 8, liv. 35, que Panænus *faiſoit des portraits reſſemblans*, *iconicos duces pinxiſſe tradatur*, environ 130 ans avant Lyſiſtrate. Il y en a d'autres exemples dans nos trois livres de Pline, qu'il ſeroit trop long de rapporter ici, attendu que j'en parle encore ailleurs. Mais ſi vous voulez ſavoir qu'on en faiſoit auſſi du tems de la guerre de Troye, voyez la note 3, du Pere Hardouin, pag. 681, tom. 2, vous y trouverez un paſſage de Trébellius Pollion qui dit, que de ſon tems on voyoit encore à Rome le bouclier d'Enée où ſon *portrait* étoit gravé ou ciſelé, ou même peint. Trébellius vivoit peu avant Conſtantin.

Mais n'eſt-ce pas de l'invention de mouler un viſage ſur le naturel, qu'il eſt queſtion ici? Oui bien,

ces ; & cet uſage augmenta tellement, qu'on

---

en commençant de parler de Lyſiſtrate : mais comme ce moulage conduiſit l'Artiſte à faire des portraits ſans doute fort reſſemblans, Pline conclut qu'il exerça le premier l'art du portrait. La phraſe latine ne paroît pas équivoque, & j'ai dit plus haut combien elle eſt claire en ne liſant pas *ſic* au lieu de *hic*. Au ſurplus, je ne ſuis pas le ſeul qui entende ainſi ce paſſage. Mr. de Jaucourt ne lui donne pas un autre ſens, article *Lyſiſtrate*, & je crois qu'il a raiſon. On a déja vu, & l'on verra que je ſuis loin de vouloir toujours donner tort à cet Ecrivain laborieux, autant qu'il eſt facile. Souvent il ſe trompe, quelquefois je le reprends ; l'un eſt auſſi permis que l'autre.

Je ne finirai pas cette note ſur les portraits, ſans rapporter un paſſage de Plutarque aſſez ſingulier, du moins à ce qu'il me ſemble, pour mériter l'attention des connoiſſeurs & des Artiſtes. Cet Ecrivain Philoſophe prétend que dans le plus beau ſiecle de l'art, il étoit impoſſible de faire le portrait de Démétrius Poliorcétes. J'avoue que cette idée confond toutes les miennes, & j'en laiſſe la diſcuſſion à qui voudra s'en occuper. On ſe demandera, ſi l'on veut, comment de tant d'Artiſtes ſi célebres, pas un ne ſavoit parvenir à faire cette reſſemblance, & comment il eſt impoſſible à l'art de repréſenter un viſage quel qu'il ſoit.

Voici, ſelon Mr. Dacier, ce que dit Plutarque. *De*

ne fit plus aucune figure, aucune ſtatue ſans

---

métrius étoit d'une beauté ſi excellente & d'une mine ſi relevée, qu'aucun des Peintres & Sculpteurs qui en ont fait des portraits ou des ſtatues, n'ont pu attraper ſon air ni ſa reſſemblance; car on voyoit ſur ſon viſage la douceur & la gravité, le terrible & l'agréable; & parmi cet air de jeuneſſe, de vivacité & de férocité, on voyoit éclater un air héroïque très-difficile à imiter, & une majeſté véritablement royale. (Vie de Démét. chap. 1.) Comme Socrate vous eut relancé tous ces Peintres & ces Statuaires-là! Peut-être n'y a-t-il que Plutarque en défaut, & qu'il a parlé du portrait de Démétrius comme beaucoup de femmes parlent du leur, qu'aucun Peintre ne fait reſſemblant, diſent-elles.

Voilà donc Pline qui, dit-on, ne copioit pas, qui prenoit dans ſes propres connoiſſances les choſes qu'il diſoit; voilà cet ancien devant lequel on exige que nous reſtions grands yeux ouverts, bouche béante; le voilà, dis-je, qui contredit dans un endroit un fait qu'il a établi dans d'autres. Et l'on voudroit qu'un Artiſte, un lecteur, je ne dis pas fort attentif, mais ſeulement qui ne ſeroit pas ſtupide, regardât Pline comme l'oracle des beaux-arts, comme celui du raiſonnement, comme un ſavant univerſel! C'eſt bien le mal connoître, ou c'eſt ſe moquer des gens d'une maniere bien mépriſante. Si on vouloit ſe donner la peine d'y ſonger un peu mieux, ſi on pouvoit ſe dé-

argile. D'où il paroît que cette ſcience eſt plus ancienne que celle de fondre l'airain (*c*).

SECTION QUARANTE-CINQUIEME.

Célébrité des modeleurs.

Les plus célebres Artiſtes en ce genre ont été Damophile & Gorgaſe : ils étoient auſſi

---

gager des préventions de college, on trouveroit que la doſe eſt trop forte.

(*c*) Il eſt à croire que Pline s'entendoit, ou qu'il croyoit s'entendre. Pour moi, j'avoue qu'ici je ne l'entends pas; voici mes raiſons. Ce n'eſt point avec de l'argile qu'on moule une ſtatue, parce que cette matiere eſt ſujette à des accidens contraires à l'objet d'un moule, ſoit en ſe fondant, en ſe diminuant, ou en ſe déformant. Puiſque les anciens Statuaires ſe ſervoient de cire, de plâtre pour mouler, que Lyſiſtrate moula lui-même en plâtre & en cire, que veut dire *prendre l'empreinte des figures*, de ſorte qu'on n'en fit plus ſans argile? *De ſignis effigiem exprimere....*, *ut nulla ſigna ſtatuæve ſine argilla fierent.*

Si par argile, Pline entend un modele qu'on mouloit enſuite, il ne montre pas qu'il connût les procédés de la ſculpture, ſur-tout lorſqu'il ajoute, *d'où il paroît que cette ſcience eſt plus ancienne que celle de fondre l'airain.* Sans doute elle eſt plus ancienne, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de fondre une ſtatue de

Peintres. Ils ont orné de leurs ouvrages dans ces deux genres, le temple de Cérès, au grand cirque à Rome; une inſcription en vers Grecs qui s'y trouve, apprend que les ouvrages à droite ſont de Damophile, & ceux à gauche de Gorgaſe. Varron obſerve qu'avant la conſtruction de ce temple, c'étoient des figures Toſcanes qui étoient dans tous les temples; & que quand on répara celui-ci, on coupa les peintures qui étoient ſur les murailles, qu'on les encadra, & que les figures qui étoient ſur le faîte du toit, furent diſperſées. Calcoſthène

---

bronze ſans en avoir fait le modele & le moule. J'aimerois autant dire, on fait du vin avec le raiſin, d'où il paroît que le raiſin eſt plus ancien que le vin.

Mais ſi l'art de modeler fût inventé à Samos, quelques ſiecles avant Lyſiſtrate; ſi cet art fut apporté en Italie 300 ans avant ce Lyſiſtrate, comment peut-on dire qu'il en fut l'inventeur? Pline oublie, qu'au livre précédent il a dit, que la premiere ſtatue de bronze faite à Rome (celle de Cérès) le fut après la mort de Sp. Caſſius: c'étoit 160 ans avant Lyſiſtrate. Il oublie que dans le même livre il dit que Théodore en avoit fondu une avant la 64e. Olympiade, plus de 160 ans avant Lyſiſtrate, & *qu'elle exprimoit parfaitement la reſſemblance;* quoiqu'il diſe ici, qu'avant ce Statuaire on ne faiſoit pas de reſ-

ſt auſſi à Athènes des ouvrages en terre crue, dans le lieu qui du nom de ſon attelier, eſt appellé Cèramique. M. Varron rapporte qu'il a connu à Rome un nommé *Poſis*, qui a fait des fruits & des raiſins ſi reſſemblans, qu'on ne pouvoit à la vue les diſtinguer des fruits réels (*d*). Le même Auteur loue beaucoup Arcéſilas ami de L. Lucullus, dont les modeles ſe vendoient aux Artiſtes mêmes, plus cher que les ouvrages des autres. Il a fait une figure de Vénus-génitrice qui eſt dans la place de Céſar, & qu'on fut ſi preſſé de dédier, qu'elle fut poſée

---

ſemblance. Il oublie celles de Romulus, d'Horatius Coclès, de Clélie, & d'autres, dont il parle lui-même dans le 34e. livre, & qui avoient été fondues trois ou quatre cents ans avant Lyſiſtrate. Il venoit de dire, que Dibutade, fort antérieur à Lyſiſtrate, avoit modelé. Je crois qu'il faudroit avoir la pliniomanie au plus haut degré, pour fermer les yeux ſur tant d'incohérences.

Mr. Poinſinet ayant rendu tout ce paragraphe bien différemment que moi, nos traductions ne peuvent & ne doivent pas ſe rapporter.

(*d*) Ces fruits en ſculpture étoient donc colorés; ſans quoi il n'étoit pas difficile de les diſtinguer des fruits réels. Nous avons auſſi des gens fort adroits, qui réuſſiſſent dans ces ſortes d'ouvrages; mais quand

avant d'être achevée. Enſuite le même Lucullus convint avec lui du prix de ſoixante-mille ſeſterces pour une figure de la Félicité, dont la mort de l'un & de l'autre nous a privé. Octavius, Chevalier Romain, voulant avoir une coupe de ſa compoſition, il lui en vendit le modele de plâtre, un talent. Varron loue auſſi Paſitèle, qui a dit que l'art de modeler eſt la mere de la Statuaire, de la Sculpture & de la ciſelure; & quoiqu'il excellât dans tous ces genres, il ne fit point d'ouvrages ſans d'abord en avoir fait un modele (*e*). Il ajoute

---

nous écrivons ſérieuſement de la peinture & de la ſculpture, nous ne parlons pas de ces petites curioſités, parce que nous ne voulons pas donner lieu de croire que nous jouons encore à la chapelle. Si ce petit fait n'a pas changé ſur la route, Varron, ainſi que Pline, aura un peu parlé de ce qu'il n'entendoit pas. Mais pourquoi s'en prendre à Pline qui ne fait que rapporter ce trait? C'eſt parce qu'il le rapporte: car s'il eût fait l'obſervation bien ſimple, par où j'ai commencé, les fruits du *nommé Poſis* ne ſeroient pas ſorti du livre de Varron. Qu'il eſt aiſé de voir quelles ſont les connoiſſances d'un Ecrivain, ſoit qu'il parle de ſource, ou qu'il emprunte!

(*e*) Cette remarque de Pline eſt d'autant plus inattendue, qu'ailleurs il dit, que les Statuaires font

que cet Art fut cultivé en Italie, ſur-tout en Etrurie, & que ce fut de Frégelles que Tarquin l'ancien fit venir la ſtatue de Jupiter qu'il vouloit conſacrer dans le Capitole. Cette figure étoit d'argile; c'eſt pourquoi on avoit coutume de lui mettre du vermillon. Les quadriges qui étoient ſur le faîte du même temple, & dont nous avons ſouvent parlé, étoient auſſi modelés. Ce même Turianus fit l'Hercule qui conſerve à Rome, encore aujourd'hui ſon nom de la

---

des modeles avant de fondre leurs bronzes & avant de travailler leurs marbres. *Nous admirons*, dit-il, *dans l'attelier de Zénodore la parfaite reſſemblance du Prince, non ſeulement par le modele d'argile, mais encore même par les petites eſquiſſes ou études* (parvis ſurculis), *qui d'abord avoient été faites à l'inſtar de l'ouvrage*, l. 34, c. 7. Si l'expreſſion *ſurculus* ne ſignifie pas ici de petites études ou eſquiſſes, je n'entends pas ce qu'elle veut dire; car, pris à la lettre, *verge*, *baguette*, *branche*, *rejetton*, *rameau*, *greffe*, ou même *petites lames branchues*, n'auroient pas du ſens; du moins, je ne le comprendrois pas, n'y voyant aucun rapport avec les opérations de nos atteliers. Ainſi, je crois que Pline s'eſt exprimé par une figure, c'eſt aſſez ſouvent ſon ſtyle; & qu'il a regardé l'eſquiſſe comme le germe, la greffe de l'ouvrage: c'eſt exprimer en homme

matiere dont il eſt fait. Cette matiere étoit alors en honneur pour les ſtatues des Dieux ; & nous n'avons pas à rougir de ceux qui en ont adoré de ſemblables ; attendu que pour les repréſenter, ils n'avoient pas même aſſez d'or & d'argent (*f*).

---

d'eſprit un moyen pratique de l'art ; ce qui n'en ſuppoſe pas cependant la connoiſſance. Au ſurplus, je ſoumets mon explication aux Savans & aux hommes de goût. Voyez la note ſur ce paſſage du livre 34. Quoiqu'il en ſoit, les Anciens, habiles ou non, faiſoient des modeles avant leurs marbres & leurs bronzes, tout comme les Modernes ; & Pline, qui copioit ici Varron, diſoit bonnement de Paſitèle ce que Varron en avoit dit.

(*f*) Par la fin de cette ſection, & par ce que j'ai traduit de la ſuivante, on voit que Pline approuve les anciennes ſtatues des Dieux, parce qu'elles étoient d'argile ; & qu'il ſévit contre les modernes, parce qu'elles étoient d'or & d'argent. La ſimplicité des premiers Romains dans les objets de leur culte, méritoit cet éloge ; il eſt dicté par la raiſon & par l'horreur du luxe & de la dépravation des mœurs. Pline au moins n'auroit pas dû blâmer ailleurs, en quelque ſorte, les ſtatues d'argile, & dire ceci, que vous avez lu, tome 3, page 41 ; " Il me paroît ſur-
» prenant auſſi que l'origine des ſtatues étant ſi an-
» cienne en Italie, ce ſoit plutôt des ſimulacres de

SECTION QUARANTE-SIXIEME.

Des ouvrages en argile.

Il ſubſiſte encore en pluſieurs lieux de tels ſimulacres, même à Rome, & dans les villes municipales; leur ciſelure eſt admirable (*g*);

„ bois ou d'argile qu'on ait conſacrés aux Dieux dans „ les temples, juſqu'à la conquête de l'Aſie qui in„troduiſit le luxe". *Mirumque mihi videtur*, &c.

Puiſque l'or & l'argent étoient rares encore dans les premiers tems de Rome, il étoit bien naturel qu'on n'employât pas ces métaux pour les ſimulacres, même ceux des Dieux; pourquoi donc trouver *ſurprenant* qu'ils fuſſent d'argile? Pourquoi dire auſſi qu'avant l'introduction du luxe, on n'avoit pas encore des objets de luxe? Soit en elle-même, ſoit comparée à l'éloge des ſimulacres d'argile, cette idée renferme un abus de paroles qui annonce bien plus le Rhéteur que le Logicien, & ſert à former une ſuffiſante contradiction.

(*g*) Je n'entends pas, & ne ſais comment on explique le *mira cælatura* du texte; & je ne puis deviner ce qu'étoit la ciſelure de ces ſimulacres d'argile. Ciſeloit-on des modeles d'argile, cuite ou crue? Les tailloit-on, les travailloit-on au ciſelet & au marteau? Pline, ailleurs en parlant des ouvrages de marbre, employe quelquefois le verbe *cælare*, & je le com-

&, par la ſolidité que le travail & le tems leur ont donnée, ils ſont plus recommandables que l'or, & certainement moins dangereux (*h*).

---

prends, mais quand ce mot déſigne le travail de l'argile, je ne l'entends plus. Les interprêtes que j'ai conſultés ne diſent rien ſur ces deux mots *mira cælatura*, ni en général ſur la ciſelure ou gravure des ouvrages d'argile; & ce que j'ai pu avoir de pratique dans la ſtatuaire, ne m'en a rien enſeigné non plus.

(*h*) C'eſt ici qu'il faut rectifier, du moins en partie, les fautes de l'article *Modele* dans l'Encyclopédie. Des mémoires fautifs, recueillis avec peu de précautions, & l'impoſſibilité d'appercevoir leur non-valeur, ſont des raiſons qui, juſqu'à un point, pourroient diſculper Mr. le Chevalier de Jaucourt; mais elles deviennent par cela même un motif & un devoir de plus pour l'Artiſte qui s'eſt impoſé celui de ſubſtituer la vérité à l'erreur dans ce qui a du rapport à l'art.

L'article *Modele* dit, que la diminution d'un modele d'argile, n'eſt pas égale dans toutes ſes parties & dans tous ſes points; parce que *les petites parties de la figure ſe ſéchant plus vite que les grandes, le corps, comme la plus forte de toutes, ſe ſéche le dernier, & perd en même tems moins de ſa maſſe que les premieres.* Cela ſeroit contre les loix les plus ſimples & les plus connues de la phyſique; & voici ce que ces loix & l'expérience démontrent journel-

Aujourd'hui même au milieu des richeſſes,

---

lement aux Sculpteurs qui font des modeles d'argile.

Ces modeles étant faits d'une même matiere; cette matiere étant également humide, la ſéchereſſe produit une retraite égale & proportionnée aux différentes parties. Le col d'une figure, par exemple, qui auroit trois pouces de groſſeur, ſe réduiroit en ſéchant à deux pouces neuf lignes, tandis que le corps, qui auroit ſept pouces & demi de large, n'auroit plus que ſix pouces dix lignes, la retraite ſuppoſée à un douzieme; cette regle eſt conſtante, quelque forme que le Sculpteur donne à ſon modele.

Mais il eſt un inconvénient dont Mr. de Jaucourt ne parle pas, qui eſt cependant eſſentiel, & que la ſeule réflexion, ſans l'expérience, auroit dû lui ſuggérer: c'eſt la réduction inégale de la hauteur & de la largeur d'un modele. On dira que notre Ecrivain ne fait autre choſe que copier ici Mr. Winckelmann; voici donc ce qu'il convient de répondre à Mr. Winckelmann. Tout corps humide, dont les parties ne ſont pas contenues ſur leur hauteur par des membranes ſolides, comme le bois, peſe & s'affaiſſe ſur lui-même; ainſi une figure d'argile, en proportion de ſa hauteur & du poids de la terre, eſt ſujette à cet inconvénient, dont il falloit parler de préférence, puiſqu'il engage le Sculpteur à des précautions particulieres; celles, par exemple, de commencer ſa figure plus longue qu'il ne faut, ou d'en tenir la

on ne ſe ſert pas dans les ſacrifices, de vaſes murrhins

---

plinthe aſſez épaiſſe pour y retrouver la longueur néceſſaire, quand il s'apperçoit que ſa figure eſt devenue trop courte.

Ces Mrs. ajoutent que, pour obvier à l'inégalité prétendue de la retraite dont ils parlent, il n'y a qu'à mouler le modele, & *jetter enſuite de la cire fondue dans le moule*. La cire fondue ſe retirant ſur elle-même, auſſi bien que l'argile, un ſemblable inconvénient ſubſiſtera toujours, ſelon le raiſonnement de ces Mrs.; car toute cire coulée ou miſe au pinceau dans un moule, ſe retire plus ou moins en refroidiſſant, en raiſon du volume de l'objet; & le ſeul moyen de prévenir ſa retraite eſt d'y adapter en dedans, & tandis qu'elle eſt encore chaude, une autre épaiſſeur de cire froide, & d'y couler enſuite un noyau: voilà, ce me ſemble, ce qu'il auroit fallu obſerver pour inſtruire. Mais on vient de voir que la crainte des inconvéniens occaſionnés par cette retraite, eſt abſolument gratuite, & que, ſoit en argile, ſoit en cire, un modele en ſe retirant, conſerve ſa proportion reſpective, à l'inconvénient près que j'ai obſervé ſur la peſanteur de l'argile, qui la fait plus diminuer ſur ſa hauteur que ſur ſa largeur.

Mais à quoi bon, pourroit-on demander à nos inſtructeurs, cette figure ainſi *jettée en cire fondue dans le moule*, & quel en ſera l'uſage? On ne s'a-

murrhins ou de cryſtal; mais on fait les libations avec de petits vaſes de terre.

Le reſte de ce Chapitre & de ce Livre, traite des différentes propriétés des eſpeces particulieres de terre, & n'a point de rapport à la Peinture & à la Sculpture.

---

viſe pas, que je ſache, pour conſerver un modele, de le couler en cire. Quand on fait cette opération, c'eſt pour fondre l'ouvrage en quelque métal que ce ſoit; & ſi on veut avoir un modele en cire, on ne s'amuſe pas à le faire d'abord en argile : on fait du premier coup ſon modele en cire. Ce ſont les belles *terres cuites*, bien plus que les cires des grands maîtres que l'on conſerve précieuſement.

Je liſois dernierement un beau paſſage dans l'Encyclopédie, à l'article *Médecine*, page 265; je dis *beau*, parce qu'il eſt, on ne peut pas plus judicieux; il eſt de Mr. de Jaucourt.

„ Un étalage d'érudition, une énumération des „ ſentimens tant anciens que modernes, les recher„ ches ſubtiles des maladies, & la connoiſſance des „ antiquités médicinales, ne conſtituent point la „ médecine. Ce n'eſt point avec ce qui peut plaire „ à des gens de lettres qu'on fixera l'attention d'un „ homme, dont le devoir eſt de conſerver la ſanté, „ de prévenir les maladies, & qui ne lit que pour „ apprendre les différens moyens de parvenir à ſes

„ fins. Plein de mépris pour les productions futiles „ de l'éloquence & du bel eſprit, lorſque ces talens „ déplacés tendront moins à avancer la *Médecine* qu'à „ briller à ſes dépens, il aura ſans ceſſe ſous les yeux „ le ſtyle ſimple d'Hippocrate. Il aimera mieux en- „ tendre & voir la pure nature dans ſes écrits que „ de ſe repaître des fleurs d'un rhéteur, ou de l'é- „ rudition d'un Savant: le mérite particulier du grand „ Médecin de Cos, c'eſt le jugement & la clarté".

Du modele, Mr. de Jaucourt paſſe à la maniere dont les anciens Statuaires travailloient le marbre, & il dit: *Dans les marbres anciens on découvre partout l'aſſurance & la liberté du maître. Il eſt même difficile de s'appercevoir dans les antiques d'un rang inférieur que le ciſeau y ait enlevé, en quelque endroit, plus qu'il ne falloit.* 1°. Je ne crois pas que cette maniere de raiſonner ſoit bonne, quoiqu'elle ſoit de Mr. Winckelmann, puiſqu'elle paroît ſuppoſer que dans les marbres des grands Sculpteurs modernes, on ne découvre pas par-tout l'aſſurance & la liberté du maître. 2°. Puiſqu'il y a des antiques d'un rang inférieur, c'eſt aſſurément parce qu'ils ne ſont pas au point de ſupériorité des autres; & la cauſe de ce défaut de ſupériorité eſt, que le ciſeau a trop ôté ou trop laiſſé; ou bien qu'il a ôté où il falloit laiſſer, & laiſſé où il falloit ôter.

D'habiles gens, continue Mr. de Jaucourt, *ont fait ſentir les difficultés, les inconvéniens & les erreurs où il eſt preſque impoſſible de ne pas tomber, en ſe conformant à la méthode employée par nos*

Sculpteurs modernes ; cette méthode ne ſauroit tranſporter ni exprimer dans la figure toutes les parties & toutes les beautés du modele. Il n'y a guere qu'un Sculpteur fort intelligent dans la partie méchanique de ſon art, ou un Littérateur qui en ſeroit bien inſtruit, qui puiſſe parler avec cette aſſurance. Voilà ſans doute pourquoi Mr. de Jaucourt a copié avec tant de confiance Mr. Winckelmann. Il eſt certain auſſi que cette façon de raiſonner eût bien fait rire Pierre Puget & Guillaume Couſtou. Le Marſeillois eût dit, car il n'étoit pas poli: *Aqueou daqui crezeti qué meis marbrès ſoun pas tant beous qué meis moudelés?* Le Lionnois, qui ne ſe piquoit pas davantage de politeſſe, eût dit: *Avez-vous vu mes deux groupes de chevaux ; les avez-vous comparés aux modeles ; croyez-vous que ces marbres ne ſoient pas auſſi beaux, auſſi animés que les plâtres? Apprenez avant que d'écrire, ou n'écrivez pas ce que vous ignorez.* Aſſurément ces deux grands Sculpteurs n'euſſent pas été polis ; mais perſonne au monde n'eût ſenti plus juſte.

Pour moi, ſans craindre l'autorité des habiles gens qui ont fait ſentir les difficultés, les inconvéniens & les erreurs de notre méthode de travailler le marbre, je demanderai ſi Mr. de Jaucourt n'auroit pas dû au moins en rapporter les principales raiſons, ou indiquer les écrits de ces habiles gens ; car il ne ſuffit pas de dire le mal, il faut encore préſenter le remede. S'il eût nommé la diſſertation de Mr. Winckelman, intitulée : *De l'imitation des ouvrages Grecs de peinture*

& de ſculpture, imprimée en 1756, on eût vu d'abord à qui on avoit affaire. Je vais ſuccintement expoſer notre méthode, qui eſt ſimple, & qui rend exactement toutes les parties du modele; en ſorte que s'il arrive quelques erreurs, elles ne proviennent que de l'inattention à obſerver cette méthode, que voici en peu de mots.

On place deux chaſſis pareils, marqués de diviſions ſemblables, l'un au-deſſus du marbre, l'autre au-deſſus du modele; on y poſe un fil avec un plomb attaché au bout ſur chaque face du chaſſis; ces fils tombant juſqu'au bas de la figure, parcourent le chaſſis à volonté; on préſente horizontalement une fiche de bois, dont la pointe touche le modele aux endroits où l'on veut prendre une meſure, pour la reporter ſur le marbre, & la ſection de la fiche avec le fil étant marquée, donne la meſure dont on a beſoin. Au moins cet abrégé ne donnera-t-il au lecteur aucune idée fauſſe.

Les grandes regles de bois qui portent avec elles pluſieurs morceaux de bois armés d'une pointe de fer, qui parcourt à volonté tout le long de la regle, &c. Ces grandes regles n'étoient plus en uſage vingt ou trente ans avant l'impreſſion de l'article *Sculpture*, où l'on en donne une deſcription que j'avoue ne pas comprendre, quoique j'aie travaillé autrefois par cette méthode, & que je la connoiſſe parfaitement. Mais voici de quoi annuller l'obſervation ſur notre méthode, quelle qu'elle ſoit, & l'obſervation fut-elle juſte. La voie méchanique des me-

ſures n'eſt principalement que pour l'ouvrier qui ébauche la figure; l'Artiſte qui la prend de ſes mains pour la faire & la finir lui-même, voit *les beautés du modele* qu'il a fait, en ajoute ordinairement ſur le marbre, & n'a de méthode alors que ſes propres obſervations, ſon goût, ſon génie & la nature. Ainſi Michel-Ange, dont la méthode eſt invoquée, on ne ſait trop pourquoi, auroit dû plutôt nous laiſſer ſa chaleur, ſa pratique, ſa hardieſſe étonnante à travailler le marbre, que cette *route particuliere & nouvelle, qu'il fraya*, & qui pourtant n'a pas empêché ce grand Sculpteur d'eſtropier ſavamment plus d'une figure de marbre.

Fin des Notes ſur le trente-cinquieme livre de Pline.

NOTES

SUR

LE TRENTE-SIXIEME LIVRE DE PLINE,

AVEC LA TRADUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

SECTION PREMIERE.

Du luxe des marbres.

IL reſte à traiter de la nature des pierres, c'eſt-à-dire, de cette manie particuliere qu'on a pour les marbres (*a*), ſans parler des pierres

(*a*) Le manuſcrit de Pétersbourg, au lieu de *præcipua morum inſania*, porte *præcipua marmorum inſania ;* leçon qui fait un ſens plus convenable au diſcours de Pline, à ſa penſée, & qui paroît être l'expreſſion dont il s'eſt ſervi. Je m'y conforme dans la traduction.

préciеuſes, de l'ambre, des vaſes de cryſtal, & de ceux de murrhine. Car toutes les matieres dont nous avons traité juſqu'ici, peuvent ſembler produites pour l'homme : mais la nature avoit fait les montagnes pour elle-même, afin de preſſer dans les entrailles de la terre, quelques parties qui ſervoient à lier, à conſolider les autres; & auſſi pour dompter l'impétuoſité des fleuves, pour briſer les flots, & pour retenir par leur ſolidité les parties mobiles. Nous les coupons, nous les traînons ces montagnes qu'il a autrefois paru merveilleux de traverſer; & cela ſans autre raiſon que nos plaiſirs. Nos ancêtres regardoient comme un prodige qu'Annibal & les Cimbres enſuite, euſſent franchi les Alpes. A préſent on les taille en mille eſpeces de marbres; on ouvre des promontoires à la mer, & l'on travaille à rendre la ſurface du globe unie. Nous ſoulevons les bornes que la nature avoit aſſignées aux nations pour les ſéparer; nous conſtruiſons des vaiſſeaux pour le marbre, & nous tranſportons de tous côtés à travers les flots, partie la plus furieuſe de la nature, les ſommets des montagnes: extravagance qui l'emporte ſur celle d'aller chercher pour rafraichir nos breuvages, un vaſe *de cryſtal* juſques dans les nuées, & de creuſer les

roches les plus voiſines du ciel, afin de boire à la glace. Que l'on penſe, quand on entend parler du prix de ces matieres, quand on voit ſoulever & traîner ces maſſes qui néceſſairement ont fait périr beaucoup d'hommes; combien de gens ont ſans cela mené une vie plus heureuſe. Tous ces ouvrages, ou plutôt tous ces tourmens, quel en eſt l'objet? Quels plaiſirs nous procurent-ils? D'être couchés au milieu des pierres tachetées, comme ſi les ténébres de la nuit ne privoient pas du plaiſir de les voir pendant la moitié de la vie (*b*).

(*b*) Toute cette prédication eſt ſans doute philoſophique: mais l'eſt-il autant de dire que la nature a placé les montagnes où elles ſont, pour aſſigner des bornes aux nations? Pline eſt reſté en beau chemin; il devoit auſſi nous apprendre ſi les montagnes qui ſont en grande quantité dans la mer y ſont pour marquer les logis des requins, des baleines, des eſturgeons & des ſoles.

Eſt-ce là de la ſcience, de la philoſophie, de la phyſique, & peut-on dire que la nature a placé les montagnes ſur la terre pour ſéparer des nations qui n'exiſtoient pas quand les montagnes, appellées *primitives*, furent formées? Pline dit pourtant quelques lignes plus haut: *montes natura ſibi fecerat: la nature avoit fait les montagnes pour elle-même.* Oui;

SECTION SECONDE.

Qui produiſit le premier du marbre dans les édifices publics.

Quand on fait ces réflexions, on doit bien rougir même pour l'antiquité. Il y a des loix faites par les cenſeurs, qui défendent de ſervir ſur la table, des glandes de porc, des loirs & d'autres petits mets friands; & il n'en a été fait

---

mais voulant reprocher aux hommes de les briſer, de les enlever, & de fouiller dans leurs entrailles, il falloit bien, au riſque d'une contradiction, ſoutenir la mercuriale, & par une eſpece de pointe, la rendre plus ſenſible.

Pline a raiſonné comme l'Abbé Pluche, qui prétend que les marées furent faites pour conduire les vaiſſeaux dans les ports de l'Océan, & qui oublie les mers qui ont des ports & point de marée. On lit cependant cette inadvertance contradictoire de notre Auteur, comme ſi elle étoit de la plus ſaine logique & du plus beau ſavoir. C'eſt que les hommes ſe laiſſent ordinairement conduire par les mots: ce ſont le plus ſouvent les moteurs & les guides uniques de leurs opinions. Après avoir lu ce latin élégant, cette penſée fauſſe, mais ſéduiſante, *Evehimus ea, quæ ſeparandis gentibus pro terminis conſtituta erant*, il reſte dans la mémoire un beau tour de phraſe, une

aucune qui ait défendu l'importation des marbres, & de traverſer les mers pour ce ſujet.

CHAPITRE II.

ON dira peut-être qu'on n'en apportoit pas alors; cela eſt faux. On a vu du tems de l'édilité de M. Scaurus, porter trois-cent-ſoixante colonnes pour la ſcene d'un théâtre élevé ſeule-

---

idée qui paroît hardie, qu'on adopte à cauſe de ſon air de nouveauté, & communément on ne va pas plus loin.

Mais rendons juſtice aux hommes en général: ils ne liſent point cet Auteur; ſeulement ils prononcent comme s'ils l'avoient lu. Notre ſiecle a ſans-doute auſſi quelques marchands de bluettes: mais il a des appréciateurs qui ne ſe laiſſent pas éblouir par le bruit de certaines réputations. Ceux-là voyant Pline donner ici l'effet pour la cauſe, ne croient pas qu'il raiſonne juſte: ils diront que ſi le naturaliſte s'entendoit en cauſes finales, il s'enſuivroit que les nations voiſines des montagnes auroient un titre de ſéparation que n'auroient pas les autres. Quelle ſource ne ſeroit-ce pas de guerres interminables, fondées ſur le défaut du droit naturel, pour les peuples qui ne ſont pas limités par des montagnes, puiſque la nature auroit oublié, dans ſes inſtitutions, d'aſſigner des bornes à pluſieurs nations futures?

ment pour un tems, & qui devoit à peine ſervir un mois; & les loix ſe ſont tues. C'eſt, dira-t-on, par indulgence pour les plaiſirs publics; mais pourquoi l'a-t-on eue cette indulgence? Par quel plus grand chemin les vices s'introduiſent-ils, que par le chemin public? Par quel autre moyen l'ivoire, l'or, les pierres précieuſes ſont-ils devenus en uſage chez les particuliers? Que reſerverons-nous donc pour les Dieux? Mais ſoit, accordons qu'on ait voulu

---

Ammien Marcellin emploie la même idée que Pline, mais il la modifie de maniere qu'elle n'eſt point choquante. Il dit, en parlant des monts *Æmus* & *Rhodope*, qui ſéparent les Illyriens & les Thraces: *Et (tanquam naturâ in ditionem Romanam redigendas nationes circumſitas prænoſcente) ita figurata conſulta*, l. 21, c. 10. Ce qui ſignifie, *& comme ſi la nature prévoyant que les nations environnantes ſeroient un jour au pouvoir des Romains, eut conſtruit ces montagnes dans cette vue.* Le *tanquam* fait diſparoître ce que l'idée auroit ſans lui de ridicule & de faux, & Marcellin n'eſt pas un Ecrivain de la force de Pline. D'autres hommes, peut-être moins célèbres, mais cependant qui raiſonnent mieux, diſent que la plupart des chaînes de montagnes, telles que les Pyrenées, les Alpes, l'Appennin, le mont Taurus, &c. ſemblent avoir été diſpoſées *pour prévenir la diſſipation des vapeurs qui ſeroient toutes*

favoriſer les plaiſirs publics. Pourquoi a-t-on gardé le ſilence, lorſque d'énormes colonnes de marbre Lucullien, de trente-huit pieds de hauteur, furent placées dans le veſtibule de Scaurus? Cela ne s'eſt pas fait en ſecret & à la dérobée. L'Entrepreneur, chargé de l'entretien des égouts publics, ſe fit donner caution pour le dommage que pouvoit occaſionner le tranſ-

---

chaſſées vers le nord, & priveroient entiérement de pluies les pays du midi, qui en ont le plus de beſoin. Si cette raiſon n'étoit pas la vraie, du moins auroit-elle en ſa faveur un fond de bon ſens, & un principe de phyſique très-éloigné du ridicule. Voyez *Coſmographie* de Mr. Buy de Mornas, pag. 236.

Voici une autre obſervation qui ne retombe que ſur un mot. Le manuſcrit de Petersbourg, le Pere Hardouin & d'autres éditions, me partagent. Il faut convenir que la varieté des différentes leçons eſt embarraſſante, quand on ne veut pas faire dire à Pline une abſurdité. Le manuſcrit met *veniâ*, comme le Pere Hardouin, d'autres éditeurs mettent *veſaniâ*. Pline a-t-il dit que les voluptueux qui aiment à dormir au milieu de quelques bigarures, ſont *plus excuſables* de faire périr beaucoup d'hommes, que de boire frais? ou bien a-t-il dit qu'ils ſont *plus inſenſés?* l'alternative n'eſt pas indifférente. Au riſque de me tromper, j'ai préféré ce qui m'a paru le plus convenable à la cenſure amere que fait cet Auteur, du pé-

port de ces colonnes juſqu'au quartier du Palatium. N'eut-il pas été plus utile, voyant un ſi mauvais exemple, de veiller à la pureté des mœurs? Cependant les loix ſe turent en voyant ces maſſes énormes trainées dans les rues, & paſſer devant les toits d'argile conſacrés aux Dieux (*a*), pour aller embellir une maiſon particuliere (*b*).

---

rilleux tranſport des marbres à travers les flots; puiſqu'en effet, c'eſt le ſens le plus naturel de ſon diſcours. Si le manuſcrit & le Pere Hardouin rapportent le vrai texte, Pline aura dit là une aſſez forte abſurdité. Je la lui ſauve dans ma traduction: mais je ne garantis rien. *Qui néceſſairement ont fait périr beaucoup d'hommes*, eſt la traduction du manuſcrit de Pétersbourg.

(*a*) Toutes les éditions portent, *fictilia Deorum faſtigia:* le manuſcrit de Pétersbourg porte, *fictilia Deorum ſimulacra.* Dans les premieres, il s'agiroit des faîtes de terre cuites élevés au-deſſus des ſtatues des Dieux, & dans le ſecond, des ſtatues même des Dieux faîtes en argile. Mr. Poinſinet a raſſemblé, en quelque maniere, l'un & l'autre ſens dans ſa traduction. *Les loix*, dis-je, *ſe turent en voyant paſſer ces colonnes dans une maiſon privée, à la face des Dieux de terre cuite qui ornoient le faîte des temples.* Cette traduction eſt noble; j'ai cru devoir être plus ſimple.

(*b*) Dans le bel article *Théâtre*, par Mr. le Che-

CHAPITRE III.

SECTION TROISIEME.

Quel fut le premier à Rome qui eut des colonnes de marbre étranger.

ON ne ſauroit dire que Scaurus ait profité de l'ignorance de la ville qui n'avoit encore rien vu de ſemblable, pour y gliſſer le principe

---

valier de Jaucourt, on trouve une traduction du paſſage où Pline décrit, ch. XV, de ce livre, le théâtre de M. Scaurus. Après cette traduction on lit: "un „ Hiſtorien (*il falloit le nommer*) ajoute au récit de „ Pline, que l'Entrepreneur, chargé de l'entretien „ des égouts de Rome, ſe crut obligé d'exiger de „ Scaurus qu'il s'engageât à payer le dommage que „ le tranſport de tant de colonnes ſi peſantes pour- „ roit cauſer aux voûtes, qui depuis Tarquin l'an- „ cien, c'eſt-à-dire depuis près de 700 ans, étoient „ toujours demeurées immobiles, & elles ſoutinrent „ encore une ſi violente ſécouſſe ſans s'ébranler".

C'eſt dommage qu'en faiſant cet article, Mr. de Jaucourt n'ait pas eu ſous les yeux le troiſieme tome de l'Encyclopédie : il y auroit vu dans ſon article *Cloaque*, que c'eſt Pline lui-même qui dit tout cela;

d'un mal qu'elle ignoroit; car M. Brutus dans une conteſtation qu'il eut avec L. Craſſus l'orateur, qui le premier eut des colonnes de marbre étranger dans le même quartier du Pala-

---

& s'il eût ouvert cet Auteur, il y eût trouvé, l. 36, c. 15, (& non pas l. 33, comme l'Imprimeur l'a marqué dans l'article *Cloaque*) *Durant tamen a Tarquinio Priſco annis DCC. prope inexpugnabiles*, &c. *Ces voutes exiſtent depuis Tarquin l'ancien, c'eſt-à-dire depuis près de 700 ans, ſans aucune atteinte.* Il auroit vu auſſi au chap. II, du même livre, que c'eſt Pline qui rapporte le fait du tranſport des colonnes, & de la caution que demandoit l'Entrepreneur des réparations. *Satisdari ſibi damni infecti coëgit redemptor Cloacarum, cum in Palatium extraherentur.*

Cette petite erreur ſeroit cependant bien pardonnable, ſi tous les lecteurs avoient l'attention, la patience, le loiſir de confronter, dans 17 volumes in-folio, tous les articles qui peuvent avoir des rapports entre eux, & qui n'ont point de renvois. Mais la plupart des lecteurs ſont trop diſtraits ou trop pareſſeux; ils veulent de la beſogne toute faite & bien faite, & je ne ſais ſi on auroit raiſon de les en blâmer. Il ne faut donc pas les induire en erreur, ſurtout quand il s'agit de faits qui doivent toujours leur être préſentés avec la plus grande exactitude. Pour ceux qui prennent un livre comme une Dame fait des nœuds ou du filet, nous n'en parlons pas.

tium, l'avoit pour cette raiſon appellé *Vénus Palatine.* Cependant il n'avoit que ſix colonnes de marbre d'Hymette, de douze pieds de haut.

Il

Si l'*Hiſtorien*, que Mr. de Jaucourt ne nomme pas, étoit Dénis d'Halicarnaſſe, on lui obſerveroit que cet Ecrivain, qui vivoit environ 60 ans avant Pline, ne pouvoit rien *ajouter à ſon récit*, & que Pline, au contraire, devoit être plutôt ſon copiſte. Mais Dénis d'Halicarnaſſe, dans ſes antiquités Romaines, ne dit rien du tranſport des colonnes & de l'Entrepreneur qui vouloit caution. Ce n'eſt aſſurément pas Caſſiodore, qui n'a point parlé de cette particularité. En un mot, les autres Auteurs qui ont auſſi fait mention des égouts de Rome, ne nous ont rien laiſſé ſur le fait en queſtion. Ceux qui voudront prendre la peine de feuilleter les Ecrivains qui ont parlé des antiquités Romaines, trouveront après de vaines recherches, tant chez les anciens que chez les modernes, que Pline eſt le ſeul des anciens qui nous ait tranſmis cette particularité. Mr. de Jaucourt n'a certainement pas entendu que Pline fut lui-même cet *Hiſtorien*, parce qu'un ſi bon Ecrivain ne dit pas, *Pline ajoute au récit de Pline.* Voilà donc un *Hiſtorien* imaginaire, dont l'annonce ne pourroit que donner de l'inquiétude à un lecteur qui ne ſeroit pas bien inſtruit ſur cet article, & qui n'auroit pas ſous

Il y a plutôt apparence que les mœurs étant dépravées, on a paſſé par deſſus ces conſidérations, & que voyant les défenſes ſans effet, on

---

la main les ſources où il voudroit puiſer pour s'inſtruire: mais je lui conſeille de ſe tenir tranquille; le fantôme d'*Hiſtorien* a diſparu.

Quoique cette note n'ait rien à démêler avec Pline, Mr. de Jaucourt voudra bien me la paſſer, comme une de celles où le texte m'a conduit tout naturellement. J'ai pris quelquefois la liberté d'en faire de cette eſpece, & je les crois d'autant moins répréhenſibles, qu'elles ne ſont aſſaiſonnées d'aucune *injure*. Mr. le Chevalier de Jaucourt, reſpectable par ſes mœurs, a trop bien mérité du public, par ſes travaux littéraires, pour n'avoir pas un droit fondé à la conſidération univerſelle. Mais comme il m'a un peu trop leſtement mené, il permettra que, ſans abuſer du *par pari refertur*, je remette à leur place quelques-uns des meubles qu'il a dérangés dans le manoir des beaux-arts. Quand on a dans l'ame aſſez de droiture, d'honnêteté, d'énergie, pour écrire & publier l'article *Flatteur*, qui n'eſt rien moins que d'un flatteur, on ne ſe fâche point contre ceux qui en rendant un ſincere hommage à notre mérite, ne taiſent pas celles de nos erreurs qui peuvent être préjudiciables.

Ne paroîtroit-il pas cependant trop de ténacité & de reſſentiment dans ma perſévérance à relever les

a mieux aimé ne pas faire de loix, que d'en faire d'inutiles. La poſtérité nous trouvera moins blâmables; car aujourd'hui, qui a d'auſſi

---

fautes de Mr. de Jaucourt? Si j'ai quelque ſujet légitime de reſſentiment, ne devrois-je pas être déſarmé par cet éloge? *De ces idées générales, Mr. Falconet paſſe à quelques obſervations particulieres qui ſont d'un homme de génie.* (Encyclopédie, article *Relief.*)

Je ne crois pas que des obſervations ſur des ouvrages de génie ſuppoſent abſolument du génie. Mais quand il ſeroit vrai qu'elles en ſuppoſaſſent, & que Mr. de Jaucourt l'eût penſé, pourquoi donc, quelques pages enſuite, me réduit-il *au délire & à la médiocrité, qui calcule à l'inſçu du génie?*

Ne ſeroit-il pas poſſible, que voyant dans une page un éloge déplacé, & dans un autre un blâme outré, le lecteur prit une partie de la contradiction pour une palinodie, & qu'il corrigeât le premier paſſage par le ſecond?

Ainſi le compliment hazardé ſe trouvant plus que modifié par l'injure, il réſulte de cette bigarure originale une compenſation qui détruit également, & la reconnoiſſance & le reſſentiment. Si j'ai moi-même loué & blâmé cet Ecrivain d'ailleurs ſi recommandable, je ne crois pas être tombé en contradiction, attendu que j'ai loué Mr. de Jaucourt ſur ſes divers talens littéraires, & que je ne le reprends guere que

énormes colonnes à un veſtibule? Mais avant de parler des marbres, jugeons le mérite des hommes qui les ont travaillés: nous allons donc examiner les Artiſtes (*a*).

ſur ſes jugemens en peinture & en ſculpture; au lieu que c'eſt dans mon métier ſeulement qu'il me trouve un homme de génie, mais qui n'en a pas moins de la médiocrité ſans génie; cela me paroît un peu plus difficile à concilier.

Ainſi, par ces conſidérations, Mr. de Jaucourt, que je n'ai pas l'honneur de connoître perſonnellement, devient pour moi un Ecrivain de deux ou trois cens ans, & que j'examine comme ceux de ce tems-là. Quand Bayle fit ſon Dictionnaire, où preſqu'à chaque article il releve les fautes de Moreri qui n'étoit plus, Bayle en vouloit-il à Mr. Louis Moreri? Pas plus qu'à une foule d'autres Ecrivains vivans ou morts, dont il releve les erreurs en tous genres, & pas plus que je n'en veux à *Pline* & à *Démontioſius*, l'un mal connu, l'autre ignoré.... Il eſt honteux que vers la fin du dix-huitieme ſiecle, on ſoit réduit encore à faire cette eſpece d'apologie. C'eſt qu'à une infinité d'égards, & pour une infinité de gens, l'amour de la vérité eſt encore dans l'œuf, & que la coque de cet œuf eſt dure à percer.

(*a*) On ne conçoit pas trop que le même homme, qui dans le même ouvrage donne de grands éloges aux ſtatues de marbre & de bronze, à l'art, en un

CHAPITRE IV.

SECTION QUATRIEME.

Quels furent les premiers en réputation pour travailler le marbre, & en quel tems. Célébrité de 126 ouvrages en marbre, & de leurs Auteurs.

1°. LEs premiers qui ſe rendirent célebres

---

mot, s'aviſe de moraliſer d'un ton lugubre, parce qu'on exploite les carrieres & les mines. Il n'y auroit rien à dire à cette tirade chagrine, ſi elle ſe trouvoit dans le diſcours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon 1750. Elle ſeroit du moins écrite du ton de la véritable éloquence, & non du ſtyle d'un rhéteur bourſouflé. Sur-tout on n'y trouveroit pas de ces eſpeces de pointes : *par quel plus grand chemin les vices s'introduiſent-ils, que par le chemin public ? Qua magis via irrepunt vicia, quam publica ?*

Si l'Auteur célebre de ce *diſcours* eût voulu dire que l'acteur Eſopus avoit fait ſervir ſur ſa table un plat d'oiſeaux qui avoient ſu chanter & parler, il n'eût pas écrit qu'Eſopus avoit mangé des langues d'hommes à ſon ſouper, *hominum linguas cœnaſſe :* (Plin. l. 10, c. 51.) car il ſavoit que des pointes ne

en ſculptant le marbre, ont été Dipœnus &

ſont pas des figures; que du clinquant n'eſt pas de l'éloquence, & qu'il faut renvoyer ce jargon aux Précieuſes ridicules de Moliere, quand on ne veut pas que le lecteur vous demande ſi la ſalle étoit garnie de *conſeillers des graces*, & ſi *les néceſſaires* avoient ſoin *de voiturer* à propos *les commodités de la converſation.*

Le Docteur de l'Egliſe qui dit aux Païens, *vous adorez la main de Phidias*, emploie une figure élégante, juſte & fort délicate. Properce, Martial & d'autres l'emploient auſſi: Pétrone dit, *Zeuzidos manus vidi.* Voyez le peu de diſtance qu'il y a quelquefois entre la véritable éloquence & le jargon des pointes: mais pourtant, quelle différence de cette *main de Phidias & de Zeuxis* à ces *langues d'hommes* & à *ce grand chemin?*

Les deux traits ſuivans ont entre eux beaucoup plus de reſſemblance. *A ferro ſanguis humanus ſe ulciſcitur. Contactum namque eo, celerius ſubinde rubiginem trahit.* (Plin. L 34, c. 14.) *Le ſang humain ſe vange du fer; car auſſi-tôt qu'il le touche, il en fait ſortir la rouille.*

Ah! voici le poignard qui du ſang de ſon maître
S'eſt ſouillé lâchement! il en rougit le traître.

Le paſſage où ſe trouvent ces *langues d'hommes* n'eſt pas non plus du goût de Bayle, ce qui n'eſt pas

Scyllis (*a*) nés en Crète, lorſque l'Empire de cette île étoit encore ſous la domination des Medes, & avant que Cyrus commençât à regner en Perſe, c'eſt-à-dire, vers la 50e. Olympiade.

---

difficile à croire. *Il me ſemble*, dit-il, *que Pline veut trop faire l'homme d'eſprit, & que ſa penſée en devient fauſſe.* Puis rapportant l'*hominum linguas cœnaſſe*, il continue ainſi: *mais quand Pline ajoute.... que c'eſt un plus grand déſordre de manger des langues d'hommes, que de manger les plus excellentes productions de la nature, ne découvre-t-il pas manifeſtement la fauſſeté de ſa penſée?* Dict. art. *Eſope*, rem. (A).

(*a*) *Pline aſſure*, dit Mr. de Jaucourt, *que Dipœne & Scyllis ſe rendirent extrêmement célebres par l'invention de ſculpter le marbre & de lui donner le poli.* Pline dit plus ſimplement, *marmore ſcalpendo primi omnium inclaruerunt Dipœnus & Scyllis. Les premiers qui ſe ſont fait un nom en ſculptant le marbre, ont été Dipœne & Scyllis.* Ainſi *donner le poli* eſt du commentaire; *extrêmement* en eſt auſſi. Cette maniere de citer n'eſt pas bonne, en ce qu'elle fait dire à Pline *une petite choſe* quand il ne l'a dit pas. Quoique le mot *poli* ne ſoit pas ici dans Pline, il eſt fort en uſage, & beaucoup de gens diſent tous les jours, *voilà une belle figure, elle eſt bien polie*, ou bien, *cette figure ſera belle quand vous l'aurez polie.* Comment ne pas appercevoir dans cette façon de

Ils allerent à Sicyone, qui fut longtems la patrie de toutes les fabriques de métaux. Les Sicyoniens étoient convenus de prix avec ces Artiſtes

---

parler de la ſculpture & de la voir, une grande connoiſſance de l'art. En effet, une cheminée ou une table de marbre, & une ſtatue de marbre, ſont des ouvrages de la même matiere : pour être bien, la table & la cheminée doivent être polies ; pourquoi pas la ſtatue ? Voilà ſouvent comme on nous juge.

Mr. de Jaucourt ajoute quelques lignes plus bas, *Dipæne & Scyllis avoient formé*, SELON PAUSANIAS, l. 3, ch. 25, *un grand nombre d'éleves dont les ouvrages étoient extrêmement eſtimés ; tels étoient Léarchus, Théoclès, Doriclidas, Médon, Tectæus & Argelion.* Cela pourroit être : mais en vertu de l'habitude qu'on m'a fait contracter ſi à propos de vérifier, j'ai cherché dans Pauſanias au livre & au chapitre indiqués, & je n'ai pas vu qu'il y fut dit un mot de ces Statuaires. Voici ce que j'ai trouvé ailleurs.

Tectæus & *Angélion* ont fait une ſtatue d'Apollon, l. 2, ch. 32. On voit un Jupiter en bronze, qui eſt de toutes les ſtatues de bronze la plus ancienne ; on dit qu'elle eſt de Léarchus, l. 3, ch. 17. Il y a une ſtatue de Thémis par Doryclidas, l. 5, ch. 17. Une Minerve armée paſſe pour être de Médon, l. 5, ch. 17. Il y a des ſtatues de bois de cèdre, par Théoclès, l. 6, ch. 19. Si je ne me trompe, voilà tout ce que dit Pauſanias des éleves de Dipæne & de Scyl-

pour les Simulacres de quelques Dieux (*b*), que ceux-ci laiſſerent imparfaits, à cauſe d'une injuſtice qu'on leur fit; ils ſe plaignirent & ſe retirerent chez les Ætoliens. Sicyone fut auſſitôt affligée de ſtérilité & d'une famine cruelle. Les habitans ayant demandé à l'oracle d'Apollon Pythien le moyen de faire ceſſer leurs maux,

---

lis que Mr. de Jaucourt a nommés. Ainſi, *ſelon Pauſanias*, leurs ouvrages n'étoient pas *extrêmement eſtimés*, puiſque cet Ecrivain voyageur n'en porte aucun jugement. Quoique cette inattention ne ſoit pas *extrêmement* importante à l'art, il ſemble que l'habitude une fois priſe d'écrire légerement, influe ſur toutes les productions d'un Ecrivain, & que ſes fautes alors peuvent devenir *extrêmement* importantes.

(*b*) Le manuſcrit de Pétersbourg pourroit bien être ici plus conforme au ſtyle de Pline. Il dit: *Deorum ſimulacra publicè ſimulaverant Sicyonis: Par autorité publique, ils avoient exécuté des ſtatues des Dieux pour les Sicyoniens.* Voici le texte ſelon le P. Hardouin: *Deorum quorundam ſimulacra publicè locaverant Sicyonii.* L'expreſſion *locaverant Sicyonii*, ne ſeroit-elle pas trop minucieuſe pour le ſujet? Puiſque les Sicyoniens firent une injuſtice, *injuriam*, aux deux Artiſtes, & que ceux-ci eurent le droit de s'en plaindre, il falloit bien qu'il y eût eu des conventions, & je ne crois pas qu'il fut beſoin de le

le Dieu répondit qu'ils en ſeroient délivrés, ſi Dipœnus & Scyllis achevoient les Simulacres des Dieux; ce qu'on obtint d'eux à force d'argent & de prieres. Ces ſimulacres étoient celui d'Apollon, celui de Diane, d'Hercule & de Minerve; le dernier fut depuis frappé de la foudre.

CHAPITRE V.

2°. QUand ces deux Artiſtes parurent, il y avoit déja eu dans l'Iſle de Chio, Malas Sculpteur, puis ſon fils Micciade; après eux ſon petit

---

dire. C'eſt toujours un peu malgré moi que je jette ça & là de ces ſortes d'obſervations. Mais je crois ne pouvoir pas m'en diſpenſer abſolument: car de quoi s'agit-il? D'entendre Pline, & de ſavoir, autant qu'il eſt poſſible, ce qu'il a dit. Un des meilleurs moyens que je puiſſe employer eſt de conſulter un manuſcrit que les Savans n'ont pas connu, & dans lequel paroît être la penſée de cet Auteur, comme je crois l'avoir prouvé dans une note du livre 34, où j'en ai ſpécialement parlé. Obſervons que la leçon manuſcrite que je rapporte, n'eſt citée ni dans l'édition de 1587, ni dans celle de 1669: preuve qu'elle n'étoit pas connue des Editeurs.

fils Antherme de Chio, dont les fils Bupale & Athenis, qui étoient du tems du Poëte Hipponax, lequel vécut certainement dans la 60e. Olympiade, furent très-célebres dans cet Art. En remontant ainſi juſqu'à leur biſayeul, on trouvera que l'Art de ſculpter le marbre a commencé avec les Olympiades. Comme Hipponax étoit extraordinairement laid, ces Artiſtes expoſerent par moquerie ſon portrait dans quelques ſociétés de plaiſans (*a*). Le Poëte

---

(*a*) On faiſoit donc des portraits dans la 60e. Olympiade, *imaginem..... ejus propoſuere.* On en faiſoit auſſi dans la 64e., puiſque Théodore avoit fait ſa propre figure *qui exprimoit admirablement la reſſemblance.* On en faiſoit auſſi dans la 66e. au tems d'Harmodius & d'Ariſtogiton ; ce que les Grecs appelloient *iconicas*, *portraits.* Pline a dit tout cela; il devoit donc s'en ſouvenir avant d'écrire enſuite, comme il a fait, que Lyſiſtrate *inventa d'exprimer la reſſemblance* dans la 114e. Olympiade. Je l'ai déja remarqué.

Ce ne ſont là, pourroit-on dire, que de petites inattentions, des erreurs de dates : un Ecrivain qui paſſe rapidement ſur une matiere, qui n'eſt qu'un point dans la carriere qu'il parcourt, ne s'appeſantit pas ſur les dates qui la concernent : Pline vous crie, je ne ſuis ni Peintre, ni Statuaire ; ce n'eſt pas des

indigné contre eux, donna carriere à ſa vengeance dans des vers ſi mordans, qu'on dit qu'il les força de ſe pendre: ce qui eſt faux, car ils firent encore pluſieurs figures dans les Iſles voiſines, comme à Délos, où ils mirent un vers, dont le ſens étoit, que Chio n'étoit pas fameuſe ſeulement par ſes vins, mais encore par les ouvrages des fils d'Antherme. Les Jaſiens montrent auſſi une Diane de leur façon;

Beaux-arts ſeulement que je traite, c'eſt l'hiſtoire du monde que j'écris. Que Pline ait traité des Beaux-arts *ſeulement*, ou qu'il n'en ait parlé que par occaſion, c'eſt ce qu'il importe peu de ſavoir; la queſtion eſt, s'il a bien ou mal raiſonné des arts dont il parle. Si, par un ſophiſme aſſez commun, on vouloit canoniſer les erreurs de Pline, en diſant qu'on doit quelquefois plus à une erreur ſinguliere qu'à une vérité commune, & qu'il n'y a que le petit nombre des têtes hardies qui s'affranchiſſent de la routine; ſi on s'emparoit de ce retranchement, on proſtitueroit une belle & grande vérité en l'appliquant mal à propos à un objet qui n'eſt point de nature à la recevoir: il n'y auroit guere d'ouvrages qui, par ce ſubterfuge, ne fuſſent trouvés bons. Par exemple, Moréri, à la premiere édition de ſon dictionnaire, vous auroit dit: un Article n'eſt qu'une parcelle de mon ouvrage, & n'eſt pas mon objet

& dans l'Iſle de Chio même on parle d'une tête de Diane qu'ils ont faite, qui eſt placée fort haut, & dont le viſage paroît triſte à ceux qui entrent, & gai à ceux qui ſortent (*b*). Il y a

---

principal. Il auroit pu ſe moquer ainſi des gens, les mener d'article en article, & leur crier auſſi : ce n'eſt ni de ceci ni de cela *ſeulement* que j'écris, vous oubliez le titre de mon ouvrage : je ne ſuis ni Peintre, ni Sculpteur, ni Architecte; j'ai bien autre choſe dans la tête : c'eſt l'hiſtoire entiere de l'univers que je fais. On auroit laiſſé crier l'Auteur de l'hiſtoire entiere de l'univers; on lui eût répondu *ſeulement :* reprenez votre ouvrage, faites-le mieux ſi vous pouvez, & ſur-tout ne nous bercez plus du moyen de faire & de laiſſer dans un livre toutes les fautes imaginables ; *age quod agis.*

Quant aux Sculpteurs Bupale & Athenis, ils méritoient bien les vers du mordant Hipponax. Qu'ils ſe ſoient pendus ou non, c'étoient des lâches qui ſe ſervoient de l'arme des ſots. On voit ſi bien à qui l'on à affaire ! Il peut arriver cependant que ceux qui croyent ainſi faire rire, ſe préparent des inſtans fort peu riſibles pour eux.

(*b*) Il ſemble que Pline n'a pas dit aſſez nettement ce qu'il faut penſer de cette tête de Diane; il n'en a pas du tout parlé *comme Raphaël auroit parlé d'une tête de Michel-Ange :* on ne ſait ſi ceux qui entroient & ceux qui ſortoient, étoient des viſionnaires

de leurs ouvrages à Rome ſur le faîte du temple d'Apollon Palatin, & dans preſque tous ceux qui furent conſtruits par Auguſte. Il y en eut auſſi de leur pere dans les Iſles de Délos & de Lesbos. Ambracie, Argos & Cléone, ont été

---

en croyant y voir ces deux humeurs ſi contraires; ou ſi vraiment elle paroiſſoit les avoir: le texte ne dit pas l'un plus que l'autre; *cujus vultum intrantes triſtem, exeuntes hilaratum putant.* La maniere dont une tête eſt éclairée, peut produire, juſqu'à un certain dégré, ces deux expreſſions ſi différentes: une lumiere large d'un côté, des ombres coupées de l'autre, ſuffiſent pour occaſionner l'illuſion. Ajoutez que l'emplacement élevé, la poſition de cette tête, le ſens dont elle étoit tournée, pouvoient y contribuer. Peut-être auſſi la tête de Diane étoit-elle travaillée d'un côté différemment que de l'autre, & cela à une fin religieuſe; le peuple qui ne ſavoit pas le ſecret, y voyoit un miracle; mais le connoiſſeur en ſculpture & en ſupercheries religieuſes, devoit en faire l'obſervation, & ne pas s'exprimer comme l'imbécille populace qui adoroit la tête de Diane. C'eſt dira-t-on peut-être, que Pline craignoit les prêtres de Diane. Quand on a cette crainte, on n'écrit pas au commencement de ſon ouvrage, qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le monde, ou le ſoleil; & que s'il y en a un, il eſt riſible de croire qu'il gouverne le monde: ce ne ſont pas là des propos riſibles avec les prêtres de Diane,

remplies des ouvrages de Dipœnus. Tous ces Artiſtes n'ont employé que du marbre blanc de l'Iſle de Paros, que d'abord on nomma *Lychnites*, parce qu'on le tailloit, ſelon Varron, dans les carrieres à la lueur des lampes. On en a depuis trouvé beaucoup d'autres plus blancs,

---

ſur-tout quand on eſt agrégé au college des Augures.

Je ſuppoſe que cette tête de la Déeſſe étoit dans un lieu de dévotion. Mais ce que je ne ſuppoſe pas, puiſque je l'ai lu, c'eſt la liberté qu'on a priſe de défigurer encore ici Pline. *On a vu*, dit Mr. de Jaucourt, *des villes entieres chez ce peuple facile à emouvoir, s'imaginer voir changer le viſage de leurs Dieux; c'eſt ainſi que parle Pline des ſuperbes ſtatues de Diane & d'Hécate, dont l'une étoit à Scio & l'autre à Ephéſe.* Ce n'eſt pas ainſi que parle Pline. On verra, N°. 10. de ce Chapitre, qu'il ne dit pas un mot du changement de viſage de cette Hécate, & c'eſt le ſeul endroit où il en parle à propos du grand éclat du marbre; *tanta marmoris radiatio eſt.*

Lucien nous conte bien une autre merveille, dans ſa *Déeſſe de Syrie.* Son temple renfermoit une ſtatue de Junon, qui ſi on la regardoit en face, vous regardoit auſſi; & de quelque côté qu'on la conſidérât, elle n'en faiſoit pas moins. C'étoit là un beau jeu d'optique, & plus miraculeux que cette Diane, ſans oublier la Minerve d'Amulius. En ne ſup-

comme derniérement dans les carrieres de Lunes. Mais un fait merveilleux qu'on rapporte de celui de Paros, c'eſt que dans un bloc qu'on fendit avec des coins, on trouva une figure de Silene (*c*).

---

poſant aucun miracle, c'eſt-à-dire, aucun tour de la part des prêtres, les yeux de Junon étoient ſi bien dépourvus du reſſort & du mouvement que ſait mettre l'art dans cette partie, que ne regardant d'aucun côté, la Déeſſe paroiſſoit regarder de tous ceux qu'on vouloit imaginer. Et c'eſt Lucien qui par fois, écrit de la peinture, qui produit ce conte. Quelqu'en ſoit l'Auteur, car les critiques ſont partagés, l'ignorance de l'Art y eſt évidente. Ne pourrions-nous pas ajouter que les prunelles de la ſtatue, étoient comme tant d'autres de ces tems-là, c'eſt-à-dire, de pierres précieuſes. Peut-être deux brillants rubis faiſoient-ils toute la merveille; car c'eſt comme on ſait, un puiſſant moyen pour qu'une ſtatue regarde aux champs & à la ville, ſans remuer la prunelle.

(*c*) Vous voyez bien que Pline le *Naturaliſte* n'écrit pas toujours en Naturaliſte, mais que, comme un bon & honnête gazettier, il dit ce qu'on *rapporte*, & cela dans une occaſion où il auroit dû rechercher les cauſes, ou pour le moins vouloir s'aſſurer de la vérité d'un fait qu'il ſe contente d'appeller *merveilleux*. Il moraliſe pourtant quelquefois; cela édifie & n'inſtruit pas. On eût été fort aiſe de ſavoir ſi la *merveil-*

3°. N'oublions pas de remarquer que l'art de ſculpter en marbre eſt fort antérieur à celui de

---

leuſe figure de Silène étoit un ouvrage de quelque Dieu, de quelque puiſſance ſouterraine qui ſe mêlât de ſculpture, ou ſi c'étoit un jeu, un hazard de la nature; ou bien ſi ce n'étoit qu'un conte ſemblable à tant d'autres de cette eſpece.

Pline rapportoit volontiers ce qu'il liſoit & ce qu'on diſoit, & ſouvent il l'écrivoit de la meilleure foi du monde. Si c'étoit autant mon affaire de le remarquer comme ce l'eſt de relever ſes erreurs ſur la Peinture & la Sculpture, je pourrois fournir un petit volume aſſez curieux; mais je ne ſuis qu'Artiſte. Cependant pour montrer que ſi cet Ecrivain a pu s'égarer en traitant des matieres qu'il devoit *néceſſairement* connoître, il a dû à plus forte raiſon ſe tromper dans celles qu'il pouvoit ignorer, je tranſcrirai quelques paſſages de ſon Livre, pris ça & là. J'y joindrai des obſervations plus ou moins ſérieuſes, & plus ou moins longues, ſelon l'occaſion, mon humeur & le ſujet. Pour ne pas interrompre mes Notes, ou comme on voudra les nommer, par une matiere en quelque ſorte étrangere à leur objet, ces paſſages ſont renvoyés après l'examen de ce 36e. Livre. On y trouvera le latin, & l'on pourra juger, & de la traduction, & des obſervations.

Je me crois d'autant plus engagé à cet examen,

de la Peinture & à celui de la Statuaire, qui l'un & l'autre ont commencé à Phidias dans

---

que le Livre de Pline eſt regardé par des hommes éclairés d'ailleurs, comme un objet de culte à-peu-près ſacré; & que ſelon l'opinion de ces gens-là, quiconque oſe y trouver à contredire, eſt traité de ſacrilege, ou pour le moins d'inſenſé. Le défaut d'attention enfanta cette chimere: tâchons de réveiller l'une, & l'autre diſparoîtra comme ſon ombre. Ce n'eſt pas une conſéquence, me dira-t-on, attendu qu'on peut être mauvais phyſicien & bon connoiſſeur en peinture. Ainſi pour que votre ſyllogiſme ait quelque force, vous devez prouver clairement, que Pline eſt peu connoiſſeur & peu phyſicien. Je crois remplir dans ce volume & le précédent, un de ces devoirs: l'autre pourra l'être auſſi bien-tôt, au riſque d'encourir la diſgrace de certains juges, dont nous ne manquons pas.

Je n'ignore pas que des hommes mieux inſtruits, regardent Pline en mille & mille endroits, comme une vieille qui radote, & qu'ils ne prendront pas plus d'intérêt à ce que j'écris, qu'ils n'en prendroient au livre qui leur prouveroit que les ténebres ne ſont pas la lumiere. Faut-il donc ne pas continuer de montrer Pline comme il eſt, parce qu'il y a des hommes qui le connoiſſent? Je penſe au contraire, qu'il faut ſi bien dévoiler l'erreur, qu'elle ſoit tout auſſi connue de ceux qui s'en font encore les défenſeurs, qu'elle peut

la 84e. Olympiade, environ 332 ans après (*d*), (*e*). On dit que Phidias a lui-même auſſi tra-

---

l'être de ceux qui l'ont apperçue depuis long-tems; & qui ſavent parfaitement que cet Ecrivain eſt à juſte titre, *officina reprehenſionum.*

(*d*) C'eſt-à-dire, après le tems où a commencé la Sculpture en marbre, qui eſt celui de l'inſtitution des Olympiades, comme le dit Pline au précédent numero.

(*e*) Quand un Ecrivain a dit, qu'avant la 18e. Olympiade *on paya au poids de l'or un tableau de Bularque, tant la Peinture étoit déja honorée;* quand il a dit, *que dès le tems de Démarate, la Peinture étoit déja parfaite, même en Italie;* qu'il a nommé Ludius, l'anonyme de Cœrée, Cimon, Eumarus, Charmidas, Dinias, Hygiemon & Cléophante l'ancien, tous Peintres qui vivoient, ou au commencement des Olympiades, ou pluſieurs années auparavant, quelques-uns même un ſiecle avant leur rétabliſſement; quand il dit ici, que l'art de ſculpter en marbre eſt antérieur de 332 ans à celui de la Peinture, quoiqu'il vienne de dire dans la même ſection que cet Art a commencé avec les Olympiades: enfin, quand il dit ici, que l'art de faire des ſtatues en bronze a commencé avec Phidias dans la 84e. Olympiade, quoiqu'il ait dit ailleurs, que la premiere ſtatue de bronze d'une Divinité, qui ait été faite à Rome, le fut après la mort de Sp. Caſſius, environ 40 ans avant la 84e. Olympiade; que doit-on

vaillé le marbre, & qu'il y a de lui une Vénus d'une beauté exquiſe à Rome dans les Portiques d'Octavie. Il fut maître d'Alcamène Athénien, qui ſe diſtingue entre les plus célebres, & dont il y a beaucoup d'ouvrages dans les temples d'Athènes. La belle Vénus, hors de la ville, qu'on appelle *Aphrodite aux jardins*, eſt de lui; on dit que Phidias y mit la derniere main. Phidias eût auſſi pour éleve Agoracrite de Paros, qu'il aima à cauſe de ſa jeuneſſe; c'eſt pourquoi on prétend qu'il mit pluſieurs de ſes ouvrages

---

penſer de ſa maniere d'arranger les dates, de ſa mémoire, de ſon jugement, de la connoiſſance qu'il a du ſujet qu'il traite; en un mot, de ſa façon d'écrire l'hiſtoire de l'Art?

Pauſanias dit, l. 8. c. 14, que les premiers qui aient ſu fondre une ſtatue de bronze, ont été Rhœcus & Théodore qui vivoient ſous Polycrate de Samos, dans la 42e. Olympiade, 160 ans avant Phidias. Pline ne ſavoit pas non plus que Tarquin fit ériger au devin Nœvius une ſtatue d'airain dans la place publique, vers l'an 170, & qu'on la voyoit encore à Rome au tems d'Auguſte. Il n'avoit ſans doute pas lu Dénis d'Halicarnaſſe, L. 3. N°. 71, car il y auroit auſſi vu, qu'Enée fit placer dans la ville de Lanuvium deux ſtatues d'airain, repréſentant, l'une un loup, l'autre un Aigle. L. 1. N°. 51. C'étoit 3 ans environ après la

ſous ſon nom. Les deux éleves concoururent enſemble pour une Vénus; & Alcamène remporta l'avantage, non par ſon talent, mais par le ſuffrage de la ville, qui favoriſa le concitoyen contre l'étranger. C'eſt pourquoi on rapporte qu'Agoracrite vendit ſa figure à condition qu'elle

---

priſe de Troye, 459 ans avant la fondation de Rome ſelon la date commune, & conſéquemment 760 ans à-peu-près avant Phidias. Pline lui-même parle des ſtatues de bronze faites au tems de Romulus. Ainſi comme vous voyez, ſa contradiction eſt évidente & ſon anachroniſme eſt violent. Ce qu'ajoute Dénis d'Halicarnaſſe, N°. 59, d'après Timée de Sicile, que *les Dieux de Lavinium étoient ou de fer, ou d'airain, ou de terre cuite de Troye*, fait encore beaucoup remonter l'uſage des ſtatues de bronze, & porte auſſi l'art de modeler fort au-delà de Dibutade, qui vivoit, dit-on, long-tems après la fondation de Lavinium. Tout le monde ſait que ce Dibutade étoit Sicyonien, *Dibutades Sicyonius figulus*, quoique Mr. de Jaucourt ait écrit qu'il étoit Corinthien. Encyclopédie tom. 14. pag. 820. Pour Mr. de la Nauze, c'eſt un plaiſir de voir comment il laiſſe Pline dans ce filet, en faiſant de ſon mieux pour l'en retirer. Il ne tient pas à lui qu'en changeant *nis* en *rin*, *Cäius Plinius ſecundus* ne fut *grand connoiſſeur*, & même toujours *bon raiſonneur*. Voyez la page 270. tom. 25. des Mémoires de l'Académie.

ne ſeroit pas placée à Athènes, & qu'il l'appella Néméſis. Elle fut placée à Rhamnus, bourg de l'Attique, & M. Varron a donné à cette ſtatue la préférence ſur toutes les autres. Dans Athènes au temple de la mère des Dieux, il y a un autre ouvrage d'Agoracrite.

4°. Chez tous les peuples qui connoiſſent la réputation du Jupiter Olympien, perſonne ne doute que Phidias ne ſoit très-célebre. Mais afin que ceux-mêmes qui n'ont pas vu ces ouvrages ſachent combien les louanges qu'on lui donne ſont juſtes, nous produirons ſeulement quelques légers traits de ſon génie. Nous ne citerons pas, pour leur donner une idée de l'Artiſte, la beauté de ſon Jupiter Olympien, ni la grandeur de ſa Minerve d'Athènes qui eſt de vingt-ſix coudées, & qui eſt compoſée d'or & d'ivoire; mais ſon bouclier, ſur le tour ſaillant duquel il grava le combat des Amazones; dans la partie concave le combat des Dieux & des géants; ſur la chauſſure celui des Centaures & des Lapithes: tant les plus petites parties de cette ſtatue, lui ſemblerent propres à recevoir quelque travail de ſon Art (*f*). Il a nommé

(*f*) Ma note ſur ce paſſage & ſur ce qui peut y

naiſſance de Pandore (*g*), ce qui eſt repréſenté

---

avoir quelque rapport, eſt devenue trop longue dans cette édition, pour la placer ici. Mais comme elle contient peut-être des obſervations paſſables, je n'ai pas cru devoir la ſupprimer; je la renvoie avec d'autres morceaux détachés, qu'on trouvera dans le volume ſuivant.

(*g*) L'expreſſion du texte, *Pandoras geneſin appellavit*, prouve que les deux premiers mots, qui ſont grecs, étoient l'inſcription que Phidias avoit miſe ſur la baſe de ſa Minerve: autrement je crois que Pline eût dit; *Pandoræ generationem* ou *ortum*, *cælavit*, comme Pauſanias dit en parlant du même ouvrage: Ἔϛι δὲ τῷ βάθρῳ τοῦ ἀγάλματος ἐπειργασμένη Πανδώρας γένεσις. l. 1. c. 24. *Eſti de to bathro tou agalmatos epeirgaſména Pandoras geneſis. La naiſſance de Pandore eſt repréſentée ſur le piédeſtal.* Pline n'a pas traduit les deux derniers mots; il les a écrits en caracteres latins, comme ils l'étoient en caracteres grecs, ſur la baſe de cette Minerve. Il a conſervé le génitif grec *Pandoras*, il a terminé l'accuſatif de *geneſis* comme les Latins le terminent; & c'eſt en quelque ſorte, une citation qu'il a faite: les deux hiſtoriens ont rapporté le texte même de l'inſcription.

J'aurois pu traduire *naiſſance de tous les dons*, ce qui auroit ſauvé au diſcours de Pline, une eſpece de cheville que préſentent les *vingt Dieux naiſſans*. Mais Pauſanias ne laiſſe aucun doute que *Pandore*

ſur la baſe; il y a vingt Dieux naiſſans : la victoire ſur-tout eſt admirable. Les connoiſſeurs

---

même étoit repréſentée ſur la baſe. Si ce que j'appelle cheville n'en eſt pas une, au moins l'expreſſion *ibi* met-elle dans le diſcours un louche ſi embarraſſant, qu'on ne peut déviner où étoit placée la *Victoire*; & qu'on croiroit même qu'elle étoit en bas-relief ſur la baſe, avec *Pandore* & les *vingt Dieux naiſſans*. Le Pere Hardouin s'y eſt trompé; il a dit dans ſa Note: *ibi in eadem baſe*. Pauſanias, plus clair, plus exact que Pline, nous apprend qu'elle étoit de ronde-boſſe & à côté de la Minerve. Ne l'ayant pas conſulté ſur ce paſſage, Mr. de Jaucourt a dû néceſſairement écrire: (art. *Phidias*) " Il a décoré la baſe de la ſtatue, par „ un bas-relief qui repréſente la naiſſance de Pandore. „ On voit dans cette compoſition, la naiſſance de „ vingt autres Dieux, *du nombre deſquels, eſt une* „ *Victoire* qui ſe diſtingue par ſa beauté ". Cette méprise très-pardonnable, eſt bien plus la faute de l'Ecrivain ancien, que du moderne; voici le texte. *In baſe autem quod cælatum eſt, Pandoras geneſin appellavit:* (c. a. d. Phidias) *Ibi Dii ſunt XX numero naſcentes, Victoria præcipue mirabili.* Il eſt aiſé d'appercevoir que ces trois derniers mots devoient être dits immédiatement après la deſcription de la ſtatue de Minerve, & que ſans Pauſanias on y ſeroit trompé.

On le ſeroit encore ſur le *Sphinx* placé ſelon Pline,

admirent auſſi le ſerpent & le ſphinx de bronze ſur leſquels poſe la lance de Minerve. Cela eſt

---

ſous la lance de la Déeſſe. Pauſanias qui avoit vu l'ouvrage, dit que ce Sphinx étoit ſur le haut du caſque de Minerve; ce qui eſt plus vraiſemblable, & d'ailleurs conforme aux médailles & aux pierres gravées. Meurſius à qui le texte de Pline déplait avec raiſon, change *ſub ipſa cuſpide*, *ſous la lance*, en *ſuper ipſam caſſidem*, *ſur ſon caſque*, conformément à Pauſanias. (Voyez *Cecropia*, Cap. 15.) Mais avec la permiſſion du ſavant Meurſius, en corrigeant ainſi tous les livres les uns par les autres, aucun Ecrivain ne ſe ſera trompé. Si, par exemple, on émondoit les trois Livres de Pline, que j'étudie, & qu'on y plaçât les termes & les idées d'un autre Ecrivain plus connoiſſeur & plus exact, ce ſeroit cet autre Ecrivain que nous aurions deux fois, & non pas Pline.

Meurſius n'a pas vu non plus, qu'en voulant rectifier Pline d'un côté, il le fait tomber dans une autre faute, en lui faiſant mettre le Sphinx & le ſerpent ſur le caſque de Minerve, car notre Auteur les place au même endroit, c'eſt-à-dire, ſous la lance. *Periti mirantur & ſerpentem ac ſub ipſa cuſpide æream ſphingem.* Si Pline diſoit *ſuper caſſidem* au lieu de *ſub cuſpide*, ſa phraſe ſignifieroit, *les connoiſſeurs admirent le ſerpent & le ſphinx placés ſur le caſque*; alors il diſcorderoit un peu davantage avec Pauſanias,

dit en paſſant, d'un Artiſte qu'on ne peut jamais aſſez louer, & pour montrer auſſi, que même

---

lequel met le ſphinx ſur le caſque, & le ſerpent au bas de la lance & aux pieds de la figure. Un homme qui a vu l'ouvrage, ne fait pas un *qui-pro-quo* de 33 coudées de différence. C'eſt aſſurément une ſcience reſpectable, que celle de Commentateur, mais elle eſt un peu ſujette à caution. J'ai ſouvent lieu de remarquer dans ces Notes, que des ſavans à qui les lettres, & toutes nos connoiſſances, ont de grandes obligations, échouent preſque toujours quand il s'agit des beaux-arts. La cauſe vient quelquefois du peu d'attention qu'ils y apportent; mais bien plus encore de ce que tout ayant ſes principes, & généraux & particuliers, on ne peut qu'errer en traitant quelque matiere que ce ſoit, ſi l'on n'eſt pas ſolidement établi ſur ces deux baſes. J'ignore pourquoi Mr. Poinſinet n'a pas traduit ce paſſage comme il eſt dans l'original, & s'eſt contenté d'écrire: *les connoiſſeurs admirent auſſi le ſerpent ſur lequel poſe directement la lance de la Déeſſe.* Il ſemble qu'on doit traduire ſon Auteur avec toutes ſes fautes; & que s'il met un ſphinx ſous une lance, il faut l'y mettre auſſi.

Le Pere Hardouin, dans ſa Note ſur ce paſſage, dit qu'il y avoit un autre ſphinx ſur le caſque; & voilà encore, avec un trait de plume à la légere, les deux Auteurs accordés comme on en accorde quelquefois. Pauſanias exact juſqu'au ſcrupule, dit ſeule-

dans les petites choſes, il a déployé la richeſſe de ſon génie (*b*).

---

ment qu'aux pieds de la Minerve & proche du bout de ſa lance, il y avoit un ſerpent; s'il y eût vu un ſphinx, croyez-vous qu'il ne l'eût pas dit auſſi? Il réſulte de cette obſervation, que malgré le ſavoir & l'eſprit des Commentateurs, Pline eſt ſouvent léger, ſouvent infidele, & qu'on ne doit ſe fier à lui qu'avec de bons garants. Cette Note friſe aſſez le pédantiſme, me dira-t-on; j'en ſuis fâché; mais pour l'intelligence du paſſage, & pour ma juſtification, j'ai dû me mettre au deſſus du reproche; & je ſuis forcé de m'y mettre plus d'une fois.

(*h*) Pline appelle cette multiplicité d'objets, *richeſſe de génie*, *magnificentiam*. Ce n'eſt pas là donner l'idée d'une grande choſe; mais c'eſt prouver *en paſſant*, qu'on n'en a pas des idées juſtes. Le grand goût, ſi éminent dans les belles ſtatues grecques, exclut toute richeſſe inutile, tout ornement ſuperflu: c'eſt ainſi que les Auteurs de ces ouvrages ſublimes les agrandiſſoient. Pline a donc loué Phidias de cela même dont il auroit pu le blâmer, s'il eût connu l'Art; & voici, à-peu-près, ce qu'il eût pu dire: " Phidias, fort éloigné „ du petit goût *qui faiſoit ſes délices du trônc d'A-* „ *pollon que Bathiclès avoit ſurchargé d'ornemens;* „ Phidias qui, dit-on, avoit fait une autre Minerve „ inſultée de près, impoſante au lieu de ſa deſtination; „ Phidias, en un mot, légiſlateur dans ſon art, n'au-

5°. En parlant des Statuaires, nous avons fait mention de Praxitèle, qui s'eſt ſurpaſſé lui-même dans le marbre. Ses ouvrages ſont à Athènes dans le Céramique (*i*). Mais la pre-

---

„ roit pas dû faire admirer de près, des détails qui „ alloient être en *pure perte pour les ſpectateurs*, „ auſſi-tôt que la ſtatue ſeroit élevée".

Mr. de Jaucourt, au mot *Phidias*, dit, que *magnificentia* ſignifie *grande maniere*. Je ſuis toujours fâché de me rencontrer ſi peu avec cet habile Littérateur; mais que faire? Je ſuis Artiſte. Pline compte & nomme les ſujets que Phidias a exécutés en petit ſur ſa Minerve, & ne dit pas comment ils étoient compoſés & traités. Si l'on veut donc qu'il ſe ſoit entendu, il n'aura pas dit, que le compte & le nom des ſujets fuſſent de *petite* ou de *grande maniere*; il aura écrit, que ces ouvrages divers prouvoient l'étendue, la richeſſe du génie de Phidias... Mais je m'apperçois que ceci ne tient pas à l'art, que c'eſt affaire de logique, & que je fais ce qui convient au littérateur: ainſi je m'arrête; car en voulant trop dire, il arrive aſſez ſouvent qu'on dit mal.

(*i*) Il y avoit deux Céramiques à Athènes; l'un dans la ville, où l'on enterroit ceux qui étoient morts pour la défenſe de la patrie; l'autre hors des murs, c'étoit le quartier des femmes publiques. Junius penſe que les ouvrages de Praxitèle étoient dans celui-ci, & qu'il ſe peut que Pline l'entende ainſi.

miere des ſtatues non ſeulement de Praxitèle, mais de toute la terre, c'eſt ſa Vénus, qui a engagé bien des gens à faire le voyage de Cnide pour la voir. Cet Artiſte avoit fait deux Vénus qu'il vendoit enſemble, & dont l'une étoit couverte d'une eſpece de voile, & par cette raiſon, ceux de Cos qui avoient le choix, la préférerent, quoiqu'ils puſſent avoir l'autre au même prix; mais elle leur parut ſévere & pudique: les Cnidiens acheterent l'autre. La différence de leur réputation eſt extrême (*k*). Le Roi Nicomède voulut acheter celle des Cnidiens, ſous la promeſſe de payer les dettes de la ville qui étoient immenſes; mais ſes habitans aimerent mieux s'expoſer à tout que de s'en défaire: & ils eurent raiſon; car par cette figure Praxitèle illuſtra la ville de Cnide. Le petit

---

(*k*) Mr. Winckelmann s'eſt mépris en parlant de ces deux Vénus de Praxitèle. Voici ce qu'il dit dans ſes *Monumenti antichi inediti*, vol. 2. pag. 36. " *Ve-* „ *nere in ambeduc i marmi è veſtita, com'era quella* „ *di Gnido.* Plin. L. 36. c. 5 ". Je rends ce peu de mots comme je l'ai reçu, pour en conſerver l'originalité. Mr. Winckelmann aura cru dire *Cos* aſſurément, & *Gnido* ſe ſera préſenté au bout de ſa plume; car ce n'eſt pas là une faute de copiſte.

temple où elle eſt placée, eſt ouvert de toute part, afin que la figure puiſſe être vue de tous côtés: ce qui ne déplait pas, à ce qu'on croit, à la Déeſſe: & ce qui n'eſt pas moins à remarquer, c'eſt que de quelque côté qu'on la voye, elle eſt également admirable. On dit qu'un homme épris d'amour pour cette figure, s'étant caché, en jouït pendant la nuit, & qu'une tache qui y reſta, fut la marque de ſa paſſion. On voit à Cnide d'autres ſtatues de marbre, d'Artiſtes illuſtres: un Bacchus de Bryaxis, un autre Bacchus, & une Minerve de Scopas. Ce qui prouve le mieux la beauté de la Vénus de Praxitèle, c'eſt qu'entre tant de figures, on ne parle que de la ſienne. Il y a de Praxitèle un Cupidon que Cicéron reproche à Verrès d'avoir enlevé, & pour lequel on alloit voir Theſpies; il eſt aujourd'hui placé dans les Portiques d'Octavie (*l*). Il en fit un autre nud à Parium,

(*l*) On trouve dans l'Encyclopédie, tom. 14. p. 852, qu'Iſabelle d'Eſt poſſédoit à Mantoue cette fameuſe *ſtatue de l'Amour de Praxitèle*, & qu'elle avoit auſſi l'admirable Cupidon endormi de Michel-Ange. Que ce Cupidon étoit *ſon chef-d'œuvre, & qu'on ne pouvoit le conſidérer qu'avec des tranſports d'admiration.*

colonie de la Propontide; il égale en beauté la

Mr. de Jaucourt, Auteur de l'Article, cite les mémoires du préſident de Thou.

Ces *Mémoires* en font mention ſous l'année 1573. Ils diſent que *de Thou, qui avoit un goût fort vif* (*) *pour les beaux-arts, in his artibus comedat, après avoir conſideré curieuſement de tous les côtés* le Cupidon de Michel-Ange, lui & ſa compagnie *avouerent tous d'une voix, qu'il étoit infiniment au deſſus de toutes les louanges qu'on lui donnoit.* Cependant, après que de Thou & ſa compagnie *eurent reſté quelque tems dans une admiration qui alloit juſqu'à la ſurpriſe*, on montra l'autre Cupidon; *alors toute la compagnie, comparant l'un avec l'autre, eût honte d'avoir jugé ſi avantageuſement du premier*, & convint que l'ancien paroiſſoit animé, & le nouveau *un bloc de marbre ſans expreſſion.*

Ce trait, s'il n'eſt pas un conte, eſt un monument curieux du défaut de connoiſſance, dans les perſonnes qui ont *un goût fort vif pour les beaux-arts.* Si le Cupidon moderne paroiſſoit alors un bloc de marbre ſans expreſſion, il devoit paroître tel *à un goût fort vif* qui n'auroit pas vu le Cupidon antique.

(*) Ces paroles ſemblent prouver, contre *l'opinion commune* que de Thou n'eſt point Auteur de ces Mémoires, parce qu'un homme auſſi honnête ne dit pas qu'il a le goût fort vif. Voyez l'Avertiſſement pour les mémoires, pag. 4, Londres 1734.

Vénus de Cnide, & il a reçu le même outra-

L'homme *d'un goût fort vif* ne fait de comparaiſon qu'entre certains dégrés de fineſſe & de vérité; jamais il n'en fait de l'ouvrage *animé* au *bloc de marbre:* mais la premiere figure étant de Buonarotti, il falloit la trouver infiniment au-deſſus de toutes les louanges qu'on lui donnoit. L'autre étoit d'un ancien Statuaire Grec; il falloit bien qu'au riſque de déraiſonner, elle réduiſit *au bloc de marbre* l'ouvrage moderne. Le chef-d'œuvre de Michel-Ange n'être qu'un bloc de marbre ſans expreſſion, dans le même inſtant & par les mêmes juges qui le trouvent *infiniment au-deſſus de toutes louanges!* Quels connoiſſeurs! Quel goût vif! Quelle Logique!

Cela s'écrit pourtant, & des Littérateurs logiciens le copient, ſans appercevoir que d'après cette déciſion on pourroit conclure que Michel-Ange étoit un ignorant Statuaire, qui pour *chef-d'œuvre* n'avoit produit *qu'un bloc de marbre ſans expreſſion.*

Si nous joignons à ce trait, *l'inſtante priere* que fit Michel-Ange à la Comteſſe Iſabelle, qu'on ne montrât le Cupidon antique, qu'après avoir montré le ſien, afin que la ſupériorité des anciens ſur les Modernes, fut mieux démontrée, nous trouverons une autre abſurdité: car eſt-il vraiſemblable qu'un Artiſte comme Michel-Ange ait conſeillé, quelque modeſte qu'on le ſuppoſe, le moyen d'avilir ſon propre ouvrage? Tous ces petits contes paſſent de livre en livre,

& ſont avidement ſaiſis par une foule de lecteurs. Mais, s'il étoit vrai, ainſi qu'*Aſcagne Condivi* l'aſſure, que ce Cupidon fut celui à qui Michel-Ange caſſa un bras, pour montrer enſuite aux Italiens qu'un Moderne pouvoit faire un auſſi bel enfant que l'antique, où en ſeroit le conte inepte inſéré dans les Mémoires du préſident de Thou? Car *Condivi* étoit contemporain de Michel-Ange, ſon éleve & ſon ami. C'eſt dans la vie de ce grand Artiſte qu'il rapporte le fait: elle fut imprimée du vivant du maître, en 1553, & Condivi le prend à témoin de ce qu'il avance. Michel-Ange mourut en 1569, âgé de 90 ans.

Mr. de Jaucourt, très-éclairé dans les Belles-Lettres, aſſure que l'amour antique étoit celui que Praxitèle avoit donné à la courtiſane Phryné. Ce Littérateur eſtimable a ſans doute des garants certains de ſon aſſertion: autrement il n'eut hazardé que des conjectures. Ses garants ou témoins ſont les Epigrammes de l'Anthologie qu'il a oublié de faire comparoître. Nous ſuppléerons à ce manque de formalité, & nous verrons ſi elles fourniſſent la preuve qu'il faut à Mr. de Jaucourt.

Les Mémoires du Préſident de Thou diſent bien que cet Amour étoit *un monument antique, tel que nous le repréſentent tant d'ingénieuſes Epigrammes que la Grece, à l'envi, fit autrefois à ſa louange:* mais ils ne diſent pas que c'étoit celui de Praxitèle. Quand ils le diroient, l'autorité d'auſſi mauvais Juges que l'étoient alors Mr. de Thou & les perſonnes qui l'accom-

l'accompagnoient, ſeroit trop foible pour y avoir égard.

Tant d'ingénieuſes Epigrammes ſont réduites à quatre ; les autres, faites auſſi ſur des amours, n'ont pas celui-ci pour objet. Voici ces productions ingénieuſes.

Courbant ſa tête altiere ſous mon joug, Praxitèle m'a travaillé de ſes mains captives ; car il m'a fait en jettant en fonte moi-même, l'Amour caché au fond de ſon cœur, & m'a donné à Phryné pour prix de ce même amour, & Phryné à ſon tour a mené l'Artiſte aux pieds de l'Amour. N'eſt-il pas juſte en effet que l'Amour ſerve de préſent à l'amour ?

Praxitèle a exprimé l'amour qu'il reſſentoit, d'après le modele gravé dans ſon propre cœur. Il m'a donné à Phryné pour prix de moi-même, & ce ne ſont plus mes flêches qui domptent les cœurs, ce ſont les regards mêmes de ceux qui me voient.

Praxitèle m'a donné à Phryné, il a donné l'Amour pour l'amour, un Dieu à une mortelle, & il a reçu un Dieu en retour. Elle n'a pas oſé refuſer l'Artiſte ; car elle a craint que le Dieu ne prit les armes en faveur de l'art ; & ce n'eſt plus l'Amour né de Cypris qu'elle redoute, mais celui né de Praxitèles, ſachant que ſon Art en eſt la mere.

Les Theſpiens ne révéroient que l'Amour, fils de Cythérée, ils n'en connoiſſoient point d'une autre origine ; mais Praxitèle en a connu un autre : celui qu'il a vu chez Phryné, & qu'il lui a donné pour prix de ſes tendres deſirs.

On demande à ceux qui n'ont pas le goût dépravé, ſi la premiere & la troiſieme de ces épigrammes, pour ne pas dire les quatre, ne ſont pas du pur galimatias, & ſi de pareils jeux d'eſprit ne feroient pas ſiffler aujourd'hui quiconque en produiroient de ſemblables. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait dans l'anthologie des épigrammes très-piquantes & très-délicates: mais aſſurément ce ne ſont pas celles-ci. On demande aux Artiſtes & aux vrais connoiſſeurs, ſi Bouchardon & Pigalle euſſent été flattés d'une épigramme ſur l'Amour de l'un ou ſur le groupe de l'Amour & l'Amitié de l'autre, où l'on auroit dit, en ſuppoſant qu'ils étoient amoureux quand ils firent ces beaux ouvrages:

Ne ſoyez point ſurpris, que ce marbre animé
Préſente de l'Amour une image fidele:
L'Artiſte, en le faiſant, par lui fut enflammé,
Et dans ſon propre cœur il a pris ſon modele.

Si nos deux Artiſtes euſſent répondu: vos vers nous font bien de l'honneur, mais ils nous en feroient davantage s'ils diſoient par quels moyens ce marbre eſt animé; nos deux Artiſtes euſſent fait une bonne réponſe. En effet, de pareils éloges ne montrent que l'eſprit du Poëte, & ne diſent pas un mot des beautés de l'ouvrage, de l'attitude, de l'action, de l'expreſſion, du deſſein, &c. Comment donc Mr. de Jaucourt a-t-il vu dans les épigrammes de l'Anthologie, que le Cupidon de Mantoue étoit celui de Praxitèle, & à quel ſigne Mr. de Thou a-t-il apperçu que c'étoit celui dont elles font mention? La premiere de

ces épigrammes dit que la ſtatue étoit de bronze ; celle de Mantoue en étoit-elle ? Signe encore fort équivoque, puiſque d'autres Sculpteurs que Praxitèle pouvoient avoir fait des Amours de bronze. Et pourroit-on me dire, *ces ingénieuſes épigrammes* à la main, comment on reconnoîtroit, par leur moyen, la ſtatue de Cupidon ſur qui elles ont été faites ?

Le foible appui des épigrammes ne doit donc pas être préféré ; il ne doit pas même le diſputer un inſtant à l'autorité de Pauſanias, qui, en le regardant comme Hiſtorien, méritoit d'être conſulté. Si Mr. de Jaucourt s'en fut donné la peine, il m'eût épargné celle de faire cette note, au lecteur, celle de la lire, & l'Encyclopédie auroit une erreur de moins.

Pauſanias qui écrivoit plus de cent ans après la mort de Pline, nous apprend que le Cupidon de Praxitèle qu'on alloit voir à Theſpie, & que, par un tour aſſez adroit, Phryné obtint du Statuaire amoureux, étoit de marbre Pantélique ; qu'après avoir été enlevé, rapporté, & encore une fois enlevé, il fût enfin conſumé à Rome dans un incendie. (Pauſ. l. 9, c. 27.) Il faut joindre à ſon autorité celle de Pline même, qui place ce Cupidon au rang des ſtatues de marbre ; & nous verrons qu'ayant été conſumé avant l'année 927 de Rome, dans laquelle Pauſanias écrivit ſon voyage de la Grèce, il n'étoit pas poſſible que cette figure fut à Mantoue l'année 1573 de J. C. L'impoſſibilité n'eſt guere fondée que ſur plus de 1420 ans.

ge (*m*); car Alchidas de Rhodes en fut épris,

(*m*) Obſervons en paſſant qu'il y a dans l'Encyclopédie un article fort curieux concernant la Vénus dite de Médicis. " La Vénus de Médicis eſt, diſent » les *curieux* qui l'ont vue dans le palais ducal de » Florence, le plus beau corps & le plus bel ou» vrage du monde. Cette incomparable ſtatue a la » tête un peu tournée vers l'épaule gauche; elle porte » la main droite au devant de ſon ſein, mais à quel» que diſtance; de l'autre main elle cache, & ce» pendant ſans y toucher, ce qui fait la diſtinction » des deux ſexes. Elle ſe panche doucement, & ſem» ble avancer le genou droit, afin de ſe cacher mieux » s'il lui eſt poſſible. La pudeur & la modeſtie ſont » peintes ſur ſon viſage avec une douceur, un air » de jeuneſſe, une beauté & une délicateſſe inexpri» mables. Son bras rond & tendre s'unit inſenſible» ment à ſa belle main. Sa gorge eſt admirable, & » pour tout dire, ſi le vermillon & la voix ne man» quoient pas à cette ſtatue, ce ſeroit une parfaite » imitation de la plus belle nature." (Article *Vénus de Médicis*.

L'Artiſte qui ne conviendroit pas que la Vénus de Médicis eſt un des beaux monumens de la ſculpture Grecque, ſeroit obligé de dire les défauts qu'il y trouve, ſous peine d'être regardé comme un détracteur inſenſé des plus beaux ouvrages: ce n'eſt donc pas tant ſur cette ſtatue que portent les obſervations

ſuivantes, que ſur la deſcription qu'on vient de lire.

1°. *Les curieux*, n'eſt pas l'expreſſion convenable pour conſtater le mérite d'une figure qui ſeroit *le plus bel ouvrage du monde.*

2°. Celle-ci n'a pas ſeulement la tête un peu tournée vers l'épaule gauche, mais en regardant la figure, & les deux épaules en face, on voit la tête entiérement de profil.

3°. La Vénus de Médicis ne ſemble point *avancer le genou droit, afin de ſe cacher mieux s'il lui étoit poſſible.* La poſition de ſes jambes & de ſes genoux eſt naturellement celle des jambes & des genoux d'une femme, qui n'ayant pas les hanches conſtruites comme celles de l'homme, a les genoux rentrés; ce qui paroît ſur-tout quand elle ſe tient debout, un peu ſur-baiſſée, & qu'elle porte ſur une jambe & plie l'autre. Si le Statuaire eût voulu qu'elle cherchât à ſe cacher avec ſon genou, il eût fait ce genou plus preſſé contre l'autre, & le pied moins reculé & moins en dehors. Il n'y a qu'à faire poſer tout ſimplement une femme bien faite, la reſſemblance avec la Vénus ſera frappante; la poſition naturelle d'un homme ſeroit bien différente.

4°. Que ſignifie *la beauté & la délicateſſe inexprimables de ſon viſage?* Cela veut-il dire que Mr. de Jaucourt ne peut l'exprimer? Je ne le crois pas: un homme d'autant de mérite, qui écrit ſi bien, peut exprimer la beauté qu'il voit; & ſans aller à Florence, il eût pu conſulter un aſſez beau plâtre de la Vénus dans notre Académie. Je crois qu'il ſe trom-

peroit, s'il entendoit que l'art ne peut rien exprimer d'auſſi beau que cette tête, parce que l'exemple du contraire ſe voit dans quelques autres belles ſtatues, ſoit antiques, ſoit modernes.

5°. *Le bras rond & tendre qui s'unit inſenſiblement à ſa belle main*, peut bien être l'expreſſion d'un curieux: mais ce ne ſeroit ni celle d'un connoiſſeur, ni celle d'un Artiſte.

6°. Les bras de la Vénus, modernes ou antiques, ſont inférieurs au reſte de la figure; ils ſont modernes juſqu'au coude. Leur union avec les mains pourroit être deſſinée avec plus de grace, ſans ceſſer d'être naturelle, & les mains pourroient être auſſi plus belles.

7°. *Sa gorge eſt admirable*, eſt une phraſe de quatre mots, & voilà tout; attendu qu'elle ne donne aucune idée de la forme & de l'âge de cette gorge qui n'eſt point celle de la premiere jeuneſſe, mais celle d'une femme faite & bien faite. *Elle a déja*, comme le remarque Mr. Winckelman, *plus d'étendue & de plénitude que celle d'une jeune fille.* Si Mr. de Jaucourt eût vu celle d'une Mlle. *Miſtouflet* à l'âge qu'elle m'a ſervi de modele, il auroit une piece de comparaiſon qu'il pouvoit cependant rencontrer ailleurs, ſoit dans quelques ſtatues de jeunes filles, ſoit dans de beaux tableaux.

8°. *Si le vermillon & la voix ne manquoient pas à cette ſtatue*, ſeroit-elle encore une ſtatue? Ne ceſſeroit-elle pas dès l'inſtant, comme celle de Pygmalion, d'être ſtatue? Seroit-elle encore *une parfaite*

imitation de la plus belle nature ? Ne ſeroit-elle pas plutôt la nature même, c'eſt-à-dire, une perſonne vivante ? Je fais ces demandes pour m'inſtruire, pour ſavoir au juſte ſi cette maniere de raiſonner eſt bonne ou mauvaiſe, & ſi l'Artiſte qui écriroit ainſi ſur ſon art, auroit beſoin, ou pourroit ſe paſſer d'un maître de logique. Miſſon, de qui cet article eſt copié mot pour mot, ne dit point *ſi le vermillon & la voix ne manquoient pas à cette ſtatue, ce ſeroit une parfaite imitation de la plus belle nature.* Il dit ſimplement : *il ne lui manque que la voix & le vermillon.... en un mot, ce rare chef-d'œuvre eſt une parfaite imitation de la plus belle nature.* Ce n'étoit pas la peine de changer cette fin, & d'une idée ſimple & raiſonnable en produire, par je ne ſais quelle cauſe, une penſée dont on n'en peut pas dire autant.

Mr. de Jaucourt dit quelque part : *nos Artiſtes* (il nomme les Peintres, cela eſt égal) *devroient bien profiter de l'exemple d'Athénion, pour ne pas négliger les belles-lettres dont la connoiſſance eſt ſi propre à rendre leurs travaux recommandables.* Dans le paſſage qui occaſionne cette remarque, il ne s'agit pas de belles-lettres. Le mot *eruditio*, que Pline emploie, ne ſignifie là que le ſavoir & l'habileté d'Athénion dans la peinture : mais le conſeil n'en eſt pas moins bon. Cependant, ſi Mr. de Jaucourt eût penſé qu'ailleurs le Naturaliſte appelle *erudita operatio*, le travail induſtrieux des araignées, leſquelles ne ſe piquent pas de belles-lettres, je crois qu'il auroit mieux choiſi pour appuyer ſon inſtruction, attendu qu'un habile

& y laiſſa le même veſtige de ſa paſſion (*n*). Les ouvrages de Praxitèle, à Rome, ſont une Flore, un Triptolème, une Cérès dans les jardins de Servilius; un bon-ſuccès & un ſimulacre de la bonne-fortune; ils ſont dans le Capitole; des Ménades qu'on appelle auſſi Thyades, & des Caryatides; des Silènes enfin; & dans les monumens d'Aſinius Pollion, un Apollon & un Neptune.

---

coloriſte n'eſt pas néceſſairement un *exemple* à ſuivre en fait de belles-lettres, mais bien en beau coloris, & que c'eſt du coloris d'Athénion que parle Pline.

(*n*) C'eſt ſans doute par honnêteté qu'on a imprimé dans l'Encyclopédie, *cette figure*, dit Pline, *produiſit les mêmes effets ſur les* SOEURS *d'Alchidas de Rhodes*, art. *Praxitèle*. Il eſt beau d'être honnête, mais il n'y auroit pas de mal d'être exact, & de ne pas faire dire à Pline le *contraire* de ce qu'il dit, attendu que la paſſion des *ſœurs* n'auroit pas eu le même degré d'hétérodoxie qu'avoit celle du frère, & que ce n'eſt pas notre affaire de diminuer le nombre des Non-conformiſtes chez les Grecs. Laiſſons l'hiſtoire comme elle eſt: permis à chacun d'y croire s'il le juge à propos.... Mais ne ſeroit-ce pas *les ſens* que Mr. de Jaucourt auroit écrit? L'Imprimeur aura vraiſemblablement fait le *qui-pro-quo*. Pline dit: *adamavit enim eum Alchidas Rhodius, atque in eo quoque ſimile amoris veſtigium reliquit.*

6°. Céphiſſodore, fils de Praxitèle, fut héritier de ſon talent. On a loué de lui à Pergame, un groupe, excellent ouvrage, par l'expreſſion des doigs exprimés plutôt ſur un vrai corps, que ſur du marbre (*o*). A Rome ſes

---

(*o*) Voilà ſans doute encore un de ces endroits qui font dire que Pline étoit *un grand connoiſſeur, & qu'il a écrit de l'art, comme auroit pu faire un Artiſte qui auroit eu ſon génie.* On va voir qu'il n'y a rien là qui marque la connoiſſance de l'art. Tous les paſſans qui ont de la ſenſibilité, connoiſſeurs & autres, diſent, en voyant le Milon & l'Andromède de Puget, *ce n'eſt pas du marbre, c'eſt de la chair;* & l'homme de bon ſens & l'Artiſte riroient de celui qui prononceroit que chaque paſſant eſt connoiſſeur.

Pline, il eſt vrai, s'exprime ici comme un Artiſte; c'eſt que dans les parties de l'art dont la connoiſſance appartient à tous les hommes, l'Artiſte s'exprime comme tous les hommes; c'eſt que chaque lecteur d'Homère, s'il a du ſens & de l'énergie, dira en mille endroits de l'Iliade, *ce n'eſt pas de la verſification, c'eſt la nature;* & qu'un Poëte, pour louer Homère, ne s'exprimera pas autrement.

D'ailleurs, ſans vouloir déprimer un ouvrage qui n'exiſte plus, & qui pouvoit être beau, ne peut-on pas dire que cette partie de l'art que Pline loue ici, n'eſt pas même négligée dans de médiocres ouvrages. L'Artiſte commun ne peut ſe diſpenſer de marquer

ouvrages ſont une Latone dans le temple Palatin, une Vénus dans les monumens d'Aſinius Pollion; & dans l'intérieur des Portiques d'Oc-

---

l'impreſſion des doigts ſur la chair, quand la nature en offre l'effet, & que le ſujet le demande. Si le Peintre & le Statuaire ne faiſoient paſſer dans leurs ouvrages une vérité dont l'imitation eſt auſſi aiſée qu'elle eſt indiſpenſable, il faudroit les regarder comme des ouvriers ineptes; or ce qui eſt ſeulement au-deſſus de l'ineptie, ne mérite pas tant d'éloges; celui que Pline fait ici ſeroit donc fort équivoque, s'il n'avertiſſoit que l'ouvrage *fut loué à Pergame.* D'où il réſulte que Pline répéte un jugement déja prononcé, ſa phraſe ſignifiât-elle que le travail du groupe exprimoit bien la chair. Quoiqu'il en ſoit, l'Ecrivain eſt honnête; il convient que l'ouvrage eut de la réputation, il ne veut pas qu'on s'y méprenne; il dit: *laudatum eſt ſymplegma, ſignum nobile, digitis corpori verius, quàm marmori, impreſſis. Ce groupe excellent fut loué par l'expreſſion des doigts imprimés plutôt ſur un vrai corps que ſur du marbre.* C'eſt comme s'il diſoit: " Je ſuis l'écho, l'organe, qui „ tranſmet à la poſtérité la réputation d'un groupe „ de marbre que je n'ai pas vu, ou qui n'exiſte plus; „ j'ai lu ou entendu dire ce que j'en écris, & je vous „ rapporte fidellement par quel mérite cet ouvrage „ avoit acquis ſa réputation". Comment ſe peut-il que des hommes habiles aient tant lu Pline, & qu'ils

tavie, au temple de Junon, un Eſculape & une Diane.

7°. La réputation de Scopas entre en concurrence avec celle de ces Artiſtes. Il a fait la

---

ne l'aient pas entendu, ſur-tout quand il eſt auſſi clair ?

S'il faut être vrai, s'il faut entendre un Ecrivain par lui-même, je demande au Lecteur ce qu'il entend par ceci : *Il y a là un pigeon admirable qui boit ; & dont l'ombre de la tête obſcurcit l'eau ; mirabilis ibi columba bibens, & aquam umbrâ capitis infuſcans*, (l. 36, c. 25.) Quand on s'amuſe à remarquer une ombre portée par un corps ſur un autre corps, effet des plus communs dans la peinture, ainſi que dans la nature ; effet dont l'imitation eſt indiſpenſable au Peintre le plus médiocre, écrit-on de l'art comme auroit pu faire un Artiſte de génie ? Je défie ceux qui gratifient ſi généreuſement Pline, d'écrire quelque choſe qui reſſemble à l'ombre de ce pigeon, & d'oſer ſe mettre ſur la ligne des connoiſſeurs. Mr. de la Nauze a la complaiſance de faire obſerver d'un air de ſatisfaction qui fait plaiſir que ce pigeon étoit en moſaïque ; comme ſi la moſaïque n'étoit pas la copie d'une peinture, & qu'elle ne dût pas en imiter les ombres, ainſi que les lumieres.

Et puis ce pigeon étoit exécuté ſur le pavé d'une ſalle à manger, où l'on avoit auſſi repréſenté quelques ordures, comme ſi elles n'euſſent pas été ba-

Vénus, le Déſir, & un Phaëton, ſtatues auxquelles on rend à Samothrace le culte le plus religieux. Il a fait auſſi Apollon Palatin, Veſta aſſiſe, qui eſt eſtimée; elle eſt dans les jardins

---

layées après le repas; ce qui étoit peut-être de bon goût; en tout cas, cela pouvoit tromper à cauſe du peu de ſaillie ſuppoſée aux objets. Mais croit-on que ce pigeon & d'autres qui étoient également figurés à plat ſur un pavé, faiſoient une pareille illuſion, & que même ils ne produiſoient pas des points de vue ridicules, dont l'œil étoit bleſſé? Si on voyoit ces ſortes de merveilles ailleurs que dans un livre, on pourroit modérer ſon admiration, & certainement on la modéreroit, ſi, par exemple, ce pigeon & ſon ombre venoient d'être faits en France.

Notre Hiſtorien des arts eſt loin ici de vouloir en impoſer; il ne s'attribue l'avis, les lumieres, le travail de qui que ce ſoit, pour s'en orner enſuite, comme du fruit de ſes connoiſſances profondes & univerſelles. S'il eût employé cet odieux manege, il faut croire que des Savans euſſent depuis longtems fait tomber le maſque. Les Anciens, qui ne manquoient pas de paraſites du talent d'autrui, avoient auſſi des hommes qui faiſoient juſtice de ces ames viles en les livrant à la riſée publique. Heureuſement nous n'avons point de ces uſurpateurs, & chacun ſait bien que la pureté de nos mœurs nous en garantit: notre théatre, les écrits de nos Moraliſtes, nos con-

de Servilius, avec deux de ſes compagnes aſſiſes auprès d'elle. Il y en a de pareilles dans les monumens d'Aſinius Pollion où ſont auſſi les

---

tes, nos ſatyres, en ſont des témoins irréprochables.

Donnez au vrai mérite le diſcernement, la prudence & la fermeté, ôtez-lui l'extrême cupidité & les prétentions outrées, il ne ſe laiſſera point avilir. Si des méchans accrédités peuvent le faire ſouffrir, au moins ſera-t-il honnête, & vous aurez fait diſparoître une foule de maux & de ſottiſes. Hommes de génie, hommes vertueux, choiſiſſez ou de l'aviliſſement ou de la haine d'un ignorant titré, ou choiſiſſez votre patron, ſi vous en voulez un qui ne vous aviliſſe pas: les bienſéances ſociales vous diſent aſſez qu'il faut également fuir l'autre extrémité; mais n'oubliez pas que le grand Corneille eut le courage de ne point vendre le Cid au Cardinal de Richelieu; juſtice qui lui valut beaucoup de gloire & la haine du Miniſtre: mais jettez un voile ſur ſon Epître à Mr. de Montauron.

Si dans le nombre de ces notes il ſe trouvoit des idées qui paruſſent ſe répéter, c'eſt peut-être qu'elles répondroient à d'autres idées qu'on ne s'eſt pas laſſé de reproduire dans pluſieurs écrits ſous différentes formes. J'ajoute à celle-ci, que ſi le Céphiſſodore dont il eſt parlé dans le texte, eſt le même que nomme Plutarque, il paroîtroit que Praxitèle fut beau-pere de Phocion, puiſque ce Général Athénien

Canephores (*p*) de Scopas. Mais les plus renommées de ſes ſtatues, ſont dans le temple de Domitius au Cirque Flaminien, Neptune, Thétis, Achille, & les Néreïdes aſſiſes ſur des dauphins, une baleine & des chevaux marins, des Tritons, le troupeau de Phorcus, des monſtres marins (*q*), & beaucoup d'autres figures marines, toutes de ſa main : bel ouvrage, eut-il employé toute ſa vie à le faire (*r*). Mais

---

épouſa en premiere noce, *la ſœur de Céphiſſodore, excellent Sculpteur.* Voyez Plutarque, *vie de Phocion.*

(*p*) Qui portent un pannier ou une corbeille.

(*q*) *Priſtes*, *priſtis*, eſt chez les Naturaliſtes le poiſſon appellé *la ſcie*, πρίων, *ſerra*, *une ſcie.* Ce poiſſon, comme on ſait, porte au bout du muſeau une longue & large ſcie dentelée des deux côtés. Mr. Poinſinet traduit des *priſtes* ; mais je crois que ce n'eſt pas traduire, attendu que ce mot n'étant pas françois, il ne peut être compris que par ceux qui ſavent déja ſa ſignification : je ne penſe pas que ce ſoit pour eux qu'on faſſe des traductions.

(*r*) Mr. de Jaucourt, au mot *Scopas*, dit à propos de ces figures, *ce morceau, ſelon toute apparence, avoit été traité en bas-relief.* S'il faut s'en rapporter aux apparences, il ne paroit pas bien décidé que ces différentes figures fuſſent un bas-relief ; parce que Pline ſe ſeroit peut-être ſervi du mot *ana-*

outre ceux dont nous avons parlé & ceux que

---

glypta, qu'il employe ailleurs pour exprimer les bas-reliefs ciſelés qui ornoient les vaſes, ou de *toreutice*, qu'il fait ſignifier, ſi je ne me trompe, bas-relief en général; ou de *proſtypa*, comme il le dit des prétendus bas-reliefs de Dibutade. Peut-être encore ſe ſeroit-il exprimé par le mot *ſigillum*, dont il ſe ſert ailleurs, quand il parle de la ſorte de bas-relief qui ornoit les friſes des édifices. En un mot, parce qu'on ne parle jamais d'un bas-relief, eſpece particuliere de ſculpture, ſans le nommer ſpécialement, à moins qu'on ne ſoit fort inexact & fort inattentif aux différens procédés de l'art: *car un bas-relief eſt autre choſe que l'art de mouler.* Veut-on que Pline ſoit ici dans l'un ou l'autre cas, & que toutes ces figures de Scopas fuſſent renfermées dans un bas-relief? Je ne le diſputerai pas. Je profiterai ſeulement de l'occaſion pour obſerver l'idéal & la compoſition de quelques bas-reliefs antiques, dont je ne vois pas que nos Ecrivains des Beaux-arts aient parlé.

Aucun Artiſte, aucun Connoiſſeur inſtruit, aucun Antiquaire, n'ignorent l'exiſtence des ouvrages dont je vais faire mention; mais pluſieurs perſonnes qui ont lu ou entendu dire que les Anciens ſont nos maîtres en tout, ont beſoin d'être détrompés: il eſt à propos de leur prouver que cette regle a, comme toutes les autres, ſes exceptions. Je n'indiquerai que deux ou trois de ces bas-reliefs ridicules.

nous ignorons, il y a encore de lui un Mars assis,

Dans l'un, Cérès, le flambeau à la main, court les champs pour chercher sa Proserpine que Pluton enleve à deux pas de Cérès, & qu'il va placer dans son très-petit char conduit par Mercure. Les chevaux sont déja au grand galop, quoique personne encore ne soit dans cette voiture commode, & ils menent l'équipage dans les enfers à Pluton qui, assis sur son trône infernal, à quelques pouces de là, *se plaint*, dit-on, *à Mercure d'être le seul des Dieux qui ne soit pas marié.* Des Nymphes, des Neïades, Minerve, Diane, Vénus, n'y sont pas oubliées; c'est un plaisir de les y voir, pêle-mêle, ajouter encore à l'incohérence amphigourique de cette composition; car tout est sur un seul plan. Le morceau est à Rome au palais Mazarin.

Dans un autre bas-relief, vous verrez Minerve qui dit à Persée d'aller délivrer Andromède, que lui Persée délivre à l'autre bout du tableau. Au milieu de ces deux Persées vous aurez le plaisir de voir naître Vénus du sein des ondes: sa gorge & sa taille sont d'une fille faite à la vérité, mais les Dieux & les Déesses, quand il leur plaisoit, ne passoient point du maillot à la puberté; ils naissoient adultes. Deux Tritons portent la mere des Amours sur une coquille, comme les soldats portoient l'Empereur sur un bouclier; idée cependant tout à fait ingénieuse & qui

aſſis, de proportion coloſſale, dans le temple

---

caractériſe l'empire de Vénus dans l'univers. Mais deux Amours, plus gros que leur mere, terminent la fête & la gâtent, en ſe tenant fort adroitement chacun ſur le bout de la queue d'un Triton. Ces trois ſujets, ſavoir, Perſée qui doit délivrer Andromède, Vénus portée ſur une conque, & Perſée qui délivre Andromède, ſont ſur le même plan, & toutes les figures ſe touchent. L'ouvrage eſt au palais Mathei.

Dans un autre, vous verrez Mercure qui invite une ombre deſcendue de la barque, à faire à pied le reſte du trajet; & tout à côté de Mercure vous verrez encore Mercure qui conduit une autre ombre. Ce morceau eſt au palais Barberin.

Notez bien toujours que je ne parle pas de l'exécution, qui par fois eſt très-bonne dans ces miſérables compoſitions. Cependant, ſi un Sculpteur en produiſoit aujourd'hui de pareilles, on loueroit le travail, & on donneroit à l'auteur un attelier aux *petites maiſons*. Compoſez & raiſonnez un bas-relief, comme celui que vous voyez dans le premier tome de l'*Antiquité expliquée*, planche 48; exécutez-le parfaitement bien, ſi vous pouvez; mais n'allez pas le dire à Rome, où l'original eſt révéré; car on s'y moqueroit, comme de raiſon, de votre eſprit en démence. N'allez pas non plus y dire qu'au Vatican, dans la chapelle Sixtine, Michel-Ange a peint Adam & Eve que le Diable invite à manger la pomme; &

de Brutus Callaïque, au même Cirque. De plus

que tout auprès dans le même tableau, de la même proportion, un double Adam & une autre Eve ſont chaſſés du jardin par un Ange, lequel fait groupe avec le Diable entortillé à l'arbre de la ſcience. Tout cela vous feroit traiter de miſérable épilogueur.

Le ſiecle eſt éclairé ſans doute, & tous ceux qui jugent nos ouvrages croient l'être auſſi; *c'eſt pourquoi* vous trouverez mille gens qui vous diront, parce qu'ils l'ont entendu dire à d'autres, *il faut compoſer des bas-reliefs comme à l'antique.* Commencez par connoître l'antique, vous ſaurez en quoi il eſt bon à ſuivre, & vous ceſſerez d'exalter ſans diſcernement & ſans diſtinction des ouvrages qui, à des égards, vous feroient pitié, ſi c'étoit nous qui les fiſſions. Vous ſentirez alors que la critique hardie, éclairée, n'eſt point une ſatyre, & qu'elle porte la lumiere où des éloges ſouvent faux, ſouvent jettés au hazard, ne laiſſent que l'obſcurité de l'ignorance & de la déraiſon. C'eſt à l'art à enſeigner l'art.

Cependant on pourroit m'oppoſer un paſſage de Philoſtrate, où Apollonius, regardant des Bas-reliefs dans un temple, dit à Damis: " Pour ces ouvrages, „ nous ne dirons pas qu'ils ſont ſeulement de fonte, „ puiſqu'ils reſſemblent à des tableaux: nous ne di„ rons pas non plus que ce ſont des ouvrages de „ peinture, puiſqu'ils ſont de métal; mais que ce „ ſont des ouvrages d'un homme habile dans l'art

on voit au même endroit, une Vénus nue,

„ de fondre les métaux & dans celui de peindre ". Voilà donc le bas-relief jugé cent trente ans environ après Pline, comme ayant l'intelligence de la peinture : preuve bien forte contre mon opinion.

J'ai, comme un autre, un peu lu Philoſtrate, qui avoit logé quatre ans chez le Peintre Ariſtodème, pour acquerir des connoiſſances dans la peinture, & j'ai le déplaiſir de voir qu'il n'en avoit pas beaucoup profité. Son livre ſur les tableaux ne fait nulle part ſoupçonner que l'auteur de cette déclamation, ſouvent puérile, connût les reſſorts, l'intelligence & la grande magie de l'art. C'eſt même un de ces livres qu'il faudroit ôter d'entre les mains de certains profanes : il pourroit leur ſervir à prouver que la peinture ancienne n'avoit pas encore montré ce que l'Italie développa ſupérieurement. Revenons à nos bas-reliefs de Philoſtrate.

Cet Ecrivain avoit dit un peu plus haut, en parlant des mêmes ouvrages qui repréſentoient les exploits d'Alexandre & de Porus : " Les éléphans, les „ chevaux, les ſoldats, les boucliers & les caſques „ étoient de cuivre, d'argent, d'or & d'airain noir ; „ les épées, les javelots & les autres armes ſembla„ bles, étoient de fer ; on y remarquoit toutes les „ qualités d'un excellent tableau ; par exemple d'un „ des meilleurs de Zeuxis, de Polygnote ou d'Eu„ phranor, Artiſtes qui ſavoient repréſenter les om-

„ bres, le relief, les enfoncemens, & pour ainſi „ dire, donner la vie à leurs figures. Ces différen- „ tes matieres s'étoient, par la fuſion, unies & mêlées, „ enſorte qu'elles faiſoient l'effet des couleurs ". (Philoſtrate, *vie d'Apollonius de Tyane*, traduc. imprimée à Berlin, 1774.)

Le bouclier d'Achille ſert ici de modele à Philoſtrate; mais il ne fait pas attention que l'Artiſte d'Homère eſt un Dieu. Ce qui dans le Poëte a le privilege de l'invraiſemblance, n'eſt qu'un objet ridicule chez le Sophiſte, qui obſerve que des Peintres qui donnoient, *pour ainſi dire*, *la vie à leurs figures*, ſavoient *repréſenter les ombres*.

Laiſſant à part le mauvais raiſonnement de Philoſtrate, la reſſemblance qu'il trouve de ces bas-reliefs avec des tableaux, paroitroit ſignifier que la peinture alors étoit, en général, entendue comme les bas-reliefs, *& vice verſa*. Ainſi les éloges que quelques Anciens ont pu faire des bas-reliefs qu'ils voyoient, ne peuvent avoir été fondés que ſur l'idée qu'ils avoient de leur perfection; mais ne prouve pas que ces ouvrages égalaſſent, pour l'entente par exemple, le bas-relief de l'Alegarde, repréſentant Attila.

Si Philoſtrate, dont on a imprimé avec prédilection la préface dans le Tréſor des Antiquités grecques, eût paſſé quatre ans chez un Statuaire, il faut croire qu'il y eût appris à déraiſonner ſur la peinture. Chez ſon Peintre & ſon hôte Ariſtodème il apprenoit que la ſculpture ne peut exprimer, ni la fureur, ni la triſteſſe, ni la joie, tandis que, même avec

ſupérieure à celle de Praxitèle & qui pourroit illuſtrer tout autre lieu (*s*).

---

une ſeule couleur, la peinture y réuſſit, car elle fait voir les ombres. Que voulez-vous demander à un Connoiſſeur qui en eſt là ? Que voyez-vous autre choſe dans ſon jugement d'un bas-relief que de l'eſprit qui fait une phraſe par jeu & par antitheſe ? Pour ſon petit-fils, c'eſt un diſcoureur, un ſophiſte encore plus renforcé que ſon aïeul. Calliſtrate, qui a auſſi décrit quelques ſtatues, paroitroit avoir plus d'intelligence de la ſculpture. Mais un jeu d'eſprit continuel, une imagination échauffée ſur des riens, prouvent qu'il étoit auſſi loin que les deux autres des vraies connoiſſances de l'art.

(*s*) Il ſemble qu'il échappe ici une furieuſe inadvertence à Pline. La Vénus de Praxitèle étoit tout à l'heure la plus belle qui fût au monde, *in toto orbe terrarum*, & voilà celle de Scopas qui eſt ſupérieure à celle de Praxitèle, *Praxiteliam illam antecedens*. Ceux qui mettent ſi haut les connoiſſances de Pline dans l'art, devroient au moins le bien lire, avant de nous débiter ce qu'ils en produiſent. S'il eſt vrai que le ſiecle s'éclaire pour toutes les claſſes diſciplinables, ne craint-on pas que l'Artiſte aujourd'hui ne ſoit en état de citer ſes inſtructeurs au tribunal public ? Nous avons des maîtres, ſans doute, à quantité d'égards, mais je crois que toutes les fois qu'il s'agira de peinture & de ſculpture, & même

8°. A la vérité elle eſt perdue dans le nombre immenſe d'ouvrages qui ſont à Rome, & que la grande quantité de devoirs & d'affaires détourne chacun d'examiner; parce qu'il faudroit être oiſif & dans un lieu fort tranquille

---

de ſavoir ſi quelque Ecrivain que ce ſoit en a bien ou mal parlé; une fois cet Ecrivain bien entendu, l'Artiſte voudra voir par ſes propres yeux, & rendre les lunettes à qui elles appartiendront. Vous voulez que les Artiſtes penſent & s'inſtruiſent; vous avez raiſon: ſoyez donc tranquiles, attendu qu'il y en a plus d'un parmi eux qui ſont gens à profiter de l'avis.

Cette contradiction de Pline me paroiſſant une des plus frappantes, je dois rapprocher & mettre ſous les yeux du Lecteur le texte des deux paſſages, afin que ſi j'ai tort, il puiſſe d'un coup d'œil prononcer ma condamnation. Voici le premier: *Opera ejus* (Praxitelis) *ſunt Athenis in Ceramico: ſed ante omnia, & non ſolum Praxitelis, verum & in toto orbe terrarum, Venus, quam ut viderint multi, navigaverunt Gnidum*, l. 36, c. 5, n°. 5. Voici le ſecond: *Præterea Venus* (Scopæ) *in eodem loco nuda Praxiteliam illam antecedens, & quemcumque alium locum nobilitatura*, n°. 7.

Je ne réponds de rien; mais je vais tranſcrire & traduire une note latine que Mr. Brotier a bien voulu faire contre mon opinion. " Scopas floruit, teſte „ Plinio, XXXVI, 8. Olympiade LXXXVII. Praxi-

pour ſe livrer à l'admiration convenable à ces ſortes d'ouvrages. C'eſt pourquoi on ignore l'Artiſte qui a fait la Vénus que l'Empereur Veſpaſien a conſacrée dans le temple de la Paix,

---

„ teles autem Olympiade CIV. *Plin. ib.* Scopæ Ve-
„ nus Praxiteliam Venerem anteceſſit quidem tem-
„ pore, at non dignitate. Laudanda tamen valde fuit
„ illa Scopæ Venus, quod cum foret Praxitelià anti-
„ quior, egregia tamen eſſet, & quemcumque alium
„ locum nobilitatura. Pugnantia ergo non loquitur
„ Plinius, ut vult Cl. Falconet". C'eſt-à-dire : *Scopas floriſſoit, ſelon Pline*, l. 36, n°. 8. *dans la* 87e. *Olympiade, & Praxitèle dans la* 104e. *La Vénus de Scopas étoit avant celle de Praxitèle pour le tems, mais non pour la beauté. Cette Vénus de Scopas mérita pourtant de grands éloges ; & quoique plus ancienne que celle de Praxitèle, elle étoit célebre, & pouvoit illuſtrer un autre lieu. Ainſi Pline ne ſe contredit pas, comme le prétend Mr. Falconet.*

Pline commence la Section ſeptieme par dire que Scopas le diſpute aux Artiſtes dont il vient de parler ; *Scopæ laus cum his certat.* C'eſt donc du mérite des ouvrages qu'il va entretenir ſon lecteur, & non de chronologie. Iroit-il dire : *dans le même lieu, on voit une Vénus de Scopas faite avant celle de Praxitèle*, après avoir dit que Scopas travailloit de 60 à 80 ans avant Praxitèle? Je ne le crois pas. Si

& qui eſt digne de la réputation des anciens Sculpteurs. On eſt également incertain, ſi la Niobé mourante avec ſes enfans, dans le temple d'Apollon Soſien, eſt de Scopas ou de Praxitè-

---

le verbe *antecedere* ſignifie quelquefois *ſurpaſſer*, ce doit être ici où l'Ecrivain ne marque point quand furent faits les ouvrages, mais ſeulement leur mérite.

L'édition de Mr. Brotier eſt de 1779, le onzieme volume de Mr. Poinſinet eſt de 1778; ainſi *je crois* que Mr. Brotier auroit pu voir que, ſi je me ſuis trompé, Mr. Poinſinet en a fait autant, puiſqu'il traduit: *une Vénus nue, ſupérieure encore à celle de Praxitèle.* Il ſe pourroit qu'ici, ni lui ni moi, n'ayons cependant aucun tort. Mais ſi j'erre, on voit avec quelle franchiſe je me livre; & ſi j'ai raiſon, je l'aurai deux fois, puiſque je traite aſſez doucement la contradiction: il faut être vrai; je lui ai des obligations. Ses tracaſſeries m'ont plus d'une fois engagé dans un nouvel examen; il a ſouvent produit le développement de pluſieurs idées que d'abord j'avois trop légerement rendues. Combien de fois n'ai-je pas éprouvé qu'un ennemi bien méchant, bien lourd, bien criard, nous vaut mieux qu'une douzaine d'amis qui ne voient pas tous nos défauts, ou qui nous les paſſent! *Souvent on ſert en voulant nuire.* Enfin, ſi Pline ou moi devons avoir tort, j'avoue que j'aime encore mieux que ce ſoit lui, puiſque j'ai tant fait que d'en rechercher la preuve: &

le (*t*). On ne ſait pas non plus ſi le Janus apporté d'Egypte, qu'Auguſte a conſacré dans le temple de ce Dieu, & qui eſt actuellement caché par l'or, eſt de l'un ou l'autre de ces deux

---

j'avertis que la qualification d'*ennemi* que j'ai exprimée, ne regarde aucunement Mr. Brotier; car à propos de quoi le ſeroit-il ?

(*t*) On peut réduire à trois queſtions les remarques ſur ce paſſage. Le groupe de Niobé, tranſporté depuis peu d'années à Florence, eſt-il celui dont parle Pline ? Cet ouvrage eſt-il de la plus belle ſculpture poſſible ? Praxitèle étoit-il un des plus habiles Statuaires poſſibles ? Suppoſons que ce groupe ſoit le même dont Pline fait mention, & voyons ſi ſon travail peut donner lieu au doute qu'il ſoit de Praxitèle.

Le ſtyle en général eſt grand dans toutes les figures de cette compoſition, principalement dans celle de Niobé. Le ſtyle de l'Apollon Pythien eſt grand auſſi, & très-grand, mais l'exécution de chaque partie de cette figure ſublime eſt de l'étude la plus préciſe, & concourt ainſi à l'éminente perfection. Sans vouloir déprimer le beau groupe de Niobé, je demande ſeulement à nos habiles Artiſtes, s'ils voudroient avoir fait le bras & la main dont la mere tient la plus jeune de ſes filles dans ſon giron ? s'ils ſeroient curieux d'avoir gravé, ou plutôt graté l'eſpece de chemiſe qui eſt ſur le corps de cette petite fille ? s'ils s'applaudiroient d'avoir fait les jambes &

Sculpteurs. On a la même incertitude ſur le Cupidon tenant un foudre, dans les Portiques d'Octavie. Ce qu'on aſſure au moins, c'eſt

---

tout le bas du vêtement de la mere ? Enfin, s'ils ſeroient bien aiſe qu'on prit, pour être de leur façon, des draperies exécutées en général comme celles des filles ? Mon but & mon intention n'étant pas de rechercher les défauts de cette compoſition que j'admire pour la grandeur de ſa *maniere*, je n'en fais pas un plus long examen, & je reviens à mon objet.

Il n'eſt pas permis de douter du grand ſavoir de Praxitèle, & l'idée que nous en donne Pline met ce Statuaire au-deſſus de ceux dont nous admirons les plus rares chef-d'œuvres, puiſqu'il a fait une Vénus *qui ſurpaſſoit toutes les ſtatues de la terre.* Ainſi l'Apollon, le Gladiateur, le Laocoon, la Vénus de Médicis, &c. &c. &c. pourroient bien être inférieurs aux ouvrages étonnans de Praxitèle. Il ne reſte plus qu'à demander à tous les Sculpteurs *de la terre*, s'ils aimeroient mieux avoir fait le groupe de Niobé que les ſtatues précédentes ; & à ſavoir ſi Pline, qui avoit vu le Laocoon, *ouvrage préférable à tout ce qui s'eſt fait en peinture & en ſculpture*, diroit que la Niobé lui eſt préférable. Un homme qui auroit les vraies connoiſſances de l'art, ne l'écriroit pas, & conſéquemment il ne mettroit pas en queſtion ſi la Niobé eſt de Praxitèle. S'il ne faiſoit que rapporter cette opinion comme un bruit courant,

que ſa figure eſt celle qu'Alcibiade avoit à cet âge.

Il y a dans les Portiques d'Octavie beaucoup de morceaux qui plaiſent, quoique les Auteurs

---

il auroit ſoin, à titre de connoiſſeur qui ne veut pas ſe compromettre, d'avertir que l'ouvrage pourroit bien être des commencemens ou de la fin de ce grand Artiſte, ou du moins une production dans laquelle il ne s'étoit pas ſurpaſſé, au moins pour toutes les parties d'exécution.

Mr. Winckelmann s'évertue à exalter les draperies du groupe de Niobé, qui certainement ne ſont pas des plus belles, quoiqu'il les croie d'une *ſimplicité pure*, & qu'il aſſure que c'eſt *le plus beau monument de draperie que l'antique nous ait laiſſé*; tandis qu'il parle de la belle Cléopatre ou Nymphe du Belvedère, pour dire ſeulement *que la tête eſt un peu de travers.*

Ailleurs il en dit auſſi deux mots, mais c'eſt pour comparer le coſtume de ſon vêtement à celui de la plus jeune des filles de Niobé: deux objets qui n'ont cependant aucun rapport, puiſque cette petite fille eſt nue juſqu'au deſſous des feſſes, attendu que ſa prétendue chemiſe n'eſt autre choſe que de petites rayures ſur la peau, qui repréſentent aſſez naturellement les déchirures d'une flagellation.

Les Artiſtes & les vrais connoiſſeurs doivent un peu rire, quand ils voient de pareils jugemens où

en ſoient inconnus. Quatre Satires, dont l'*un* vêtu d'une robe de femme, porte & préſente Bacchus enfant, à Cérès; un autre porte *Libera*

---

regne une ſorte de découſu qui ne ſe conçoit pas. Ceux qui connoiſſent la belle ordonnance des plis de la Cléopatre, leur harmonie, leur fineſſe, leur beau travail, en un mot, leur parfaite imitation de l'étoffe repréſentée, ſavent auſſi que la petite fille de Niobé a deux vêtemens, malgré Mr. Winckelmann qui nous aſſure *qu'elle n'a que celui de deſſous*, quoiqu'il dût voir l'autre qui eſt beaucoup plus apparent, & qui lui couvre la moitié inférieure du corps: mais Mr. Winckelmann étoit un ſavant Antiquaire, il y auroit de l'injuſtice à vouloir qu'il raiſonnât toujours comme un Artiſte, ou du moins comme un vrai connoiſſeur.

Il y a un mot dans cet endroit de Pline, qui, s'il eſt dit à propos, prouveroit que la Niobé que nous avons, n'eſt pas celle dont il parle. Il dit: *Nioben cum liberis morientem;* or la Niobé que nous avons n'eſt point mourante. D'ailleurs la fable ne la fait pas mourir, & on ne doit pas plus dire *Niobé mourante* que la femme de Loth mourante; les gens ainſi changés de ſubſtance, n'étoient pas cenſés mourir. Peut-être Pline aura-t-il vu une autre Niobé, ou qu'il aura écrit *morientem* par inadvertance. C'eſt aux Savans & aux Antiquaires à lever cette petite difficulté; Mr.

(*u*) de la même maniere; un troiſieme veut empêcher l'un de ces deux enfans de pleurer; un quatrieme donne à boire à l'autre dans une coupe: & deux Zéphirs encore, dont les vêtemens ſont agités par le vent. On n'eſt pas moins incertain au ſujet des figures qui ſont dans l'enclos du Champ de Mars; Olympus & Pan, Chiron & Achille; aſſez particulierement eſtimés cependant, pour mériter que leurs gardiens en répondent ſur leur vie.

9°. Scopas eut pour rivaux & pour contemporains, Bryaxis, Timothée & Léocharès, deſquels il faut parler en même tems, parce qu'ils ont travaillé enſemble au tombeau de Mauſole, petit Roi de Carie, qui mourut la ſeconde

---

Winckelmann ne s'en eſt pas chargé, quoique ce fut ſon affaire, & qu'il ait agité la queſtion de l'originalité de cet ouvrage antique. Il ſe détermine à croire ce groupe de Scopas, & dit qu'il y en avoit un autre de Praxitèle. Voyez le premier volume de ſes *Monumenti inediti*, pag. LXXI. Que l'ouvrage ſoit de Praxitèle ou de Scopas, je ne crois pas devoir retracter ce que j'en ai dit.

(*u*) Dans l'ancienne Mythologie *Libera* étoit Bacchus femelle, ou Ariane, ou Proſerpine, ou même Vénus.

année de la 106e. Olympiade. Ces Artiſtes ont le plus contribué à faire de ce monument, une des ſept merveilles du monde. Son étendue eſt du midi au ſeptentrion, de ſoixante-trois pieds de longueur: ſes faces qui regardent le levant & le couchant, ſont moins larges; ſon circuit eſt en tout de quatre cens onze pieds; ſa hauteur eſt de vingt-cinq coudées; il eſt entouré de trente-ſix colonnes: on les a nommées *Pteron* (*x*). Scopas a travaillé la face du côté de l'Orient, Bryaxis celle du ſeptentrion, Timothée celle du midi, & Léocharès celle du couchant (*y*). La Reine Artémiſe, qui faiſoit

---

(*x*) Les aîles.

(*y*) Un quarré qui ſur deux de ſes côtés porte 63 pieds de largeur, & dont les deux autres côtés ſont moins larges, ne peut faire un circuit de 411 pieds. Si le texte eſt corrompu, c'eſt depuis fort longtems, puiſque nous ne voyons pas qu'on l'ait encore rétabli; car je lis dans le manuſcrit de Pétersbourg, comme on lit par-tout ailleurs, ſoit dans les imprimés, ſoit dans les manuſcrits, *ſexagenos ternos pedes.* Cependant, Mr. Poinſinet vient de changer ce 63 en 163; & dans une note, il dit que deux côtés ayant chacun 163 pieds de largeur, les deux autres avoient chacun 55 pieds & demi. Mais la ſomme de ces quatre meſures étant

élever ce monument à la mémoire de ſon mari, mourut avant qu'il fut achevé; ces Artiſtes n'abandonnerent cependant pas l'ouvrage, penſant qu'il y alloit de leur gloire & de celle de l'Art, qu'il fut terminé: aujourd'hui même, on ne ſait encore auquel attribuer la ſupério-

---

437 pieds, ce ſera 26 pieds que Mr. Poinſinet aura mis de trop, puiſqu'il n'en faut que 411 ſelon le texte. Il a vu l'infirmité & l'a voulu corriger, mais pas aſſez heureuſement. Je la vois auſſi, ſans imaginer aucun moyen d'y remédier; car tant qu'il y aura *brevius a frontibus*, il ne ſera pas poſſible de s'en tirer avantageuſement pour Pline; & très-aſſurément, ſi je tentois ici quelque changement, je réuſſirois plus mal encore que Mr. Poinſinet. Il faudroit *longior a frontibus*; mais qui oſera s'en charger?

Quand pour autoriſer le *toto circuitu* du texte, il y auroit eu autour de cet édifice un mur ou un foſſé, comme le dit ſans héſiter le Pere Hardouin dans ſa note, la meſure du circuit ou du pourtour, n'en ſeroit pas moins de 411 pieds. Je ne crois pas non plus qu'il nous ſoit permis d'augmenter ni de diminuer cette meſure, à moins pourtant que nous ne la trouvions abſurde, ou que nous n'ayons de plus ſûrs mémoires que le texte de Pline, auquel nous ſommes réduits pour toute lumiere. Mais qui a dit au Pere Hardouin qu'il y avoit là un mur ou un foſſé?

rité (2). Un cinquieme Artiſte eut part à ce monument; car au-deſſus de l'aile on éleva une pyramide d'une hauteur égale à celle de l'édifice, & formée par vingt-quatre degrés, qui vont en diminuant par le haut, & ſe terminent par

---

(2) Pline l. 34, c. 8, f. 19, place le Statuaire Scopas dans la 87e. Olympiade: cependant *il le fait* travailler au tombeau de Mauſole juſqu'après *la mort* d'Artémiſe, qui arriva la deuxieme année de la 108e. Olympiade; d'où il s'enſuit que Scopas auroit eu alors 88 ans, ne fût-il né que dans la 87e. Olympiade. Mais ſuppoſons qu'il avoit déja 30 ans alors, âge où un Artiſte peut commencer à devenir célebre, & nous trouverons qu'il pouvoit bien en avoir 112 environ, à la mort d'Artemiſe arrivée deux ans après celle de Mauſole, qui mourut la quatrieme année de la 106 ou 107e. Olympiade. C'eſt 28 Olympiades après le tems où nous pouvons raiſonnablement ſuppoſer que nàquit Scopas. C'eſt-là un trop grand âge pour négliger d'en faire la remarque, ſur-tout quand c'eſt l'âge d'un Artiſte célebre qui travaille à une des ſept merveilles du monde.

Comme il ne s'agit pas de ſavoir ſi Pline ſe trompe dans l'une ou l'autre date, mais qu'il eſt queſtion de ce qu'il dit, on peut ajouter cette inattention à toutes celles qu'on a déja vues; la preuve de ſes inconſéquences n'en aura que plus de force. Il copioit un

par une platte-forme, ſur la cime de laquelle eſt un quadrige de marbre, fait par Pythis. Cette addition donne en tout à l'ouvrage cent-quarante pieds de hauteur.

10°. On voit à Rome, dans le temple d'Apollon au Palatium, une Diane de la main de Timothée, à laquelle Aulanius Evander a refait une tête. On admire auſſi beaucoup un Hercule de Ménestrate, & une Hécate qui eſt à Ephèſe, derriere le temple de Diane; les gardiens du temple avertiſſent ceux qui vont la voir, de ne pas la regarder trop fixement, à cauſe du prodigieux éclat du marbre (*a*). On n'eſtime pas

---

Ecrivain qui mettoit Scopas dans la 87e. Olympiade; il en copioit un autre qui le faiſoit travailler au tombeau de Maufole: mais il ne réfléchiſſoit pas ſur l'impoſſibilité de ces deux faits. De Piles fait bâtir, lui, ce tombeau par Alcamène, éleve de Phidias. Il en dit tant d'autres de cette eſpece, qu'il faudroit trop ſouvent répéter les repréhenſions qu'il mérite. Voilà donc comment on écrit l'hiſtoire de l'art, comment cette hiſtoire trouve des milliers d'approbateurs, & certains de ces approbateurs ne veulent pas qu'on l'écrive mieux!

(*a*) On n'entend pas trop ce que pouvoit être ce *prodigieux éclat du marbre*. S'il provenoit du poli; le prodige étoit le même à toutes les ſtatues de mar-

moins les Graces qui ſont dans le veſtibule de la citadelle d'Athènes: elles ont été faites par Socrate; c'eſt un autre que le Peintre, c'eſt lui ſelon quelques-uns (*b*). A Smyrne il y a de

---

bre poli. Si c'étoit la blancheur propre du marbre; il n'y avoit encore rien de bien particulier. Si pour conſerver cette blancheur & ce poli, les ſacriſtains frottoient ſouvent la ſtatue, leur propreté ne s'accordoit pas avec l'objet d'une ſtatue, qui eſt, de pouvoir être regardée ſans bleſſer la vue par trop de luiſant. Un homme accoutumé à voir & à bien voir de la ſculpture, en eût fait l'obſervation. Il n'y eût pas manqué, ſi, comme Pline, il ſe fût moqué de la ſuperſtition qui déïfioit ceux que les ſtatues repréſentoient. Quand on a dit, *Deumque faciendo, qui jam etiam homo eſſe deſierit: on fait un Dieu de celui qui en ceſſant de vivre n'eſt même déja plus un homme*, (l. 7, c. 55.) on peut laiſſer entendre par un mot *que ce prodigieux éclat du marbre* étoit entretenu par les Prêtres d'Hécate, & qu'ils en profitoient pour faire croire au peuple imbécille, que l'œil des profanes ne pouvoit impunément ſoutenir l'éclat de cette redoutable divinité.

(*b*) Remarquez que Pline met ces Graces de Socrate au nombre des ouvrages *fameux*, & qu'il dit qu'elles n'étoient pas *moins eſtimées* que l'Hercule de Méneſtrate qu'on *admiroit beaucoup*. Il ne paroît pas qu'il y ait là rien de repréhenſible: cependant, ſi

Myron célebre dans le bronze, une vieille femme yvre, remarquable entre les ouvrages du pre-

---

ces Graces paſſoient pour être de Socrate le Philoſophe, on trouvera que Pline prenoit à la volée ce qu'il rencontroit, ſans trop ſe ſoucier de la valeur de ſes jugemens. Pour ne pas tout donner aux conjectures, appuyons-nous de bonnes autorités, c'eſt-à-dire, des meilleures que nous puiſſions avoir.

Pauſanias, dont les recherches exactes vont quelquefois juſqu'aux plus minutieux détails, dit au livre premier, ch. 22. *En entrant dans la citadelle, on trouve devant le veſtibule un Mercure & les Graces attribuées à Socrate, fils de Sophroniſque, celui que la Pithye déclara le plus ſage des hommes.* Il dit ailleurs, *j'ai déja parlé des Graces que l'on a miſes à l'entrée de la citadelle d'Athènes, ſtatues qui ont été faites en marbre par Socrate, fils de Sophroniſque*, l. 9, c. 35. Diogène Laërce & Suidas, dont il eſt inutile de rapporter les paroles, confirment la même opinion, & il paroit par ces témoignages réunis, que c'étoit aſſez généralement celle de l'antiquité ; elle attribuoit cet ouvrage au Philoſophe Socrate.

Il ne reſte plus qu'une obſervation à faire, pour juger ſi cette production pouvoit être comparable à ce *qu'on admiroit beaucoup*, & ſi on avoit raiſon de ne la *pas moins eſtimer*. Socrate, éleve de ſon pere, quitta la maiſon paternelle & la ſculpture à l'âge de 17 ans environ, pour ſe retirer auprès du Philoſo-

mier ordre. Aſinius Pollion, eſprit d'une extrême véhémence, voulut auſſi que ſes édifices

---

phe Archélaus. Voyez, & dites ſi vous croyez qu'à cet âge un jeune homme puiſſe faire des ſtatues de marbre égales en beauté à celles des grands Artiſtes. C'eſt une queſtion dont je ne prends point la déciſion ſur mon compte : mais j'aſſure que ſi Socrate a fait ces figures à 17 ans, & qu'elles fuſſent auſſi belles qu'on le dit, il mérite une place diſtinguée ſur la liſte des *enfans célebres*.

Vaſari nous dit auſſi que Michel-Ange n'ayant pas encore travaillé le marbre, fit à l'âge de 14 ou 15 ans, la copie d'une tête de faune antique, & que cette copie égaloit l'original. A dix ans, le Bernin fit une tête de marbre, admirée, dit-on auſſi par les connoiſſeurs. La différence eſt grande entre ces têtes, quelque ſurprenantes qu'elles fuſſent, & un groupe de marbre peut-être coloſſal, compoſé, drapé, deſſiné, exprimé, étudié enfin d'après le naturel, par un enfant de 16 ou 17 ans. Les études qu'il a fallu faire avant de produire la Vénus de Médicis & les autres chefs-d'œuvres de la ſculpture Grecque, n'indiqueroient-elles pas que l'étonnant mérite du jeune Athénien pourroit bien être un peu romaneſque ? Si c'étoit une inſpiration de ſon démon familier, nous n'aurions plus rien à dire : mais Socrate avertit dans Platon, que cet eſprit ne l'inſpiroit que pour le détourner, & non pour le faire entreprendre.

euſſent le même caractere. On y voit des Centaures portant des Nymphes, par Archéſitas ;

Ainſi le grand nom du Philoſophe, n'auroit-il pas un peu influé ſur l'ouvrage du jeune Artiſte? Athènes ſe diſtinguoit dans l'art de raſſembler les extrêmes, & Socrate fut un de ſes coups de maître: l'inſtant d'après la ciguë fut celui de ſa ſtatue faite en bronze par Lyſippe; & comme de la ſtatue à l'autel il n'y a qu'un pas, Socrate eut auſſi une chapelle. Pourquoi la pénitence de ſes exécuteurs n'auroit-elle pas pouſſé l'enthouſiaſme, juſqu'à regarder ſes foibles eſſais en ſculpture comme des ouvrages *admirables?*

Les Athéniens qui paſſoient avec tant de chaleur & de légéreté d'une affection à l'autre, érigerent 360 ſtatues d'airain à Démétrius de Phalere ; pluſieurs étoient équeſtres, dit-on, ou ſur des chars à deux chevaux; elles furent faites en moins de 300 jours: demandez à Pline & à Diogène Laërce, qui le rapportent, ſi c'eſt un conte, & croyez-en ce qu'il vous plaira. Démétrius avoit beaucoup de crédit & de mérite; il falloit bien qu'il eut auſſi des ennemis aſſez puiſſans pour le faire condamner à la mort: mais s'étant ſauvé, leur fureur attaqua ſes ſtatues, jetta les unes dans l'eau, briſa les autres, & fit des pots de chambre de quelques-unes. Soyez ſûrs cependant qu'Athènes enſuite, honora la mémoire de l'Archonte Philoſophe; le tableau de Parrhaſius peignoit ce peuple on ne ſauroit plus juſte. Pour notre Pline, il aura

les Muſes Theſpiades, par Cléomène; l'Océan & Jupiter, par Entochius; des femmes à che-

---

rencontré la tradition concernant les ſtatues des Graces, il ſe ſera peu inquiété de leur véritable auteur, puis il aura très-imparfaitement dépoſé le fait dans ſon ouvrage.

Un Ecrivain cependant qui ne feroit pas Pline, & qui voudroit ſe piquer d'exactitude ſur les faits qu'il ſe chargeroit de rapporter, ne prendroit-il pas les meilleures informations concernant l'Auteur & le mérite d'un ouvrage qui portoit un ſi beau nom, ſachant d'ailleurs que Socrate avoit été Statuaire dans ſa jeuneſſe? Il ſemble que ſi on interrogeoit cet Ecrivain ſur le fait dont il eſt queſtion, voici à peu près ce qu'il pourroit répondre: "Pline eſt ici un mauvais „ modele; il ne lui ſuffit pas de dire, en parlant de „ ces ſtatues des Graces, *elles ſont d'un autre Socrate* „ *que le Peintre; elles ſont de lui ſelon quelques-uns:* „ *quas Socrates fecit, alius ille quam Pictor: idem,* „ *ut aliqui putant*, parce que cette légéreté, cette „ inattention, eſt une faute un peu trop forte pour „ un juge & un Hiſtorien des beaux-arts; elle jette „ une fauſſe idée dans l'eſprit du lecteur, ou ne lui en „ laiſſe aucune. Si Pline ſavoit que ces ſtatues étoient „ réputées pour être du Philoſophe, il n'avoit pas de „ plus belle occaſion de le dire. Si au contraire, il „ ſavoit ou croyoit qu'elles n'en fuſſent pas, c'étoit „ encore ici la place pour réfuter l'opinion qui les lui

val par Stephanus; Mercure & Cupidon réunis, par Tauriſcus, non pas le ciſeleur, mais celui

---

„ attribuoit. Or, il a manqué à l'une & à l'autre de „ ces deux obligations; je ne puis donc le regarder „ ici comme un modele. Je dis même qu'il eſt à pro- „ pos de cenſurer de pareilles fautes quand on les „ rencontre. Il faut s'élever contre elles, afin d'affoi- „ blir le crédit des opinions qui tendent à les préco- „ niſer; c'eſt oppoſer des digues à l'inondation uni- „ verſelle. Il faut, autant qu'il eſt poſſible, y appor- „ ter la modération de la ſaine critique, & éviter un „ excès qui pourroit avoir cependant ſon utilité, s'il „ arrêtoit l'exceſſive crédulité : mais gardons-nous „ toujours de l'un & l'autre de ces deux extrêmes ". Voilà, ſi je ne me trompe, ce que diroit un Ecrivain exact, un homme qui ſe piqueroit d'avoir le ſens droit.

Il y a des gens qui ont écrit ſur l'art autant que Pline, & à qui les particularités de l'art ſont auſſi étrangeres. La connoiſſance de certains traits hiſtoriques eſt cependant ſi néceſſaire pour en écrire, que ſans elle, non ſeulement on jette un louche ſur la plupart des choſes qu'on avance, mais que l'on produit auſſi, ſans l'appercevoir, des jugemens tels que pourroit bien être celui qui occaſionne cette note.

Je ne la finirai pas ſans parler d'un Académicien qui *poſſédoit très-bien la profonde connoiſſance de l'antiquité, & cette critique judicieuſe & ſûre qui étoit le fruit de ſes veilles*, dit le dictionnaire de Mo-

de Tralles; un Jupiter hoſpitalier, de Pamphile diſciple de Praxitèle; un Groupe de Zéthus, &

---

reri. Socrate avoit, dit-on, une patience merveilleuſe à ſouffrir les injures; j'en aurois autant ſi j'étois Socrate: mais ne pouvant atteindre à cette ſublimité, l'on voudra bien me permettre, au moins, quelques mots d'obſervation.

En commençant la vie du Philoſophe, Mr. Charpentier dit: *Le pere de Socrate étoit Sculpteur, & ſe nommoit Sophroniſcus: ſa mere étoit ſage-femme, & s'appelloit Phénarete; le mérite du fils a ſauvé leurs noms de l'oubli où leur baſſeſſe les avoit condamnés, & leur a donné l'immortalité qu'ils ne ſe pouvoient acquérir.*

Il eſt à croire que ſi le fils de Sophronique avoit eu pour pere le bourreau d'Athènes, par exemple, notre Académicien auroit ſubſtitué quelque terme plus énergique à celui de *baſſeſſe*. Mais n'inſiſtons pas ſur le mot, parlons de la choſe. Interrogeons *cette critique judicieuſe, & cette profonde connoiſſance de l'antiquité.* Eſt-ce bien le critique ſavant, judicieux, & qui n'ignoroit pas les noms de tant d'Artiſtes célebres qui ſe ſont *acquis l'immortalité?* Eſt-ce bien lui qui s'abandonne à une auſſi *baſſe* invective? Eſt-ce lui qui ne voit pas que ſi le Statuaire Sophroniſque eut été ſur la ligne des Apelles, des Phidias & de tant d'autres, ſon nom peut-être, ſans le mérite de ſon fils, nous ſeroit parvenu à côté de ces noms illuſtres?

Amphion avec Diſcé; le Taureau & le lien d'un ſeul bloc de marbre, ouvrage d'Apollonius &

Non, ce n'eſt point le ſavant qui tombe dans une faute ſi *groſſiere;* il connoiſſoit trop bien l'antiquité. Qui eſt-ce donc ? Je vais vous le dire.

Mr. Charpentier donna *la vie de Socrate* en 1650, & l'Académie royale de peinture & de ſculpture venoit d'être fondée en 1648..... *Des Peintres & des Sculpteurs! Une Académie royale! Mais cela eſt ridicule!* C'eſt ainſi que dans une compagnie qui n'étoit pas la nôtre, on parloit alors de notre inſtitution. Je ne vous dis que ce que nous ſavons tous, par de bons mémoires lus dans nos aſſemblées. Vous voyez que ce n'eſt pas plus la profonde connoiſſance & la critique judicieuſe qui forment ici le ſtyle de l'Académicien Charpentier, qu'elles ne formoient celui de l'Académicien de la Nauze quand il écrivoit que les Artiſtes étoient mépriſables, & je crois vous dire ce que c'eſt.

Depuis plus d'un ſiecle, on a lu & réimprimé cette vie de Socrate, & nous ne voyons pas qu'aucun Ecrivain ait donné le moindre ſigne d'improbation à la petite phraſe de Mr. Charpentier. De notre part, il ne pourroit y avoir que la pitié, l'ignorance ou la ſtupidité, peut-être auſſi la baſſeſſe craintive, ou bien encore la patience de Socrate, qui pourroient nous fermer la bouche..... Mais laiſſons l'éminent Mr. Char-

de Tauriſcus, apporté de Rhodes. Ils ont occaſionné un doute ſur leur pere, ayant déclaré

---

pentier exhaler ſa mauvaiſe humeur, & n'ayons ni humeur ni baſſeſſe.

Jettons l'œil un inſtant ſur une autre idée, qui, ſi elle n'eſt ni juſte, ni même vraiſemblable, n'a pas du moins le ton atrabilaire du doyen de l'Académie Françoiſe. L'Auteur de la *félicité publique* dit, pag. 31, tome premier, *les arts agréables, tels que la peinture, la ſculpture, l'architecture; les talens frivoles, tels que la poéſie & la muſique occupent l'enfance de l'eſprit humain.* Ce n'eſt pas certainement de l'enfance individuelle qu'il s'agit; car les enfans ne s'occupent guere, généralement parlant, des arts dont il eſt fait mention: ce ſera donc l'enfance des ſociétés. Cependant nous voyons toujours les grands Artiſtes contemporains des Savans, & des grands hommes en plus d'un genre, dans les pays où nos arts ont atteint le plus de perfection. C'eſt ce que je crois trouver dans l'hiſtoire ancienne & dans la moderne. Mais comme je puis me tromper, l'une & l'autre ſont entre les mains de tout le monde, & Mr. le Chevalier de Chatellux permettra qu'on y regarde.

Si le ſiecle d'Alexandre, celui d'Auguſte, celui de Léon X, & celui de Louis XIV, ont été l'enfance de la Grèce, de Rome, de l'Italie moderne & de la France, qu'on nous indique au moins le tems de leur maturité, & quand l'eſprit humain fut élevé dans ces

qu'ils regardoient Menecrate pour tel, mais que leur pere naturel étoit Artémidore (*c*). On eſti-

---

différens pays à une plus grande hauteur. Je ſuis fâché qu'Homère n'ait eu qu'un *talent frivole*; & cette idée ne paroîtroit-elle pas étrangement philoſophique?

Il eſt vrai qu'ailleurs Mr. le Chevalier de Chatellux convient que *parée des attraits de la poéſie, la vertu fut plus touchante, & le plaiſir plus ſéduiſant.* Enfin, que la muſique *fit couler les larmes les plus délicieuſes que l'enthouſiaſme ait jamais offertes aux talens*, (tom. 2, pag. 88.). Souffrons les erreurs d'un Ecrivain qui ſait les rectifier, & convenir avec autant de ſenſibilité, que la muſique & la poéſie ne ſont pas des talens frivoles; & ſur-tout qui ſait dire après quelques points: *Je m'arrête, & je crains l'attrait naturel qui m'attacheroit trop à des objets ſi intéreſſans.*

L'Imprimeur de Mr. Brotier a commis ici une petite faute: il a placé la note concernant *Socrate* avant celle qui concerne l'*Hercule de Ménestrate.* Je ne crois pas que cette inattention vienne de l'Auteur: mais comme ſon objet eſt d'être exact, il eſt permis au lecteur de l'être auſſi. Au livre 34, on a mis *Chryſippum* pour *Lyſippum.* Plut-à-Dieu que nous n'euſſions pas à nous reprocher d'autres fautes!

(*c*) Par un uſage des anciens, ces deux Artiſtes ont nommé, dans l'inſcription du groupe, le Statuaire Ménécrate *leur pere*, parce qu'étant leur maître, il

me au même endroit un Bacchus, d'Eutychis. Près du Portique d'Octavie, il y a un Apollon de Philiſque Rhodien: il eſt dans le temple de ce Dieu; Latone, Diane, les neuf Muſes, & un autre Apollon nud. Celui qui dans le même temple tient une lyre, eſt de Timarchide. Dans l'intérieur du Portique d'Octavie dans le temple de Junon, il y a deux figures de cette Déeſſe, l'une de Dionyſius & l'autre de Polyclès. La Vénus encore au même lieu, eſt de Philiſque, & les autres figures ſont de Praxitèle. Le Jupiter du temple voiſin eſt des fils de Timarchide. Le Pan & l'Olympus luttant à qui l'emportera ſur la flute, & qui ſont au même endroit, ont été faits par Héliodore; ce Groupe eſt le ſecond fameux dans le monde (*d*). Poly-

---

étoit leur pere dans l'art; Artémidore étoit leur pere naturel.

(*d*) Mr. Poinſinet dit qu'il ne faut plus lire *Heliodorus*, parce que cette leçon eſt abſurde, mais *Heli'orus* qui ſignifie *une connexion ou aſſemblage du ſoleil Grec & du ſoleil Egyptien.* Il dit même: *je ſerois d'avis de lire ici Herm'Orus.* Quelque ſavante que ſoit la Note & la nouvelle leçon de Mr. Poinſinet, je m'en tiens à *Heliodorus*, parce que c'eſt le nom du Sculpteur qui fit le groupe de *Pan & Olympus*, qu'on

charme a fait la Vénus au bain, & le Dédale debout. On voit combien on eſtimoit l'ouvrage de Lyſias, par l'honneur qu'on lui fit, puiſqu'Auguſte l'a conſacré à la mémoire de ſon pere Octavius dans le Palatium, au-deſſus du ceintre, dans une niche ornée de colonnes; c'eſt un char à quatre chevaux, avec Apollon & Diane, le tout d'un ſeul bloc de marbre. Dans les jardins de Servilius on eſtime l'Apollon de Calamis le ciſeleur; les Athlètes de Dercylis, & Calliſthène l'Hiſtorien, par Amphiſtrate.

11°. Il n'y a pas eu beaucoup d'autres Artiſtes dont le nom ait été fameux, parce qu'il

---

retrouve le même nom parmi les Statuaires, au livre 34. Chapitre 8, & que Pauſanias nomme également ce Sculpteur, Ἡλιόδωρος, *Heliodorus*. Il faut obſerver auſſi, que Pline en nommant les ouvrages, ne manque pas d'en nommer les Auteurs: pourquoi auroit-il excepté celui d'un Groupe qui étoit le ſecond fameux dans le monde; *quod eſt alterum in terris ſymplegma nobile?* Paroles que Mr. Poinſinet n'a pas traduites. J'approuve ſouvent ſes interprétations, je cherche même à m'y conformer autant qu'il m'eſt poſſible; que me couteroit-il de croire *Heliodorus* abſurde, ſi, comme on le voit, cette leçon n'avoit pas tout en ſa faveur?

y a des ouvrages exquis où le nombre des Artiſtes a été un obſtacle à la réputation particuliere de chacun d'eux; car un ſeul ne doit pas en avoir toute la gloire: & cependant quand on parle d'un ouvrage, on ne peut les nommer tous, comme le Laocoon qui eſt dans la maiſon de l'Empereur Titus; ouvrage préférable à tout ce qui a été fait en Peinture & en Sculpture (*e*).

(*e*) Ainſi le Groupe de Laocoon eſt préférable au Jupiter de Phidias *que perſonne n'a égalé; quem nemo æmulatur*, l. 34. c. 8. ſ. 19. N°. 1. Il eſt préférable à la Vénus de Praxitèles, *la plus belle figure qui fût au monde, ante omnia... in toto orbe terrarum.* l. 36. c. 5. N°. 5. & à celle de Scopas *qui l'emportoit ſur celle de Praxitèles; Praxiteliam illam antecedens*, l. 36. c. 5. N°. 7. Enfin, le Groupe de Laocoon étoit préférable aux ouvrages d'Apelles *qui a ſurpaſſé tous les Artiſtes qui l'avoient précédé, & ceux qui le ſuivirent; verum omnes prius genitos futuroſque poſtea ſuperavit Apelles Cous*, l. 35. c. 10. N°. 10. Si c'eſt-là ce qu'on appelle *parler comme un Artiſte*, on voit bien que c'eſt comme un Artiſte qui raiſonneroit mal des productions de ſon art. Cependant, j'ai ſous les yeux une découverte ſur la Sculpture, qui me feroit pardonner à Pline, ſi les erreurs d'un Ecrivain faiſoient oublier celles d'un autre. Un traducteur dit en parlant du Groupe de Laocoon: *ce morceau, tout admirable*

Il eſt d'un ſeul bloc, ainſi que les enfans &

---

qu'il étoit, n'avoit cependant pas la beauté du coloris qu'on admiroit dans les tableaux & dans quelques ſtatues qu'on voyoit à Rome. (Criton, ou de la grace & de la beauté. Extrait d'un dialogue traduit librement de l'Anglois. Paris, 1776.) En effet, la beauté du coloris de quelques ſtatues qu'on voyoit à Rome, eſt une idée neuve & bien *librement* produite au grand jour. J'ignore ſi elle eſt Angloiſe, ou ſi elle appartient au traducteur. Fermons la parentheſe, & revenons à Pline.

Il ne faut pas chicaner ſur le mot *Statuaria*, qu'il employe ici, au lieu de *Sculptura*, qui paroîtroit plus convenable, puiſque le Laocoon n'eſt pas un bronze, genre d'ouvrage qu'il nomme ordinairement *Statuaria.* Il prend ici ce mot dans une acception plus étendue, & qui déſigne l'art en général: le collectif qu'il fait de la Peinture & de la Sculpture n'en laiſſe aucun doute; car pourquoi excepteroit-il de ſa comparaiſon, les ouvrages en marbre, tandis qu'il y admet ceux de Peinture? Sa comparaiſon eſt abſolue; il regardoit en la faiſant, le Laocoon comme ſupérieur aux autres productions de l'art, ſoit tableaux, ſoit ſtatues. Reſte à ſavoir ſi ce jugement eſt d'accord avec ceux qu'il porte ailleurs: on vient de voir ce qui en eſt.

Mais je voudrois bien qu'on répondit juſte aux queſtions ſuivantes. Pourquoi Pline qui s'amuſe par

les replis du ſerpent. Ce groupe a été fait de concert

---

fois à des minuties ſur les arts, comme je le remarque ailleurs, & qui voyoit le Laocoon, ne dit-il pas au moins une partie de ce que les modernes en diſent? Pourquoi ne marque-t-il pas les traits les plus caractériſtiques de cet ouvrage ſublime? Pourquoi s'en tient-il à une eſpece de lieu commun équivalent à celui-ci; *c'eſt la plus belle choſe du monde?* Eſt-ce bien là, prendre les yeux de Timomaque pour juger du Laocoon, ainſi qu'on le rapporte, article *Laocoon*, dans l'Encyclopédie? A-t-on ſenti, en faiſant cette application au jugement de Pline, combien elle eſt fauſſe, & que Timomaque impatienté par un ignorant critique, qui ne voyoit pas combien l'Hélène de Zeuxis étoit belle, pouvoit lui répondre par un mot d'humeur & d'enthouſiaſme; *prens mes yeux, & tu la trouveras divine?* A-t-on apperçu que les lecteurs, à qui Pline n'avoit pas garanti la durée du Laocoon, avoient autant de droit à l'inſtruction ſur ce morceau, que ſur cette mere mourante, qui dans le ſac d'une ville, paroiſſoit ſentir & craindre que ſon enfant ne ſuçât le ſang au lieu du lait déja tari? Falloit-il plus d'efforts à l'Ecrivain, pour l'un que pour l'autre, ſurtout quand il ne dit pas que le tableau d'Ariſtide eſt préférable à tout ce qu'on a fait en Peinture & en Sculpture? En attendant une bonne réponſe à ces queſtions, voici la mienne. Pline avoit ſouvent en

concert par les trois excellens Artiſtes, Agé-

eſprit & en ſtyle, ce qui lui manquoit en connoiſſance & en jugement. On peut lui appliquer le proverbe dont il ſe ſert en parlant des Grecs: *non conſtat ſibi diligentia.*

Voilà comme il écrit des Arts; voilà comment *ſes lignes* ſont des garants certains pour tranſmettre le vrai mérite à la poſtérité. Il eſt beau d'y arriver; il peut l'être autant de la mériter, n'y arrivât-on pas; tant de circonſtances pouvant en empêcher: témoins Agaſias, Apollonius, Glycon & l'auteur de la Vénus de Médicis, & celui de l'Apollon, qui nous ſont connus ſeulement par un morceau de marbre que le moindre accident pouvoit mettre en pouſſiere, comme tant d'autres.

Ces Artiſtes étoient aſſurément célebres de leur vivant, parce qu'on ne fait pas un Apollon, un Gladiateur, un Torſe, un Hercule Farnèſe, une Vénus de Médicis, pour ſon coup d'eſſai. Cependant *les lignes* contemporaines ſe ſont tû; ou ſi elles ont parlé, elles ont ſubi le ſort de tant d'autres productions adreſſées à la poſtérité, que je ſuis loin de mépriſer cependant; ſi j'y avois un droit bien acquis, je vous proteſte que Pline m'en feroit paſſer l'envie. Il eſt ſi mal informé; il informe ſi mal; ce qu'il dit de l'art eſt quelquefois ſi gauche ou ſi commun, qu'il ſeroit peut-être plus avantageux de n'être point célébré, que de l'être de ſa façon. Puis faites un appel à la poſté-

ſander, Polydore & Athénodore Rhodiens (*f*). Cratérus avec Pythodore, Polydecte avec Hermolaüs, un autre Pythodore avec Artémon, & Aphrodiſius de Tralles ſeul, ont également rempli d'excellentes figures les maiſons de Céſar au mont Palatin (*g*). Diogène, Athénien, a

---

rité, que Pline en ſoit l'archiviſte; les contemporains vous diront: c'eſt fort bien fait à vous, elle examinera votre affaire: & va-t-en voir s'ils viennent, & comment ils viennent.

(*f*) Des auteurs prétendent que le Laocoon de Rome, n'eſt pas celui dont parle Pline. Sans vouloir entrer dans cette diſcuſſion, j'obſerve qu'on n'a ſu le nom des trois Artiſtes que par le témoignage de Pline; que le groupe romain n'eſt pas d'un ſeul bloc; voilà ce qu'on ſait, & voici ce que j'ajoute. Un homme arrivant de la Grece, m'apporta, il y a quelques années, à Pétersbourg, la main gauche d'un Laocoon tenant un tronçon de ſerpent. Le marbre étoit grec, mais ſi grugé, ſi gâté, que ne croyant pas qu'il valût ce qu'on m'en demandoit, je le rendis. Cependant, le peu qui reſtoit du travail, me fit naître des ſoupçons, & je les conſerve. Que le Laocoon de Pline ſoit ou non le nôtre, je ne crois pas que nous ayions à regretter ſa perte. J'ignore pourquoi Mr. Poinſinet n'a pas traduit *qui eſt in Titi Imperatoris domo.*

(*g*) On peut ajouter à ces exemples celui de Pra-

décoré le Panthéon d'Agrippa : & les Caryatides

---

xitèle, qui exécuta le conducteur d'un char de Calamis ; procédé qui *fait honneur à ſon cœur.* Celui d'Apollonius & de Tauriſcus, qui firent de concert le groupe de Dircé. On pourroit y joindre auſſi quelques traits plus modernes de l'union des Artiſtes qui ont concouru à la perfection d'un ouvrage. L'Antiquité nous en fournit pluſieurs autres que Pline n'a pas rapportés ; je citerai ſeulement, d'après Pauſanias, les deux freres Thylacus & Onéthus, qui *avec leurs enfans*, exécuterent une ſtatue de Jupiter, & dont les noms ont été conſacrés ſur l'ouvrage même, par une inſcription. Timarchide & Timoclès firent enſemble un Eſculape. Onatas & ſon fils ou ſon éleve Callitelès, exécuterent un Mercure, ainſi que l'inſcription de la ſtatue le témoigne.

Il y a donc quelques Artiſtes qui ne ſont pas bleſſés qu'un autre mette la main à leur ouvrage, & veuille bien concourir à ſon ſuccès. Leurs contemporains & la poſtérité couronnent donc leur réuſſite & leur vertu par des éloges. Flattés du plaiſir de voir réuſſir une belle choſe, animés du ſeul déſir de la bien faire, ils ont aſſez d'élévation pour perdre de vue la petite jalouſie, & aſſez de courage pour ſe mettre au deſſus de la méchanceté qui n'a de force que pour empoiſonner ce qu'elle n'oſeroit entreprendre. Ces ames honnêtes, car il faut qu'elles le ſoient autant l'une que l'autre, ſentent que ſi l'ouvrage eſt beau, il en

qui ſervent de colonnes à ſon temple, ſont des

---

réſultera néceſſairement que ceux qui l'ont fait, ſont d'habiles gens.

Mais, dira-t-on, il faut au moins dans une grande production montrer qu'on eſt en état de l'exécuter ſoi-même; & ſi l'Artiſte qui en eſt chargé confioit à ſon fils ou à ſon éleve, quelques-unes des parties de l'ouvrage, & que ç'en fuſſent des principales, ne trouveriez-vous pas qu'il auroit tort? — Je ne ſais; mais changeons de propos, attendu qu'il eſt indécent de rire au nez des gens qui nous parlent, & que vous m'en donnez une furieuſe envie. Dites-moi votre avis ſur un trait dont on me parloit dernierement: voici le fait.

Un homme avoit ſuffiſamment de quoi vivre à ſon aiſe, & ſon bien lui appartenoit. Il lui prit un jour la fantaiſie de tirer de ſon coffre deux ou trois mille piſtoles, (je ne me ſouviens pas bien préciſément de la ſomme,) & d'en faire préſent à un jeune commerçant qui les employa de maniere à en retirer un profit conſidérable. Mais la conduite de l'homme à ſon aiſe fut blâmée par les commeres & les oiſifs de ſon quartier. Ils diſoient; voyez un peu la bizarrerie! Mr. Philotime peut lui-même faire valoir ſon bien, & il s'aviſe d'en donner une belle & bonne partie à un autre; on n'eſt point fait à ces manieres, & nous tracaſſerons la conduite extraordinaire de Mr. Philotime. Voilà ce qu'on me contoit; qu'en penſez-vous?

plus eſtimées, ainſi que les ſtatues poſées ſur

— Que les hommes ſont des monſtres; que Mr. Philotime eſt le maître de ſon bien; que l'uſage qu'il en fait eſt beau & honnête; que ſon cœur eſt bon; que l'œil des commeres & des oiſifs de ſon quartier eſt mauvais; que ſi le jeune commerçant a fait un auſſi bon uſage de la ſomme qu'en auroit pu faire celui qui la lui a cédée, toutes les voix honnêtes ſe réuniront pour approuver un procédé d'autant plus louable, qu'il eſt un peu rare; & qu'en un mot, vous n'avez pas opéré ſur moi l'effet que j'ai produit ſur vous; parce que des noirceurs bêtes ne me donnent pas envie de rire. — Bon, des noirceurs! tenez-vous-en aux bétiſes, & riez toujours. Quant à votre autre jugement, je croirois volontiers que vous avez raiſon, & la choſe à préſent ne me paroît pas même devoir être diſcutée. — Comment raiſon! Et ſi bien raiſon que vous & moi voudrions ſouvent nous endormir avec la penſée douce d'en avoir fait autant: voilà mon avis. Mais vous m'avez fait une ſupercherie; vous avez changé de propos, ſans-doute parce que vos Statuaires vous embarraſſoient un peu, & que vous apperceviez que je n'approuvois pas leur conduite. — Eh! vous la louez au-delà de mes eſpérances! — Moi? Je n'ai pas dit un mot qui reſſemble à un éloge. — Quoi! Vous ne venez pas de dire que toutes les voix honnêtes ſe réuniront pour approuver celui qui diſpoſe d'une partie de ſon bien à une fin honnête?

Vous ne vous êtes pas emporté contre les hommes? Vous ne les avez pas traités de monſtres, parce que les voiſins de Mr. Philotime ont l'œil mauvais? Ne voyez-vous pas que ce Mr. Philotime eſt un Artiſte qui céde une partie de ſa propre réputation à un autre jeune Artiſte qui ſait y faire honneur? Quand vous admirez le Groupe du Laocoon, n'eſt-il pas vrai que vous ne demandez pas ſi c'eſt Agéſander ou Polydore ou Athénodore qui a fait la tête; mais que vous regardez ſi cette tête eſt belle, ſi elle répond au reſte; & que vous comblez d'éloges les trois Artiſtes qui ont concouru de concert à la beauté de l'ouvrage? Vous ne demandez-pas non plus ſi l'un des trois étoit un éleve, parce que vous ſavez que votre queſtion ſeroit d'un imbécile; attendu qu'on eſt ordinairement éleve de quelqu'un, & que ſans miracle, un éleve peut avoir autant ou plus de talent que ſon maître.

Vous ne reſſemblez-pas, ſans doute, à certains raiſonneurs qui font ce puiſſant ſillogiſme: *un maître en ſait plus que ſon éleve, ainſi l'ouvrage de l'éleve eſt néceſſairement inférieur à celui du maître.* Mr. Jourdain ne raiſonnoit pas autrement. Mais Mr. Jourdain étoit d'ailleurs un fort bon homme & ſans noirceur. Il n'étoit pas non plus de ces gens qui pourroient dire; *ſi nous euſſions été du tems de Thylacus, d'Onethus, de leurs enfans & de leur Jupiter, nous euſſions blâmé Thylacus, Onethus, leurs enfans & leur Jupiter. Nous euſſions traité avec la même baſſeſſe & la même indécence Timoclès, Timarchide, Onatas avec ſon fils ou ſon éleve. Et que ſavez-vous ſi dans la* 88e. *Olym-*

piade, nous n'euſſions pas auſſi tracaſſé les auteurs ſublimes du Laocoon? Mais auſſi vous pouvez compter qu'en l'an de grace 3772, *nous ne taririons pas ſur l'éloge des productions de cette préſente année* 1772. *Voilà notre maniere de penſer & d'agir dans certaines circonſtances; car ce ſont bien plus les circonſtances, que le mérite d'un ouvrage qui déterminent notre penchant à louer ou à blâmer.*

Si ces gens-là avoient au moins quelques vraies connoiſſances de l'Art, on pourroit leur dire, voyez ſi l'ouvrage de l'éleve eſt inférieur à celui du maître, puiſqu'il ne s'agit que de cela. Obſervez d'ailleurs que ſi ce maître a du talent & des yeux, il ne laiſſera pas dans ſon ouvrage une partie inférieure au reſte. Obſervez encore que ſi, par exemple, il étoit queſtion d'une figure dont la tête fut un portrait, & que l'éleve eut abſolument dirigé ſes études vers ce genre, qui ne ſeroit pas autant celui du maître, il y auroit tout à parier que l'ouvrage de l'éleve ne dépareroit pas celui du maître; car il faut ſuppoſer qu'ils ont au moins l'un & l'autre quelque théorie des parties de l'art qu'ils n'exercent pas; & qu'en raiſon de l'importance de l'ouvrage, l'intérêt de ſa perfection doit augmenter dans l'eſprit de l'Artiſte qui en eſt chargé. — Mais ſi le maître a fait cette tête; ſi le tout n'eſt qu'une convention entre lui & ſon éleve. — Comment! depuis un inſtant votre œil eſt devenu mauvais! Votre honnêteté, votre raiſon ne vous diſent pas que ſi ce maître n'étoit plus, ſa convention auroit été le trait d'un inſenſé; attendu qu'alors l'éleve dépouillé

de ſon ſavoir d'emprunt, ne ſeroit plus qu'un objet de riſée & de mépris: or il ne faut pas ſuppoſer les gens plus bêtes que de raiſon. Pourquoi, ſi vous avez des talens, vous évertuez-vous, comme ceux qui n'en ont point, à gâter une action honnête? Eſt-ce parce que vous ne la concevez pas, ou qu'on vous pouſſe à la dénigrer? Je ne vous dis rien de la poſtérité; nos petits travers n'y ſeront pas connus: mais cette vindicte actuelle & publique, ce tribunal univerſel auquel *tout homme* eſt ſoumis, nous traduit continuellement à ſa juſtice, & flétrit quiconque a *mérité* de l'être. Croyez-moi, toutes les fois que les hommes voudront ou pourront faire uſage de leur raiſon, ils ſeront tout auſſi ſurpris que vous l'étiez il n'y a qu'un inſtant, de ſe trouver honnêtes. —— Adieu; je vais dire aux méchants, aux commeres & aux oiſifs, que la ſottiſe & la malignité ne font pas fortune, quand elles ſont pénétrées.

Si cette note n'eſt pas claire, en voici l'explication. Madame Falconet, ma bru, a modelé la tête coloſſale de Pierre le Grand: quelques perſonnes *bien honnêtes* s'occuperent à jetter du ridicule ſur cette action doublement vertueuſe. La note parut, & ces *braves gens* virent alors, que leur maniere d'inſulter n'étoit pas heureuſe. Mais comme un peu de honte eſt bien-tôt paſſé, ils reprirent courage, dit-on, ſur nouveaux frais. Si vous avez vu des loups enragés faire le dégat chez de paiſibles laboureurs, je n'ai plus rien à vous dire.

Je fis imprimer en 1771, que la tête de la ſtatue de Pierre le Grand, étoit modelée par Mademoiſelle

Collot. Mr. Saly fit paroître en 1773, la note que voici; elle eſt dans une apologie qu'il a faite de ſon ouvrage, pag. 13. Il a eu raiſon, ſi on l'inſultoit.

" Un Artiſte qui ſe voue à la Sculpture, doit néceſ-
„ ſairement étudier tout ce qui exiſte dans la nature.
„ Ses ouvrages, quoique d'une exécution très-longue
„ & extrémement ingrate, ne reconnoiſſent point de
„ bornes. Les *Memper*, les *Both*, les *Wynants*, les
„ *Moucheron*, les *Ruiſdaal*, & beaucoup d'autres
„ Peintres, ſe ſont acquis une grande réputation,
„ quoiqu'ils euſſent fait faire, par d'autres Peintres,
„ des figures dans leurs payſages. L'on ne pardonne-
„ roit pas à un Sculpteur, & on ne le qualifieroit pas
„ de grand Artiſte, s'il empruntoit la main d'un con-
„ frere habile pour exécuter, mieux qu'il ne le pour-
„ roit faire, quelques parties principales de ſon ou-
„ vrage. L'Art qu'il profeſſe & les préjugés exigent
„ de lui qu'il traite tout également bien, & même,
„ quoique privé de l'important ſecours des couleurs,
„ qu'il donne à la terre, à la cire, au bronze & au
„ marbre, autant de vie & d'expreſſion qu'en peut
„ donner le Peintre: tel eſt le ſort de l'exigeant art
„ de la ſculpture".

Lorſqu'en 1772, j'écrivois que pluſieurs Statuaires avoient fait enſemble un même ouvrage, & qu'on les en avoit loués, je n'avois pas vu cette note, que je n'ai rencontrée qu'en Janvier 1776. Si j'euſſe prévu ce que peut-être j'ai fait dire à mon confrere, j'aurois changé de ton. Mais puiſque mon ignorance me diſculpe, je laiſſe ce que j'ai dit, comme je l'ai dit;

j'ajoute ſeulement ici quelques obſervations ſur la note de Mr. Saly: elles prouveront que je n'y répondois pas.

Si cet habile Artiſte avoit un avis, je puis en avoir un autre, & croire que la ſculpture a des bornes, & même plus que la Peinture; parce que tout ce qui dépend de l'eſprit humain, eſt plus ou moins borné. L'aveu eſt humiliant, mais l'opinion contraire ne dégraderoit-elle pas un peu le jugement?

Les Peintres de payſage que Mr. Saly oppoſe aux Sculpteurs, & auxquels il permet de faire exécuter leurs figures par d'autres Peintres, ne me paroiſſent pas un objet de comparaiſon fort exact, & je crois que c'étoit les Peintres d'Hiſtoire qu'il falloit nommer. Comme ils ont beaucoup plus de rapport avec les Statuaires, on auroit mieux jugé ſi vraîment ceux-ci perdent *la qualification de grands Artiſtes*, pour avoir fait exécuter par d'autres, des parties de leurs ouvrages. Il eſt vrai que nous autres Artiſtes, nous n'aſpirons pas à *la qualification de grands Logiciens*.

Je ne répéterai pas ce que j'ai rapporté des Statuaires anciens, Mr. Saly les connoiſſoit & les reſpectoit ſans-doute; & je penſe qu'il attribuoit à d'autres cauſes, qu'au défaut de talent, l'union de ces Artiſtes ſublimes. A ces exemples j'ajoute ſeulement celui des deux freres *de Marſy*. Ils ont fait de concert, le beau groupe de Latone au parc de Verſailles, & l'autre beau groupe des chevaux du ſoleil, aux bains d'Apollon, dans le même parc. Cependant il n'eſt encore venu dans l'eſprit de perſonne, que cette

conduite méritât d'être inſultée, & qu'elle ôtât aux deux *freres*, la qualité de *grands Artiſtes*; leur union mérita des éloges. Le plus habile (Gaſpard) mourut à 36 ans.

Mr. Saly n'ayant rien dit des Peintres d'Hiſtoire, j'en parlerai, mais en peu de mots, & je me renfermerai dans trois ou quatre exemples. Rubens qui pluſieurs fois, fit exécuter dans ſes compoſitions, des animaux par Sneyders, étoit-il ou non un grand Artiſte? Le Brun, qui fit exécuter les chevaux des batailles d'Alexandre par Van der Meulen, étoit-il ou non un grand Artiſte? Charles Parrocel, qui fit faire par J. B. Van Loo, le portrait de Louis XV. ſur le corps du Roi qu'il peignoit à cheval, étoit-il ou non un grand Artiſte? Boucher, qui fit exécuter par Mr. Roſſelin, un ajuſtement de dentelle, à un grand portrait de Madame de Pompadour, (c'étoit une des parties principales de ce tableau (étoit-il ou non un grand Artiſte? J'oubliois qu'on trouve une eſtampe gravée par Mr. Will, repréſentant Louis XV. à cheval, d'après un tableau de C. Parrocel; la tête du Roi eſt faite *par J. Chevalier, d'après le buſte fait par J. B. Le Moine.*

Mr. Saly qui ſavoit tout cela, n'ignoroit pas non plus, qu'un Peintre d'Hiſtoire doit étudier au moins comme un Sculpteur, *tout ce qui exiſte dans la nature.* Il ſavoit auſſi qu'une action honnête vaut bien une belle tête en ſculpture (j'aime à croire qu'il avoit ce préjugé); & je prends la liberté de dire, contre ſon opinion, qui ſi quelque choſe nous déplait dans la

le faîte; mais à cauſe de leur élévation, elles ſont moins célébrées (*h*).

---

conduite ou dans les ouvrages de notre confrere, il faut le dire poliment; attendu que ſans avoir penſé à nous répondre, ce confrere pourroit malheureuſement avoir adreſſé juſte, & cela ſeroit un peu déſagréable, & peut-être humiliant.

(*h*) Voici comment Adriani traduit la premiere partie de ce paſſage: *Il Panteon di Agrippa fornirono di molto belle figure Diogene Athenienſe, e Carſatide. Diogene Athenien, & Carſatide firent beaucoup de belles figures au Panthéon d'Agrippa.* Adriani n'en eſt pas moins un ſavant Ecrivain du ſeizieme ſiecle. (Voyez lettre ſur les Peintres & les Sculpteurs, 3e. vol. de Vaſari). Ce Savant n'a fait ici que mettre en Italien le texte abſurde & ridicule de l'édition de Rome: *Agrippæ Pantheum decoravit Diogenes & Carſatides.* Il a vu ſeulement que le ſingulier *decoravit* ne s'accordant pas avec les deux noms qui ſuivent, il falloit dire *fornirono;* il l'a dit, & a fait le galimatias que vous voyez. N'y avoit-il aucun manuſcrit à conſulter & à la diſpoſition d'Adriani, où du moins il eut pu lire: *Agrippæ Pantheum decoravit Diogenes Athenienſis: & Caryatides in columnis templi ejus probantur inter pauca operum.*

Un Antiquaire qui a mieux traduit (Mr. Winckelmann), prétend qu'on pourroit ſuppoſer que Pline employe le mot *Caryatides*, pour ſignifier ces figures

12°. L'Hercule à qui les Carthaginois ſacrifioient tous les ans des victimes humaines, eſt debout par terre, ſans honneur, ſans temple,

---

d'hommes qui ſoutiennent la ſaillie des corniches, & que les Grecs nommoient *Atlanti*, & les Romains *Telamones*. La dénomination de *Caryatides* étant plus connue, Pline, ajoute-t-il, l'aura par cette raiſon, employée de préférence. La conjecture eſt d'autant plus étrange, que Pline étoit Latin, que ſes lecteurs l'étoient, & que le mot *Telamon* étoit auſſi connu à Rome, que celui de *Caryatides*. Mr. Winckelmann liſoit pourtant cette phraſe de Vitruve, l. 6. c. 10, *Item ſi qua virili figura ſigna mutulos aut coronas ſuſtinent, noſtri telamones appellant. Et ſi quelques figures d'hommes ſoutiennent les mutules ou les corniches, nous les appellons Telamons.*

Il paroît donc certain que Pline voyoit des *Caryatides*, & non pas des *Telamons*, quand il diſoit des *Caryatides*. Mais pourquoi l'Antiquaire ne le veut-il pas? Je vais vous le dire. Son objet étant qu'un torſe de jeune homme expoſé dans une cour du Palais Farneſe, & qu'on voit gravé dans la 21e. planche des proportions de Girard Audran, avoit autrefois été dans le Panthéon, il falloit bien que malgré Pline & Vitruve qui l'incommodoient, ſa volonté fut faite. La force de l'imagination, ou de ce que vous voudrez, a fait paſſer l'Antiquaire par deſſus deux vérités ſimples: il ne trouvoit pas que Pline fut aſſez repréhenſible d'ail-

devant l'entrée du Portique des Nations (*i*). Proche du temple de la Félicité, il y avoit les ſtatues des Muſes de Theſpies, de l'une deſquelles

---

leurs; il lui prête une faute de plus. Ses lecteurs étoient alors, bien plus loin de lui, que ſon opinion; & pourtant il écrivoit pour être lu; puiſqu'il fit imprimer ſes *monumenti antichi inediti*, à Rome, 1767, *a ſpeſe dell' autore*. Je dois ajouter que vers l'année 1680, les meilleurs Artiſtes croyoient ce Torſe fait par l'Auteur de l'Antinoüs, qui certainement n'auroit pû travailler au Pantheon d'Agrippa.

(*i*) Quelque réſolution que j'aie priſe de relever, non ſeulement les erreurs de Pline ſur l'art, mais auſſi *quelques-unes* d'Ecrivains qui ont mal entendu cet Auteur, j'ai héſité longtems avant de me décider à en relever une ſi ſinguliere, qu'il faut y regarder à deux fois pour la croire. Mais comme il peut ſe trouver des lecteurs auſſi peu attentifs que des Ecrivains, je vais encore l'obſerver. C'en eſt ici la place, puiſqu'un Hercule en eſt l'objet, & que celui du texte eſt le dernier dont il ſoit parlé dans la traduction.

Voici ce qu'on lit dans le 14e. tome de l'Encyclopédie, page 838. *On ne trouve ſur les ſtatues grecques qui nous ſont demeurées aucun des noms que Pline nous a rapportés. — L'Hercule Farnèſe porte le nom de Glycon Athénien.* Juſqu'ici cela eſt exactement copié d'après Mr. le Comte de Caylus qui l'avoit tiré de Mr. le Baron de Stôſch; mais à la page ſuivante où l'on

Junius Piſciculus, chevalier Romain, devint amoureux, ainſi que Varron le rapporte. On admire auſſi Paſitèle qui a écrit cinq volumes

---

copie un autre Ecrivain, on lit, *Pline parle avec diſtinction de la ſtatue d'Hercule qui préſentement eſt dans la cour du Palais Farneſe;* & l'on oublie, dans un cas où une citation eût été fort néceſſaire, d'indiquer l'endroit où Pline a parlé de cette ſtatue.

Nos idées ſont déſunies, déſaſſemblées, quand nous parlons de ce que nous ignorons. Ce que nous n'avons pas étudié, n'exiſte pour nous qu'à l'inſtant que nous nous en occupons, & diſparoit l'inſtant d'après; les notions qui nous en reſtent ſont vagues ou ſe diſſipent entierement. Nous ſommes ce volage à qui ſon amante oubliée chantoit en vain.

Le printems qui vit naître
Tes légeres ardeurs,
Les a vu diſparoître
Auſſi-tôt que les fleurs.

Mais voyons ce qui auroit pu induire Mr. de Jaucourt à croire que, malgré ſa déclaration *qu'on ne trouve ſur les ſtatues Grecques aucun des noms que Pline nous a rapportés;* cet Auteur auroit cependant *parlé avec diſtinction de la ſtatue d'Hercule, qui préſentement eſt dans la cour du Palais Farneſe.*

Pline ne fait mention que de douze ſtatues d'Hercule; une de Polyclète, une de Myron, une d'Euti-

ſur les ouvrages célebres dans l'univers. Cet Artiſte, né dans la Grece majeure à l'extrêmité de l'Italie, & qui reçut le droit de Citoyen Romain

---

crate, une d'Iſidore, une qui repréſentoit Hercule furieux, une qui étoit nommée Triomphale, parce qu'à certains jours on la revêtoit d'une robe de triomphe; il n'en dit ni bien ni mal. Une *qu'on voit*, dit-il, au Capitole: elle étoit de bronze. Une d'Alcon, elle étoit de fer. Une de Dipœne & de Scyllis; une qui étoit fort admirée, *in magna admiratione:* elle étoit de Ménestrate; une de terre cuite, de la façon de Turianus. Enfin celle qui étoit devant le Portique des Nations poſée par terre, ſans honneur, ſans réputation, *inhonorus*. Quelle ſeroit donc dans ce nombre *la ſtatue d'Hercule qui préſentement eſt dans la cour du Palais Farnèſe, & dont Pline parle avec diſtinction*, ſans pourtant nous dire le nom de ſon Auteur, quoiqu'elle *porte celui de Glycon Athénien?*

Si notre littérateur a penſé à ce qu'il écrivoit, il a dû faire cette eſpece de dilemme, pour écrire comme il a écrit.

On ne trouve ſur les ſtatues Grecques qui nous ſont demeurées aucun des noms que Pline a rapportés.

L'Hercule Farnèſe porte le nom de Glycon Athénien.

Cependant Pline a parlé avec diſtinction de la ſtatue

Romain en même tems que ces villes, a fait le Jupiter d'ivoire qui eſt dans le Palais de Metellus ſur le chemin du champ de Mars. Il lui

---

d'Hercule, qui préſentement eſt dans la cour du Palais de Farnèſe.

Donc Pline a parlé de l'Herçule de Glycon.

Donc Pline a parlé & n'a pas parlé de l'Hercule de Glycon.

Si Mr. de Jaucourt eût préféré la lecture de Pline pour ce fait, à celle de l'Abbé Du Bos, il n'auroit pas commis une faute de plus, & je n'aurois pas fait cette note. Du Bos dit, *Réflexions ſur la Poëſie & la Peinture*, tome premier, page 351. Paris 1755". *Pline* „ *parle avec diſtinction de la ſtatue d'Hercule qui pré-* „*ſentement eſt dans la cour du Palais Farnèſe*, & „ Pline écrivoit quand Rome avoit déja dépouillé l'O- „ rient d'un des plus beaux morceaux de Sculpture „ qui fuſſent à Rome". Il y avoit cependant pluſieurs années que Mr. Richardſon le fils s'étoit cru fondé à relever cette erreur de l'Abbé Du Bos, dans ſon livre *des ſtatues, Tableaux & Deſſeins, en Italie*, page 583: mais il n'eſt pas poſſible de tout lire. Si un homme du mérite de Mr. de Jaucourt ajoute encore à de pareilles fautes, que doit-on attendre de ceux qui écrivent & qui parlent avec bien moins d'eſprit & de connoiſſances diverſes?

Si Mr. le Chevalier de Jaucourt ne prenoit pas ceci en bonne part, je le prierois de relire ſon ſecond

arriva qu'un jour dans la ménagerie où l'on gardoit les bêtes d'Afrique, lorſqu'il travailloit d'après un lion renfermé dans ſa loge, une pan-

---

alinea de la page 840, 14e. tome de l'Encyclopédie; il y trouveroit que ces ſortes de libertés ſe prennent quelquefois; qu'on les pouſſe même juſqu'aux fauſſes imputations & à l'indécence; & ſi ce que je dis lui paroiſſoit obſcur, il en trouveroit l'explication dans *les obſervations ſur la ſtatue de Marc-Aurele.* Alors il ne tiendroit qu'à lui de conclure, que celui qui joint à plus de raiſon & de connoiſſance du ſujet qu'il traite, plus d'honnêteté, de franchiſe & de modération, eſt le moins répréhenſible. Je le crois trop raiſonnable pour ne pas tirer cette concluſion de ſon ſarcaſme contre moi, en le comparant à la réponſe que j'y ai faite, & à l'examen d'un très-petit nombre de ſes fautes.

J'avois oublié dans ce que j'ai écrit ſur le Marc-Aurele, de demander à Mr. de Jaucourt, par quel motif il a ſouſtrait de mon article *Sculpture*, les hommages que je rends à la mémoire du célebre Puget, & l'endroit où je ſévis, par un trait de ſentiment, contre les détracteurs de la belle Sculpture Grecque. Je ſais que mes *Réflexions ſur la Sculpture* étant imprimées, elles n'étoient plus à ma diſpoſition; & que les ayant faites pour l'Encyclopédie, elles appartenoient aux éditeurs qui me les avoient demandées; mais je ſais auſſi qu'il faut eſtimer aſſez

thère s'échappa d'une autre loge, & que ſon extrême attention le mit en grand danger. On dit qu'il a fait beaucoup d'autres ouvrages; mais ſans ſpécifier préciſément quels ils ſont.

---

les hommes, ſur-tout les hommes qui obligent, pour les conſulter ſur leurs propres ſentimens, avant de mutiler, de défigurer & d'appauvrir leurs productions. Je ſais que s'il eſt mal-honnête, il eſt également mal-adroit d'employer dans ſes phraſes *imprimées* ce qu'on a ôté des phraſes *imprimées* d'un autre. Si traiter un peu trop cavalierement ceux qui nous ſervent de leur mieux, eſt une ſatisfaction, elle devroit au moins le céder à ce que nous nous devons à nous-même. Oui; mais comme tout eſt en proportion chez nous, la plus forte affection l'emporte; ainſi j'ai tort.

Mr. de Jaucourt, qui a fait un éloge de Puget, a peut-être cru qu'il étoit inutile que je parlaſſe auſſi de cet Artiſte: à la bonne heure. En ce cas il devoit faire cet éloge ſans y mettre aucune de mes penſées & de mes expreſſions, après les avoir fait diſparoître de mon Ecrit. Si certains procédés ne ſont pas la conſéquence de l'opinion qu'on a quelquefois du public, qu'eſt-ce donc? Ce public n'eſt pas toujours ſi bête à beaucoup près, qu'il ſembleroit que certaines manieres d'en uſer avec lui pourroient le ſuppoſer.

Je conclus que Mr. de Jaucourt auroit pu ſe mieux conduire à l'égard du public, au ſien & au mien;

13°. Varron donne auſſi de grands éloges à Arcéſilas, dont il dit avoir eu une lionne de marbre avec laquelle jouent des Amours ailés,

---

& qu'il eût mieux fait de parler, dans ſon éloge de Puget, du *Saint Alexandre Pauli*; du *Saint Sebaſtien*, & du *Groupe de l'Aſſomption de la Vierge*, ouvrages ſi célebres de ce grand Artiſte.

Je n'ai pas la centieme partie des connoiſſances de Mr. de Jaucourt. Je n'ai pas non plus la folie de prétendre aux graces & à la beauté du ſtyle de cet Ecrivain recommandable. Mais je connois peut-être aſſez Pline & les Arts dont il parle, pour aſſurer qu'une déclaration qui ſe trouve dans l'Encyclopédie, après l'article *Peintres Grecs*, n'eſt point exacte. Voici cette déclaration. *Nous avons puiſé nos recherches dans un grand nombre d'ouvrages, pour traiter ces articles avec ſoin, & c'eſt bien notre faute ſi nous n'avons pas réuſſi.* Nous allons voir que Mr. de Jaucourt eſt beaucoup trop ſévere ſur ſon propre compte, & qu'il pourroit n'avoir *pas réuſſi*, ſans que ce fut ſa faute.

Ce n'eſt aſſurément pas dans cette formule que ſe trouve le défaut d'exactitude, puis qu'elle eſt modeſte & faite ſelon l'équité la plus ſtricte; mais c'eſt dans le principe qui lui ſert de baſe. Vous auriez beau conſulter *un grand nombre d'ouvrages* ſur un art quelconque; vous auriez beau vous entourer des 24 infolio du *Theſaurus antiquitatum romanarum*, & du *Theſaurus Græcarum antiquitatum*, où les membres

les uns la tenant attachée, les autres la forçant de boire dans un cornet, les autres lui chauſſant des brodequins; le tout eſt d'un ſeul bloc.

---

de Pline & ceux des autres anciens qui ont écrit des antiquités Grecques & Romaines, ſont diſperſés, ſi vous n'êtes pas vous-même Artiſte, & Artiſte éclairé, vous pouvez être ſûr de ne pas *réuſſir*, à moins cependant que vous ne ſoyez un très-bon connoiſſeur. Fuſſiez-vous plus éloquent que Démoſthène & Cicéron; euſſiez-vous écrit ſur l'idéal de l'Art mieux que le meilleur Artiſte; dès l'inſtant que vous vous jetterez dans les détails, que vous y mettrez du vôtre, que vous ne conſulterez pas l'Artiſte, l'erreur vous attend à chaque trait de plume. Et plus *vous puiſerez vos recherches dans un grand nombre d'ouvrages*, plus vous ſerez environné de difficultés; puiſque vous manquerez du principe qui peut les applanir & vous empêcher de copier indiſtinctement la vérité & l'erreur. Ce principe n'appartient qu'à l'Artiſte, & tout au plus à un fort petit nombre de connoiſſeurs. Ce ne ſeroit donc pas *la faute* de Mr. le Chevalier de Jaucourt, ſi, en écrivant de nos Arts, il n'avoit *pas toujours réuſſi.*

Il me reſte à dire que Mr. Poinſinet traduit le commencement de ce N°. 12, dans un ſens que je ne vois pas au latin. *Il n'y a point de temple*, fait-il dire à Pline, *qui ne fût honoré d'un ſimulacre de marbre tel que l'Hercule debout, & ſans piédeſtal.*

Il dit auſſi que les quatorze Nations qui ſont autour du Théâtre de Pompée, ſont de Coponius (*k*).

Voici le latin. *Inhonorus eſt, nec in templo ullo Hercules, ad quem Pœni omnibus annis humana ſacrificaverunt victima, humi ſtans, ante aditum porticus ad nationes.* Il faut bien que je me ſois trompé, mais je n'y ſaurois que faire: tant que je ne verrai pas autrement, je ne pourrai me rectifier; & je croirai toujours que ce latin ſignifie: *L'Hercule à qui les Carthaginois ſacrifioient tous les ans des victimes humaines, eſt debout par terre, ſans honneur, ſans temple, devant l'entrée* (ſur le chemin, *aditus*) *du Portique des Nations.* Des ſavans imprimerent comme étant de Pline, que cet Hercule étoit en honneur & dans ſon temple; *in honore & in templo illo*, quoiqu'ils laiſſaſſent dans le texte, qu'il étoit *ante aditum porticus*, devant l'entrée du Portique. Auſſi le Pere Hardouin dit-il ſans détour: *cela eſt certainement inepte; quod ſane ineptum eſt.* Il a raiſon; mais c'eſt le texte de l'édition de Rome.

(*k*) J'ai pluſieurs fois obſervé que Pline a compilé de différens Auteurs Grecs & Latins, ce qu'il écrit dans les trois livres qui traitent de la Peinture & de la Sculpture. Je prie ceux des Lecteurs qui n'ont pas juré de fermer les yeux, & qui n'ont aucun intérêt de les fermer à d'autres; je les prie, dis-je, de voir ſi ce chapitre n'eſt pas entiérement copié de

14°. Je trouve que Canachus, dont j'ai fait l'éloge parmi les Statuaires, a fait auſſi des ouvrages en marbre. Il ne faut pas oublier non plus Saurus & Batrachus, Laconiens, qui ont fait les temples renfermés dans les Portiques

---

Varron, & ſi Pline ne le dit pas lui-même à chaque inſtant. Mais ſi vous voulez avoir des idées nettes ſur cette petite diſcuſſion, prenez un Pline, vous y verrez au commencement une table qui contient les noms des Auteurs qu'il a copiés : parmi ces noms vous trouverez ceux de quatorze ou quinze Artiſtes qui ont écrit de leur art. Je les ai nommés dans une des notes ſur le 35e. livre. Comme on ne s'empreſſe pas de vous en parler, j'ai cru qu'il étoit à propos de vous indiquer cette circonſtance. Liſez auſſi l'Epître dédicatoire de Pline à Titus ; elle vous apprendra que ceux qui ont oſé dire que cet Ecrivain ne compoſoit pas ſon ouvrage de tous les livres qui lui convenoient, ſont des gens bien étranges : vous pourrez alors comparer la conduite de Pline à la hardieſſe de ces Meſſieurs.

Mr. Poinſinet a oublié de traduire que Coponius étoit l'auteur des quatorze Nations qu'on voyoit autour du théatre de Pompée. *Idem & a Coponio XIV nationes, quæ ſunt circa Pompeii, factas auctor eſt.* Ces ſortes d'oublis me ſurprennent d'autant plus qu'ils ſont dans un livre qui a mûri pluſieurs années au milieu de notre capitale. Pour moi, loin du foyer

d'Octavie. Quelques-uns penſent qu'ils étoient fort riches, & qu'ils avoient fait ces ouvrages à leurs dépens, ſe flattant qu'on leur accorderoit une inſcription; mais que leur ayant été refuſée, ils ſe la procurerent dans un autre endroit & d'une autre maniere. Il eſt certain que ſur les baſes des colonnes, on voit des figures qui repréſentent les choſes mêmes ſignifiées par leurs noms, ſavoir, un lézard & une grenouille (*l*).

---

national, j'ai eu quelques ſecours ſans doute; mais dans Paris combien n'en aurois-je pas reçu, & quel avantage n'en aurois-je pas retiré! Pourquoi donc travailler & faire imprimer ailleurs? Plus négligé, mais plus libre; voilà ma réponſe, bonne ou mauvaiſe.

(*l*) Ici Pline ceſſe de parler des grands ouvrages de ſculpture; ainſi on peut remarquer qu'il a paſſé ſous ſilence le trône du temple d'Amyclée fait par Bathyclès, Sculpteur de réputation qu'il n'a pas ſeulement nommé. Il eſt vrai que Pauſanias n'ayant fait ſon ample deſcription de cet ouvrage que pluſieurs années après la mort de Pline, celui-ci ne pouvoit pas la copier, & vraiſemblablement il ne voyoit rien dans ſes Auteurs qui fit mention du trône d'Amyclée. Quoiqu'il en ſoit, nous allons en examiner l'idéal ſur le rapport de Pauſanias, & apprécier auſſi le jugement que fait Mr. de Jaucourt de cette compoſition, où il paroît que la ſculpture, la ciſe-

Dans le temple de Jupiter il y a une Peinture & d'autres ornemens propres à la dévotion des

---

lure, la gravure, étoient jettées à profuſion, quoiqu'on ait *extrêmement vanté* le mérite de l'Auteur.

Mr. de Jaucourt, à l'article de cet ancien Artiſte, & à propos de ſon ouvrage, dit: *Voilà ſans doute le ſujet le plus vaſte que la ſculpture ait jamais traité. L'imagination ne ſe prête point à un ſi prodigieux travail, & comprend encore moins comment tant d'objets différens repréſentés en petit, étoient ſi diſtincts & ſi nets, qu'à lire la deſcription qu'en fait Pauſanias, on croiroit qu'il parcourt des yeux une galerie de tableaux grands comme nature.*

Aſſurément Pauſanias n'y épargne rien. Là, c'eſt Jupiter & Neptune qui enlevent Taïgete; Atlas y tient auſſi ſa place; ici, vous voyez le combat d'Hercule avec Cycnus; ailleurs, Théſée traîne le Minotaure; là, c'eſt une danſe de Phéaciens, & le reſte; car la deſcription eſt fort longue, & ſi je vous nommois cinquante ou ſoixante de ces *objets* qu'elle préſente *en petit*, je n'aurois pas encore tout dit que vous fermeriez le livre. Ce ſeroit bien pis ſi on vous diſoit tout: le patient Pauſanias avoue lui-même, après avoir un peu ennuyé, que s'il rapportoit tout ce qui eſt gravé ſur ce trône, le récit en deviendroit ennuyeux.

Il eſt probable qu'un ſiecle avant Phidias, l'art ne

femmes; ce qui eſt, dit-on, arrivé de cette maniere. Quand on porta les ſtatues dans le

---

produiſoit pas encore des chef-d'œuvres. Ainſi, quoiqu'en diſe Mr. de Jaucourt qui a conſacré quelques-unes de ſes lignes aux Beaux-arts, il aura prévu que ſa comparaiſon de toutes ces *petites* repréſentations *avec une galerie de tableaux grands comme nature*, ſeroit priſe pour une critique du trône d'Amyclée. Il a dû s'applaudir d'un avertiſſement auſſi délicat de ne lire qu'avec beaucoup de précautions les Littérateurs qui écrivent de l'art un peu en détail. Ce n'eſt pas ſans en avoir ri le premier qu'on dit: *tant d'objets repréſentés en petit, étoient ſi diſtincts & ſi nets*, &c. & qu'on ajoute: *voilà ſans doute le ſujet le plus vaſte que la ſculpture ait jamais traité*; parce que celui qui écrit ainſi plus d'un millier d'années après la deſtruction de l'ouvrage, n'a pu s'aſſurer, ſur la foi de Pauſanias, que ces objets fuſſent *ſi diſtincts & ſi nets*. Que, de plus, l'Ecrivain, qui a ſans doute commencé par bien connoître les meilleures productions de l'Art, doit ſavoir qu'une ſurabondance d'ornemens qui n'ont de liaiſons que la matiere ſur laquelle ils ſont repréſentés, n'eſt pas un ſujet, mais la broderie d'un ſujet. Si tous ces petits ſujets étoient repréſentés ſur un même fond, comme on en voit des exemples dans des bas-reliefs antiques, c'étoit un ridicule aſſemblage d'actions paſſées dans des tems différens, & placées dans un même

temple de Junon, les porteurs ſe tromperent; & par religion, on laiſſa ſubſiſter l'erreur, com-

---

tableau ; & s'ils étoient ſéparés par des bordures, c'étoit l'hiſtoire des Héros & des Dieux miſe en madrigaux, ſous la forme d'un échiquier, comme on l'a fait depuis à Florence & ailleurs ; mais c'étoit dans les tems gothiques du Giotto. Je n'attaque pas le beau travail des portes du Batiſtaire de St. Jean Baptiſte, faites cent ans avant Raphaël, par *Lorenzo Guiberti*, je ne les ai pas vues, & je reſpecte trop le jugement de Michel-Ange, qui diſoit qu'elles devroient ſervir de portes au paradis ; mais la compoſition n'en eſt pas moins en échiquier. On n'écrit pas de l'art ſans ſavoir tout cela.

Si on avoit eu des doutes ſur l'intention de Mr. de Jaucourt, ſa comparaiſon des petits bas-reliefs avec une galerie de tableaux grands comme nature, les auroit diſſipés : car on ne s'eſt pas plus aviſé d'appeller une galerie de tableaux *un vaſte ſujet*, qu'une bibliotheque *un gros volume*, à moins que ce ne fut par plaiſanterie & pour jetter du ridicule ſur quelque ouvrage dont les parties n'auroient entre elles aucune liaiſon. Quand un homme de beaucoup d'eſprit dit une abſurdité, il ne faut pas s'y laiſſer prendre ; ſouvent elle cache une ironie très-fine, à la maniere de Socrate.

La preuve en eſt dans l'Encyclopédie, au mot *Phidias*. Après quelques détails ſur les petits orne-

me ſi les Dieux euſſent fait entre eux cet échange. C'eſt pourquoi dans le temple de Junon,

---

mens du bouclier de Minerve, Mr. de Jaucourt continue ainſi : *Mais Phidias ſe vit obligé de ſe prêter au goût des Grecs, qui aimoient paſſionnément ces ſortes de petits morceaux ; le trône d'Apollon par Bathyclès faiſoit leurs délices.* Celui qui n'écrit pas au jour la journée, doit être lu par analogie; ſes idées tiennent à un principe, à une chaîne qu'il ne faut pas rompre, ſi on veut entendre l'Ecrivain. Si donc Mr. de Jaucourt excuſe Phidias d'avoir fait certains *petits morceaux* par complaiſance, c'eſt qu'il juge que ces petits morceaux ont beſoin d'indulgence; & ſi, ailleurs, il ne s'explique pas auſſi nettement; ſi, au contraire, il affecte des éloges outrés, & certainement déplacés : on doit voir ce qu'il a dans l'eſprit, on doit ſaiſir ſa chaîne.

Il eſt bien doux, après avoir trouvé beaucoup de fautes dans un Ecrivain, de pouvoir découvrir, par une interprétation favorable & ſans doute légitime, qu'il a raiſon dans quelques-uns des endroits où il paroît avoir le plus de tort : dût-on ſe tromper, cette maniere de pénétrer les intentions n'eſt jamais offenſante.

Quant aux Grecs, on ſait qu'ils étoient légers, & qu'ils pouvoient bien n'avoir pas encore perfectionné leur goût pour la grande ſculpture au tems de Phidias. On connoît l'aventure des deux Mineryes. On

le culte eſt tel qu'il devroit être pour celui de Jupiter.

---

n'a pas oublié la réponſe d'Euripide aux Athéniens, cinquante ou ſoixante ans avant Phidias; comment il leur prouva que le peuple n'a pas le droit de preſcrire au génie, & qu'un homme qui ſait faire une grande choſe, doit ſavoir auſſi réſiſter aux importuns, même à Athènes. En un mot, on ſait que partout de grands hommes, en tous genres, ont dévancé leur ſiecle & l'ont éclairé.

Mr. de Jaucourt a retranché du récit de Pauſanias une partie qui paroît cependant néceſſaire, puiſque c'eſt la deſcription du Dieu. La voici: *Le milieu du trône eſt la place du Dieu. C'eſt là qu'eſt poſée ſa ſtatue. Autant que j'en ai pu juger, elle eſt au moins de trente coudées; ce n'eſt point Bathyclès qui l'a faite; car c'eſt une ſtatue d'un goût fort ancien & ſans art, qui, à la réſerve du viſage, des mains & du bout des pieds, eſt toute ſemblable à une colonne d'airain: elle a la tête dans un caſque, & tient dans ſes mains une lance & un arc. La baſe de cette ſtatue eſt faite en forme d'autel.*

Cette baſe eſt, comme on le penſe bien, garnie, ainſi que le trône, d'une quantité *de petits objets différens.* Mais ce qu'on ne conçoit pas auſſi bien, c'eſt ſon uſage. Sert-elle de ſoutien au trône & au Dieu? Eſt-elle poſée ſur le trône & ſous les pieds du Dieu, qui *eſt tout ſemblable à une colonne d'ai-*

15°. Ceux qui ont obtenu de la réputation

---

rain ? Ce Dieu eſt-il aſſis ou debout ? En un mot, cette maniere de décrire eſt-elle d'un homme qui connoît les grandes machines en ſculpture, qui en a le goût, qui ſait en juger ? Mr. de Jaucourt, qui aura ſenti que le ridicule aſſemblage de tant de *petits objets* ſuffiſoit pour donner à ſon Lecteur une idée de cette production, aura volontiers ſupprimé la deſcription manquée de la poſture du Dieu. C'eſt auſſi ſans doute par la même raiſon qu'il ne dit rien de cette *troupe* qui avoit aidé Bathyclès, quoique Pauſanias n'ait pas manqué de l'inſcrire ſous la dictée de ſon *Cicérone* ou du Sacriſtain. *Tout en haut*, dit-il, *Bathyclès a repréſenté une troupe de Magnéſiens qui danſent & ſe réjouiſſent ; ce ſont ceux qui lui avoient aidé à faire ce ſuperbe trône.* Sont-ce tous les hommes de ſes atteliers qu'il faiſoit danſer ainſi ſur la tête du Dieu, ou ſont-ce des Artiſtes dont les portraits méritoient de paſſer à la poſtérité ? En tous cas, cette idée bouffonne, ou ſi l'on veut, cet acte religieux, étoit mal placé au-deſſus de la tête du Dieu.

Je ſoupçonnerois fort que ce Bathyclès n'étoit pas un merveilleux Statuaire. Il pouvoit être l'entrepreneur de ce trône, en avoir fait exécuter les petits bas-reliefs & la plûpart des autres figures par ces gens *qui danſoient* tout au haut du trône ; ce qui, en terme de maçon, s'appelle chez nous *le bou-*

par de petits ouvrages de marbre, ſont Myrmécide qui a fait un char à quatre chevaux &

---

quet. Bathyclès faiſoit des coupes fort vantées pour le tems ; mais cela ne prouve pas aſſez pour les grandes & *ſuperbes* compoſitions. Qu'il ait fait quelques-unes des parties qui enrichiſſoient ce *ſuperbe trône*, à la bonne heure ; qu'il y ait même aſſez bien réuſſi, cela eſt croyable ; mais ſur quel fondement pourrions-nous aſſurer que la totalité produiſit un bel effet ? A moins d'une deſcription qui nous donnât la forme générale & l'idée juſte de la diſtribution de chaque partie, il ne nous eſt pas poſſible d'aſſurer la beauté d'une décoration. Mais ſi le deſcripteur nous préſente les objets d'une maniere oppoſée au but & à l'eſprit de l'art, il ſemble que ſa deſcription nous autoriſe à blâmer l'ouvrage. Ou le trône d'Amyclès étoit ſans goût, ſans dignité, ou Pauſanias eût décrit plattement la chaire de St. Pierre du Cavalier Bernin.

Un très-bon Sculpteur d'ornemens ſe diſpoſoit à exercer ſon art pour décorer le tombeau d'un Cardinal. Michel-Ange, conſulté par le Pape ſur le projet, dit qu'il ne falloit pas embarraſſer un ouvrage de ces ſortes d'ornemens, attendu que s'ils ſont riches, ils défigurent les figures ; au lieu qu'un ſeul bas-relief bien fait, eſt beaucoup plus beau, & qu'il accompagne les ſtatues mieux que toute cette bro-

le cocher qu'une mouche couvroit de ſon aîle, & Callicrate qui a fait des fourmis dont les pieds

---

derie, dont elles ſont ennemies. (Voy. Vaſari, *vita di Simone Moſca.*)

Il n'y a rien là de nouveau, dira-t-on; le plus mince connoiſſeur en fait autant. Si cela eſt, Pauſanias, qui ſe complait aux ornemens du Jupiter Olympien, & à ceux du trône d'Apollon, étoit donc au-deſſous d'un connoiſſeur? *Les Grecs qui aimoient paſſionnement ces ſortes de petits morceaux*, n'avoient donc pas plus de goût? Cette derniere conſéquence eſt un peu dure; mais ce n'eſt pas moi qui en fournis la majeure. Elle pourroit auſſi faire penſer que Phidias avoit moins que Michel-Ange le goût de la décoration; car il n'eſt pas bien prouvé que les petits ornemens dont il environnoit ſes ſtatues, n'y fuſſent placés que par complaiſance pour les Grecs.

Dans le paſſage qui occaſionne cette note, & ſelon l'édition d'Hardouin, Pline dit qu'un lézard & une grenouille ſont gravés ſur les baſes des colonnes: *in columnarum ſpiris inſcalpta.* Mr. Poinſinet traduit *gravés en creux*, & ſans doute il traduit bien. Cependant Mr. Winckelmann qui a vu ces animaux, dit qu'ils ſont en relief dans les volutes des chapitaux; en conſéquence il les fit graver & les donna dans ſes *Monumenti antichi inediti*, en ſouhaitant qu'on lut *capitulorum* au lieu de *columnarum.* Pline ſe

pieds & les autres membres ſont imperceptibles (*m*).

Voilà tout ce qui concerne la Peinture & la Sculpture. Le reſte de ce Livre ne traite que des marbres employés dans les édifices, des pyramides, des pierres, du plâtre, de la chaux, &c.

---

tromperoit donc ; car il eſt certain que par *ſpira* il entend *le bâton*, *le tore* qui forme la baſe d'une colonne : *primum*, dit-il ailleurs, *columnis ſpiræ ſubditæ*, & *capitula addita*, (chap. 23, ſect. 56. de ce livre.)

Voici pourtant une difficulté. Pline à Rome pouvoit à chaque inſtant voir ces chapitaux, ces colonnes & ces baſes : Mr. Winckelmann a dû le voir auſſi pluſieurs fois. Comment donc l'un voyoit-il en haut ce que l'autre voyoit en bas ? Autre difficulté. L'édition de Rome dit que la grenouille & le lezard ſont dans l'architrave, *in columnarum epiſtyliis*. Mais que ce ſoit ſur les baſes ou dans l'architrave que les ait vus Pline, il en faut croire de préférence le deſſein & la gravure, puiſqu'ils ſont figurés d'après l'objet même. Cet exemple n'engage pas autrement à donner ſa confiance à notre Pline.

(*m*) Voilà des gens qui avoient la main fort adroite. Celui qui à une certaine diſtance avoit l'art de ſoufler des pois, & de les faire paſſer, ſans en manquer un, par le trou d'une aiguille, n'étoit pas mal

adroit non plus : ſa récompenſe fut un boiſſeau de pois qu'Alexandre lui fit donner ; car il encourageoit les talens. Ce n'eſt pas que ces ouvrages vétilleux n'aient une ſorte de mérite, à peu près comme celui qu'on doit accorder à certaines découpures ſurprenantes, au *Pater* grand comme l'ongle, & à l'Iliade dans une coque de noix. Mais plus cette ſculpture approche du vrai par la maigreur & la ténuité du travail, ſur-tout dans les objets imités de proportion naturelle, plus elle s'en éloigne par le défaut d'harmonie, & moins elle fait illuſion, ne préſentant que le ſquelette de la Nature, décharné & deſſéché. C'eſt principalement dans les fleurs où l'on peut en faire la remarque.

Comme toute peine mérite ſalaire, on doit compâtir à la patience, à la légereté, à l'adreſſe de la main de quelques hommes qui ſe condamnent à ces minutieux travaux ; mais leur nom ne doit pas figurer ſur la ligne de celui des grands Artiſtes, ni paſſer avec lui à la poſtérité. Si Pline ſe fut contenté des exemples ſurprenans qu'il rapporte de la perſpicacité de la vue, rien ne ſeroit mieux ; Callicrates & Myrmécide y figurent à merveille. Si l'exactitude hiſtorique vouloit que leur nom parut encore ici, le vrai goût de l'art eût fait ajouter à un Hiſtorien connoiſſeur quelques mots pour apprécier d'auſſi petits talens, & ne leur accorder que l'eſtime convenable.

On voit dans les lettres de Madame de Sévigné, (lettre 214, Amſterd. 1766.) qu'un homme avoit fait à Paris, pour chef-d'œuvre, un petit chariot traîné

par des puces. Quoique l'auteur eût peut-être ſurpaſſé les deux Artiſtes Grecs, il n'eſt ſeulement pas nommé, & le fait n'eſt rapporté qu'en faveur d'un mot du Prince de Conti, qui diſoit : *le harnois eſt fait par quelque araignée du voiſinage :* c'eſt tout ce que mérite ces ſortes de chef-d'œuvres. Que Cicéron, Varron & d'autres aient fait mention de Myrmécide, & de ſes productions microſcopiques, cela ne prouve autre choſe, ſinon qu'ils en ont parlé, ſans les ranger, ſur la ligne des Artiſtes d'une toute autre eſpece, pas même immédiatement après.

L'empereur Julien dit que Phidias ne fut pas ſeulement ſage, σοφος, par ſon ſimulacre d'Olympie ou d'Athènes, mais qu'il acquit encore de la gloire par de petits ouvrages qui renfermoient un grand art, tels qu'une mouche, une cigale & une abeille qu'il fit en bronze. (Epitre 8.) Nicephore Gregoras dit lui, que Phidias fut grand chez les Grecs par cette abeille & cette cigale, mais pas autant que par ſon Jupiter Olympien. (Hiſt. liv. 8.) La reſtriction eſt accommodante. A quoi tient-il qu'on ne diſe que ces deux Auteurs apoſtaſioient le bon goût ; car je n'oſe pas croire qu'ils n'aient jamais ſenti ce qui conſtitue le grand Statuaire. Mais Elien, en parlant des petits ouvrages de Myrmécide & de Callicrate, dit ſenſément : *A mon avis un homme judicieux ne louera ni l'un ni l'autre ; car qu'eſt-ce autre choſe qu'une vaine perte de tems ? Quorum ſane neutrum, mea ſententia, laudaverit ſapiens. Quid enim hæc aliud ſunt, quam vana temporis jactura ?* Var. hiſt. lib. c. 18.

Si dans le nombre de ces notes il s'en trouvoit qui ne rempliſſent pas exactement leur objet, il en reſteroit peut-être encore aſſez pour prouver que Pline s'entendoit mal en peinture & en ſculpture. N'y en eût-il qu'une qui atteignit ce but, je n'aurois pas perdu mon tems. Je l'ai déja dit, je le répéte, & tout Lecteur honnête & intelligent le ſentira : mon unique vue eſt d'être utile à l'art, en attaquant dans ſa cauſe une prévention dont les conſéquences injuſtes ont été longtems importunes aux Artiſtes.

Si j'ai relevé quelques erreurs d'autres Ecrivains que Pline, c'eſt qu'elles ſont pour la plupart liées à ſon ouvrage, & qu'elles ont pour baſe la fauſſe opinion qu'il étoit *un grand connoiſſeur*. Quelque liberté que je me ſois permiſe de dire des vérités, je n'ai jamais eu l'intention mal-honnéte de bleſſer perſonnellement des hommes dont je révere les talens. Je prie même ceux qui voudront bien s'en donner la peine, de marquer les fautes qu'à cet égard j'aurois pu commettre. Il eſt beau de fournir des motifs de reconnoiſſance. L'Artiſte qui écrit ceci, prétend moins avoir toujours raiſon, qu'il ne deſire de trouver la raiſon. Mais les enthouſiaſtes perdroient avec lui leurs plus belles déclamations ; les froids chicaneurs ſans goût, ſans principes, ſans ame, gens qui vous arrêtent ſur des mots & qui ne ſe doutent point du fond, eſprits niaiſement angulaires, dont les carnes vous heurtent ſans vous inſtruire, n'opéreroient pas davantage ; ceux qui, par exemple, s'appeſantiroient ſur une idée, ſur une phraſe détachée du corps de l'ou-

vrage, & qui craindroient d'y trouver une explication favorable dans l'ouvrage même, quoiqu'elle y fut; ceux-là, dis-je, auroient auſſi le doux plaiſir de triompher à leur aiſe. En un mot, toute maniere de voir & de reprendre qui ne tiendroit qu'à la tracaſſerie, ſeroit accueillie avec l'indifférence qu'on lui doit. La ſaine diſcuſſion, au contraire, fût-elle aſſaiſonnée de quelques traits piquans, ſera reçue avec les égards qu'elle mérite. Mais ſi l'erreur ſur Pline étoit ſi bien accréditée qu'on voulût encore la ſoutenir, celui qui l'a démontrée laiſſeroit les gens tranquilles tout le tems de leur ſommeil: *qui vult decipi, decipiatur.*

Joignons à toutes ces notes une remarque de Mr. Cochin ſur les Peintres & les Statuaires anciens. Cet Artiſte célebre la fit pour ſervir d'antidote à un mauvais écrit intitulé, *des Peintres anciens & de leurs manieres.* Elle eſt inſérée dans *le nouveau choix des Mercures & autres Journaux.* Extraordinaires de Juillet 1681, pag. 156, tom. 10.

Le diſcours précédent, curieux en ce qu'il donne ce qu'on recueille des hiſtoriens ſur les anciens Peintres Grecs, eſt cependant défectueux par l'ordre alphabétique que l'auteur y a donné: on ne peut, par ce moyen, ſuivre les gradations par leſquelles l'art a pu parvenir à ſa perfection. Les adorateurs de l'antiquité y trouveront ſans doute l'idée des plus grandes beautés de la peinture. Cependant, ſi l'on veut

peſer la valeur des éloges, la plupart tombent ſur des choſes de ſi peu d'importance, & ſouvent ſi ridicules, qu'il paroîtra évident que ces Ecrivains n'avoient point, ou très-peu de connoiſſances dans les arts dont ils ont parlé. Ne ſeroit-il pas pardonnable d'oſer croire qu'ils nous ont tranſmis ſans choix les fables que leur débitoient les Grecs, grands admirateurs de tout ce qui étoit dans leur pays? Il ſemble qu'on liſe l'hiſtoire de Cimabué, de Ghioto & de ces autres mauvais Peintres qui n'ont fait qu'ouvrir la voie, & que le vrai mérite de leurs ſucceſſeurs a fait oublier, ſi ce n'eſt aux citoyens des villes où ils ſont nés, qui ont un intérêt de gloire à les vanter.

Cimon fait la découverte de ce qui faute aux yeux, & ſans quoi il n'y a ni peinture, ni deſſein. Il arrive à repréſenter les cavités & les boſſes des plis des draperies. Higiemon parvient à mettre quelque différence entre les deux ſexes. *Panænus*, frere du célebre Phidias, oſe hazarder d'ouvrir la bouche à quelques-unes de ſes figures. Le fameux Timanthe doit une partie de ſa célébrité à un tableau grand comme l'ongle. Pluſieurs années après, Apollodore inventa le mêlange des couleurs pour peindre la chair & le clair-obſcur. Qu'étoit donc la peinture auparavant? Il eſt vrai que ce ſont les Peintres les plus anciens, & que l'art pouvoit être encore dans ſon enfance. Mais le fameux Zeuxis & Parrhaſius, dont les morceaux les plus célebres ſont des raiſins & un rideau; le grand Apelles même qui peint les viſages des perſonnes de maniere à faire deviner non ſeulement leur

âge, mais même combien ils vivront; qui ſe donne la peine de rendre juſqu'aux pores de la peau: un Protogenes qui met ſept ans à faire un portrait; qu'en conclure, ſi non, ou qu'on entend mal les auteurs, ou que ce ſont de mauvais juges? Leurs éloges ridicules ne donnent aucune lumiere ſur les talens de ces Peintres célebres, & n'oppoſent rien de ſolide au doute qu'on pourroit former ſur la véritable valeur de ces maîtres, relativement au degré où l'art a été porté dans les derniers ſiecles.

Ce qui donne le plus de force aux conjectures favorables, pour juſtifier le reſpect que nous portons à ces noms illuſtres, c'eſt la véritable beauté des ſculptures antiques qui nous ſont reſtées. Mais il eſt à remarquer qu'on n'en attribue aucune, avec certitude, à ces noms conſacrés avec tant de vénération dans l'antiquité, les Phidias, les Praxitèle, &c. On en infere ordinairement que leurs ouvrages étoient encore ſupérieurs à ceux que nous poſſédons: mais on en pourroit conclure toute autre choſe, c'eſt-à-dire, que les Grecs avoient conſacré les noms des premiers inventeurs des arts qui étoient arrivés à quelque degré de beauté, quoiqu'inférieure à ceux qui les ont enſuite perfectionnés. L'art devenu plus commun, ſon mérite, quoique peut-être plus grand, a dû moins étonner. On pourroit ne pas trouver ce doute ſans fondement, ſi l'on vouloit faire attention aux honneurs divins accordés aux inventeurs des choſes les plus ordinaires & les plus néceſſaires à la vie, comme le labourage, l'art de préparer le bled & autres,

Panænus, le frere de Phidias, c'eſt-à-dire du plus grand Sculpteur qui ait jamais exiſté, pluſieurs années avant qu'Apollodore eût inventé le mélange des teintes & le clair-obſcur, eſt vanté pour avoir le premier oſé ouvrir la bouche de ſes figures. La peinture faiſoit des progrès bien lents en comparaiſon de la ſculpture, ou Phidias n'étoit pas un auſſi grand Artiſte qu'on le ſuppoſe. On ſe refuſe à accorder ſa croyance aux noms de Phidias & de Praxitèles inſcrits ſur les piedeſtaux des deux groupes qui ſont à *Monte-Cavallo*, parce qu'on ne trouve pas ces ouvrages dignes de l'opinion qu'on a de ces Sculpteurs. Cependant, il eſt difficile qu'il n'y ait eu aucun fondement à cette aſſertion; ſans cela, on eut pu mieux choiſir pour placer ces noms illuſtres. Concluons que le doute ſubſiſte avec fondement, & que l'autorité des auteurs qui nous ſont parvenus eſt de peu de valeur, vu les petiteſſes qu'ils nous vantent avec emphaſe.

On peut ajouter à cette remarque générale de Mr. Cochin, l'éloge que Boccace a fait du Giotto ſon ami.

„ Ebbe Giotto uno ingagno di tanta eccellentia, „ che niuna coſa dalla natura, madre di tutte le „ coſe, & operatrice col continuo girar da cieli fu, „ che egli collo ſtile & con la penna; o col pennello „ non dipigneſſe ſi ſimille a quella, che non ſimile, „ anzi piu toſto deſſa pareſſe, in tanto, che molte „ volte nelle coſe dallui fatte ſi trova, che il viſivo „ ſenſo de gli huomini vi preſe errore, quello cre-

„ dendo eſſer vero, che era dipinto. Et perciò ha-
„ vendo egli quell' arte ritornata in luce, che molti
„ ſecoli ſotto gli errori d'alcuni, che più a dilettar
„ gli-occhi degli'gnoranti, che a compiacere all' in-
„ telletto de ſavi dipingnendo, era ſtata ſepolta, me-
„ ritamente una delle luci della Fiorentina gloria dir
„ ſi puotè, & tanto più quanto con maggiore humiltà
„ maeſtro degli altri in ciò vivendo quella acquiſtò,
„ ſempre rifiutando d'eſſer chiamato maeſtro. (Boc-
„ cacio, Giornata 6, novella 5.)".

Les plus célebres Peintres de l'antiquité n'ont pas été loués avec plus d'emphaſe; Pline a tout au plus égalé ſes éloges à celui-ci. Cependant, qu'eſt devenue cette *lumiere de la gloire Florentine?* Les beaux eſprits d'alors louoient à perte de vue de médiocres Peintres, parce qu'ils ne voyoient rien qui put les éclairer ſur le vrai mérite de l'art. Les éloges des anciens pourroient bien avoir, juſqu'à un point, le même défaut. Sommes-nous bien aſſurés que ces Ecrivains connuſſent le beau poſſible en peinture? Nous comparons le peu qui nous eſt parvenu de celle des Grecs ou des Romains, avec celle des modernes: mais ceux-là n'en pouvoient pas faire autant de la leur avec la nôtre. Que n'auroient-ils pas dit d'un Raphaël, d'un Dominiquin, d'un Titien, d'un Corrège, d'un Paul Véronèſe, d'un Guide, &c. s'ils euſſent vu leurs ouvrages! Que ne diroit pas Boccace s'il les voyoit à côté des foibles productions de ſon ami! Et ſi Ange Politien pouvoit comparer avec les

chefs-d'œuvres des grands Peintres Italiens, ces deux vers de ſon Epitaphe du Giotto:

Naturæ deerat noſtræ quod defuit arti.
Plus licuit nulli pingere, nec melius.

N'eſt-il pas vrai qu'il auroit à rougir de les avoir faits, ou qu'il riroit lui-même de la bouffiſſure & du ridicule de cet éloge? Au tems de Malherbe, un Peintre de fleurs ſe nommoit Rabel, & le Poëte fit ces quatre vers:

Quelques louanges non pareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au-deſſus de lui.

Et puis ſoyez amoureux de certains éloges. Voyez comme on les donne quelquefois, & qui l'on met au-deſſus d'Apelles! L'éloge de la part des grands Artiſtes, des vrais connoiſſeurs, des nations éclairées, voilà l'éloge qu'il faut mériter; il aſſure celui de la poſtérité: dédaignons les autres, fuſſent-ils de Malherbe.

Pour moi je ris, quand je vois ce même Giotto faire les compoſitions des ouvrages exécutés par André Piſano, attendu que le Peintre & le Statuaire, dans ces tems du berceau de l'art en Italie, avoient un droit égal au talent de mal compoſer. La morgue d'un côté, la baſſeſſe de l'autre, ne ſont pas moins riſibles, quand Girardon exécute ſur les deſſeins de le Brun de médiocres ſtatues, tandis qu'il fait faire & les bains d'Apollon, & le tombeau du Cardinal de

Richelieu. Si le Brun a donné la compoſition de ces deux ouvrages, que Girardon eut auſſi-bien compoſés, il n'en a pas donné l'étude, le deſſein, le drapé, la belle exécution, toutes les parties, en un mot, qui en font le plus grand mérite; & Girardon nous a laiſſé des morceaux de ſa compoſition, qui prouvent combien aiſément il auroit pu ſe paſſer du génie de le Brun. Mais celui-ci jouoit du ſceptre, & l'autre s'en laiſſoit battre. Ce vol du talent d'autrui eſt, comme on voit, une ſottiſe gothique, ſemblable à d'autres qui ſe perpétuent par l'ignorance des chefs. Mais tout Statuaire dont la réputation eſt aſſurée par de bons ouvrages, doit la ſoutenir, & ſur-tout ne ſe ſoumettre, qu'avec diſcrétion au joug d'un Midas titré, qui ſe croyant pourvu de l'*omniſcience*, voudroit paſſer pour avoir tout fait. Quelques rares que ſoient de tels perſonnages, ils ne ſont pas introuvables.

Si on veut juger du goût meſquin & gothique du Giotto, il faut voir la fameuſe porte de bronze exécutée par *Andreas Ugolini Piſano*. J'en ai eu ſous les yeux un très-beau plâtre à Pétersbourg: d'autres bas-reliefs du même Compoſiteur & du même Sculpteur, en ſont auſſi la preuve. Mais cela n'eſt ni vu, ni ſenti par des milliers de raiſonneurs qui ſont les entendus.

La meilleure raiſon dont on ſe ſerve pour prouver que les Peintres anciens faiſoient les plus beaux tableaux poſſibles, c'eſt que les ſtatues antiques ſont les plus belles poſſibles, & on dit *Agaſias* témoigne

pour *Apelles*. On ne prend pas garde que la ſculpture ne fournit ce témoignage que pour quelques parties ſeulement, & que la peinture en embraſſe d'autres qui, portées au plus haut degré poſſible, & réunies à celles qui lui ſont communes avec la ſculpture, conſtituent la perfection de l'art.

. . . . . *Facies non omnibus una;*
Nec diverſa tamen, qualem decet eſſe ſororum.

J'ai ouï dire, mais j'ai de la peine à le croire, que certains défenſeurs de la peinture ancienne prétendent qu'un tableau eſt parfait, s'il repréſente tout ce que peut repréſenter la plus belle ſculpture. Ce n'eſt aſſurément ni un Philoſophe, ni un connoiſſeur qui auroit cette idée de la peinture. Le connoiſſeur ſait que la peinture réduite en camaïeu, n'eſt, pour ainſi dire, qu'une copie de la ſculpture, qui n'a ni le mérite de ſes difficultés, ni celui de ſon exécution: il ſe garderoit bien, ſur-tout, de prêcher le *Monochroniſme* à l'école Françoiſe. Le Philoſophe ſait que la diverſité des couleurs concourt, dans le ſyſtême de la nature, tout autant que les formes, à l'harmonie univerſelle. Ainſi le Philoſophe & le connoiſſeur ſentent le charme qui réſulte du concours du coloris & des formes.

J'ai ouï dire auſſi, qu'un tableau des mieux coloriés ſe trouve réduit au blanc & au noir quand il eſt gravé; qu'il n'a plus cette harmonie, ce charme du coloris, & que malgré cette réduction, il peut encore repréſenter le choix, le deſſein, les caracteres,

les expreſſions, la compoſition que le Peintre a mis dans l'original. Ceux qui font ce raiſonnement, ſont à l'égard de la couleur, comme ces gens qui, ſans ſavoir pourquoi, parviennent à haïr les hommes dont ils ignorent le mérite. Mais on peut leur répondre: faites graver d'après un grand maître de l'école Vénitienne, ou tel autre bon coloriſte qu'il vous plaira, faites auſſi graver d'après un camaïeu, & qu'il y ait dans les deux tableaux les beautés de la ſculpture Grecque; mettez les deux eſtampes l'une à côté de l'autre, & vous verrez ſi le blanc & le noir de la premiere ſera ſemblable au blanc & au noir de la ſeconde. Cette premiere fera bien une autre impreſſion ſur vos ſens & ſur votre ame. En rapportant ces deux effets à la muſique des anciens, l'un ſera le mode Phrygien, l'autre ne ſera que le Lydien, quelque harmonie & même quelque mélodie qu'il puiſſe avoir; car vous n'ignoerez pas qu'il y a dans la peinture une mélodie oculaire, comme dans la muſique & dans le diſcours il y en a une auriculaire. Si vous êtes ami éclairé de l'art, & point aveugle volontaire, ſi vous êtes ſenſible & point tracaſſier, vous ſentirez l'éloquence du beau coloris, vous verrez de combien il l'emporte, à mérite égal d'ailleurs, ſur un tableau foiblement colorié; vous conclurez que l'un eſt la *choſe* & l'autre *l'à-peu-près*, & vous n'oſerez plus dire qu'un enfant eſt auſſi grand qu'un homme fait.

Mais Philoſtrate ne dit-il pas qu'un ſimple trait, à peine ombré, peut auſſi parfaitement rendre tous les objets de la nature que le tableau le mieux colorié?

Peut-être l'aurez-vous lu dans la vie d'Apollonius : ſi vous l'avez lu, convenez que le Sophiſte Grec a penſé de la peinture un peu différemment que je n'en penſe, & que ce qu'il dit peut aller à-peu-près juſqu'au camaïeu, tandis que c'eſt de toute l'étendue de l'art que je vous parle : en un mot, ſi votre propoſition eſt celle de Philoſtrate, vous voyez que je n'ai rien à démêler ici ni avec vous, ni avec lui.

Encore un mot à ceux qui oublieroient que la faculté d'écrire ſa penſée appartient à tous les hommes, qu'elle a ſa baſe dans l'éducation générale, & qu'elle s'augmente plus ou moins dans tous les états qui ne ſont pas abjects.

Celui qui écrit ſur un ſujet qu'il ne connoît pas, ou qu'il connoît mal, quelque eſprit & quelques talens qu'il ait d'ailleurs, s'expoſe à écrire des ſottiſes, & il en écrit s'il ſe livre aux détails.

Celui qui, ſans prétention au talent littéraire, n'écrit que de ce qu'il profeſſe, & de ce qui peut y avoir des rapports, n'eſt pas repréhenſible ; parce qu'on ne l'eſt pas de parler & d'écrire de ce qu'on ſait, ne fût-on ni correct, ni élégant.

Si quelqu'un prétendoit que l'Artiſte ne peut pas même écrire paſſablement de ce qu'il ſait, on pourroit prier *ce quelqu'un* de faire un tableau ou une ſtatue qui approchaſſent de ce qu'écrit l'Artiſte, qui puſſent être regardés comme ſon écrit peut être lu, & l'on exigeroit de ce quelqu'un qu'il n'eût pas recours au teinturier. On s'en remettroit après l'épreuve, à la déciſion de celui qui auroit eu la complai-

ſance de la faire, pour ſavoir ſi le champ de certains arts eſt auſſi aiſé à parcourir que celui de quelques autres. Nous excluons l'Artiſte abſolument ignorant; nous admettons uniquement celui que l'éducation & quelques connoiſſances qui en réſultent néceſſairement, ont tiré de la claſſe d'ouvrier.

On auroit beau nous dire, le Littérateur, par exemple, ne prétend faire ni peinture, ni ſculpture, il croit ſeulement s'y connoître aſſez pour en écrire; or il écrit mieux que l'Artiſte: on répondroit, vous êtes à côté de la queſtion, il faut vous y ramener. Il s'agit d'exercer un art, & non pas ſeulement d'en raiſonner; le Littérateur doit donc faire un tableau, le Peintre ou le Sculpteur doit donc écrire, afin qu'on puiſſe bien voir, dans deux talens qui ne ſont pas ceux de celui qui les exerceroit, laquelle des deux productions feroit le plus hauſſer les épaules. Voici l'unique mot de l'Artiſte qui veut écrire: *je fais un peu votre métier, faites un peu le mien.* Ce mot eſt ſimple, il eſt clair, il ne tergiverſe point, il faut y répondre, & ſe bien ſouvenir qu'on ſait aujourd'hui pénétrer le ſophiſmé, de quelque adreſſe & de quelque éloquence qu'il ſoit enveloppé.

Ainſi, Meſſieurs, ſi l'écrit de l'Artiſte eſt utile à l'art, s'il eſt penſé, raiſonné, exprimé, il peut & doit être lu; pêchât-il par le coloris & la correction, il aura ſon effet; car de quoi s'agit-il entre l'Ecrivain Littérateur & l'Ecrivain Artiſte, lorſqu'ils écrivent de l'art, ſinon de raiſonner juſte ſur un ſujet particulier: or il n'y a perſonne qui ne ſente que toutes les pré-

ſomptions ſont en faveur de l'Artiſte. Raiſonner juſte eſt la queſtion ; bien écrire en eſt une autre.

Honorons les talens, encourageons tout ce qui tend à leurs progrès, & ſi nous ne corrigeons pas certaines prétentions qui ne peuvent qu'augmenter les fauſſes connoiſſances, montrons au moins que nous en avons pénétré l'erreur & l'injuſtice. *Il aura ſa fureur pour peine*, diſoit le Préſident de Thou en parlant de Scioppius. Ceux qui diroient que l'Artiſte en écrivant ne produit qu'un labeur informe, & conſéquemment inutile, auroient auſſi leurs vaines & inutiles clameurs pour ſalaire.

Les têtes ſaines, honnêtes, inſtruites, n'ont pas beſoin d'être averties que tout ceci ne les regarde pas.

On ne diſtingue pas généralement aſſez le vrai Savant, dans quelque genre que ce ſoit, de l'homme qui, grace à ſa mémoire, à une ſorte de routine & à des connoiſſances légeres, pour la plupart fort iſolées, répete au hazard & ſouvent fort mal, ce que d'autres ſavent bien. Le premier ne fonde ſa doctrine que ſur la nature. Son génie, ſa ténacité à l'étude, la pratique, l'expérience, forment & conſtituent ſes connoiſſances, elles lui ſont propres ; tandis que celles des autres, ſi communes parmi nous & qui font des réputations, ne ſont que d'emprunt.

Ceux d'entre les beaux eſprits, dont nous ſommes inondés, qui, pourvus de talens & d'une ſorte d'imagination qu'on peut prendre pour du génie, tiennent leurs livres de comptes avec le plus d'ordre,

ſont

ſont auſſi ceux qui ſe font le plus de cette réputation éblouiſſante. Mais gloire paraſite, vraie ſingerie : ſa durée ne devroit être que d'un inſtant.

Si tant de gens ſe ſont imaginé que Pline a dit des merveilles ſur les beaux arts, n'en cherchons pas la cauſe ailleurs que dans le défaut de principes. C'eſt auſſi de-là que vient la ſurpriſe, de le voir réduit à ſi peu de choſe après un regne long & brillant.

J'oſerois croire que mes démonſtrations du peu de connoiſſance de Pline dans l'art, & chemin faiſant celles que j'ai pu donner de l'incertitude des déciſions prononcées par d'autres Ecrivains, pourroient bien n'être pas abſolument mauvaiſes, puiſqu'on voit déja de prétendus connoiſſeurs prendre leur parti & ſe ſauver derriere ce retranchement : *j'ai bien autre choſe dans la tête que des babioles comme la peinture & la ſculpture.* Hélas! que pourroit-on ſouhaiter de mieux, ſinon qu'ils euſſent toujours tenu le même langage ?

C'eſt avoir beaucoup fait pour un art, que d'en avoir dégoûté ceux dont l'intérêt qu'ils y prennent, ne peut que nuire à ſes progrès & perpétuer les fauſſes connoiſſances. Celui qui travaille à rétablir les droits des hommes vraiment intelligens & modeſtes, en a d'aſſurés à leur gratitude ; détromper c'eſt inſtruire. Ainſi trop longtems obſédés par le vain phantôme du faux ſavoir, dégagés en partie des entraves de la ſuffiſance, les bons eſprits pourront plus aiſément ſe débarraſſer du reſte & ſe faire entendre.

Cependant, les perſonnes qui ne ſavent pas bien

au juſte ſi la maniere dont j'ai rectifié les erreurs de quelques Ecrivains eſt permiſe ou ſi elle ne l'eſt pas, ſont priées de lire *les remarques du* P. Jouvancy & celles de l'Abbé Maſſieu, *ſur la traduction de la premiere & troiſieme Philippiques de* Démoſthène, *par* Mr. de Tourreil. L'Abbé d'Olivet a donné ces deux écrits avec ſa *traduction des Philippiques & des Catilinaires*, Paris 1744..... Mais je ne ſuis ni un Jouvancy, ni un Maſſieu: cela eſt vrai; ont-ils raiſon dans le fond & dans la forme? voilà le point de la queſtion.

Si ceux qui blâmeroient ma hardieſſe étoient Allemands & admirateurs outrés de Mr. Winckelmann, je leur indiquerois la préface de l'*hiſtoire de l'art* de leur compatriote, & la hauteur ſans délicateſſe avec laquelle il y traite les Antiquaires qui l'ont précédé, quand ils ſe trompent; je les prierois auſſi de comparer ma maniere avec la ſienne. Puis croyant avoir autant étudié mon métier que Mr. Winckelmann peut avoir étudié le ſien, je les ſuppliérois de m'enſeigner dans quelles archives on trouve la minute du privilege excluſif, non de traiter les gens avec hauteur, mais de dire librement ſa penſée quand on ne la croit pas mauvaiſe.

Si vous ouvrez la huitieme partie des *Queſtions ſur l'Encyclopédie*, page 2, vous verrez avec quelle fermeté un homme célebre examine & cenſure l'*Eſprit des loix*. Oh! direz-vous, c'eſt un homme célebre; il en a le droit. Hé non, vous dis-je, ce n'eſt pas pour cette raiſon; c'eſt que ſa critique eſt auſſi juſte

qu'elle eſt ſévere. Voilà ſon droit, le vôtre, le mien, & celui de tout homme qui juge bien. Laurent Echard, après avoir dit dans la vie d'Aurelien que le talent de la critique eſt très-utile, avance qu'il ne peut être compté pour peu de choſe, *que par des hommes ſtupides ou ignorans.* J'ai tâché d'exercer ce talent: mais je n'en crois pas moins que ſans être ſtupide ou ignorant, on pourroit encore ne pas eſtimer ce genre d'écrire; & ſi j'ajoute à cette opinion, combien peu j'eſtime la très-petite portion de lumiere que j'ai pour le tenter, je ſerai fort loin d'invectiver ainſi les perſonnes qui ne goûteroient pas ma critique de Pline, & des autres objets qui ont occupé mes loiſirs.

Soit en tout, ſoit en partie, pluſieurs Ecrivains ont traduit Pline: j'ai auſſi tenté quelques parcelles de ſon ouvrage. Si ma traduction & les précédentes ſont repréhenſibles, il pourra venir des hommes plus heureux dans leur travail, & qui profitant de nos fautes, auront le courage d'enrichir la nation d'un nouveau Pline François parfaitement ſemblable au latin. Quoique j'aie ouï dire à des Savans & à d'autres qui le répétoient, qu'il eſt impoſſible de bien traduire cet Auteur, j'oſe pourtant me perſuader le contraire.

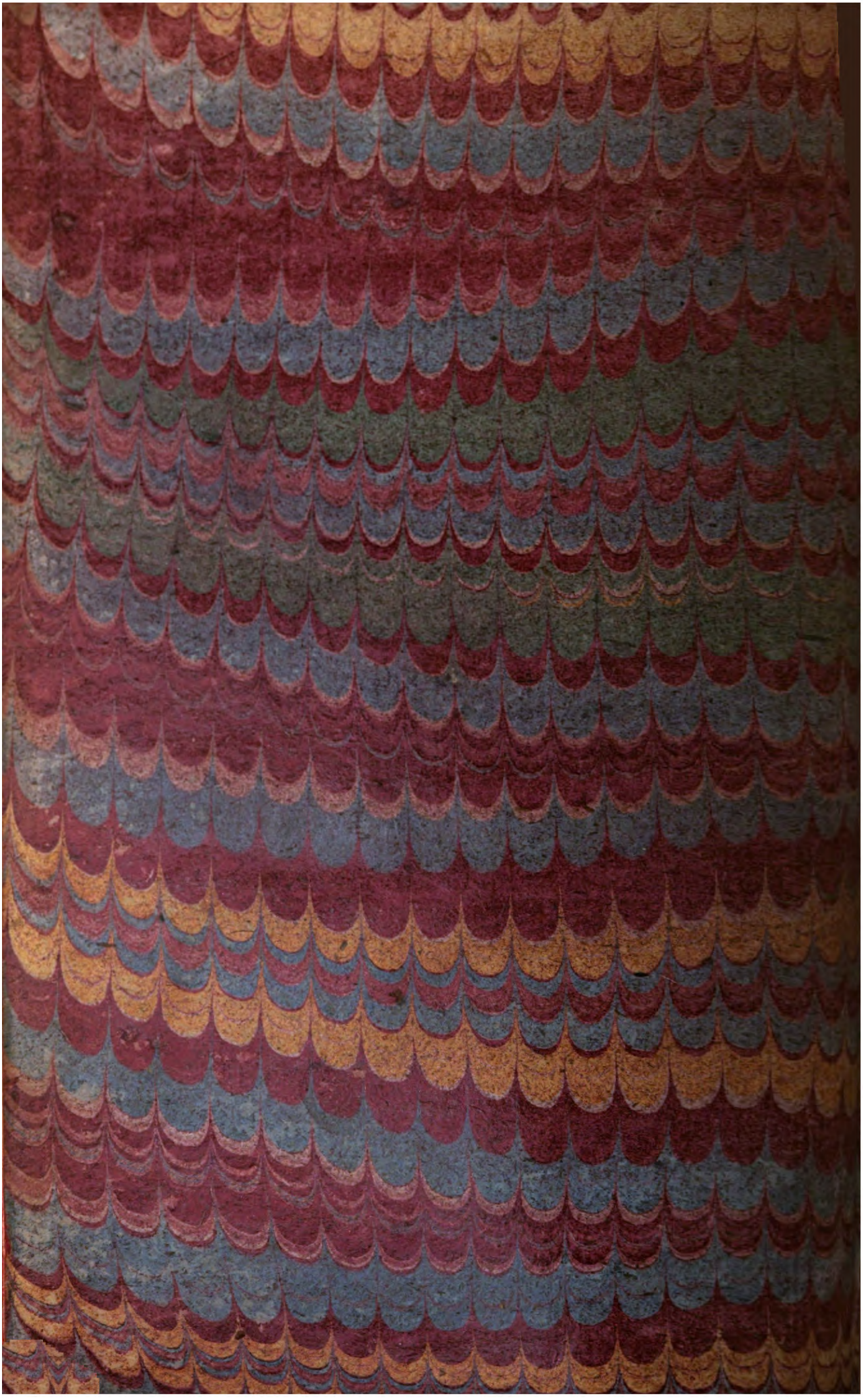
Fin des notes ſur le 36e. Livre de Pline.

FIN DU QUATRIEME VOLUME.

TABLE

Des Articles contenus dans le quatrieme Volume.

Suite des notes ſur le trente-cinquieme Livre de Pline. . . . . . page 1

Notes ſur le trente-ſixieme Livre de Pline. 310

302519.